SAINT AUGUSTIN [1]

DEUXIÈME PARTIE (2)

L'ENCHANTEMENT DE CARTHAGE

Amare et amari
(*Confessions*, III, I.)

I. — CARTHAGO VENERIS

« Je vins à Carthage, et, partout, autour de moi, crépitait, comme une huile bouillante, l'effervescence des amours honteuses. »

Ce cri de repentir, poussé, vingt-cinq ans plus tard, par Augustin converti n'étouffe pas complètement celui de son admiration pour la vieille capitale de son pays. On la sent qui perce entre les lignes, cette admiration patriotique. Carthage fit sur lui une impression très forte. Il lui donna son cœur et lui resta fidèle jusqu'à la fin. Ses ennemis, les donatistes, l'appelaient « le disputeur carthaginois. » Évêque d'Hippone, il est constamment sur la route de Carthage, pour prêcher, discuter, conférer avec ses collègues, solliciter auprès des personnages officiels. Quand il n'y est pas, il en parle sans cesse dans ses homélies et ses traités, il lui emprunte des comparaisons : « Vous qui êtes allés à Carthage..., » dit-il fréquemment à ses auditeurs. Aller à Carthage, c'était, pour l'enfant de la petite Thagaste, un

(2) Voyez la *Revue* du 1er avril.

peu comme, pour nos provinciaux, d'aller à Paris. *Carthaginem veni*, il y a, dans ces simples mots, une pointe de naïve emphase, qui trahit l'ébahissement de l'étudiant numide fraîchement débarqué dans la grande ville.

C'était, en effet, une des cinq grandes capitales de l'Empire : il y avait Rome, Constantinople, Antioche, Alexandrie, — Carthage. Carthage était la capitale maritime de toute la Méditerranée occidentale. Avec ses larges rues toutes neuves, ses villas, ses temples, ses palais, ses ports, sa population bigarrée et cosmopolite, elle étonna et ravit l'écolier de Madaure. Elle acheva de le dépayser et de le déniaiser. Augustin dut s'y sentir tout d'abord comme perdu.

Il était là, livré à lui-même, n'ayant personne pour le conseiller et le diriger. Il nous parle bien de son compatriote, ce Romanianus, le patron de son père et des gens de Thagaste, comme d'un grand ami généreux, qui l'aurait accueilli chez lui, lorsque, pauvre, il venait achever ses études dans une ville étrangère, — qui l'aurait aidé, non seulement de sa bourse, mais de son amitié. Malheureusement, l'allusion n'est pas très claire. Elle semble indiquer pourtant qu'Augustin, en arrivant à Carthage, aurait logé d'abord chez Romananius. Rien d'improbable à ce que celui-ci y eût une maison, où il passait les mois d'hiver : le reste de l'année, il était dans ses villas de Thagaste. Cet opulent mécène ne se serait pas contenté de donner un viatique à Augustin, quand il quitta sa ville natale, il l'aurait encore hébergé dans sa maison de Carthage. Telle était la rançon de ces énormes fortunes de l'antiquité : elles obligeaient à des largesses continuelles. Avec le morcellement de la richesse, nous sommes devenus beaucoup plus égoïstes.

En tout cas, Romanianus, occupé de plaisirs et d'affaires, ne pouvait pas être un mentor bien sérieux pour le fils de Monique. Augustin était donc son maître, ou à peu près. Il arrivait à Carthage, avec un grand désir sans doute d'augmenter sa science et d'acquérir de la renommée, mais encore plus assoiffé d'amour et d'émotions sentimentales. Comme à Thagaste, il vivait dans l'attente de l'amour. Le prélude amoureux se prolongeait délicieusement pour lui. Il en était alors tellement obsédé, que c'est la première chose à laquelle il songe, quand il raconte ses années de Carthage. « Aimer et être aimé, » lui semblait, comme à ses chers poètes alexandrins, l'unique raison de vivre. Il n'ai-

mait toujours pas, mais il était « amoureux de l'amour, » — *Nondum amabam, et amare amabam... amare amans...*

En vérité, aucun poète païen n'avait encore trouvé de pareils accens pour parler de l'amour. Ces phrases subtiles ne sont pas seulement l'œuvre d'un merveilleux artisan de mots : à travers leurs nuances presque insaisissables, elles laissent transparaître une âme toute neuve, l'âme voluptueuse du vieux monde qui s'éveille à la vie spirituelle. Les modernes les ont répétées à satiété, mais à les traduire trop littéralement, — « j'aimais à aimer, » — ils en ont peut-être faussé le sens. Ils ont fait d'Augustin une sorte de romantique à la Musset, un dilettante de l'amour. Augustin n'est pas si moderne, bien que, souvent, il soit très près d'être l'un des nôtres. Lorsqu'il écrit ces phrases, il est évêque et pénitent. Ce qui le frappe, dans sa vie inquiète et fiévreuse de jeune homme et d'adolescent, c'est ce grand élan de tout son être qui l'emportait vers l'amour. Manifestement, l'homme est fait pour aimer, puisqu'il aime sans cause et sans objet, puisque la seule idée de l'amour est déjà, pour lui, un commencement d'amour. Seulement, il se trompe en donnant aux créatures un cœur que le Créateur seul peut emplir et satisfaire. Dans cet amour de l'amour, Augustin reconnaît le signe de l'âme prédestinée, dont la tendresse ne se reposera qu'en Dieu. C'est pourquoi il répète ce mot d'*aimer* avec une sorte d'ivresse. Il sait que ceux qui aiment comme lui ne peuvent aimer longtemps de l'amour humain. Non, il ne rougit pas de l'avouer : il a aimé, — il a aimé de toute son âme, il aimait jusqu'à l'attente de l'amour. Heureux présage pour le chrétien ! Un cœur aussi fervent est promis aux noces éternelles.

Avec cette ardeur de passion, cette sensibilité vive, Augustin était une proie pour Carthage. La ville voluptueuse le prit tout entier, par son charme et sa beauté, par toutes les séductions de l'esprit et des sens, par ses promesses de plaisir facile.

D'abord, elle amollit ce jeune provincial habitué à la vie rustique et plus sévère de son municipe, elle détendit le Numide contracté par la rudesse de son climat, elle rafraîchit ses yeux brûlés de soleil dans l'abondance de ses eaux et la suavité de ses horizons. C'était une ville de paresse et surtout de volupté, autant pour ceux que le souci du négoce absorbait que pour les oisifs. On l'appelait *Carthago Veneris*, Carthage-de-Vénus. En

effet, la vieille Tanit phénicienne y régnait toujours. Depuis la reconstruction de son temple par les Romains, elle s'était transformée en « Virgo Cœlestis. » Cette Vierge Céleste était la grande Notre-Dame impure vers qui montaient encore, quatre cents ans après la naissance du Christ, les adorations de la terre africaine : étrange Vierge, dira plus tard Augustin, qu'on ne peut honorer que par la souillure de la virginité ! Son influence dissolvante semblait pénétrer toute la région. Nulle contrée plus féminine que cette péninsule carthaginoise, de toutes parts enveloppée par la caresse des eaux. Couchée entre ses lacs, au bord de la mer, Carthage s'alanguissait dans la tiédeur humide de ses vapeurs, comme dans l'atmosphère suffocante de ses étuves.

Destructrice des énergies, elle était un enchantement pour les yeux. Du haut de l'escalier monumental qui conduisait au temple d'Esculape, au sommet de l'Acropole, Augustin pouvait voir à ses pieds la ville énorme et régulière, avec sa ceinture, qui s'élargissait à l'infini, de jardins, d'eaux bleues, de plaines blondes et de montagnes. S'il s'arrêtait sur les degrés, à l'heure du soleil couchant, les deux ports, arrondis en forme de coupes, resplendissaient, dans la margelle des quais, comme des lentilles de rubis. A gauche, le lac de Tunis, immobile, sans une ride, aussi riche en féeries lumineuses qu'une lagune vénitienne, se moirait de nuances délicates et magnifiques. En face, de l'autre côté du golfe, où se bombaient les voiles des navires, à travers l'espace ventilé et vibrant, les montagnes de Rhadès élevaient contre le ciel leurs architectures aériennes. Pour un jeune homme qui rêve de la gloire, quelle perspective sur le monde ! Et quel lieu plus enivrant que cette colline de Byrsa, où s'entassent et se superposent, en couches profondes, tant de souvenirs héroïques ! Les grandes plaines poudreuses qui s'enfoncent, là-bas, vers les sables du désert, les montagnes, — les îles, les promontoires, tout s'abaisse devant la Colline chantée par Virgile et semble lui rendre hommage. Elle tient en respect les hordes innombrables du continent barbare, elle est la maîtresse de la mer. Rome elle-même, du haut de son Palatin, surgit moins impériale.

Plus qu'aucun des autres jeunes gens assis avec lui sur les bancs du rhéteur, Augustin écouta l'exhortation muette qui sortait des ruines antiques et des palais nouveaux de Carthage. Mais

la ville perfide et féline savait le secret d'enchaîner les volontés. Elle le tentait par tout l'étalage de ses plaisirs. Sous ce soleil qui revêt de beauté les plâtras d'une masure, les plus grossières félicités ont un attrait que ne comprennent pas les hommes du Nord. Le débordement de la chair vous environne. Ce grouillement prolifique, tous ces corps pressés et moites de sueur dégagent comme un souffle de luxure, où la volonté se fond. Augustin aspirait avec délices l'air brûlant et lourd, chargé d'émanations humaines, qui emplissait les carrefours et les rues de Carthage. Il cédait à la sollicitation impudique de toutes ces mains tendues qui lui barraient le chemin.

Mais, pour une âme comme la sienne, Carthage tenait en réserve des séductions plus subtiles. Elle le prenait par ses théâtres, par les vers de ses poètes et les mélodies de ses musiciens. Il pleurait aux comédies de Térence et de Ménandre ; il s'attendrissait sur les malheurs des amans séparés; il épousait leurs querelles, se réjouissait et se désespérait avec eux. Et il attendait encore l'épiphanie de l'Amour, — cet Amour que le jeu des comédiens lui montrait si touchant et si beau.

Tel était alors Augustin, livré à la folie de sa dix-huitième année : un cœur gâté de littérature romanesque, un esprit impatient de courir toutes les aventures intellectuelles, dans la ville la plus corruptrice et la plus ensorcelante des siècles païens, au milieu d'un des paysages les plus splendides qui soient au monde.

II. — LA ROME AFRICAINE

Carthage n'offrait pas seulement des plaisirs à Augustin : elle était encore, pour une intelligence aussi vive et aussi envahissante que la sienne, un extraordinaire sujet de méditations.

Mieux que Madaure et les villes numides, elle l'initia à la grandeur romaine. Là, comme ailleurs, les Romains s'étaient préoccupés de frapper l'esprit des peuples vaincus par l'étalage de leur force et de leur magnificence. Avant tout, ils visaient au colossal. Les villes bâties par eux présentaient ce caractère décoratif et monumental qui était celui des villes grecques de l'époque hellénistique et qu'ils avaient encore exagéré, — caractère qui n'allait point sans emphase ni surcharge, mais qui

étonnait d'abord : c'était l'essentiel à leurs yeux. En somme, leur idéal n'était pas sensiblement différent de celui de nos édilités modernes. Aligner des rues qui se coupent à angle droit, créer des villes régulières, comme des échiquiers, multiplier les perspectives et les grandes masses architecturales, — toutes les cités romaines de cette époque trahissent un souci pareil, avec un plan presque identique.

Conçue d'après ce type, la nouvelle Carthage faisait oublier l'ancienne. On demeurait d'accord qu'elle ne le cédait qu'à Rome. Les auteurs africains lui prodiguèrent les plus hyperboliques éloges : pour eux, elle est « la splendide, l'auguste, la sublime Carthage. » Qu'il y ait bien de la badauderie, ou de l'exagération patriotique dans ces louanges, cela est fort probable. Mais il est certain que la capitale romaine de la province d'Afrique n'était pas moins considérable que la vieille métropole des Hannon et des Barca. Presque aussi peuplée que Rome, elle était à peine moins étendue. Encore faut-il se rappeler que, n'ayant pas eu de remparts jusqu'à l'invasion vandale, elle débordait dans la campagne. Avec ses jardins, ses villas, ses nécropoles, elle couvrait à peu près toute la péninsule, aujourd'hui dépeuplée.

Elle aussi, elle avait son capitole et son palatin sur la colline de Byrsa, où s'élevait sans doute un temple consacré à la triade capitoline de Jupiter, Junon et Minerve, non loin du grand temple d'Esculape, métamorphose moderne du vieil Eschmoûm punique. Voisin des sanctuaires, le palais du proconsul dominait Carthage, du haut des rampes de l'Acropole. Le forum était au pied de la colline, probablement dans le voisinage des ports, — un forum construit et ordonné à la romaine, avec ses boutiques de changeurs et de banquiers disposées sous les galeries du pourtour, avec la traditionnelle effigie de Marsyas et une multitude de statues dédiées aux illustrations locales : Apulée y avait sans doute la sienne. Plus loin, la Place Maritime, où affluaient les étrangers récemment débarqués et les flâneurs de la ville en quête de nouvelles, où les libraires exposaient les livres et les pamphlets du jour. On y voyait une des curiosités de Carthage, — une mosaïque représentant des monstres fabuleux, des hommes sans tête, et des hommes n'ayant qu'une jambe et un pied, un pied immense sous lequel ils s'abritaient du soleil, en se couchant sur le dos, comme

sous un parasol. On les nommait, pour cette raison, des *sciopodes*. Augustin, qui s'était arrêté comme tout le monde devant ces figures grotesques, les rappelle quelque part à ses lecteurs... Dans la partie basse de la ville, en bordure de la mer, et sur les deux collines proches de l'Acropole, s'espaçaient une foule d'édifices dont les auteurs anciens nous ont conservé les noms et qu'ils ont sommairement décrits. Grâce au zèle des archéologues, il est devenu impossible aujourd'hui de savoir où ils se trouvaient.

Les sanctuaires païens étaient nombreux : celui de la déesse Cœlestis, la grande patronne de Carthage, occupait une étendue de deux mille pas. Il comprenait, outre l'*hiéron* proprement dit où se dressait la statue de la Déesse, des jardins, des bois sacrés, des cours entourées de portiques. Sous le nom de Saturne, l'antique Moloch phénicien avait aussi son temple. On l'appelait *le Vieux*, nous dit Augustin, et son culte était en décadence. En revanche, Carthage, comme Alexandrie, possédait un autre sanctuaire fort à la mode, un Sérapéum, où se déployait la pompe des rites égyptiens, célébrés par Apulée. A côté des lieux sacrés, les lieux de divertissement : le théâtre, l'Odéon, le cirque, le stade, l'amphithéâtre, — celui-ci de dimensions pareilles à celles du Colisée romain, avec ses arcades superposées, ses sculptures réalistes représentant des figures d'animaux et d'artisans. Puis, les édifices d'utilité publique : les citernes colossales de l'Est et de la Malga, le grand aqueduc, qui, après un parcours de quatre-vingt-dix kilomètres, déversait l'eau du Zaghouan dans les réservoirs de Carthage. Enfin, les thermes, dont nous connaissons quelques-uns, ceux d'Antonin et de Maximien, ceux de Gargilius, où se réunit un des plus importans conciles de l'histoire ecclésiastique africaine. Les basiliques chrétiennes étaient également nombreuses à l'époque d'Augustin. Les auteurs en mentionnent dix-sept : il est probable qu'il en existait davantage. La seule dont on ait retrouvé des vestiges importans, celle de Damous-el-Karita, qui fut peut-être la cathédrale de Carthage, était vaste et richement décorée.

D'autres édifices ont totalement échappé à l'histoire. Il est à supposer pourtant que Carthage, de même que Rome, possédait un *septizonium*, édifice décoratif, à plusieurs rangées de colonnes superposées, qui encadraient un château-d'eau : on prétend que celui de Rome n'était qu'une copie de celui de Carthage. Des

rues droites, pavées de larges dalles, s'entre-croisaient autour de ces monumens, formaient un réseau de grandes avenues, très claires et très aérées. Quelques-unes étaient célèbres, dans le monde ancien, ou par leur beauté ou par leur animation commerçante : la rue des Orfèvres, la rue de Saturne, la rue de la Santé, la rue Céleste, ou rue de Vénus. Le marché aux figues, le marché aux légumes, les greniers publics étaient aussi parmi les centres principaux de la vie carthaginoise.

Nul doute que l'aspect de Carthage, avec ses monumens, ses places, ses avenues, ses jardins publics, ne fût celui d'une grande capitale et qu'il ne répondît pleinement à l'idéal de force et de magnificence un peu brutales que les Romains imposaient partout.

En même temps qu'elle éblouissait le jeune provincial de Thagaste, la Rome africaine lui révélait la vertu de l'ordre, — l'ordre social et politique. Métropole de l'Afrique occidentale, Carthage entretenait une armée de fonctionnaires, qui se partageaient l'administration jusque dans ses plus petits détails. D'abord, les représentans du pouvoir central, les magistrats impériaux, — le proconsul, sorte de vice-empereur, qui avait autour de lui une véritable cour, une maison civile et militaire, un conseil privé, un *officium* comprenant une foule de dignitaires et d'agens subalternes. Puis, le vicaire d'Afrique, qui administrait toute la province, et dont l'*officium* était peut-être encore plus nombreux que celui du proconsul. Après cela, les magistrats municipaux, ayant à leur tête l'ordre des décurions, — le sénat de Carthage. Ces sénateurs carthaginois faisaient figure de personnages considérables, avec qui leurs collègues de Rome étaient en coquetterie et que les empereurs s'appliquaient à ménager. Sous leur haute surveillance, se groupaient tous les services urbains : la voirie, les bâtimens, la perception des taxes municipales, la police, qui comprenait jusqu'à des gardiens du forum. Puis les services de l'armée et de la marine. Port d'attache d'une flotte frumentaire qui transportait à Ostie les blés numides, Carthage pouvait affamer Rome, s'il lui plaisait. Les grains et les huiles de tout le pays s'amassaient dans ses docks, — les magasins de l'annone, que dirigeait un préfet spécial, ayant sous ses ordres toute une hiérarchie de scribes et de surveillans.

Sans doute, Augustin dut entendre, à Carthage, bien des

récriminations contre cet abus de fonctionnarisme. Une ville si bien administrée n'en était pas moins une excellente école pour un jeune homme qui devait cumuler plus tard les fonctions d'évêque, de juge et d'administrateur. La bienfaisance de l'ordre, de ce qu'on appelait « la paix romaine, » le frappait sans doute d'autant plus qu'il venait d'une région turbulente, fréquemment bouleversée par les agitations des sectes religieuses et par les brigandages des nomades, pays limitrophe des régions sahariennes, où l'action du pouvoir central s'exerçait plus difficilement qu'à Carthage et dans les villes maritimes. Pour sentir la beauté de l'administration, rien n'est tel que de vivre dans des pays où tout est réglé par la force ou le bon plaisir. Les Barbares qui s'approchaient de la civilisation romaine étaient saisis d'admiration pour le bel ordre qu'elle faisait régner. Mais ce qui les étonnait surtout, c'était l'ubiquité de l'Empire.

Un homme, quelle que fût sa race ou sa patrie, ne pouvait qu'être fier d'appartenir à la cité romaine. Il était chez lui dans toutes les contrées du monde soumises à la domination de Rome. Notre Europe morcelée en nationalités ne comprend plus guère ce sentiment d'orgueil si différent de nos étroits patriotismes. Pour en éprouver quelque chose, il faut aller aux colonies : là, le moindre des nôtres peut se croire souverain par son seul titre de citoyen de la métropole. Dans le monde antique, ce sentiment-là était très fort. Carthage, où le prestige de l'Empire apparaissait dans tout son éclat, le développa sans nul doute chez Augustin. Il n'avait qu'à regarder autour de lui, pour apprécier l'étendue du privilège conféré par Rome à ses citoyens. Des hommes venus de tous les pays, sans acception de races, étaient comme associés à l'Empire, collaboraient à la grandeur de la chose romaine. Si le proconsul qui habitait alors le palais de Byrsa, le célèbre Symmaque, appartenait à une vieille famille italienne, celui qu'il représentait, l'empereur Valentinien, était le fils d'un soldat de Pannonie. Le comte Théodose, le général qui réprimait en Maurétanie l'insurrection de Firmus, était un Espagnol ; et l'armée qu'il avait conduite en Afrique se composait, en majorité, de Gaulois. Plus tard, sous Arcadius, un autre Gaulois, Rufin, sera le maître de tout l'Orient.

Un esprit réfléchi comme celui d'Augustin ne pouvait rester indifférent devant ce spectacle du monde ouvert par Rome à

l'ambition de tous les hommes de talent. Il avait une âme de poète, prompte à l'enthousiasme : la vue des Aigles dressées sur l'Acropole de Carthage lui laissa une impression ineffaçable. Il s'habitua à voir grand, à s'affranchir de ses préjugés de race et de toutes les étroitesses de l'esprit local. Devenu chrétien, il ne s'enfermera pas, comme les donatistes, dans son Église d'Afrique : il rêvera d'égaler l'Empire terrestre du Christ à celui des Césars.

Pourtant, cette unité romaine ne doit pas nous faire illusion. Derrière la façade imposante qu'elle offrait d'un bout à l'autre de la Méditerranée, la diversité des peuples avec leurs mœurs, leurs traditions, leur religion particulière, subsistait toujours, en Afrique plus qu'ailleurs. La population de Carthage était étonnamment mélangée. Le caractère hybride de ce pays sans unité s'y reflétait dans la bigarrure des foules carthaginoises. Tous les échantillons des races africaines s'y coudoyaient dans les rues, depuis le nègre amené de son Soudan natal par les marchands d'esclaves, jusqu'au Numide romanisé. L'afflux sans cesse renouvelé des trafiquans et des aventuriers cosmopolites augmentait encore cette confusion. Et ainsi Carthage était une Babel de races, de coutumes, de croyances et d'idées. Augustin, qui était, dans son fond, un mystique, mais aussi un dialecticien passionné pour les discussions brillantes, Augustin trouvait là un abrégé vivant des religions et des philosophies de son temps. Pendant ces années d'études et de recueillement, il va amasser tout un butin de science et d'observations, qu'il saura utiliser par la suite.

Dans les sanctuaires et les écoles de Carthage, sur les places et dans les rues, il put voir défiler les disciples de tous les systèmes, les suppôts de toutes les superstitions, les dévots de tous les cultes. Il entendait les clameurs aigres des disputes, le tumulte des rixes et des émeutes. Quand on était à bout d'argumens, on s'assommait entre adversaires. L'autorité avait bien de la peine à rétablir l'ordre. Logicien intrépide, Augustin devait être pressé de prendre parti dans ces querelles. Mais on ne s'improvise pas une foi du jour au lendemain. En attendant l'illumination de la vérité, il observait la Babel carthaginoise.

Il y avait d'abord le culte officiel, le plus apparent et le plus brillant peut-être, celui de la Divinité des empereurs, qui se per-

pétuait même sous les Césars chrétiens. Chaque année, à la fin d'octobre, les délégués élus de toute la province ayant à leur tête le *sacerdos provinciæ*, le prêtre provincial, arrivaient à Carthage. Leur chef, revêtu d'une robe brodée de palmes, couronne d'or en tête, faisait son entrée solennelle dans la ville. C'était une véritable invasion, chaque député traînant derrière soi un cortège de cliens et de serviteurs. Avec leur goût de la pompe et de la couleur, les Africains profitaient de l'occasion pour se livrer à tout un étalage de ruineuses somptuosités : riches costumes, chevaux de prix splendidement caparaçonnés, processions, sacrifices, banquets publics, jeux à l'amphithéâtre et au cirque. Ces étrangers causaient dans la ville un tel encombrement que l'autorité impériale dut leur interdire, sous des peines sévères, d'y séjourner plus de cinq jours. Mesures très prudentes : des collisions étaient inévitables, dans ces momens-là, entre païens et chrétiens. Il convenait de disperser au plus tôt de telles foules, où couvaient toujours des émeutes.

Non moins suivies étaient les fêtes de la Vierge Céleste : survivance du culte national, elles étaient chères au cœur des Carthaginois. Augustin y assistait avec ses camarades. « Nous y accourions, dit-il, de tous côtés. » Il y avait grande affluence de peuple dans la cour intérieure qui précédait le temple. La statue, sortie de son sanctuaire, était placée, devant le péristyle, sur une espèce de reposoir. Au son des instrumens sacrés, des courtisanes parées avec un luxe barbare dansaient autour de l'image sainte ; des histrions mimaient et chantaient des hymnes. « Nos yeux avides, ajoute malignement Augustin, se posaient tour à tour sur la Vierge et sur les courtisanes, ses adoratrices. » La Grande Mère des dieux, la déesse de Bérécynthe était célébrée avec une licence pareille. Tous les ans, le peuple de Carthage allait la laver solennellement dans la mer. Sa statue, portée dans une litière de parade, habillée d'étoffes précieuses, frisée et fardée, traversait les rues de la ville, avec son cortège d'histrions et de galles. Ceux-ci, « les cheveux gras de pommades, le visage pâle, la démarche molle et efféminée, tendaient leurs sébiles aux spectateurs. »

Le culte d'Isis était un nouveau prétexte à processions : le Sérapéum faisait concurrence au temple de Cœlestis. Les Africains, s'il faut en croire Tertullien, ne juraient que par Sérapis. Peut-être que Mithra avait aussi des sectateurs à Carthage. En

tout cas, les religions occultes y étaient abondamment représentées. La thaumaturgie devenait de plus en plus le fond même du paganisme. Jamais l'haruspicine n'avait été plus florissante. Tout le monde fouillait en secret les entrailles des victimes, ou pratiquait les conjurations magiques. Quant aux devins et aux astrologues, ils exerçaient ouvertement leur industrie. Augustin lui-même les consultait, comme tous les Carthaginois. La crédulité publique était sans bornes.

En face des cultes païens, les sectes issues du christianisme pullulaient. Sans doute l'Afrique n'a donné naissance qu'à un petit nombre d'hérésies : les Africains n'avaient pas l'esprit subtil des Orientaux et ils n'étaient point des spéculatifs. Mais bien des hérésies orientales avaient pénétré à Carthage. Augustin dut y rencontrer encore des Ariens, quoique l'arianisme, à cette époque, tendît à disparaître de l'Afrique. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le catholicisme orthodoxe était dans une situation fort critique. Les donatistes lui enlevaient les fidèles et les basiliques : ils étaient certainement la majorité. Ils dressaient autel contre autel. Si Genethlius était l'évêque des catholiques, Parmenianus était celui des donatistes. Et ils se prétendaient plus catholiques que leurs adversaires : ils se vantaient d'être l'Église, la seule, l'unique, l'Église du Christ. Mais déjà ces schismatiques se subdivisaient en une foule de sectes. A l'époque où Augustin étudiait à Carthage, Rogatus, l'évêque de Ténès, venait de se séparer avec éclat de la communion de Parmenianus. Un autre donatiste, Tyconius, publiait des livres où il contestait plusieurs des théories chères aux apologistes de son parti. Le doute troublait les consciences. Au milieu de ces controverses, où trouver la vérité? Chez qui était la tradition apostolique ?

Pour mettre le comble à cette anarchie, une secte, qui se réclamait, elle aussi, du christianisme, — le manichéisme, — commençait à faire de nombreux adeptes en Afrique. Suspecte à l'autorité, elle cachait une partie de ses doctrines, les plus scandaleuses et les plus subversives. Or, ce mystère dont elle s'entourait contribuait encore au succès de sa propagande.

Parmi tous ces apôtres qui prêchaient leur évangile, ces dévots qui battaient le tambour devant leur dieu, ces théologiens qui s'injuriaient et s'excommuniaient entre eux, Augustin apportait le scepticisme superficiel de sa dix-huitième année.

Il ne voulait plus de la religion où sa mère l'avait élevé. Il était beau parleur, dialecticien habile, il avait hâte de s'émanciper, de conquérir la liberté de sa pensée comme celle de sa conduite, et il entendait jouir de sa jeunesse. Avec de tels dons et dans des dispositions semblables, il ne pouvait que choisir, entre toutes ces doctrines, celle qui servirait le mieux les qualités de son esprit, tout en flattant ses prétentions intellectuelles et en lâchant la bride à ses instincts voluptueux.

III. — L'ÉTUDIANT DE CARTHAGE

Quelles que fussent les séductions de la grande ville, Augustin savait trop bien qu'on ne l'y avait point envoyé pour s'amuser ou pour philosopher en dilettante. Pauvre, il avait son avenir à assurer, sa fortune à faire. Sa famille comptait sur lui. Il n'ignorait pas non plus la situation difficile des siens et au prix de quels sacrifices ils lui avaient fourni les moyens de terminer ses études. Forcément, il fut un étudiant qui travaille.

Avec son extraordinaire facilité, il émergea tout de suite parmi ses condisciples. Dans l'école du rhéteur, dont il suivait les cours, il était, nous dit-il, « le major, » non seulement le premier, mais le chef de ses camarades. Il primait en tout. La rhétorique était, alors, extrêmement embrassante : elle avait fini par absorber toutes les parties de l'enseignement, jusqu'aux sciences et à la philosophie. Augustin se vante d'avoir appris tout ce qu'on pouvait apprendre chez les maîtres de son temps : la rhétorique, la dialectique, la géométrie, la musique, les mathématiques. Ayant parcouru tout le cycle scolaire, il comptait ensuite faire des études de droit et, grâce à son talent de parole, entrer au barreau : pour un jeune homme bien doué, c'était le plus court et plus sûr chemin de la richesse et des honneurs.

Malheureusement pour lui, à peine était-il installé à Carthage, que son père mourut. Cette mort remettait son avenir en question. Sans les subsides paternels, comment poursuivre ses études? La succession de Patritius devait être des plus embarrassées. Mais Monique, obstinée dans ses projets ambitieux pour son fils, sut triompher de toutes les difficultés : elle continua sa pension à Augustin. Romanianus, le mécène de Thagaste,

sans doute sollicité par elle, vint encore une fois au secours de l'étudiant en détresse. Tranquillisé sur son sort, celui-ci reprit, d'un cœur léger, sa vie studieuse et dissipée.

Il ne semble pas, en effet, que ce deuil familial lui ait causé un bien grand chagrin. Dans ses *Confessions*, il mentionne la mort de son père en deux mots, et, pour ainsi dire, entre parenthèses, comme un événement prévu et sans grande importance. Et pourtant il lui devait beaucoup. Patritius s'était gêné, et s'était donné de la peine, afin de pouvoir à son éducation. Mais, avec le bel égoïsme de la jeunesse, il estimait peut-être que c'était assez d'avoir bien profité des sacrifices paternels, et il se dispensait de la reconnaissance. Enfin, son affection pour son père devait être un peu tiède. Il y avait entre eux de trop profondes contrariétés de nature. Dès ces années-là, Monique occupait tout le cœur d'Augustin.

Pourtant, l'influence de Monique elle-même était bien faible sur ce grand garçon de dix-huit ans. Il avait oublié ses leçons et il ne s'inquiétait guère si sa conduite ajoutait aux soucis de la veuve, qui se débattait alors contre les créanciers de son mari. Il était bon fils, au fond, et il aimait ardemment sa mère, mais il cédait à l'entraînement inévitable des camaraderies.

Ses camarades, il nous les a dépeints, après sa conversion, comme d'effroyables mauvais sujets. Il est trop sévère sans doute. Ces jeunes gens n'étaient ni meilleurs ni pires qu'ailleurs. Ils étaient turbulens, comme dans les autres villes de l'Empire, et comme on l'est toujours à cet âge. Des règlemens impériaux prescrivaient à la police d'avoir l'œil sur eux, de surveiller leurs relations et leur conduite. Ils devaient ne pas s'affilier à des associations illicites, ne pas trop fréquenter les théâtres, ne pas perdre leur temps en débauches et en festins. S'ils se comportaient de façon par trop scandaleuse, ils seraient battus de verges et renvoyés à leurs parens. A Carthage, ils formaient une bande d'indisciplinés qui s'intitulaient eux-mêmes : les *Démolisseurs*. Leur grand plaisir était d'aller faire du bruit au cours d'un professeur, d'envahir la salle et de tout briser sur leur passage. Ils s'amusaient aussi à brimer les nouveaux, à se moquer de leur naïveté et à leur jouer mille tours. Les choses n'ont guère changé depuis ce temps-là. Les condisciples d'Augustin sont tellement pareils aux étudians d'aujourd'hui que les expres-

sions les plus modernes se présentent d'elles-mêmes pour traduire leurs folies.

Sage, en somme, et respectueux du bon ordre, comme il convenait à un futur professeur, Augustin réprouvait les violences des *Démolisseurs*. Cela ne l'empêchait pas de se plaire dans leur société. Il se désolait de ne point leur ressembler tout à fait : croyons-le, du moins, puisqu'il nous l'assure. Avec une modestie inconsciente, où se mêlait pourtant beaucoup de vanité juvénile, il se rangeait dans le troupeau. Il écoutait le conseil de la sagesse vulgaire, si funeste aux âmes de sa sorte : « faire comme les autres. » Il fit donc comme les autres, il connut leurs débauches, ou il se l'imagina, car si bas qu'il descendît, il ne pouvait rien commettre de vil. Il était alors tellement éloigné de la foi, qu'il donnait, dans les églises, des rendez-vous amoureux : « N'ai-je pas osé, mon Dieu, dans les murs de ton sanctuaire, au milieu de la foule qui célébrait tes fêtes, concevoir des désirs criminels et machiner une intrigue pour me procurer des fruits de mort ! » — On croit lire la confession d'un libertin d'aujourd'hui. On s'étonne de ces mœurs à la fois si antiques et si modernes. Quoi, déjà ! Ces jeunes basiliques chrétiennes à peine sorties de terre, où les hommes étaient sévèrement séparés des femmes, ces basiliques devenaient des lieux de rendez-vous, où l'on échangeait des billets doux, où les entremetteuses vendaient leurs mauvais offices !...

Enfin, le grand bonheur, après lequel Augustin soupirait depuis si longtemps, lui fut accordé : il aima et il fut aimé.

Il aima, comme il pouvait aimer, avec l'emportement de sa nature et l'ardeur de son tempérament, de tout son cœur et de tous ses sens : « Je me précipitai dans l'amour, où je désirais être pris. » Mais, comme il allait tout de suite aux extrêmes, comme il prétendait se donner tout entier et voulait tout recevoir, il s'irritait de n'être pas payé de retour : il ne l'était jamais assez. On l'aimait pourtant, et la certitude même de cet amour, toujours trop pauvre à son gré, exaspérait la violence et l'obstination de son désir : « Parce que j'étais aimé, je m'enlaçais joyeusement dans des nœuds de misères, pour être bientôt déchiré par les verges brûlantes de la jalousie, flagellé par les soupçons, les craintes, les colères et les querelles. » C'était la passion à grand orchestre, un peu théâtrale, avec ses violences, ses alternatives de fureurs et d'extases, — telle que pouvait la conce-

voir un Africain nourri de littérature romanesque. Déçu, il s'acharnait à poursuivre l'insaisissable Amour. Il eut certainement plus d'une passion. Chacune le laissait plus affamé que devant.

Il était sensuel, et il éprouvait, à chaque fois, combien la volupté est courte, dans quel cercle borné tourne la jouissance. Il était tendre, avide de se donner, et il s'apercevait bien qu'on ne se donne jamais tout entier, que, même dans les momens d'abandon les plus enivrés, on se réserve toujours en secret, on retient pour soi quelque chose de soi ; et il sentait aussi que, la plupart du temps, sa tendresse restait sans réponse. Quand le cœur en fête apporte l'offrande de son amour, le cœur de l'Aimée est absent. Et quand il est là, sur le seuil des lèvres, paré et souriant, pour aller au-devant de l'Aimé, c'est l'autre qui est ailleurs. On ne se rejoint presque jamais, on ne se rejoint jamais complètement. Et ainsi cet Amour, qui se vante d'être constant et même éternel, doit, pour se prolonger, être un perpétuel acte de foi, d'espérance et de charité : croire en lui, malgré ses défaillances et ses éclipses, espérer son retour, souvent contre toute évidence, lui pardonner ses injustices et quelquefois ses vilenies, — combien sont capables d'une telle abnégation?... Augustin éprouvait tout cela. Il en était abattu. Et puis la nostalgie des âmes prédestinées s'emparait de lui. Il entrevoyait confusément que ces amours humaines étaient indignes de lui et que, s'il lui fallait un maître, il était né pour servir un autre Maître. Il avait envie de quitter la platitude d'en bas, la triste lande où stagnait ce qu'il appelle « le marécage de la chair, » de s'évader enfin des misérables masures où, pour un instant, il avait abrité son cœur, — de tout brûler derrière lui, pour s'épargner la lâcheté de revenir, — et d'aller planter sa tente plus loin, plus haut, il ne savait où, — sur quelque montagne inaccessible, où l'air est glacé, mais où l'on a devant soi toute la lumière et tout l'espace...

En vérité, ces premières amours d'Augustin étaient trop ardentes pour durer. Elles se consumaient elles-mêmes. Augustin ne les soutint pas longtemps. Il y avait d'ailleurs en lui un instinct profond qui était comme le contrepoids de son exubérante sentimentalité amoureuse : le sens de la beauté. Cela seul aurait suffi pour l'arrêter sur la pente des désordres. L'anarchie et le trouble de la passion répugnaient à son intelligence éprise d'ordre et de clarté. Mais il y avait encore autre chose : le fils du

propriétaire de Thagaste était aussi plein de bon sens. Il avait gardé au moins cela de l'héritage paternel. Petit bourgeois sévèrement élevé selon l'austère et frugale discipline de la province, il se ressentait de son éducation : la bohème, où se complaisaient ses amis, ne pouvait le séduire et le retenir indéfiniment. En outre, les fonctions auxquelles il aspirait, celles d'avocat ou de professeur, l'obligeaient par avance à un certain décorum dans sa tenue. Lui-même nous en avertit : au milieu de ses pires débordemens, il tenait à passer pour un homme comme il faut, *elegans et urbanus*. Urbanité de parole et de manières, élégance discrète et de bon ton, tel était l'idéal de ce futur professeur de rhétorique.

Le souci de son avenir, joint à ses désillusions rapides, assagit bientôt l'étudiant ; il ne fit que jeter sa gourme, après quoi il se rangea. L'amour se tournait, pour lui, en habitude voluptueuse. Sa tête restait libre pour l'étude et la méditation. L'apprenti rhéteur avait le culte de son métier. Jusqu'à son dernier souffle, et quoi qu'il ait fait pour s'en déprendre, il continua, comme tous ses contemporains, à aimer la rhétorique. Il a manié les mots, en ouvrier du verbe qui en sait tout le prix et qui en connaît toutes les ressources. Même après sa conversion, s'il condamne la littérature profane comme une empoisonneuse des âmes, il absout la beauté de la langue : « Je n'accuse pas les mots, dit-il : les mots sont des vases choisis et précieux. J'accuse le vin d'erreur que des docteurs ivres nous versaient dans ces belles coupes. » A l'école, il déclamait avec délices. On l'applaudissait, le maître le citait en exemple à ses émules. Ces triomphes scolaires lui en présageaient d'autres, plus illustres et plus retentissans. Ainsi la vanité littéraire et l'ambition combattaient, dans son cœur, l'illusion de l'amour, toujours vivace. Et puis enfin, il fallait vivre : les subsides de Monique étaient forcément parcimonieux, la générosité de Romanianus n'était point inépuisable. Il s'ingéniait à grossir sa petite bourse d'écolier. Il écrivait des vers pour les concours poétiques. Peut-être même donnait-il déjà des leçons à des condisciples moins avancés.

Si le besoin d'aimer tourmentait son cœur sentimental, il essayait de l'apaiser dans l'amitié. Il aimait l'amitié comme l'amour. Il fut un ami passionné et fidèle jusqu'à la mort. Dès cette époque, il a noué des amitiés qui ne se délieront plus. Il

a près de lui son compatriote Alypius, le futur évêque de Thagaste, qui l'avait suivi à Carthage et qui le suivra plus tard à Milan; Nébride, compagnon non moins cher, qui devait mourir prématurément; Honorat, qu'il entraîna dans ses erreurs et qu'il s'efforça plus tard de détromper, enfin cet autre compatriote, ce mystérieux jeune homme, dont il ne nous a pas dit le nom, et dont il allait pleurer la perte, comme jamais on ne pleura la mort d'un ami.

On vivait dans une familiarité de tous les instans, dans une ferveur et une exaltation continuelles. On était assidus au théâtre, où Augustin repaissait son avidité d'émotions tendres et d'aventures romanesques. On faisait de la musique, on répétait les mélodies à la mode entendues à l'Odéon et sur les innombrables scènes de Carthage : les Carthaginois, même les gens du peuple, étaient fous de musique. Dans ses sermons, l'évêque d'Hippone se souviendra du maçon qui, sur son échafaudage, ou du cordonnier, qui, dans son échoppe, chantait les airs des musiciens en renom. On se promenait sur les quais, ou sur la Place Maritime, en contemplant les colorations de la mer, cette splendeur des eaux au soleil couchant, qu'un jour Augustin célébrera, avec un lyrisme inconnu aux poètes païens. On discutait surtout, on commentait la lecture récente, on élevait de prestigieux projets d'avenir. On coulait une vie heureuse et charmante, traversée tout à coup de superbes pressentimens. Avec quelle abondance de cœur le chrétien pénitent nous l'évoque : « Ce qui m'attachait le plus à mes amis, c'était le charme de converser et de rire ensemble, de nous rendre tour à tour d'affectueux services, de lire ensemble des livres qui parlent de douces choses, de dire des riens et de plaisanter aimablement, de nous disputer parfois, mais sans colère, comme on le fait avec soi-même, et de relever ainsi, par de rares contestations, le plaisir d'être ordinairement d'accord; de nous instruire mutuellement, de désirer avec impatience l'ami absent, de goûter la joie de son retour. Nous nous aimions les uns les autres de tout notre cœur, et ces témoignages d'amitié, qui s'exprimaient par le visage, par la voix, par les yeux, par mille autres signes, étaient entre nous comme des flammes ardentes, qui opéraient la fusion de nos âmes, et, de plusieurs, n'en faisaient qu'une... »

On comprend que des liaisons comme celles-là avaient dégoûté

pour jamais Augustin de ses bruyans camarades d'autrefois : il ne fréquentait plus les « Démolisseurs. » Le petit cercle où il se plaisait était calme et enjoué. La gaîté s'y tempérait de gravité africaine. Je le vois, lui et ses amis, un peu comme ces étudians en théologie, ou ces jeunes lettrés arabes, qui, paresseusement couchés sur les coussins d'un divan, s'entretiennent de poésie, en roulant entre leurs doigts les grains d'ambre de leurs chapelets, ou qui, drapés dans leurs simarres de soie blanche, se promènent sous les arcades d'une mosquée, l'air sérieux et recueilli, le geste élégant et mesuré, la parole harmonieuse et courtoise, avec quelque chose de discret, de poli et de clérical, déjà, dans le ton et les manières.

En somme, c'était la vie païenne, dans ce qu'elle avait de meilleur et de plus doux, que goûtait alors Augustin. Le réseau subtil des habitudes et des occupations journalières l'enveloppait petit à petit. Il risquait de s'engourdir dans cette molle existence, lorsque, tout à coup, un grand sursaut le souleva... Ce fut un hasard, mais, à ses yeux, un hasard providentiel, qui lui mit entre les mains l'*Hortensius* de Cicéron. Augustin allait avoir dix-neuf ans, il était toujours étudiant : selon l'ordre adopté dans les écoles, le moment était venu pour lui de lire et d'expliquer ce dialogue philosophique. Nulle curiosité ne l'y poussa. S'il prit ce livre, ce fut par conscience de bon écolier, parce qu'il figurait au programme. Il l'ouvrit, s'y engagea sans doute avec une tranquille indifférence. Soudain, une grande lumière inattendue resplendit entre les lignes. Son cœur battit. Toute son âme s'élança vers ces phrases chargées d'un sens éblouissant et révélateur. Il se réveillait de son long assoupissement. Une vision merveilleuse l'illuminait. Aujourd'hui que ce dialogue est perdu, nous ne pouvons plus guère comprendre les raisons d'un tel enthousiasme, et nous tenons l'orateur romain pour un médiocre philosophe. Nous savons pourtant par Augustin lui-même que ce livre contenait un éloge éloquent de la sagesse. Et puis, les mots ne sont rien sans l'âme du lecteur : tout ce qui tombait dans celle d'Augustin y rendait un son prolongé et magnifique. Il faut croire aussi que, juste à ce moment où il ouvrit le livre, il était mûr pour en recevoir cette exaltante impression. Dans ces minutes-là, où le cœur, ignorant de lui-même, se gonfle comme la mer avant l'orage, où l'être déborde de toutes ses richesses intérieures, il suffit de la moindre lueur

pour les lui révéler, du moindre choc pour faire éclater toutes ces forces prisonnières.

Par une pieuse et fidèle reconnaissance, il nous a du moins conservé quelques phrases de ce dialogue qui l'émut si profondément. Il admire, en particulier, ce passage, où l'auteur, après une longue discussion, conclut en ces termes : « Si, comme le prétendent les anciens philosophes, — qui sont aussi les plus grands et les plus illustres, — nous avons une âmes immortelle et divine, il convient de penser que, plus elle aura persévéré dans sa voie, c'est-à-dire dans la raison, dans l'amour de la recherche et de la vérité, moins elle se sera engagée et souillée dans les erreurs et les passions humaines, plus il lui sera facile de s'élever et de remonter au ciel... »

Des phrases semblables, lues dans de certaines dispositions, devaient, en effet, bouleverser ce jeune homme qui allait avoir bientôt la nostalgie du cloître et qui allait être le fondateur du monachisme africain. Donner toute sa vie à l'étude de la sagesse, s'efforcer vers la contemplation de Dieu, vivre ici-bas d'une vie presque divine, — Augustin était appelé à réaliser au nom du Christ cet idéal impossible de la sagesse païenne. En lisant l'*Hortensius*, il l'avait entrevu tout à coup. Et cet idéal lui paraissait si beau, si digne du sacrifice de tout ce qu'il avait aimé, que plus rien d'autre ne comptait pour lui. Il méprisait la rhétorique, ces vaines études auxquelles elle l'obligeait, ces honneurs et cette gloire qu'elle lui promettait. Qu'était-ce que cela au prix de la sagesse! Il se sentait prêt, pour elle, à renoncer au monde... Mais ces élans héroïques ne se soutiennent guère chez des natures aussi mobiles et aussi impressionnables que celle d'Augustin. Pourtant ils ne sont pas tout à fait inutiles. On a ainsi, dès la première jeunesse, de ces révélations confuses de l'avenir. On pressent le port, où on abordera un jour, on voit la tâche à remplir, l'œuvre à élever, et cela se dresse devant vous dans un ravissement de tout l'être. L'image radieuse a beau s'éclipser pendant des années peut-être, le souvenir en persiste au milieu des pires abaissemens ou des pires médiocrités. Celui qui, une seule fois, l'a vue passer, ne peut plus vivre absolument comme les autres.

Cette fièvre calmée, Augustin se prit à réfléchir. Les philosophes anciens lui promettaient la sagesse. Mais le Christ aussi la promettait! N'y avait-il pas entre eux une conciliation pos-

sible? Et l'idéal évangélique n'était-il pas, au fond, plus humain que celui des philosophies païennes? S'il essayait de s'y soumettre, d'accorder en lui la foi de son enfance et ses ambitions de jeune intellectuel? Être sage à la façon de sa mère, de ses grands-parens, des bonnes servantes de Thagaste, de toutes les humbles âmes chrétiennes dont on lui avait appris à révérer les vertus, — et, en même temps, égaler un Platon par la force de la pensée, — quel rêve! Était-ce possible?... Il nous dit lui-même que l'illusion fut brève et que, d'abord, il se refroidit pour l'*Hortensius*, à cause qu'il n'y trouvait point le nom du Christ. Il s'abuse probablement. A cette époque, il n'était pas si chrétien. Il cède à la tentation d'une belle phrase : quand il écrivit ses *Confessions*, il n'en avait pas encore perdu complètement l'habitude.

Mais ce qu'il y a de vrai, c'est que, sentant l'insuffisance de la philosophie païenne, il se retourna un instant vers le christianisme. Le dialogue cicéronien, en décevant sa soif de vérité, lui donna l'idée de frapper à la porte de l'Église et de s'enquérir s'il n'y avait pas, de ce côté-là, un chemin praticable pour lui. C'est pourquoi cette lecture de l'*Hortensius* est, aux yeux d'Augustin, une des grandes dates de sa vie. Bien qu'il soit retombé dans ses erreurs, il se tient compte à lui-même de son effort. Il y reconnaît le premier signe et comme la promesse de sa conversion : « Déjà, je m'étais levé, mon Dieu, pour retourner vers toi! »

Il commença donc à étudier les Saintes Écritures, avec la velléité plus ou moins sérieuse de s'y instruire. Mais aller à la Bible, en passant par Cicéron, c'était prendre le chemin des écoliers. Augustin s'y égara. Ce style populaire, direct, qui ne se préoccupe que de dire les choses et non de la façon de les dire, ne pouvait que rebuter l'élève des rhéteurs de Carthage, l'imitateur des harmonieuses périodes cicéroniennes. Non seulement il avait le goût trop gâté de littérature, mais il y avait aussi trop de littérature dans cette pose de jeune homme, qui, un beau matin, se met en route pour conquérir la sagesse. Il fut puni de son manque de sincérité, d'humilité surtout. Il ne comprit rien à l'Écriture : « Je trouvai, dit-il, un livre impénétrable à l'orgueilleux, mais qui pourtant ne se dévoile pas tout entier aux humbles d'esprit, un livre dont le seuil est bas, mais qui grandit à mesure qu'on y pénètre et dont le sommet se

cache dans le mystère. Alors, je n'étais pas homme à courber la tête pour y entrer !... »

Il se rebuta bien vite. Il tourna le dos à la Bible, comme il avait rejeté l'*Hortensius*, et il s'en fut chercher pâture ailleurs. Néanmoins, le branle était donné à son esprit. Il ne devait plus connaître le repos, jusqu'à ce qu'il eût trouvé la vérité. Cette vérité, il la demandait à toutes les sectes et à toutes les Églises. C'est ainsi qu'en désespoir de cause, il se jeta dans le manichéisme.

On s'est étonné que cet esprit droit et positif se soit enfoncé dans une doctrine aussi tortueuse, aussi louche, contaminée de fables aussi grossièrement absurdes. Mais on oublie peut-être qu'il y avait de tout dans le manichéisme. Les chefs de la secte ne livraient pas d'un coup l'ensemble de la doctrine à leurs catéchumènes : l'initiation totale comportait plusieurs degrés. Or Augustin ne fut jamais que simple *auditeur* dans l'Église des manichéens. Ce qui attirait à eux les esprits d'élite, c'est qu'ils commençaient par se donner pour des rationalistes. Concilier la foi et la raison, ou plutôt mettre la foi d'accord avec la science et la philosophie, c'est la marotte des hérésiarques et des libres penseurs de tous les temps. Les manichéens se vantaient d'y réussir. Ils s'en allaient partout, criant : « Vérité, vérité ! » C'était bien l'affaire d'Augustin qui ne cherchait que cela. Il se précipita aux prêches de ces charlatans, impatient de recevoir enfin cette « vérité » si bruyamment annoncée. A les en croire, elle était contenue dans un ramas de gros livres, écrits par leur prophète sous l'inspiration du Saint-Esprit. Il y en avait toute une bibliothèque. Pour éblouir la foule, ils en exhibaient quelques-uns, qui étaient fort importans, monumentaux comme des tables de la Loi, richement reliés en vélin et historiés d'éclatantes enluminures. Comment douter que la révélation intégrale ne fût renfermée dans de si beaux volumes ? On se sentait tout de suite plein de respect pour une religion qui pouvait produire en sa faveur le témoignage d'un tel monceau d'écritures.

Cependant les prêtres ne les ouvraient point. Afin de tromper l'impatience de leur auditoire, ils l'amusaient en critiquant les livres et les dogmes des catholiques. Cette critique préalable était le premier degré de leur enseignement. Ils relevaient, à foison, dans la Bible, des incohérences, des absurdités, des

interpolations : selon eux, toute une partie des Écritures aurait été falsifiée par les Juifs. Mais ils triomphaient surtout à signaler les contradictions des Évangiles. Ils les sapaient à coups de syllogismes. On comprend que ces jeux de logicien aient immédiatement séduit le jeune Augustin. Avec son extraordinaire subtilité dialectique, il y devint bientôt très fort, plus fort même que ses maîtres. Il prenait la parole dans les assemblées, s'escrimait contre un texte, le réfutait péremptoirement et réduisait ses adversaires au silence. Il était applaudi, comblé de louanges. Une religion qui lui valait de tels succès ne pouvait être que la vraie.

Lorsque, devenu évêque, il essaie de s'expliquer comment il a pu être manichéen, il ne trouve que ces deux raisons : « La première, dit-il, c'est une amitié, qui a fait son chemin en moi sous je ne sais quelle apparence de bonté et qui me fut comme une corde jetée autour du cou... La seconde, c'étaient ces funestes victoires que je remportais presque toujours dans les discussions. »

Mais il y en a une autre, qu'il a exprimée ailleurs et qui est peut-être d'un plus grand poids : le relâchement des mœurs autorisé par le manichéisme. Cette doctrine professait, en effet, que nous ne sommes pas responsables du mal qui s'accomplit en nous. Nos vices et nos péchés sont l'œuvre du Principe mauvais, le Dieu des ténèbres ennemi du Dieu de la lumière. Or, au moment où Augustin se faisait inscrire comme « auditeur » chez les manichéens, il avait particulièrement besoin d'excuser sa conduite par une morale si indulgente et si commode : il se liait avec celle qui devait être la mère de son enfant.

IV. — LA VOLUPTÉ DES LARMES

Augustin approchait de sa vingtième année. Il avait terminé ses études de rhétoriqne dans le délai voulu. Selon les idées du temps, un jeune homme devait être sorti de l'école à l'âge de vingt ans. Sinon, il était considéré comme fruit sec et renvoyé d'office à sa famille.

On peut être surpris qu'un étudiant aussi bien doué qu'Augustin n'ait pas achevé plus tôt sa rhétorique. Mais, après son

séjour à Madaure, il avait perdu près d'une année à Thagaste. Ensuite, la vie de Carthage avait tant de charmes pour lui que, sans doute, il ne se pressait pas trop de la quitter. Quoi qu'il en soit, le moment était venu de choisir décidément une carrière. Les désirs de ses parens, les conseils de ses maîtres, comme ses ambitions et ses aptitudes personnelles, le poussaient, nous le savons, vers le barreau. Et voilà que, soudain, ses projets d'avenir se modifient. Non seulement, il renonce à la profession d'avocat, mais au moment où tout semblait lui sourire, au seuil de la jeunesse, il abandonne Carthage, pour venir s'enterrer, en qualité de grammairien, dans son petit municipe natal.

Comme il a négligé de s'expliquer sur les motifs de cette brusque détermination, nous en sommes réduits à des conjectures. Il est probable que sa mère, prise dans des embarras domestiques, ne pouvait plus lui servir sa pension. Elle avait d'ailleurs d'autres enfans à établir, un fils et une fille. Augustin allait connaître sinon la pauvreté, du moins la gêne : il lui fallait gagner sa vie au plus vite. Dans ces conditions, le parti le plus expéditif qui s'offrait, c'était de vendre à son tour la science qu'il avait achetée chez ses maîtres. Pour vivre, il ouvrirait boutique de paroles, comme il dit dédaigneusement. Mais, écolier de la veille, il ne pouvait songer décemment à professer dans une grande ville comme Carthage, à entrer en concurrence avec tant de maîtres en renom. S'il ne voulait pas végéter, force lui était donc de se rabattre sur un poste plus modeste. Or, son protecteur Romanianus l'appelait à Thagaste. Cet homme riche avait un fils déjà grand, qu'il convenait de mettre au plus tôt entre les mains d'un précepteur. Augustin, si souvent obligé par le père, était tout désigné pour remplir cet emploi auprès de l'adolescent. En outre, Romanianus, qui appréciait le talent d'Augustin, devait être jaloux de l'attirer et de le retenir à Thagaste. Soucieux des intérêts de son municipe, il désirait enfin y fixer un sujet aussi brillant. Il demanda donc à son protégé de revenir dans son pays, pour y ouvrir une école de grammairien. Il lui promettait des élèves et surtout l'appui de son crédit, qui était considérable. Monique, — c'est à supposer, — joignit ses instances à celles du grand chef de la municipalité de Thagaste. Augustin céda.

Eut-il beaucoup de peine à se résoudre à cet exil? Renoncer

à Carthage et à ses plaisirs, c'était une extrémité bien pénible pour un jeune homme de vingt ans. De plus, il est à peu près certain que, dès cette époque, il avait déjà contracté cette liaison qui devait durer si longtemps. Laisser là une maîtresse qu'il aimait, — et cela dans toute la nouveauté d'une passion commençante, — on s'étonne qu'il ait pu s'y décider. Et pourtant, il partit, il passa près d'une année à Thagaste.

Une particularité de la jeunesse et même de la vie tout entière d'Augustin, c'est la facilité avec laquelle il se déprend et rompt ses habitudes, — les sentimentales autant que les intellectuelles. Chemin faisant, il usa bien des doctrines avant de s'arrêter dans la vérité catholique ; et même après, au cours d'une existence qui fut longue, dans ses écrits théologiques et polémiques, il s'est démenti et corrigé plus d'une fois. Ses *Rétractations* en sont la preuve. On dirait que l'accoutumance lui pèse, comme un empiétement sur sa liberté, que la figure des lieux où il habite lui devient odieuse, comme une menace de servitude. Il sent confusément que sa vraie patrie est ailleurs, et que, s'il doit se reposer quelque part, c'est dans la maison de son Père céleste : « *Inquietum est cor nostrum, donec requiescat in te!*... Notre cœur est inquiet, mon Dieu, jusqu'à ce qu'il se repose en toi ! » Bien avant saint François d'Assise, il pratiqua la règle mystique : « En étranger et en pèlerin ! » Certes, en sa vingtième année, il est encore loin d'être un mystique. Mais il éprouve déjà cette inquiétude, qui va lui faire passer la mer, courir l'Italie, de Rome à Milan. C'est un impulsif. Il ne résiste pas aux mirages de son cœur ou de son imagination. Il est toujours prêt à partir. La route et ses hasards le tentent. Il est avide d'inconnu. Il se laisse emporter avec ivresse par le vent qui passe. Dieu l'appelle, il obéit, sans savoir où il va. Ce jeune homme agité, troublé de passions contraires, qui ne se sent chez lui nulle part, a déjà une âme d'apôtre.

Cette mobilité d'humeur fut probablement la vraie cause de son départ pour Thagaste. Mais d'autres raisons plus apparentes, plus accessibles à une conscience juvénile, le guidèrent aussi. Sans doute, il n'était pas fâché, lui si jeune, de reparaître dans sa petite ville avec le prestige et l'autorité d'un maître. Ses camarades d'autrefois allaient devenir ses élèves. Et puis les manichéens l'avaient fanatisé. Entraîné par le zèle bouillant du néophyte, grisé par ses triomphes dans les réunions publiques

de Carthage, il prétendait briller devant ses compatriotes et peut-être les convertir : il partait avec des intentions de prosélytisme. Croyons enfin que, malgré sa vie dissipée et la passion nouvelle qui occupait son cœur, il ne revint pas à Thagaste sans une affectueuse arrière-pensée pour sa mère.

L'accueil que Monique lui ménageait allait bien le déconcerter. Depuis son veuvage, la femme de Patritius s'était singulièrement avancée dans les voies de la perfection chrétienne. L'Église d'alors ne se contentait pas d'offrir aux veuves le secours moral de ses sacremens et de ses consolations, elle accordait, avec certaines prérogatives, une dignité particulière, à celles qui faisaient vœu de continence. Comme les vierges consacrées, elles occupaient, dans les basiliques, une place d'honneur séparée de celle des autres matrones par une balustrade. Elles portaient un costume spécial. Leurs mœurs, forcément, devaient se montrer dignes de tous les respects extérieurs dont on les entourait. L'austérité de Monique s'était accrue avec la ferveur de sa foi. Elle donnait l'exemple aux paroissiens de Thagaste. Docile à la direction ecclésiastique, empressée à servir ses frères, multipliant les aumônes, autant que le lui permettait sa condition, elle était assidue aux offices de la basilique. Deux fois par jour, matin et soir, on l'y voyait, exacte à l'heure de la prière et du sermon. Elle ne venait point là, nous dit son fils, pour se mêler aux conciliabules et aux commérages des dévotes, mais pour entendre la parole de Dieu dans les homélies et pour que Dieu l'entendît dans ses oraisons.

La veuve avait dû imposer à son entourage la règle sévère qu'elle-même observait. Dans ce milieu rigide de la maison paternelle, l'étudiant de Carthage, avec ses allures émancipées, dut causer un pénible étonnement. Monique sentit tout de suite qu'elle et son fils ne se comprenaient plus. Peut-être soupçonnait-elle déjà sa liaison. Elle commença par lui en faire des remontrances. Augustin se révolta. Ce fut bien pis, lorsque, avec sa présomption de jeune professeur frais émoulu de l'école, avec la tranchante et agressive assurance de l'hérésiarque, il se vanta bien haut d'être manichéen. Monique, profondément blessée dans sa piété et dans sa tendresse maternelle, le somma de renoncer à ses erreurs. Il s'obstina, ne répondit que par des sarcasmes aux exhortations de la pauvre femme. Alors, elle dut croire que la séparation était définitive, qu'Augustin avait com-

mis un crime irréparable. En chrétienne d'Afrique, absolue dans sa foi et passionnée pour sa défense, elle considéra son fils comme un ennemi public. Elle eut horreur de sa trahison. Peut-être aussi que, guidée par la divination de son cœur, elle voyait plus clair dans l'âme d'Augustin que lui-même. Elle s'affligeait de ce qu'il se méconnût à ce point, et repoussât la Grâce qui voulait le conquérir à l'unité catholique. Comme, non content de se perdre, il mettait les autres en péril, discutait, pérorait devant ses amis, abusant des séductions de sa parole pour jeter le trouble dans les consciences, Monique prit une grande détermination : elle interdit à son fils de manger à sa table et de coucher sous son toit. Elle le chassa de sa maison.

Ce dut être un gros scandale dans Thagaste. Il ne paraît pas cependant qu'Augustin s'en soit beaucoup ému. Dans tout l'enivrement de sa fausse science, il avait cette espèce d'inhumanité qui pousse l'intellectuel à faire litière des sentimens les plus profonds et les plus doux, pour les sacrifier à son idole abstraite. Non seulement il ne s'inquiétait guère si son apostasie faisait pleurer sa mère, mais il ne se souciait pas davantage de concilier les chimères de son cerveau avec la réalité vivante de son âme et des choses. Ce qui le gênait, il le niait tranquillement, satisfait s'il avait bien parlé et pris l'adversaire au lacet de ses syllogismes.

Mis en interdit par Monique, il alla s'installer tout simplement chez Romanianus. L'hospitalité fastueuse qu'il y reçut le consola bien vite d'être exilé de la maison paternelle. Enfin, si son amour-propre avait subi un affront, l'orgueil de vivre dans la familiarité d'un personnage aussi considérable était, pour un jeune homme vaniteux, une très abondante compensation.

Ce Romanianus excitait, en effet, l'admiration de tout le pays par son luxe et ses prodigalités. Il devait bientôt s'y ruiner, ou du moins susciter des envieux acharnés à sa ruine. A la tête des décurions, il était le protecteur non seulement de Thagaste, mais des villes voisines : c'était le grand patron, l'homme influent, qui tenait dans sa clientèle à peu près toute la contrée. La municipalité, par reconnaissance et par flatterie, avait fait graver son nom sur des tables d'airain et lui avait élevé des statues. Elle lui avait même conféré des pouvoirs supérieurs aux pouvoirs municipaux. C'est que Romanianus ne marchandait pas ses largesses à ses concitoyens. Il leur donnait des

combats d'ours, et autres spectacles jusqu'alors inconnus à Thagaste. Il ne plaignait pas les banquets publics, et, tous les jours, on trouvait, chez lui, table ouverte. Les convives étaient grassement servis. Après avoir mangé ses dîners, ils puisaient dans la bourse de l'amphitryon. Romanianus savait l'art d'obliger discrètement et même de prévenir les demandes délicates. Aussi, on le proclamait, d'une voix unanime, « le plus humain, le plus libéral, le plus raffiné et le plus heureux des hommes. »

Généreux pour sa clientèle, il ne s'oubliait pas lui-même. Il s'était fait bâtir une villa, qui, par l'étendue des bâtimens, était un véritable palais, avec des thermes revêtus de marbres précieux. Il passait son temps au bain, au jeu, ou à la chasse, enfin il menait le train et la vie d'un grand propriétaire terrien de ce temps-là.

Sans doute, ces villas africaines n'avaient ni la beauté ni la valeur d'art des grandes villas italiennes, qui étaient des espèces de musées dans un cadre de nature grandiose ou joli. Mais elles ne manquaient point d'agrément. Comme celle de Romanianus, quelques-unes étaient construites et décorées avec luxe. Très vastes, elles englobaient parfois un véritable canton ; et, parfois aussi, la villa proprement dite, la maison d'habitation du maître, était fortifiée, ceinte de murailles et de tours, comme un château féodal. Sur les portes cochères ou les portées d'entrée, on lisait en belles majuscules : « Propriété d'un tel. » Souvent, l'inscription se répétait sur les murs d'un enclos ou d'une ferme, qui, en réalité, appartenait à un client du grand propriétaire. A l'abri du nom seigneurial, ces petites gens se défendaient mieux contre les exactions du fisc, ou bénéficiaient des immunités de leurs patrons. Ainsi se constituait, sous le couvert du patronat, une sorte de féodalité africaine. Le père d'Augustin, qui possédait des vignes, était sûrement un des cliens de Romanianus.

Centre d'une exploitation agricole, la villa africaine entretenait sur ses terres toute une population d'esclaves, de tâcherons et de métayers. On y voyait la maison du chef des bergers à côté de celle du garde forestier. Des parcs de chasse, défendus par des barrières en treillis, enfermaient des gazelles. Des huileries, des pressoirs et des caves pour le vin faisaient suite aux thermes et aux communs. Puis, le corps de logis, avec sa porte monumentale, son belvédère à plusieurs étages, comme dans les villas romaines, ses galeries intérieures et ses pavillons d'angle.

Devant, se déployaient des pelouses, des jardins aux allées régulières bordées de buis taillés, qui conduisaient à des bassins et à des jets d'eau, ou bien à des pergolas soutenant des berceaux de feuillages, à des nymphées ornées de colonnes et de statues. Dans ces jardins, il y avait un endroit réservé qu'on appelait « le coin du philosophe. » La maîtresse de maison y venait lire ou rêver. Elle y disposait sa chaise, ou son pliant, à l'ombre d'un palmier. Son « philosophe » la suivait, portant son ombrelle et tenant en laisse son petit chien favori.

On conçoit que, dans une de ces belles villas, Augustin ait supporté sans trop de chagrin les rigueurs maternelles. Pour s'y trouver bien, il n'avait qu'à suivre sa pente naturelle, qui était, nous dit-il, l'épicuréisme. Il est trop certain qu'à cette époque il n'aimait et ne cherchait que la volupté. Chez Romanianus, il se laissait aller à toute la douceur de la vie, *suavitates illius vitæ*, — partageant les plaisirs de son hôte et ne s'occupant de ses élèves qu'à ses momens perdus. Il devait être aussi peu grammairien que possible : il n'en avait pas le temps. Avec la tyrannique amitié des gens riches, qui ne savent à quoi s'occuper, Romanianus l'accaparait sans doute, du matin au soir. On chassait ensemble, on banquetait, on lisait des vers, on discutait sous les charmilles des jardins, ou dans « le coin du philosophe. » Et, naturellement, le manichéen de la veille s'évertuait à endoctriner et à convertir son mécène, autant du moins qu'un homme léger comme Romanianus pouvait être converti. Augustin s'accuse de l'avoir « précipité » dans ses propres erreurs. Augustin, probablement, n'était point si coupable. Son opulent ami ne semble pas avoir eu des convictions très solides. Selon toute vraisemblance, il était païen, un païen sceptique, ou hésitant, comme il y en avait beaucoup en ce temps-là. Entraîné par Augustin, il s'approcha du manichéisme, puis, lorsque celui-ci abandonna le manichéisme pour la philosophie platonicienne, nous voyons Romanianus se poser en philosophe. Plus tard, Augustin redevenu catholique l'achemine à sa suite vers le catholicisme. Cet homme du monde était une de ces têtes frivoles, qui ne vont jamais au fond des choses, pour qui les idées ne sont que des passe-temps, et qui considèrent les philosophes ou les gens de lettres comme des amuseurs. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il écoutait Augustin avec plaisir et se laissait influencer par lui. S'il coqueta avec le manichéisme, c'est parce

qu'Augustin l'éblouit de ses raisonnemens et de ses belles phrases. Le charme de cet orateur de vingt ans était déjà extraordinaire.

Augustin menait donc une vie de délices chez Romanianus. Tout l'y enivrait : ses triomphes de parole, l'admiration de ses auditeurs, la flatterie du luxe qui l'entourait. Pendant ce temps, Monique s'affligeait de sa conduite et demandait à Dieu de l'arracher à ses erreurs. Elle commençait à se repentir de l'avoir éloigné et, avec sa clairvoyance de chrétienne, elle jugeait que la maison de Romanianus n'était pas bonne pour l'enfant prodigue ; il valait mieux le rappeler. Il risquait moins de se corrompre auprès d'elle. A force de prier, elle eut un rêve qui hâta sa détermination. « Il lui sembla être debout sur une règle de bois ; et voici qu'elle vit venir à elle un jeune homme tout brillant de lumière et qui, joyeux, lui souriait, tandis qu'elle était plongée dans une tristesse profonde. Alors le jeune homme lui demanda la cause de son affliction et de ses larmes continuelles... Et ma mère, — dit Augustin, — lui ayant répondu qu'elle pleurait ma perdition, il lui commanda de bannir toute crainte et de faire attention que là où elle était, moi aussi j'étais. Ma mère, ayant obéi, m'aperçut en effet, à ses côtés, debout sur la même règle. »

Transportée de joie par cette promesse d'en haut, Monique demanda à son fils de revenir à la maison. Il revint en effet, mais, avec des arguties de sophiste, le rhéteur chicana contre sa mère ; il essaya de lui ravir son bonheur. Il lui dit :

« Puisque, d'après ton rêve, nous devons être tous deux sur la même règle, cela prouve que tu deviendras manichéenne.

— Non, répliqua Monique : *Il* n'a pas dit que je serais où tu es, mais que tu serais où je suis. »

Augustin avoue que ce ferme bon sens fit sur lui une certaine impression. Néanmoins, il ne se convertit pas. Neuf ans encore, il allait rester manichéen.

En désespoir de cause, Monique supplia un évêque de sa connaissance, homme très versé dans les Écritures, d'engager une discussion avec son fils et de lui démontrer la fausseté de sa doctrine. Mais telle était la réputation d'Augustin comme orateur et comme dialecticien, que le saint homme n'osa pas se mesurer contre un si rude jouteur. Il répondit fort sagement à la mère qu'un esprit si subtil et si pénétrant ne pouvait persé-

vérer longtemps dans de grossières erreurs. Et il alléguait son propre exemple, car lui aussi avait été manichéen. Monique insista, en pleurant. Sur quoi, l'évêque, à la fois excédé de ses instances et touché par ses pleurs, lui répondit, avec une rudesse tempérée de bonhomie et de compassion :

« Allons, laisse-moi! Continue à vivre ainsi. Il est impossible que le fils de telles larmes soit perdu ! »

Filius istarum lacrymarum : le fils de telles larmes !... Est-ce l'évêque campagnard ou le rhéteur Augustin qui, dans un élan de reconnaissance, a trouvé ce mot sublime? Ce qu'il y a de sûr, c'est que, plus tard, Augustin vit, dans ces larmes de sa mère, comme un premier baptême, d'où il sortit régénéré. Après l'avoir enfanté selon la chair, Monique, par ses prières et ses gémissemens, l'enfanta à la vie spirituelle. Monique pleurait à cause d'Augustin. Monique pleurait pour Augustin. Cela nous étonne chez cette mère si sévère, cette Africaine un peu rude. Les expressions de larmes, de pleurs et de gémissemens reviennent si souvent dans les écrits de son fils que nous sommes tentés d'abord de les prendre pour de pieuses métaphores, des figures de rhétorique sacrée. Nous soupçonnons que les larmes de Monique sont tirées de la Bible, qu'elles imitent les larmes pénitentielles du roi David. Mais ce serait une erreur que de le croire. Monique pleurait de vrais pleurs. Dans ses ardentes oraisons, elle en arrosait les pavés de la basilique, elle en humectait la balustrade où elle appuyait son front. Cette femme austère, cette veuve strictement voilée dont personne n'apercevait plus le visage, dont le corps n'avait plus de forme sous l'amas des étoffes grises ou noires qui l'enveloppaient de la tête aux pieds, cette chrétienne rigide cachait un cœur plein d'amour. Un amour comme celui-là était alors une chose toute neuve.

Qu'une Africaine pousse la piété jusqu'au fanatisme, qu'elle s'efforce de conquérir son fils à sa foi, qu'elle le déteste et le repousse avec des imprécations, s'il s'en est écarté, voilà ce qui s'est vu de tout temps en Afrique. Mais qu'une mère s'afflige à l'idée que l'âme de son enfant est perdue pour une autre vie, qu'elle s'épouvante et se désespère à penser qu'elle goûtera une félicité dont il sera exclu, qu'elle entrera dans un lieu de délices où son enfant ne sera pas, cela ne s'était point encore vu. « Là où je serai, là aussi tu seras, » près de moi, contre mon cœur, nos deux cœurs confondus dans un même amour, cette union

des âmes poursuivie par delà la tombe, c'est toute l'espérance et toute la douceur chrétienne.

Augustin n'était plus ou n'était pas encore chrétien. Mais par les larmes, il est le vrai fils de sa mère. Ce don des pleurs que saint Louis de France, avec tant de ferveur et de contrition, suppliait Dieu de lui accorder, le fils de Monique l'eut avec surabondance :

Pour lui pleurer avait des charmes.

Il s'énivrait de ses pleurs. Précisément, pendant qu'il était à Thagaste, il perdit un ami follement aimé. Cette mort ouvrit, en lui, la source des larmes. Ce ne sont pas encore les larmes saintes qu'il répandra plus tard devant Dieu, mais de pauvres larmes humaines, plus pitoyables peut-être pour notre faiblesse.

Qu'était-ce que cet ami ? Il nous l'a dit en termes très vagues. Nous savons seulement qu'ils avaient le même âge, qu'ils s'étaient connus dès l'enfance et avaient fréquenté les mêmes écoles, qu'ils venaient de passer une année ensemble, — probablement à Carthage, — que ce jeune homme, entraîné par lui, était devenu manichéen, et qu'enfin tous deux s'aimaient passionnément. Dans un sens plus profond, Augustin rappelle, à propos de lui, le mot d'Horace sur son ami Virgile : « *dimidium animæ*. C'était la moitié de son âme ! »

Or ce jeune homme tomba gravement malade de la fièvre. Comme il était à toute extrémité, on lui administra le baptême, selon la coutume. Il s'en trouva soulagé et presque guéri : « Aussitôt que je pus lui parler, — dit Augustin, — ce qui fut possible aussitôt qu'il put parler lui-même, car je ne le quittais pas, et nous ne pouvions nous passer l'un de l'autre, j'essayai de tourner en ridicule, espérant qu'il s'en moquerait avec moi, ce baptême qu'il avait reçu, privé de connaissance et de sentiment... Mais il eut horreur de moi, comme d'un ennemi, et, avec une liberté aussi surprenante que soudaine, il me déclara que, si je voulais être son ami, je devais cesser de lui tenir un pareil langage. Stupéfait et déconcerté d'une telle réponse, je contins tous les mouvemens qui m'agitaient, me proposant d'attendre le rétablissement de sa santé et de ses forces, pour *engager la discussion que je voulais avoir avec lui...* »

Ainsi, en ce grave moment, celui qu'on appellera « le dispu-

teur carthaginois » regrette de ne pouvoir se mesurer, dans un tournoi dialectique, avec son ami moribond. Le poison intellectuel avait à ce point perverti son esprit, qu'il lui ôtait presque le sentiment des convenances ! Mais, si sa tête, comme il l'avoue, était bien gâtée, son cœur restait intact. Son ami mourut peu de jours après, et il n'était pas là. Augustin en fut accablé.

Son chagrin s'exaspéra jusqu'à l'égarement et jusqu'au désespoir : « La douleur de cette perte couvrit mon cœur de ténèbres. Je ne voyais que la mort partout. Ma patrie m'était un supplice et la maison paternelle, une incroyable calamité. Tout ce que j'avais partagé avec mon ami me devenait, lui absent, une indicible torture. Mes yeux le cherchaient et ne le trouvaient nulle part. Tout m'était en horreur, parce qu'il n'y était pas et que rien ne pouvait plus me dire : « Le voici ! Il va venir ! » comme pendant sa vie, quand il était loin de moi... » Alors Augustin se remettait à sangloter plus fort, il éternisait ses sanglots, ne trouvant de consolation que dans les larmes. La tendresse, contenue chez Monique, s'abandonnait, chez lui, et s'exagérait. La modération chrétienne lui était alors inconnue, comme la mesure du goût antique. On l'a comparé souvent aux plus touchans génies, à Virgile, à Racine, qui, eux aussi, eurent le don des larmes. Mais la tendresse d'Augustin est plus effrénée, et, si l'on peut dire, plus romantique. Elle atteint même, parfois, à une exaltation maladive.

Être tendre, comme Augustin l'était alors, ce n'est pas seulement sentir avec une sensibilité excessive les moindres blessures, les touches les plus légères de l'amour ou de la haine, ce n'est pas seulement se donner avec effusion, c'est se complaire dans le don de soi-même, c'est éprouver qu'au moment où l'on se donne, on communie avec quelque chose d'infiniment doux, qui n'est déjà plus l'être aimé. C'est l'amour pour l'amour, c'est pleurer pour la volupté des larmes, c'est mettre dans la tendresse une sorte de dilettantisme égoïste. Augustin, ayant perdu son ami, prend le monde en aversion. Il se répète : « Rien ne m'est plus que ma douleur. Ma douleur m'est précieuse et chère. » Et ainsi, il ne veut pas être consolé. Mais que, peu à peu, les affres de la séparation s'apaisent, il s'apercevra lui-même qu'il joue avec son chagrin, qu'il se fait de ses pleurs une jouissance : « Mes larmes, dit-il, avaient succédé à mon ami

dans les délices de mon cœur. » Ainsi, l'ami est presque oublié. Augustin a beau détester la vie parce que son ami n'est plus là, il confesse naïvement, qu'il n'aurait pas voulu la perdre pour la rendre au mort. Il soupçonne que ce que l'on raconte d'Oreste et de Pylade se sacrifiant l'un pour l'autre n'est qu'une fable. Finalement, il en arrive à écrire : « Peut-être aussi craignais-je de mourir, *de peur de faire mourir avec moi tout entier celui que j'avais tant aimé.* » Dans ses *Rétractations*, lui-même a condamné cette phrase comme de pure rhétorique. Il n'en est pas moins vrai que le plus grand chagrin peut-être de toute sa vie, — ce chagrin si sincère et si douloureux, qui lui avait « déchiré et ensanglanté l'âme, » — s'acheva sur une belle phrase.

Il faut dire aussi que, dans une nature aussi fougueuse que la sienne, la douleur, comme l'amour, s'épuisait vite. Il brûlait la passion et les sentimens comme les idées. Lorsque le calme lui fut revenu, tout lui parut décoloré. Thagaste lui devint insupportable. Avec son tempérament impulsif, sa mobilité d'humeur, il conçut tout de suite un projet : revenir à Carthage, y ouvrir une école de rhéteur. Peut-être aussi la femme qu'il aimait et qu'il avait abandonnée le rappelait-elle avec instances. Peut-être lui parlait-elle enfin de ses espérances de maternité. Toujours prêt à partir, Augustin ne balança guère. Il est plus que probable qu'il ne consulta point Monique. Il fit part de ses intentions au seul Romanianus. Celui qui, pour toute espèce de raisons, aurait désiré le retenir à Thagaste, se récria d'abord. Mais le jeune homme objecta son avenir, ses ambitions de gloire : allait-il ensevelir tout cela dans un obscur municipe ?

Romanianus céda, et, généreux comme on ne l'est plus, il fit, cette fois encore, les frais du voyage.

V. — LE SILENCE DE DIEU

Augustin allait passer neuf ans à Carthage, — neuf ans qu'il gaspilla en obscures besognes, en disputes stériles ou funestes pour lui-même et les autres, enfin dans un complet oubli de sa véritable vocation. « Et pendant ce temps, tu te taisais, mon Dieu ! » s'écriait-il déjà, en se remémorant ses premiers écarts de jeunesse. Maintenant, le silence de Dieu s'appesantit. Et

pourtant, même en ces années-là, son âme en détresse n'avait pas cessé de l'appeler : « Où étais-je alors, Seigneur, tandis que je te cherchais? — Tu étais devant moi. *Mais je m'étais éloigné de moi-même*, et je ne me trouvais pas. Combien moins encore pouvais-je te trouver! »

Ce fut assurément la période la plus inquiète, et, par momens, la plus douloureuse de sa vie. A peine revenu à Carthage, il se vit aux prises avec des difficultés matérielles sans cesse renaissantes. Non seulement il lui fallait vivre, mais faire vivre les siens, peut-être sa mère, son frère et sa sœur, — en tout cas, sa maîtresse et son enfant. Était-il déjà père avant de quitter Thagaste, c'est bien possible. Du moins il ne tarda guère à l'être.

Le nouveau-né fut appelé Adéodat. Il y a une sorte d'ironie involontaire dans ce nom, alors très répandu, d'Adéodat, ou « Donné de Dieu. » Ce fils de son péché, comme l'appelle Augustin, — ce fils qu'il n'avait point désiré et dont l'annonce fut, pour lui, une surprise pénible, — ce pauvre enfant était un cadeau du ciel, dont le père surtout se serait bien passé. Et puis, quand il le vit, il en eut une grande joie et il le chérit vraiment comme le Donné de Dieu.

Il accepta vaillamment sa paternité, et même, ainsi qu'il arrive en pareil cas, sa liaison avec sa maîtresse s'en trouva resserrée, prit quelque chose de la dignité conjugale. La mère d'Adéodat justifiait-elle un pareil attachement, — un attachement qui devait se soutenir pendant plus de dix ans? Le mystère dont Augustin a voulu que la femme qu'il avait le plus aimée fût enveloppée pour toujours, nous est à peu près impénétrable. Sans doute, elle était de condition très humble, pour ne pas dire très inférieure, puisque Monique jugea impossible de faire régulariser par le mariage cette union trop mal assortie. Il y aurait eu une disproportion extrême entre la naissance et l'éducation des deux amans. Cela n'empêcha pas Augustin d'aimer passionnément sa maîtresse, peut-être pour sa beauté, peut-être pour la bonté de son cœur ou les deux ensemble. On s'étonne pourtant qu'avec son humeur changeante, son âme impressionnable et prompte, il lui soit resté si longtemps fidèle. Qui l'empêchait de prendre son fils et de s'en aller? Les mœurs antiques autorisaient un pareil procédé. Mais Augustin était tendre. Il avait peur de faire de la peine, il redoutait pour autrui les bles-

sures dont il souffrait tant lui-même. Il restait, par bonté, par pitié, par habitude aussi, et parce que, malgré tout, il aimait la mère de son enfant. Jusqu'à l'époque de sa conversion, il vécut avec elle comme un mari avec sa femme.

Pour nourrir les siens, le voilà donc, décidément, « vendeur de paroles! » Malgré sa jeunesse (il avait à peine vingt ans), le stage qu'il avait fait à Thagaste en qualité de grammairien lui permettait de prendre rang parmi les rhéteurs carthaginois. Grâce à Romanianus, il eut tout de suite des élèves. Le mécène de Thagaste lui confia ses fils : ce jeune Licentius, dont il avait commencé l'éducation et un de ses frères sans doute moins âgé que lui. Selon toute vraisemblance, les deux adolescens étaient en pension chez Augustin. Un petit fait, que nous a conservé leur maître, semble le prouver. Une cuillère s'étant perdue dans la maison, Augustin chargea Licentius d'aller consulter, pour la retrouver, un devin qui avait alors une grande réputation à Carthage, — un certain Albicérius. Cette commission ne s'expliquerait guère, si le jeune homme n'avait été l'hôte et le commensal de son professeur. Un autre de leurs condisciples nous est connu : c'est Eulogius, qui fut, plus tard, rhéteur à Carthage et dont Augustin nous a raconté un songe extraordinaire. Enfin, Alypius, un peu plus jeune que lui, son ami, « le frère de son cœur, » comme il l'appelle. Alypius venait de suivre ses leçons à Thagaste. Après la brusque désertion du professeur, le père de l'étudiant s'était fâché, et il avait défendu à son fils, envoyé à Carthage, de fréquenter l'école d'Augustin. Mais il était bien difficile de séparer pour longtemps des amis aussi fervens. Alypius, petit à petit, triompha des résistances paternelles, et il redevint l'élève de son ami.

Lorsqu'il ouvrit son école, la culture d'Augustin, qui venait à peine de quitter les bancs, ne pouvait pas être bien profonde. Ses fonctions l'obligèrent à apprendre tout ce qu'il ignorait. En enseignant, il s'instruisit lui-même. Il fit alors la plupart des lectures qui, par la suite, vont alimenter ses traités et ses écrits polémiques. Lui-même nous dit qu'il lut, en ce temps-là, tout ce qu'il lui fut possible de lire. Il est très fier d'avoir déchiffré et compris tout seul, sans les explications d'aucun maître, les *Catégories* d'Aristote, qui passaient pour une des œuvres les plus abstruses du Stagyrite. A une époque où l'enseignement était surtout oral, et où les livres étaient relative-

ment rares, il est clair qu'Augustin ne fut point ce que nous entendons aujourd'hui par un « bourreau de lecture. » Nous ignorons si Carthage possédait beaucoup de bibliothèques et quelle était la valeur de ces bibliothèques. Il n'en est pas moins vrai que l'auteur de *La Cité de Dieu* est le dernier des écrivains latins qui aient eu une culture vraiment encyclopédique. Il forme le trait d'union entre les temps modernes et l'antiquité profane. Le moyen âge ne connaîtra guère la littérature classique que par les citations ou les allusions d'Augustin.

Ainsi, malgré les soins du métier et de la famille, ses préoccupations intellectuelles ne l'abandonnaient pas. La conquête de la vérité restait toujours son ambition dominante. Il espérait encore la trouver dans le manichéisme, mais il commençait à penser qu'elle se faisait bien attendre. Les chefs de la secte devaient se défier de lui. Ils redoutaient son esprit subtil et pénétrant, si prompt à trouver le point faible d'une thèse ou d'un raisonnement. C'est pourquoi ils différaient de l'initier à leurs doctrines secrètes. Augustin demeurait simple *auditeur* dans leur église. Pour tromper l'activité dévorante de son intelligence, ils la détournaient vers la controverse et la discussion critique des Écritures. Se prétendant chrétiens, ils en adoptaient une partie et rejetaient, comme interpolé ou falsifié, tout ce qui ne s'accordait pas avec leur théologie. Augustin, nous le savons, triomphait dans ce genre de disputes, et il tirait vanité d'y exceller.

Quand, las de cette critique négative, il réclamait de ses évangélistes une nourriture plus substantielle, on lui proposait quelque dogme exotérique, capable de séduire une imagination juvénile par sa couleur poétique ou philosophique. Le catéchumène n'en était point satisfait, mais il s'en contentait, faute de mieux. Très joliment, il compare ces ennemis de l'Écriture à des oiseleurs, qui remplissent avec de la terre et qui tarissent toutes les sources où les oiseaux vont boire, puis qui dressent leurs appeaux au bord d'une mare, la seule qu'ils n'aient pas comblée. Les oiseaux s'y précipitent, non que l'eau en soit meilleure, mais parce qu'il n'y en a plus d'autre et qu'ils ne savent où aller boire. Ainsi Augustin, ne sachant où étancher sa soif de vérité, l'apaisait, comme il pouvait, dans le panthéisme confus des manichéens.

Ce qu'il y a d'admirable, c'est que, si peu convaincu lui-

même, il convertissait tout le monde dans son entourage. Grâce à lui, ses amis devinrent manichéens : Alypius un des premiers, puis Nébride, le fils d'un grand propriétaire des environs de Carthage, Honorat, Marcianus, peut-être aussi les plus jeunes de ses élèves, Licentius et son frère, — toutes victimes de sa parole qu'il s'efforcera plus tard d'arracher à leurs erreurs. Si puissant était le charme qu'il exerçait, si profonde surtout la crédulité publique!

Ce IVe siècle n'est déjà plus un siècle de grande foi chrétienne. En revanche, le paganisme agonisant se signale par une recrudescence de basse crédulité et de superstition. Comme l'Église combattait énergiquement l'une et l'autre, il n'est pas surprenant que les païens surtout en aient été contaminés. La vieille religion finit par sombrer dans la magie. Les plus grands esprits de l'époque, les philosophes néo-platoniciens, l'empereur Julien lui-même, sont des thaumaturges, ou tout au moins des adeptes des sciences occultes. Augustin, alors séparé du christianisme, subissait l'entraînement général, avec les jeunes gens de son entourage. Nous l'avons vu tout à l'heure faire consulter le devin Albicérius à propos d'une cuillère perdue. Mais cet intellectuel croyait aussi aux magiciens et aux astrologues.

On a retrouvé à Carthage des lamelles de plomb où sont écrites des conjurations magiques contre des chevaux qui devaient courir au cirque. Comme les cochers carthaginois, Augustin recourait à ces pratiques frauduleuses et clandestines pour s'assurer le succès. A la veille d'un concours poétique, il s'aboucha avec un magicien, qui lui proposa, moyennant une somme à débattre, de sacrifier un certain nombre d'animaux, pour lui obtenir le prix. Là-dessus, Augustin se récria, déclarant que, dût-il recevoir une couronne d'or immortelle, il lui défendait de faire périr une mouche pour lui. Au fond, la magie répugnait à la droiture de son esprit, comme à la sensibilité de ses nerfs, par tout ce qu'elle avait de louche et de brutal dans ses opérations. D'ordinaire, elle se confondait avec l'haruspicine, et elle comportait une partie de cuisine et d'anatomie sacrée, qui révoltait les délicats : dissection des chairs, inspection des entrailles, sans parler de l'abatage et de l'égorgement des victimes. Des fanatiques, comme Julien, se livraient avec délices à ces manipulations dégoûtantes. Ce que

nous connaissons de l'âme d'Augustin nous explique trop bien qu'il s'en soit écarté avec horreur.

L'astrologie le séduisait au contraire par son apparence scientifique. Ses adeptes s'intitulaient « mathématiciens, » et ainsi, elle semblait emprunter aux sciences exactes quelque chose de leur solidité. Augustin en conférait souvent avec un médecin de Carthage, Vindicianus, homme de grand sens et de grand savoir, qui parvint même aux honneurs proconsulaires. En vain celui-ci démontrait-il au jeune rhéteur que les prétendues prophéties des mathématiciens étaient l'effet du hasard ; en vain son ami Nébride, moins crédule que lui, joignait-il ses argumens à ceux du savant médecin, Augustin s'obstinait dans sa chimère. Son esprit raisonneur découvrait d'ingénieuses justifications pour les prétentions des astrologues.

Ébloui par tous les mirages intellectuels, il vagabondait ainsi d'une science à l'autre, en se répétant, dans son cœur, la devise de ses maîtres manichéens : « Vérité, vérité ! » Mais quels que fussent, pour lui, les attraits de la vie spéculative, il avait d'abord à assurer sa vie matérielle. La vue de son enfant le rappelait au sentiment des réalités. Gagner de l'argent et, pour cela, se pousser, se mettre en évidence, augmenter sa réputation, Augustin y travaillait de toutes ses forces. C'est ainsi qu'il concourut pour le prix de poésie dramatique. Il fut déclaré vainqueur. Son vieil ami, le médecin Vindicianus, alors proconsul, posa, nous dit-il, la couronne sur sa « tête malade. » Ce futur Père de l'Église écrivant pour le théâtre, — et quel théâtre que celui d'alors ! — ce n'est pas une des moindres étrangetés de cette existence si agitée et, au premier abord, si contradictoire !

Vers la même époque, et toujours par ambition littéraire, il composa un traité d'esthétique, *sur le Beau et le Convenable*, qu'il dédia à un de ses collègues illustres, le Syrien Hiérius, « orateur de la Ville de Rome, » — un des professeurs de l'enseignement officiel, appointé soit par la municipalité romaine, soit par le trésor impérial. Ce rhéteur levantin faisait merveille dans la capitale de l'Empire. Sa renommée avait franchi les cercles universitaires et mondains et passé la mer. Augustin l'admirait de confiance, comme tout le monde. Il est clair qu'à cette époque, il ne concevait pas de fortune plus éclatante pour lui que d'être nommé, lui aussi, à l'égal d'un Hiérius, orateur de la Ville de Rome. Par la suite, l'évêque d'Hippone, tout en

condamnant la vanité de ses ambitions juvéniles, dut faire de bien ironiques réflexions sur leur modestie. Comme il s'était méconnu ! Un Augustin avait rêvé d'égaler un jour cet obscur pédagogue, dont personne, sans lui, n'aurait plus parlé ! Les instinctifs de sa sorte se trompent ainsi perpétuellement sur le but et les moyens à employer. Mais ils ne s'abusent qu'en apparence. Par des voies mystérieuses, une volonté plus forte que la leur les conduit là où ils doivent aller.

Ce premier livre d'Augustin s'est perdu, sans que nous puissions dire s'il y a lieu de le regretter. Lui-même nous le rappelle sur un ton fort détaché et dans des termes assez vagues : il apparaît néanmoins que cette esthétique était à base de métaphysique manichéenne. Mais ce qu'il y a de significatif pour nous dans cet essai de jeunesse, c'est que, la première fois qu'Augustin a fait œuvre d'écrivain, ç'a été pour essayer de définir et pour exalter la Beauté. Il ne connaissait pas encore, au moins directement et dans le texte, les dialogues de Platon, et déjà il est platonicien de tendance. Il l'était naturellement. Son christianisme sera une religion toute de lumière et de beauté. Pour lui, la suprême Beauté est identique au suprême Amour : « Qu'aimons-nous, demandait-il à ses amis, qui ne soit la Beauté ? *Num amamus aliquid, nisi pulchrum ?* » Encore, à la fin de sa vie, dans sa *Cité de Dieu*, lorsqu'il s'appliquera à nous rendre intelligible le dogme de la résurrection de la chair, il pensera que notre corps doit ressusciter dépouillé de ses tares terrestres, dans toute la splendeur du type humain parfait. Rien n'en sera perdu. Il conservera tous ses membres et tous ses organes, *parce qu'ils sont beaux*. On reconnaît à ce trait non seulement le platonicien, mais le voyageur et le dilettante qui avait contemplé quelques-uns des plus purs modèles de la statuaire antique.

Un succès médiocre accueillit ce livre de début. Augustin ne nous dit même pas si le célèbre Hiérius lui en fit des complimens, et il a l'air de nous donner à entendre qu'il n'eut point d'autre admirateur que lui-même. De nouvelles désillusions, des déboires plus sérieux modifièrent peu à peu ses dispositions d'âme et ses projets d'avenir. Après des années d'efforts, il constatait qu'il n'était guère plus avancé qu'au début. Il n'y avait pas à se leurrer de vains prétextes : il devenait évident pour tous que le rhéteur Augustin ne réussissait pas. A quoi

cela tenait-il ? Étaient-ce les aptitudes professorales qui lui manquaient ? Peut-être n'avait-il pas le don de l'autorité, qui est le premier de tous et le plus indispensable pour un professeur. Ce qui lui convenait sans doute, c'était un petit auditoire d'élite, qu'il excellait à charmer, plutôt qu'il ne le dominait. Les classes nombreuses et bruyantes n'étaient point son affaire. A Carthage, ces classes de rhétorique étaient particulièrement difficiles à tenir, puisque les écoliers s'y montraient plus turbulens qu'ailleurs. A tout instant, les *Démolisseurs* les envahissaient, pour y faire leur tapage. Augustin, qui s'était abstenu de ces brimades lorsqu'il était étudiant, se voyait obligé de les subir comme professeur. En cela, il n'était pas plus maltraité que ses confrères, chez qui les mêmes vacarmes se produisaient : c'était l'habitude et en quelque sorte la règle dans les écoles de Carthage. Cependant un peu plus d'autorité ne lui aurait pas nui aux yeux de cette jeunesse indisciplinée. Mais il avait de plus graves défauts pour un professeur qui veut réussir : il n'était pas intrigant et ignorait l'art de se faire valoir.

Peut-être aussi, comme rhéteur, ne possédait-il point les qualités qui plaisaient alors au public païen. On sait quelle importance les anciens attribuaient aux avantages physiques de l'orateur. Or, d'après une vieille tradition, Augustin était petit, débile : jusqu'à sa mort, il s'est plaint de sa mauvaise santé. Il avait la voix faible, la poitrine délicate, la gorge souvent prise. Cela le desservait sûrement devant des auditoires habitués à toute l'emphase extérieure et à tout l'apparat de l'éloquence romaine. Enfin sa phrase écrite ou parlée était dépourvue du brillant, des ingénieuses recherches d'expression qui plaisaient dans les cercles lettrés et mondains. Cet écrivain d'une fécondité inépuisable n'est point du tout un styliste. A cet égard, il est inférieur à un Apulée, à un Tertullien, s'il les laisse bien loin derrière lui pour la sincérité et la profondeur du sentiment, le lyrisme, la couleur, l'emportement des métaphores, et, avec cela, l'onction, la suavité de l'accent. Toujours est-il qu'il a beau s'y appliquer, il ignore ce que les rhéteurs de son temps entendaient par le style. C'est pourquoi ses écrits, comme ses déclamations, n'étaient pas très goûtés.

Néanmoins, de bons juges l'appréciaient à sa valeur, devinaient les dons, encore enveloppés, qui étaient en lui, et dont il mésusait prématurément. Il était reçu chez le proconsul Vindi-

cianus, qui causait volontiers avec lui, qui lui témoignait une bonté toute paternelle. Augustin avait de belles relations. Il en eut toute sa vie. Son urbanité et l'élégance de ses manières lui ouvraient les portes les plus difficiles. Mais, justement parce qu'il était estimé en haut lieu, il sentait d'autant plus péniblement qu'il n'avait pas, devant le grand public, la place qu'il méritait. Son humeur, peu à peu, s'aigrissait. Dans ces dispositions chagrines, il n'envisageait plus les choses avec la même confiance, ni la même sérénité. Ses inquiétudes d'esprit le reprenaient.

Ses idées, d'abord, s'en ressentirent. Il conçut des doutes de plus en plus précis touchant le manichéisme. Il commença par suspecter l'austérité, un peu théâtrale, dont se prévalaient si fort les initiés de la secte. Entre autres turpitudes, il vit un jour, sur une des places les plus fréquentées de Carthage, « trois Élus hennir au passage de je ne sais quelles femmes et se livrer à des gestes tellement obscènes, qu'ils surpassaient l'impudence et l'impudicité des gens les plus grossiers. » Il en fut scandalisé. Mais c'est encore peu de chose. Lui-même alors n'était pas si vertueux. D'habitude, un intellectuel fait bon marché de la pratique et ne s'embarrasse guère de conformer sa conduite à ses principes. Le pire, pour lui, c'est que la physique manichéenne, ramassis de fables plus ou moins symboliques, lui parut tout à coup ruineuse. Il venait de lire des livres d'astronomie, et il constatait que la cosmologie des manichéens, — de ces hommes qui se proclamaient rationalistes, — se trouvait en contradiction avec la science. Le manichéisme était atteint dans son principe, du moment qu'il contredisait la raison confirmée par l'expérience.

Augustin fit part de ses doutes non seulement à ses amis, mais aux prêtres de la secte. Ceux-ci s'en tirèrent par des échappatoires et par les plus éblouissantes promesses : un évêque manichéen, un certain Faustus, allait passer à Carthage. C'était un homme d'une science consommée. Sûrement il réfuterait sans peine toutes les objections possibles. Il confirmerait dans leur foi les jeunes « auditeurs... » Augustin et ses amis attendirent donc ce Faustus comme un véritable messie. Leur déception fut immense. Le prétendu docteur était un ignorant, qui n'avait nulle notion des sciences ni de la philosophie, et dont tout le bagage intellectuel se réduisait à un peu de grammaire.

Beau parleur et bel esprit, il pouvait tout au plus causer agréablement de littérature.

Cette déception, jointe à ses déboires de carrière, détermina, chez Augustin, une crise d'âme et de conscience. Ainsi, cette Vérité, après laquelle il soupirait depuis si longtemps, qu'on lui avait tant promise, cette Vérité n'était qu'un leurre! Il fallait se résigner à ne pas savoir!... Alors à quoi s'occuper, puisque la vérité se dérobait? La fortune et les honneurs l'en consoleraient peut-être. Mais il en était bien loin. Il sentait qu'il faisait fausse route, qu'il s'enlizait à Carthage, comme il s'était enlizé à Thagaste. A tout prix, il importait de réussir!... Et puis il succombait à un de ces momens de lassitude, où l'on n'espère plus se sauver que par un parti désespéré. Il était excédé de son milieu et de son entourage. Ses amis, qu'il connaissait trop, n'avaient plus rien à lui apprendre, ne pouvaient pas l'aider dans l'unique recherche qui le passionnât. Et sa liaison lui pesait. Voilà neuf ans que durait le tête-à-tête. Son enfant était à cet âge ingrat qui indispose plutôt un jeune père qu'il ne réveille en lui une tendresse déjà vieille. Sans doute, il ne voulait point l'abandonner. Il n'entendait pas rompre tout à fait avec sa maîtresse. Mais il avait besoin de changer d'air, de s'en aller ailleurs, pour respirer plus à l'aise, reprendre cœur à la tâche.

Alors l'idée lui vint de tenter fortune à Rome. C'était là que se faisaient les réputations littéraires. Il y rencontrerait sans doute de meilleurs juges qu'à Carthage. Il finirait bien par entrer dans l'enseignement officiel, où il aurait un traitement fixe : ce serait au moins le présent assuré. Probablement, Augustin caressait déjà ce projet, lorsqu'il envoya à Hiérius, orateur de la Ville de Rome, son traité sur le Beau : grâce à cette politesse, il escomptait l'appui éventuel du rhéteur illustre. Enfin ses amis, Honorat, Marcianus et les autres l'engageaient fort à chercher à Rome un théâtre digne de lui. Alypius, qui, en ce moment, y terminait ses études de droit et qui devait déplorer leur séparation, l'y appelait instamment, en lui promettant le succès.

Encore une fois, Augustin était prêt à partir. Bientôt sa résolution fut prise. Il allait quitter les siens, sa femme, son enfant, jusqu'au moment où son nouvel état lui permettrait de les faire venir auprès de lui. Il nous assure que le principal

motif qui l'ait décidé à ce départ, c'est que les étudians de Rome passaient pour moins indisciplinés et moins turbulens que ceux de Carthage. Évidemment, c'était une raison de poids pour un professeur qui répugne à faire la police de sa classe. Mais, outre celles que nous avons dites, il y en eut d'autres, qui durent influencer aussi sa détermination.

En réalité, il ne se sentait pas en sûreté à Carthage : Théodose venait d'édicter contre les manichéens des peines très sévères. Non seulement il les condamnait à mort, mais il avait institué une véritable Inquisition, chargée spécialement d'espionner et de poursuivre ces hérétiques. Augustin jugea-t-il qu'il se cacherait mieux à Rome, où il était inconnu, que dans une ville où il s'était signalé par les excès de son prosélytisme? En tout cas, son départ autorisa des calomnies, que, bien des années après, ses adversaires donatistes ne manquèrent point de ramasser, en les dénaturant. Ils l'accusèrent d'avoir fui devant la persécution : il se serait dérobé, disait-on, à une sentence prononcée contre lui par le proconsul Messianus. Augustin n'eut pas de peine à réfuter ces fausses allégations. Mais il semble résulter de tous ces faits qu'une prudence bien avisée lui conseillait de passer la mer au plus vite.

Il allait donc s'embarquer. Espérons que, malgré sa sublime insouciance des choses matérielles, il pourvut aux moyens d'existence de la femme et de l'enfant, qu'il laissait derrière lui. Son amie paraît s'être résignée, sans trop de scènes violentes, à cette absence qu'il disait momentanée. Il n'en fut pas de même de sa mère. L'idée seule de Rome, comme celle d'une autre Babylone, épouvantait cette Africaine austère. Quels dangers spirituels son fils n'allait-il pas y courir! Elle aurait voulu le garder auprès d'elle, pour le ramener à la foi et aussi pour l'aimer : Augustin avait été son seul amour humain. Et puis il était sans doute le principal soutien de la veuve : que deviendrait-elle sans lui?

Le fugitif dut ruser avec Monique pour mettre son projet à exécution. Elle ne le quittait plus, l'emprisonnait de ses bras, le conjurait, avec des larmes, de rester. Le soir de l'embarquement, elle le suivit sur le port, bien qu'Augustin, pour dépister ses soupçons, lui eût menti. Il prétendait qu'il allait accompagner jusqu'au bateau un ami qui partait. Monique, défiante, s'attachait à ses pas. La nuit tombait. Cependant, le navire,

mouillé dans une petite anse, au Nord de la ville, ne bougeait pas. Les marins attendaient, pour mettre à la voile, que la brise se levât. Il faisait un temps humide et lourd comme d'habitude en Méditerranée, aux mois d'août et de septembre. Pas un souffle n'agitait l'air. Les heures passaient. Monique, accablée par la chaleur et la fatigue, défaillait. Alors Augustin, perfidement, lui conseilla d'aller passer la nuit dans une chapelle du voisinage, puisque le bateau, c'était certain, ne lèverait pas l'ancre avant l'aube. Elle se décida non sans peine à se reposer dans cette chapelle, une *memoria* consacrée à saint Cyprien, le grand martyr et le grand patron de Carthage.

Comme la plupart des sanctuaires africains de ce temps-là et des « marabouts » d'aujourd'hui, elle devait être entourée ou précédée d'une cour, avec un portique en arcades, où l'on pouvait se coucher. Monique s'assit par terre sous l'amas de ses voiles, au milieu des pauvres gens et des voyageurs qui, par cette soirée étouffante, étaient venus, comme elle, chercher un peu de fraîcheur auprès des reliques du bienheureux Cyprien. Elle pria pour son enfant, offrant à Dieu « le sang de son cœur, » le suppliant de le lui conserver : car « beaucoup plus que d'autres mères, dit Augustin, elle aimait à me voir auprès d'elle. » Et, en véritable fille d'Ève, « elle redemandait avec douleur ce fils qu'elle avait enfanté dans la douleur. » Elle pria longtemps, puis, à bout d'émotions, elle s'endormit. Sans le savoir, le portier de la chapelle veilla, durant cette nuit, non pas seulement la mère du rhéteur Augustin, mais l'aïeule d'une innombrable lignée d'âmes : cette humble femme qui sommeillait là, par terre, sur les dalles d'une cour, portait dans son cœur toute la tendresse des mères futures.

Tandis qu'elle dormait, Augustin, furtivement, était monté sur le navire. Le silence et la magnificence nocturnes l'oppressaient. Parfois, le cri des hommes d'équipage prenait un accent étrange dans cette immensité miroitante. Le golfe de Carthage resplendissait au loin, sous l'embrasement des constellations, sous le ruissellement d'une voie lactée toute blanche comme les fleurs d'un immense jardin céleste. Mais Augustin avait le cœur lourd, plus lourd que l'air appesanti par la canicule et l'humidité marine, — lourd du mensonge et de la cruauté qu'il venait de commettre : il voyait déjà le réveil et la détresse de sa mère. Sa conscience était trouble, bouleversée de remords et

de mauvais pressentimens. Cependant ses amis essayaient de l'égayer, l'exhortaient au courage et à l'espérance. Marcianus, en l'embrassant, lui cita un vers de Térence :

« *Ce jour, qui t'apporte une vie nouvelle, réclame, en toi, un homme nouveau.* »

Augustin souriait tristement. Enfin, on partit. Le vent s'était levé, le vent du grand voyage, qui l'emportait vers l'inconnu... Tout à coup, au souffle du large, il tressaillit. Sa force et sa confiance rebondirent. Partir! Quelle ivresse pour tous ceux qui ne peuvent pas s'attacher à un coin de terre, qui se savent instinctivement *d'ailleurs*, qui passent toujours « en étrangers et en pèlerins, » et qui s'en vont avec allégresse, comme s'ils rejetaient un fardeau derrière eux. Augustin était de ceux-là, — de ceux qui, parmi les plus beaux enchantemens de la Route, ne cessent jamais de songer au Retour. Mais il ignorait où Dieu allait le conduire. Marcianus avait raison : une vie nouvelle commençait vraiment pour lui, mais ce n'était point celle qu'ils espéraient l'un et l'autre.

Celui qui partait en rhéteur, pour vendre des paroles, allait revenir en apôtre, pour conquérir des âmes.

LOUIS BERTRAND.

(*La troisième partie au prochain numéro.*)

LAURE [1]

QUATRIÈME PARTIE (2)

VIII

En arrivant à la Mettrie, elle fut reçue au bas du perron par Louise et Marc; tandis qu'elle montait les marches à côté d'eux, ils lui posèrent des questions sur son voyage, sa santé, toutefois avec une certaine nuance de courtoisie banale que Laure remarqua.

Elle entra dans la maison, et, tandis que Louise l'aidait à se défaire de son manteau, elle s'étonnait de trouver, au lieu de l'ancien vestibule étroit, un hall en rotonde au fond duquel s'élevait un escalier qu'elle ne connaissait pas.

Louise lui dit qu'elle lui avait fait préparer à goûter.

— Tu dois avoir faim, et nous dînons seulement à huit heures, expliqua-t-elle, tandis qu'elle ouvrait devant sa sœur la porte de la salle à manger. Mais Laure s'arrêta sur le seuil avec surprise :

— Vous avez donc tout transformé ! s'exclama-t-elle.

Cette salle à manger où Louise l'introduisait n'était pas à la même place que celle d'autrefois. Celle-ci était longue et vaste; sur les murs s'étalaient, entre des boiseries massives et sombres, quelques tapisseries d'un beau coloris ancien. Sur tout un côté une baie vitrée montrait le parc.

— Oui, répondit Louise, nous avons fait de grandes répara-

(2) Voyez la *Revue* des 1er et 15 mars et 1er avril.

tions, l'année qui a suivi la mort de notre grand-père. Nous te montrerons cela...

— Je n'en avais rien su, murmura Laure, tandis qu'elle s'asseyait.

Un couvert avait été placé sur la table. Laure et Marc restèrent à lui tenir compagnie tandis qu'on la servait.

Elle continuait à regarder cette pièce nouvelle avec un sentiment pénible; elle s'était imaginé retrouver des lieux amis : mais rien n'était demeuré; dans cette maison de son enfance il lui sembla n'être qu'une étrangère, une passante. Et, tandis qu'elle s'efforçait de prêter attention aux questions qui lui étaient posées, il lui venait des choses mêmes une déception sourde et continue.

Elle s'était aussi attendue, sans y avoir pensé précisément, à trouver dans l'accueil de sa sœur et de Marc plus de cordialité, plus d'amitié immédiate. Elle n'aurait su que leur reprocher au juste; tous deux s'appliquaient à entretenir la conversation, à laquelle elle-même se donnait peu; et sans doute elle leur aurait su gré de leur déférence empressée si quelque chose n'avait manqué qu'elle aurait eu de la peine à définir, mais dont le défaut cependant la glaçait.

Évidemment, sa sœur ne se représentait pas la tension d'âme frémissante que ce retour mettait en elle. Déjà, à Roubaix, elle avait pressenti que Louise était maintenant très séparée d'elle, mais cette impression se réveillait ici mille fois plus aiguë, plus douloureuse à cause du moment et du lieu. Il lui apparaissait avec une netteté cruelle que, pendant ces sept années d'éloignement, elle était sortie entièrement de leur vie, qu'elle n'avait plus compté pour eux, qu'elle avait été absente même de leur pensée, c'est-à-dire véritablement, réellement absente. Pouvait-elle s'en étonner? Non, elle se disait que c'était une chose naturelle, inévitable, et cependant cette solitude vivement ressentie, tant d'impressions qui se précipitaient, en même temps une foule de souvenirs ranimés, faillirent tout à coup lui arracher des pleurs.

Elle se leva. Elle alla jusqu'à la baie vitrée et souleva le léger rideau de soie qui tombait au-devant, comme si elle avait voulu regarder le parc; elle le vit en effet, qui se dessinait à ses yeux dans la brume de ses larmes naissantes. Elle resta là quelques instans, appuyant le front contre son bras soulevé. Ses pensées

glissaient vers des profondeurs désolées. Elle regretta d'être venue, elle se dit qu'elle eût mieux fait de demeurer où elle était... Pourtant bientôt elle retourna s'asseoir à sa place. Marc sortit, et elle se trouva seule avec Louise, qui était demeurée immobile et qui paraissait ne s'être doutée de rien.

Au fond de la pièce, une porte s'ouvrit avec un léger craquement, et le petit garçon de Louise entra, accompagné par sa bonne, qui l'amenait pour le présenter à Laure. Il était encore en robe, et sa démarche n'était guère assurée ; aussi sa bonne le tenait par la main. Il s'avançait avec un visage souriant, et on entendait ses petits pas frapper le parquet.

Laure l'aperçut de loin, elle se tourna de son côté, et elle fixa sur lui son regard ardent.

Quand ils furent arrivés près d'elle, sa bonne le prit dans ses bras. Laure se leva.

— On trouve qu'il ressemble à notre grand-père Maximilien, dit Louise, tandis qu'elle se levait aussi et s'approchait.

— Il a le même front, murmura Laure pensive.

Elle semblait très touchée de le voir.

Sans rien lui dire, sans le caresser, elle l'examina curieusement. Lui ne s'en effraya point ; il la regarda au contraire avec un air d'amitié.

C'était un très bel enfant. Son front, bien modelé et singulièrement large, était entouré de longs cheveux d'or sombre dont l'extrémité bouclait un peu. Il avait des yeux bleus pareils à ceux de sa mère, frais, brillans, doux, et sur les lèvres un continuel sourire.

Une médaille de vermeil pendait à son cou. Après avoir longuement regardé Laure, il prit tout à coup la médaille dans ses doigts, et la lui tendit.

— C'est pour te l'offrir, expliqua Louise. Mon petit garçon est très généreux...

Laure prit la médaille, y mit un baiser, puis la replaça dans la main du bébé, en refermant ses doigts dessus. Lui alors, renversant un peu la tête en arrière, se mit à rire d'un air entendu, comme s'il avait connu à ces gestes un sens mystérieux.

Laure charmée passa la main sur ses cheveux.

— Il n'a encore rien dit depuis qu'il est devant toi, dit Louise. Cependant il sait déjà un peu parler...

Elle lui fit dire bonjour. Puis, montrant Laure du doigt,

elle prononça : « Tante Laure, » en l'engageant à répéter.

Il ne se fit point prier : « Tante Laure, » redit-il très distinctement; et aussitôt après, d'un geste spontané, il tendit vers elle ses deux bras.

Cette marque de tendresse simple et soudaine, au milieu de sa peine et de sa solitude, la ravit de reconnaissance et de joie. Lui, du moins, lui à défaut d'autre, l'accueillait avec élan. Elle le saisit et le serra contre elle. Il lui entoura le cou; elle, penchant le front, appuya son visage contre la petite tête chaude et douce. Ainsi fut scellée en quelques secondes une affection perpétuelle.

Elles restèrent quelques momens avec le bébé; ensuite, Laure se rendit dans sa chambre, où elle demeura seule jusqu'à l'heure du dîner.

Là elle se reprocha son chagrin comme une faiblesse; elle se promit d'être à l'avenir plus raisonnable, et aussi moins exigeante.

Mais elle eut beau s'être donné tort, lorsqu'elle descendit dans le salon quelques minutes avant le dîner, elle fut saisie par le même malaise que précédemment.

Là non plus elle ne se reconnaissait pas; trois salons très éclairés se suivaient en enfilade: les deux premiers hauts et spacieux, le troisième très petit, coquet et paré comme un boudoir. Ils étaient décorés avec luxe, cependant sans trop d'éclat, et d'une façon qui n'aurait point déplu à Laure, si leur cachet de mondanité et ces airs de château ne se fussent pas trouvés précisément au cœur de cette antique maison. Louise lui présenta ses amis, deux jeunes ménages de Paris, inconnus d'elle. Elle remarqua l'une des jeunes femmes, de vingt-huit à vingt-neuf ans, de type très parisien, mince, nerveuse, flexible, blonde, à la figure chiffonnée et jolie, qui faisait contraste avec un mari exagérément massif et court. L'autre couple n'avait rien de notable. On lui témoigna beaucoup de politesse, et cependant, elle se sentit observée à la dérobée, comme si elle avait été une personne très singulière; elle en fut gênée. Elle regarda sa robe noire, qui était simple et unie; les autres dames avaient pour le dîner des toilettes élégantes, voyantes, dont la coupe n'était pas familière à ses yeux.

On se mit à table. On parla d'une automobile que Marc vou-

lait acheter, puis de Paris, de distractions mondaines, de gens que Laure ne connaissait pas, sans beaucoup d'entrain, du reste, et sans qu'il fût rien dit de saillant. Il lui parut que c'était l'entretien de personnes qui n'avaient ni sentimens, ni intérêts communs. Elle ne dit à peu près rien; Louise elle-même se mêla peu à la conversation, faisant seulement çà et là des remarques brèves, de préférence ironiques. Comme à un moment les propos se trouvèrent, par une pente facile, devenir un peu libres, Marc fit un signe pour qu'on gardât plus de réserve : on s'arrêta aussitôt, en jetant du côté de Laure quelques coups d'œil rapides. Elle n'était pas choquée, mais elle se dit cependant que, du temps de son père et de son grand-père, il y avait dans la maison une atmosphère autre, qu'il régnait dans les conversations un ton plus sérieux, plus élevé. Là-dessus elle se fit le reproche de manquer de bienveillance : serait-il vrai qu'après sa longue absence elle eût de l'inclination à tout blâmer?

Pourtant, en dépit d'elle-même, il lui fallait bien vérifier une remarque qu'elle avait faite dès les premiers momens où elle s'était trouvée en compagnie de Marc et de Louise : dans leur manière d'être réciproque, dans leurs attitudes, leurs propos, elle n'apercevait rien qui rappelât le profond attachement d'autrefois. Elle ne retrouvait pas cette intimité, cette entente, cette façon continuelle de se consulter, de se deviner, qu'elle s'était, depuis des années, figurée toujours lorsqu'elle pensait à eux. Ils paraissaient assez insoucians à l'égard l'un de l'autre, en somme très semblables aux deux autres couples qui étaient là. Si elle n'avait été témoin d'un passé très différent, elle n'y aurait sans doute pas pris garde : ce n'étaient que de menus signes, des détails légers, mais qui l'affectaient péniblement et d'un regret presque personnel, sans qu'elle songeât à se demander pourquoi.

Après dîner, lorsqu'on fut de retour dans le salon, elle vit Marc aller vers l'une des jeunes femmes et causer à l'écart avec elle d'une manière familière qui l'étonna. Elle chercha Louise des yeux, elle l'aperçut debout près d'une table, feuilletant distraitement un album... Involontairement, l'idée lui traversa l'esprit qu'elle aussi peut-être, à Paris, dans d'autres salons, avait des entretiens pareils. Elle chassa cette supposition et cette image. « Décidément, se dit-elle, je suis, ce soir, dans des

dispositions fâcheuses. » Elle se leva et s'écarta de quelques pas.

Marc et ses invités s'installèrent autour d'une table de jeu et prirent des cartes. Louise, à ce moment, s'approcha d'elle :

— Ils sont insupportables, dit-elle en désignant les joueurs, moitié riante, moitié fâchée. Voilà l'emploi de toutes leurs soirées; chaque jour, c'est la même chose. Moi, je ne m'en mêle jamais.

— A quoi t'occupes-tu pendant qu'il jouent? demanda Laure.

Louise ne répondit que par un geste vague, qui semblait signifier que le temps passait comme il pouvait.

Elle engagea Laure à s'asseoir; elle resta pourtant debout devant elle et elle lui dit, en même temps qu'elle la consultait du regard avec une expression de regret :

— Tout cela t'ennuie, n'est-ce pas?

— Quoi? dit Laure.

— Eh bien! tout, répondit Louise.

Elle fit un geste qui paraissait indiquer à la fois l'assistance et tout l'ensemble de la soirée.

Laure s'en défendit.

— Si, si, je le vois bien, dit Louise.

Et elle s'assit à côté d'elle.

Elles étaient à peu de distance de la table de jeu.

Laure voyait de profil la jeune femme blonde qu'elle avait remarquée dès les premières minutes; elle la désigna à sa sœur d'un léger signe de tête, et se hasarda à dire :

— Cette dame te plaît?

Louise se pencha un peu, regarda la jeune femme, cherchant, avec un sourire, ce qui avait pu la faire mal juger par sa sœur. Puis, se retournant vers Laure, elle dit négligemment :

— Tu t'imagines des choses qui ne sont pas...

Laure protesta :

— Mais, Louise, je ne me suis rien imaginé du tout. Je t'ai demandé si elle te plaisait. Je voulais seulement me renseigner...

Louise, l'interrompant sur ce mot, dit d'un ton de persiflage :

— Te renseigner? Oh! bien, moi, c'est une chose que je n'entreprends jamais.

Laure ne comprit pas et demanda naïvement :

— Pourquoi?

— Pourquoi? répéta Louise, un peu étonnée de cette candeur.

Mais parce que c'est très dangereux, parce qu'il est beaucoup plus sûr de ne rien savoir.

— Peux-tu parler ainsi de tes amies! lui reprocha Laure doucement.

Louise répliqua sans vivacité :

— Tu vois bien que je plaisante... En second lieu, ce ne sont pas mes amies... Et enfin, ajouta-t-elle, je n'ai point d'amies.

Là-dessus, elle se leva et s'éloigna. Elle alla dans le salon voisin, s'approcha d'un piano, chercha de la musique dans un casier. Laure, un peu surprise, la suivait des yeux à travers le vitrage qui séparait les deux salons. Louise ouvrit le piano, joua un moment, puis, s'interrompant, elle revint vers Laure, qui, précisément, était sur le point de se retirer.

— Écoute, lui dit-elle, j'ai, en ce moment, des remords. J'aurais dû m'arranger pour que tu ne te trouves pas ici quand nous avons du monde. Depuis le commencement de la soirée je vois que cela ne te convient pas ; c'est ma faute, et à cause de cela j'ai été énervée tout le temps.

Puis, avec un ton soudain plus affectueux :

— Mais tu étais disposée à venir; je n'ai pas voulu te laisser retarder ton voyage une fois de plus.

— Ne te tourmente pas pour cela, je t'en prie, dit Laure. Il n'y a point de quoi.

— Ce sont des gens sans prétention, continua Louise, et tu aurais pu t'habituer à eux. Enfin, ils s'en vont dans deux jours. Marc part également; il doit passer quatre ou cinq semaines en Angleterre. Je me réjouis de penser que nous allons nous trouver toutes deux seules dans la maison.

Laure demanda :

— Dis-moi, les autres fois, quand je ne suis pas ici, es-tu aussi contente de voir partir tes invités?

Louise, que cette question pouvait embarrasser, réfléchit quelques secondes, puis répondit d'un ton décidé :

— Oui, la plupart du temps, je suis contente.

— S'il en est ainsi, pourquoi reçois-tu ?

— Il faut bien, dit-elle d'une manière indolente. On nous reçoit, nous recevons à notre tour. Quelquefois, nous avons beaucoup de monde... C'est notre existence, après tout... A l'automne, Marc va chasser chez les uns ou les autres; parfois, je l'accompagne.

Du reste, elle ne paraissait point se plaindre de ce genre de vie. Laure, pour l'amener à une parole plus précise, lui dit :

— En somme, cela te plaît.

— Oh!... oh!... fit Louise d'un ton incertain, comme devant un sujet trop vaste et délicat qu'elle ne tenait pas à approfondir.

Laure se sépara d'elle et monta dans sa chambre.

Là, elle éprouva un soulagement à se retrouver seule.

Elle ouvrit la fenêtre qui donnait sur un balcon; elle s'avança jusqu'à la balustrade et y resta un moment accoudée. La nuit était froide, noire. Le vent agitait les hautes ramures dépouillées des arbres; de loin venait une rumeur sourde et monotone, que faisait l'Allier rongeant ses rives.

Au milieu de ces bruits familiers, mille visions d'autrefois s'éveillèrent dans sa mémoire, mais non pas avec un visage amical, comme il aurait pu arriver dans leur berceau : au contraire, avec un aspect prodigieusement triste et désenchanté. Elle fut envahie par un sentiment désespéré de la vanité et de l'inutilité de tout, qui remontait jusqu'au fond du passé. Son existence lui apparaissait sans valeur, vide, perdue. Son amour ancien pour Marc ne lui semblait plus que médiocre et puéril et, si elle pensait à sa douleur et à son sacrifice d'autrefois, elle ne savait plus s'ils avaient été quelque chose ou rien. Pourquoi cet excès de lassitude? elle n'aurait su le dire. Peut-être à cause de son retour, peut-être à cause de la nuit.

Entraînée sur cette pente douloureuse, elle vint à penser à la mort de son père; mais aussitôt elle écarta ce souvenir avec une sorte d'effroi. C'était, depuis longtemps, une place du passé dangereuse et close, où elle redoutait de pénétrer : non qu'elle se reprochât précisément sa conduite d'alors, mais peu à peu devenue plus sage, plus apaisée, plus mesurée dans ses certitudes et ses désirs, elle s'était accoutumée à accorder plus de prix aux considérations d'ordre terrestre et humain que, dans un moment de douleur et d'exaltation, elle avait écartées, brisées, rejetées. Ce puissant souvenir, qu'elle éloignait le plus possible, malgré tout se représentait souvent à sa mémoire; elle avait alors une sensation d'angoisse, non qu'elle doutât de la valeur de ses intentions, mais parce qu'elle éprouvait le troublant scrupule d'avoir, en cette circonstance capitale, trop cédé à ses désirs particuliers, d'avoir, pour réaliser sa volonté violente, tout oublié, tout ignoré, tout négligé. En de telles minutes

chaque fois, sur l'oreiller blanc d'un lit d'agonie, à la lumière d'une lampe, lumière un peu fanée et déteinte par huit années lentement vécues, elle apercevait le visage de son père, sur lequel elle s'était penchée, exigeante, impérieuse ; ce pauvre visage très aimé, déjà gagné par la mort, se contractait et souffrait sous cet appel... Quand surgissait cette image, Laure était frappée au cœur d'un coup sourd, et elle se sentait participer elle-même, par un mouvement d'âme inévitable et redouté, au jugement que son entourage avait en cette occasion porté sur elle.

Ce soir-là, elle se hâta donc comme à l'ordinaire de détourner sa pensée. Elle revit ensuite en une longue perspective ses années de couvent, leur monotone histoire, leur secrète et indéfinissable déception. De quoi avait été faite sa vie? Que lui restait-il à présent dans les mains? Comme ces ténèbres étaient tristes!

Tant d'images qui accouraient, s'assemblaient, marquées du même signe d'universel néant, l'accablèrent un moment à tel point que, pour ainsi dire, plus rien d'elle-même ne demeurait. En cet instant, un long cri tragique et bizarre, comme il en monte quelquefois des nuits d'hiver ou d'automne, déchira l'espace, probablement la clameur d'agonie de quelque oiseau attaqué dans les marais de la rivière. Elle en fut presque physiquement touchée, atteinte; elle tendit l'oreille avec angoisse, l'âme tremblante et suspendue : sans doute si elle-même s'était plainte, elle se serait plainte ainsi!...

Elle rentra, ferma la fenêtre, mécontente d'elle et d'un découragement auquel elle n'avait pas coutume de s'abandonner. Mais, tandis qu'elle revenait dans la lumière de sa chambre, soudain des images très différentes se présentèrent à son esprit : c'étaient cette maison nouvelle, ce salon d'où elle sortait, Marc et ses invités, Louise ennuyée et nerveuse, cette union sans intimité, ce milieu de luxe banal. Or elle sentit distinctement que ces deux visions, d'un côté celle du présent futile, d'autre part celle de sa souffrance et de sa destinée, se faisaient pendant, se répondaient. Car c'était pour cela, pour ce résultat chétif, qu'elle avait tant donné d'elle-même! seulement pour cela! Elle avait eu jadis plus d'espoir... Oui, voilà pourquoi tout ce qu'elle avait contemplé de sa vie l'instant d'avant lui avait paru fléchir, fondre et vaciller.

Elle voulut chasser ces pensées qu'elle jugea à la fois excessives et inutiles. Habituée qu'elle était à se dominer, elle revint vite à plus de calme et de désintéressement. Et pourtant, quelque chose en demeura : une susceptibilité particulière, un secret sentiment d'injustice, une amertume cachée, et le souvenir de cette détresse qui avait vibré à l'unisson de toutes les plaintes de la nuit.

Le lendemain, vers la fin de la matinée, elle se promena un moment en compagnie de Marc, qui lui montra les changemens faits à l'intérieur de la maison et aussi quelques constructions neuves élevées dans les communs et dans la ferme.

Elle ne pouvait s'empêcher de l'observer avec attention, tandis qu'il lui faisait voir avec complaisance les détails de ces aménagemens nouveaux. Elle trouvait qu'il avait peu changé et à peine vieilli ; ses traits étaient peut-être plus accusés, mais aussi plus déliés, plus mobiles ; il avait, dans ses manières et dans son langage, une certaine aisance, une certaine assurance aussi, qu'elle n'avait pas connues. Elle croyait remarquer en lui un air de contentement ; aussi, pendant qu'elle l'entendait parler, elle se disait que, sûrement, il avait maintenant tout à fait la vie qui lui convenait : que lui restait-il dans l'esprit des heures d'autrefois où ils avaient été rapprochés ? Plus rien sans doute. « Mais que m'importe ! » pensait-elle, et elle s'appliquait à l'écouter.

Elle se trompait cependant, car Marc, tout en causant, faisait à part lui des réflexions parallèles aux siennes. Il se rappelait précisément le temps où elle disait son dédain pour cette existence de châtelain campagnard qu'il avait à présent, et il se souvenait des aspirations qu'elle exprimait alors, qui étaient belles, nobles, émouvantes, mais qui lui avaient paru si dangereuses... Il avait toujours cru que c'étaient ces penchans mêmes qui l'avaient conduite au cloître, car il n'avait pas au juste deviné ce qui s'était passé en elle ; il avait préféré, du reste, n'y pas réfléchir et laisser ce point dans l'ombre, d'accord en cela avec sa femme. Tous les deux avaient trouvé Laure, au moment de la mort de Charles-Armand, dure, inflexible, comme une personne à qui la religion aurait desséché le cœur ; et, depuis, ce jugement était resté sur elle, non sans que Laure s'en doutât.

Cependant Marc, après cette longue séparation, en causant à nouveau avec elle par cette matinée-là, se remémorait des détails

de leurs conversations d'autrefois et les désirs qu'elle lui confiait alors naïvement. Si elle était restée la même, elle devait en ce moment faire peu de cas de ce qu'elle voyait, de lui, de ses occupations et de ses goûts. Et, assurément, se disait-il, elle n'a point tort... Mais elle, d'autre part, où ses ambitions l'ont-elles menée ? La voilà frêle, incertaine, errante...

En pensant à cela, il leva les yeux sur elle, et il arriva que dans cette seconde leurs regards se croisèrent, plongèrent l'un dans l'autre. Celui de Marc était ému de pitié, mais d'une pitié sans dédain, accompagnée, au contraire, de respect, même d'admiration. Laure se détourna aussitôt, très étonnée, presque craintive... Déjà Marc s'était mis à parler du même ton qu'auparavant. Ensuite, pendant les quatre ou cinq jours qui précédèrent son départ, il ne lui témoigna plus qu'une indifférence polie.

Quant à Louise, elle continua, pendant les premiers jours du séjour de Laure, à se montrer envers elle à la fois affectueuse et distraite, aimable et un peu lointaine. Elle supposait sa sœur trop façonnée et même déformée par sa vie de couvent pour qu'elle pût entrer dans ses préoccupations et ses pensées personnelles; et elle s'en tint assez longtemps à cette opinion sommaire, que Laure devinait.

Il était bien vrai, du reste, que Laure avait gardé sur elle, même extérieurement, l'empreinte des années passées au cloître; elle ne ressemblait pas aux personnes dont Louise avait coutume de faire sa société ; elle n'avait pas leurs façons, leur langage. Ses mouvemens étaient sans vivacité, sans variété, ses gestes un peu chétifs, étroits, contraints ou trop volontaires. A tous momens on voyait qu'elle avait l'esprit absent ; ou bien, quand elle causait, elle révélait, sur les réalités communes de la vie, des ignorances singulières; puis elle rougissait tout à coup en s'en apercevant.

Toutefois, lorsque les invités, puis Marc furent partis, qu'elles se trouvèrent seules dans la maison et vécurent davantage ensemble, Louise, peu à peu, dans ce rapprochement continuel, remarqua chez Laure un air ordinaire de sérénité qui la frappa, et dont elle commença à subir le charme et l'influence. Elle, qui se savait mobile dans ses désirs, soumise aux circonstances, capricieuse, elle s'étonnait de la trouver toujours bien disposée,

toujours complaisante, d'humeur égale, de ne l'entendre s'exprimer qu'avec mesure et réflexion ; et elle se demandait si son esprit était constamment aussi calme et limpide que sa voix... Chaque matin, Laure allait à la messe ; ensuite, elle passait une heure ou deux avec le petit garçon ; l'après-midi, elle se promenait avec Louise, dans le parc ou aux alentours, quand le temps le permettait. Même au cours de ces journées monotones, Louise avait l'occasion de se rendre compte que Laure n'était nullement indifférente, mais au contraire très frémissante et sensible. Souvent, une contraction de ses lèvres ou un bref battement de ses cils, montrait qu'elle était émue ou peinée; seulement, aussitôt après, son visage était à nouveau impassible, et ses yeux redevenaient clairs, comme si elle s'était dégagée de son trouble et pour ainsi dire d'elle-même pour revenir à une vision de toutes choses tranquille et pure.

Louise l'observait, mais sans rien dire : aussi Laure ne soupçonnait point cette curiosité et cette sympathie renaissantes, ni l'autorité qui commençait à émaner d'elle et qui, bientôt, allait croître et s'affirmer. Elle se voyait au contraire solitaire, méconnue, blessée dans ses espoirs les plus hauts, et elle portait en silence ses immenses secrets.

Durant ces jours ternes, son unique joie était son affection pour le fils de Louise, qui s'était, de son côté, attaché à elle presque autant qu'à sa mère. Il était affectueux, compatissant, il ne pouvait supporter de la voir triste. Quand elle était en sa compagnie, il lui venait au cœur un sentiment très doux d'espérance, car on peut tout attendre d'un enfant.

Elle se rappela longtemps une matinée qu'ils avaient passée ensemble dans le parc; elle le tenait dans ses bras. Par momens le soleil brillait: tout était neuf, jeune, étincelant, l'eau du canal, l'azur, les bourgeons naissans. Puis un brouillard passait, comme si des nuages avaient erré au niveau du sol ; alors on ne voyait plus qu'à quelques pas ; les objets paraissaient énormes, étranges, l'air fraîchissait. Cela durait une ou deux minutes, puis le soleil revenait, radieux... Dans les momens de brouillard, le petit garçon se cachait contre la poitrine de Laure, serrait son cou, comme s'il avait eu peur et froid ; ensuite, quand le soleil réapparaissait, il se dégageait brusquement, et il se tournait en riant du côté du soleil. Ses yeux s'animaient ; ses boucles dorées flottaient sur ses épaules. Laure le regardait

avec tendresse ; ils se sentaient bien d'accord tous les deux, comme s'ils s'étaient entendus à l'avance et avaient convenu ensemble d'un jeu...

On était déjà dans les premiers jours d'avril.

IX

Laure et Louise vinrent peu à peu à causer d'une manière plus intime.

Une fois qu'elles se promenaient ensemble, Laure fut étonnée d'entendre sa sœur, qui jamais encore ne lui avait parlé de cette façon, dire lentement, d'un ton pénétré :

— Je te regretterai, Laure, quand tu partiras. Car je sais bien que tu ne voudrais pas rester ici longtemps, tu n'as rien qui t'occupe... Oui, je te regretterai; ta présence fait du bien, on sent que tu as l'esprit élevé, sérieux...

Laure, surprise, se tourna vers elle, cherchant à lire sur son visage ce qui motivait ces réflexions imprévues.

— Ce n'est pas la première fois que je pense cela, fit Louise. Parmi les gens que nous voyons, il n'en est point qui donnent l'impression reposante qu'on a près de toi.

Laure rougit, et d'abord ne répondit pas. Après un instant, elle dit :

— Ainsi, il te semble que ma présence apporte la paix?

Et elle secoua la tête comme si elle avait des doutes à ce sujet.

— Oui, je trouve, dit Louise.

— Après tout, c'est possible... Tout au moins je désirerais qu'il en fût ainsi.

— Tu ne soupçonnes pas, reprit Louise, que quelquefois je t'envie. Je voudrais être telle que toi : j'aimerais cela — d'un côté!

— Ah! d'un côté, fit Laure en souriant.

— Évidemment, dit Louise. Non pas avoir la même existence que toi. Il m'aurait fallu faire tant de sacrifices!... Mais on est assurée, confiante... La vie est simple.

— Oh! pourquoi? dit Laure, elle n'est pas nécessairement simple.

— Si, si, dit Louise, avec un signe de tête, l'esprit est rempli, la conduite est claire : qu'y a-t-il qui ne soit simple?

Laure céda aisément. Mais Louise fut amenée assez vite à corriger cette opinion superficielle. Ainsi commencèrent les conversations qui allaient peu à peu les rapprocher, et qui, se continuant, se poursuivant, devaient finir par amener au jour, comme un trésor magnifique et dangereux, le passé enfoui depuis huit années.

A peu de temps de là, parmi d'autres entretiens, Louise dit à sa sœur :

— Laure je ne crois pas me faire illusion : je suis persuadée que tu me juges sévèrement; tu n'en dis rien, mais tout de même, cela apparaît quelquefois.

Quoique Laure tentât de protester, elle continua :

— Je sais très bien pourquoi : je suis, à tes yeux, une personne absorbée tout entière par des frivolités. Peut-être est-ce vrai, si tu me compares à toi. Cependant, il n'y a pas de mal à ce que je voie du monde, à ce que j'accepte des invitations, etc. Je n'ai pas même à m'en justifier; mais si ce reproche, que je devine, m'est désagréable, c'est parce qu'il tombe à faux; car les plaisirs que tu blâmes ne me tentent pas en eux-mêmes, et si je les recherche, c'est simplement par besoin de me distraire.

— C'est là plutôt, dit Laure après un silence, ce que je ne me représente pas : de quoi cherches-tu à te distraire?

Louise fit un geste pour indiquer que cette question était vraiment superflue.

— Mon Dieu! dit-elle indolemment, c'est clair : que vois-tu qui puisse tant m'occuper? Mes journées sont vides, monotones...

Elle s'interrompit, fronça les sourcils, elle parut arrêter son regard sur un objet lointain avec une expression contrariée, puis revint à la conversation.

— C'est difficile à expliquer... J'ai des heures de profond ennui, où la vie m'est à charge au point de pleurer... Mais pourquoi te parler de cela? Il me semble que je sais par avance ton sentiment : tu es d'avis, n'est-ce pas, que puisque j'ai un mari, un enfant, je n'ai qu'à m'occuper d'eux : c'est la règle; en la suivant, on doit être satisfait; si on ne l'est pas, on a tort, et même on est coupable. De plus, comme tu me vois sans piété, tu me juges incapable de réflexions élevées... N'est-ce pas vrai?

Il n'y avait du reste rien d'agressif dans son ton.

— Je suis embarrassée pour te répondre, dit Laure. Je crois pouvoir me représenter sans peine ce malaise que tu me fais entrevoir, et même, contrairement à ce que tu penses, j'ai au fond du cœur plus de sympathie pour toi dans cet ennui que si je te voyais parfaitement contente d'une vie facile et vide... Oui, voilà, d'un côté, reprit-elle; mais, d'autre part, tu ne te trompes pas : je trouve que ce serait mieux autrement, selon la règle comme tu dis, tout à fait selon la règle, ce serait beaucoup mieux...

Elle prononça ces derniers mots presque avec émotion.

Louise ne comprit pas bien.

— C'est un peu obscur, dit-elle.

— Peut-être pour toi, mais non pour moi, répliqua Laure avec fermeté. Pour moi, c'est tout à fait limpide.

Contrairement à ce qu'elle s'était figuré les premiers jours, Louise trouvait sa sœur, quand elle causait avec elle sur des sujets de cette sorte, dépourvue de préjugés; elle reconnaissait même, dans ce qu'elle disait, une marque supérieure d'indépendance et d'équité. Aussi elle prenait plaisir à la consulter.

— Tu as naturellement de l'autorité, lui dit-elle un jour. Tu sais, tu comprends, et en même temps, tu vois plus loin que les autres. C'est une chose très rare. Autrefois déjà tu étais ainsi...

Laure ne se hâtait jamais de répondre à ses questions; elle réfléchissait quelques secondes, ensuite elle s'exprimait avec une intonation toujours pareille, presque sans inflexion d'un bout de ses phrases à l'autre; cependant, ses paroles laissaient une impression de suavité parce que le sentiment qui les inspirait s'y révélait avec fraîcheur, et puis on devinait qu'elle aurait pu chaque fois dire bien davantage.

Une après-midi où il faisait beau, elles restèrent longtemps sur la terrasse, près de la balustrade qui la bordait, assises toutes deux dans des fauteuils de jardin. Le soleil tiède d'avril versait sur le parc une lumière blonde :

Louise dit :

— Nous n'avons plus que peu de temps à rester seules ainsi...

— Pourquoi ? Marc revient ?

— Oui, il m'a écrit. Il sera ici dans quatre jours ; c'était, du reste, l'époque convenue.

Laure, remarquant de la mélancolie dans son ton, lui demanda si ce retour ne lui causait pas de plaisir.

— Si, dit-elle, je suis toujours contente de le revoir... Pourtant elle ajouta : « Voilà bientôt six semaines que tu es ici avec moi. Nous étions bien ainsi toutes deux... Cela rappelait notre vie de jeunes filles... »

Laure reprit :

— En somme, Marc et toi, vous vous entendez bien?

— Oh ! très convenablement, répondit Louise.

Elle fit un geste évasif : « Évidemment, ce ne sont plus les émotions des premiers jours... » Elle entra à ce propos dans quelques détails, fit l'éloge de Marc, dit qu'il était d'un caractère très sûr, très raisonnable ; puis elle raconta que c'était elle qui, après leur mariage, s'était assez vite lassée de leur solitude à la campagne. Marc avait alors fait son possible pour la distraire; ils avaient transformé la Mettrie, changé leur train de maison, pris un appartement à Paris, où ils s'étaient fait des relations.

— J'ai été en effet plus heureuse, dit-elle, mes journées étaient remplies. Mais c'est singulier comme cette vie sépare !... Marc en a pris le goût plus que moi, car il s'adapte facilement à tout. Peu à peu on s'intéresse moins aux sentimens l'un de l'autre ; et puis un jour on s'aperçoit que l'on n'est plus guère uni que par des habitudes communes. Il y a une foule de ménages ainsi... Du reste, ajouta-t-elle, est-ce cela que je regrette? je ne le sais même pas.

Elle se tourna vers Laure, attendant une réponse ; elle vit le visage de sa sœur immobile et froid.

Un peu froissée, elle dit :

— J'ai tort de parler avec toi sur ce sujet, qui te déplaît, je m'en suis déjà aperçue.

— J'ai de la peine qu'il en soit ainsi, tout simplement, répondit Laure.

Elle continua, réfléchissant :

— Il faudrait sans doute se mettre davantage au-dessus de soi ; sinon, comment ne pas être souvent inquiète et déçue?

Comme Louise ne répondait rien, elle dit, d'un ton différent, mais poursuivant cependant la même pensée :

— Songe à ceci, Louise, c'est une idée qui ne te vient pas, de te demander si, moi, je suis heureuse.

Louise la regarda avec une expression inquiète :

— Comment ! Que veux-tu dire ? Tu n'es pas heureuse ?

— Je ne parle point de cela. Je disais seulement : cherche pourquoi c'est une question que tu ne te poses pas.

Louise rougit.

— Mon Dieu ! Laure, tu as l'air, en général, d'être satisfaite.

— Non, murmura Laure. Je n'ai l'air ni mécontente, ni satisfaite. Seulement...

Louise l'interrompit.

— Il semble que, dans ta situation, on ne peut guère être déçue.

— Ce n'est pas la raison, dit Laure. Ou plutôt, ce n'est pas la seule raison... Mais quand on entre au couvent, on se donne à quelque chose de plus important que soi, tout le monde le sait, et le bonheur n'est pas le bien capital qui est en jeu.

— Peut-être, dit Louise. Et alors, où veux-tu en venir ?

— Je pensais que ce n'est nullement la question essentielle, à propos de toute personne, et par suite à propos de soi, de demander : Est-elle heureuse ? Suis-je heureuse ? Et au fond, toi-même, tu le sais bien...

— Tu disais déjà cela autrefois, Laure, et que si on n'aspire pas aux buts les plus hauts, la vie n'est qu'une suite insupportable et misérable de jours. Tu es donc restée la même ?

— Mais... assurément.

Cette réponse parut imprévue pour Louise.

— Tu ne le croyais ? demanda Laure. Pourquoi ?

Louise fit un geste qui indiquait qu'il y avait beaucoup de raisons. Puis réfléchissant :

— C'est vrai pourtant, dit-elle, la religion, en somme, propose des buts comme ceux dont tu parlais alors.

Mais en même temps elle faisait une moue légèrement sceptique et dédaigneuse.

Elle murmura :

— Autrefois, tu étais libre, ardente...

Puis, songeuse, elle ajouta : « Dieu ! que ce temps est loin ! »

Elles ne dirent plus rien pendant un moment.

— Il n'y a pourtant dans toute ma vie qu'avec toi, reprit Louise, que j'aie jamais causé sur ces questions qui vont au fond de l'âme... Et cependant cela me plaît ; c'est quelque chose

qui m'émeut, me remue. Je n'y trouve pas la même sorte d'attrait que jadis : c'est presque plus grave à présent ; des années ont passé ; on est comme sur un autre versant ; on regarde en arrière... Te souviens-tu comme jadis nous avons causé souvent dans ce même coin de cette terrasse ?

— Oui, je m'en souviens, dit Laure, et je suis contente, après tant d'absence, puis tant de silence, de te retrouver un peu.

— Moi aussi, j'ai pensé souvent à ces conversations d'autrefois, surtout depuis que tu es ici... Et puis, je te l'ai dit, j'ai souvent de l'ennui, quelques peines, cela oblige à réfléchir : on regarde autour de soi, on pense au passé, à l'avenir, au lieu de laisser couler les jours sans seulement s'en apercevoir.

— Tu as raison, dit Laure, j'ai remarqué cela, et je me le suis dit à moi-même souvent : les beaux jours sont sans problèmes.

Pour mieux expliquer sa pensée, elle fit un geste bref, comme si elle prenait à témoin l'azur clair et découvert, le calme du soir déclinant dans ce coin de parc ensoleillé. Elle ajouta :

— Mais toute inquiétude commence quand la douleur vient à passer.

Louise la regarda :

— Quelle douleur ?

Elle ne répondit pas.

— Comme tu parles étrangement parfois ! dit Louise... C'est étonnant comme, lorsqu'on est avec toi, tout devient sérieux, les choses changent, elles prennent brusquement des dessous, des lointains, on dirait qu'on découvre une autre vie.

Elle continua, pensive :

— Sais-tu que Marc m'a dit un jour que je t'avais trop écoutée jadis, qu'il m'en était resté dans l'esprit des sentimens bizarres... Il est vrai, j'ai été, pour ainsi dire, ton élève... C'était très beau, j'aimais cela. Comme c'est singulier ! Avoir été pareilles et puis être si différentes !...

— Peut-être pas si différentes, dit Laure.

Et Louise ajouta :

— Peut-être encore pareilles...

Le soir tombait, quoiqu'il fût cinq heures à peine. Le soleil, qui avait disparu derrière les arbres, faisait flamber tout l'occident d'une éclatante couleur cerise.

Louise proposa d'aller jusqu'à l'Allier. Elles se levèrent, sortirent du parc du côté de la rivière, et suivirent un chemin qui aboutissait au bord de l'eau. Déjà le soleil était descendu au-dessous de l'horizon. Elles trouvèrent à l'extrémité du chemin quelques grosses pierres éparses. Laure s'assit sur l'une d'elles : Louise resta debout, enveloppée dans son manteau.

Elles étaient devant un tournant très large de l'Allier, qu'avait grossie depuis plusieurs jours la première fonte des neiges. En face d'elles, sur la rive opposée, se dressait un bouquet d'arbres majestueux et sombres, qui mêlaient sur l'étendue de l'eau leur immense reflet noir aux splendeurs du couchant. La rivière courait, rapide, lisse, polie, moirée ; au loin, vers l'horizon, elle semblait s'élargir encore, s'épanouir en une immense nappe rose, que surplombaient quelques peupliers pensifs.

D'une voix dolente et fraîche, une bergère invisible rappelait ses bêtes avec le cri coutumier : « Vins donc !... vins donc !... » traînant chaque fois longuement les deux syllabes, comme une complainte jetée dans le soir hâtif.

Ce paysage magnifique et familier ramenait Louise et Laure jusqu'aux profondeurs de leur commune enfance.

— En somme, dit Louise, comme si elle reprenait simplement la conversation interrompue, une journée comme celle-ci n'est-elle pas presque pareille à celles d'autrefois? Nous causons, je t'interroge, je t'écoute ; tu me retrouves attentive et docile autant que je l'étais il y a dix ans... Ce serait si bien de n'avoir à nouveau point de secret l'une pour l'autre, d'être d'accord ! Il me semblerait rentrer dans un passé merveilleux.

Laure sourit, mais elle secoua la tête d'un air de doute profond et dit :

— Trop d'événemens sont survenus...

Louise pensa qu'elle faisait allusion à sa vocation religieuse.

— Il n'est pas nécessaire que nos idées soient identiques, dit-elle.

Laure fut touchée de son insistance, de son accent de prière, et elle fut heureuse de la revoir enfin telle qu'elle l'avait aimée. Elle demeura pourtant dans la même réserve, gardant sur les lèvres un sourire à demi effacé.

Ce sentiment nouveau que Louise exprimait, cet attachement qu'avaient ranimé la présence et les paroles de Laure

était sincère et vif; aussi l'accueil froid de sa sœur la laissa un peu surprise et blessée.

Elle lui dit que, jusqu'à ces derniers jours, elle l'avait crue très loin d'elle et même étrangère à son propre passé; maintenant, elle commençait à la comprendre mieux: mais Laure devait-elle s'étonner de cette erreur, après qu'elle avait, à un moment de sa vie, sacrifié tous ses sentimens anciens et naturels avec une indifférence, une dureté même qui n'en laissaient pas prévoir le retour?

Laure, toujours assise, avait levé les yeux vers elle et la regardait fixement. Elle prit une expression douloureuse et dit avec un frémissement dans la voix :

— Je sais à quoi tu penses.

Toutes deux ensemble, dans un éclair, revirent les dernières heures de Charles-Armand. Laure devint pâle. Elle murmura à plusieurs reprises : « Oui, je sais, je sais... » chaque fois avec une intonation nouvelle, d'abord lassitude accablée, puis une sorte de désespérance. Elle mit son visage dans ses mains et resta ainsi, courbée.

Louise fut stupéfiée. Qu'avait-elle dit de si grave? Cependant elle sentait qu'elle venait de heurter quelque chose d'immense. Au bord de l'eau glacée de rose qui s'assombrissait, elle voyait Laure toujours immobile, assise, la tête dans les mains, couvrant ses yeux. Ayant regardé quelque temps l'étendue des sables :

— Voici, dit-elle lentement, voici qu'un vent s'élève, aussi glacé qu'un vent d'hiver... Il n'y a plus qu'une bande de lumière à l'horizon. Laure, rentrons... Regarde donc comme ce vent par endroits fait frémir et palpiter l'eau.

Mais Laure paraissait à peine l'entendre. Contrariée, Louise s'adressa à elle d'une façon plus directe :

— Écoute, je ne te comprends pas; qu'est-il arrivé? Je ne te reprochais rien. Est-il donc défendu de dire que jadis tu t'es séparée de ta famille, de ton entourage, que tu t'es enfermée dans un couvent? Mais puisque c'est simplement la vérité... Puisque maintenant encore tu te tiens à l'écart, tu ne vis pas comme les autres personnes, tu n'en as ni les goûts, ni les habitudes, ni les manières. Est-ce cela qu'il ne faut pas dire?

A ces derniers mots, Laure répliqua avec un geste et un ton qui trahissaient de l'impatience :

— Tu le dis, en tous cas, assez souvent...

Louise fut étonnée, car elle ne l'avait jamais entendue parler ainsi. Mais elle sentit la justesse de ce reproche et rougit.

Laure, regrettant déjà ce mouvement et cette parole d'humeur, se leva, l'air calme. Elle secoua un peu son manteau pour en faire tomber la poussière, elle en effaça les plis; puis, au moment de s'éloigner, elle se tourna du côté de Louise et dit de son accent ordinaire, simple et ferme :

— Mais, Louise, c'est à cause de toi que je suis ainsi...

Après quoi, elle s'engagea sur le chemin allant vers la maison.

Louise, sur l'instant, put à peine croire ce qu'elle venait d'entendre. Elle suivit Laure, qui marchait vite; elle n'osait l'interroger, mais dans ses yeux passaient des inquiétudes qui les assombrissaient comme des orages; plusieurs fois, elle s'arrêta, stupéfiée d'idées qui lui venaient.

— C'est singulier, dit-elle à mi-voix dans un instant où elle était restée un peu en arrière, lorsqu'on cause avec toi, il semble à tout moment qu'on côtoie des abîmes.

Quand Laure entra dans la salle à manger à l'heure du dîner, Louise, qui s'y trouvait encore seule, vint à elle aussitôt et lui dit qu'elle voulait causer avec elle sur plusieurs sujets dont il avait été question l'après-midi.

Laure s'attendait à cette demande : elle la subit avec ennui. Sans s'arrêter et tout en gagnant sa place, elle dit négligemment :

— Je t'en prie, laissons cela... J'ai eu le tort de faire allusion à des préoccupations intimes qui ne concernent que moi.

— Qui paraissent bien me concerner aussi, dit Louise.

Elle vint près de Laure, qui s'était assise déjà.

— Tu sais, Laure, tu peux tout me raconter.

Son ton exprimait, en même temps qu'une prière, une résolution de savoir bien arrêtée.

— J'avais tant de joie à penser que nous redeviendrions amies! Mais dans tout ce que tu dis, il y a comme des jours, des ouvertures sur quelque chose d'immense et de caché, parfois sur une immense amertume... Alors, tu comprends, il faut bien que je sache.

— Écoute, je suis ce soir très fatiguée, ne me parle plus de

cela. Du reste, ce sont des choses anciennes, finies; il m'est désagréable d'y revenir.

Louise n'osa pas la presser davantage; cependant elle demeura à la même place, faisant sentir que sa volonté n'avait pas changé.

Durant un moment, Laure parut très absorbée; dans une méditation rapide, elle se représenta la portée des explications que demandait Louise, et elle sentit que, pour peu qu'elle cédât, elle était exposée à révéler tous ses sentimens d'autrefois; elle eut peur, car ce secret capital, qu'elle avait alors si sévèrement, si résolument gardé, elle n'avait pas maintenant moins de répugnance à le laisser pénétrer; pas plus qu'alors, il ne lui plaisait qu'un regard étranger descendît au fond d'elle. Et si sa sœur savait, est-ce que Marc à son tour ne serait pas instruit? Cette perspective nouvelle la révolta soudain; Marc se persuaderait sans doute que toute sa destinée, toutes ses résolutions, jusqu'à ses pensées les plus hautes, avaient dépendu de lui, du sentiment inspiré par lui : qu'il crût cela, qu'elle dût lire un jour cette supposition dans ses yeux, dans sa conduite envers elle, dans ses regrets, dans sa pitié peut-être, non elle ne pouvait l'admettre, elle s'enfuirait plutôt.

Puis, après ces pensées, d'autres vinrent à la hâte, d'un ordre différent : elle ne songea plus à elle, mais à sa sœur : est-ce que pour Louise une telle révélation ne serait pas pénible et même dangereuse? ne valait-il pas mieux qu'elle ignorât toujours? Mais aussi quel fatal désir la poussait? Que tout demeurât dans l'ombre! c'était mille fois plus sûr. Louise était généreuse, sensible, enthousiaste, aussi promptement exaltée qu'abattue : dans la lassitude et l'ennui qu'elle avait de sa vie présente, quel bouleversement pouvait produire en elle la révélation d'un sacrifice si grand, source de ce bonheur chétif?... Ces pensées se succédaient extrêmement vite dans l'esprit de Laure; tout à coup, revenant au présent, elle tressaillit en voyant, debout à côté d'elle, Louise obstinée et insistante, qui réclamait toujours ce savoir dangereux; elle se leva brusquement et lui dit presque avec éclat, d'une voix chargée d'avertissemens, de prière, de crainte, et qui tranchait violemment sur son indifférence antérieure :

— Mais, Louise, que fais-tu? laisse donc cela! laisse donc...

Louise, étonnée, recula d'un pas.

On entra pour le service. Louise alla s'asseoir à sa place et dit avec calme :

— Laure, remettons donc ce sujet à plus tard.

Le lendemain, au commencement de l'après-midi, elles sortirent ensemble, ainsi qu'à l'ordinaire.

Le beau temps, qui durait depuis trois ou quatre jours, se maintenait. Elles montèrent sur la colline.

Louise, en marchant près de sa sœur, remarquait qu'elle avait le visage fatigué, comme si elle venait d'être tourmentée par des pensées pénibles. Elle savait bien, après ce qui s'était dit la veille, qu'il faudrait que Laure s'expliquât en quelque manière; elle ne lui demanda rien, laissant couler les minutes, persuadée que ce silence même deviendrait la plus pressante des questions.

En haut de la colline, à quelque distance en avant de la chapelle, se trouvait une vieille croix en chêne, grise, vermoulue, et tout usée par le temps; autour d'elle se dressaient des arbres qui ne portaient encore aucun feuillage, mais dont les branches entremêlées tamisaient cependant de leur fouillis les rayons du soleil nouveau.

Elles s'arrêtèrent là, n'ayant encore rien dit.

Comme Laure était très près de la croix, qu'elle connaissait bien et vers laquelle elle était venue jadis souvent, d'un geste familier et doux, elle posa la main sur le bois. Les lignes du chêne étaient en saillie parce qu'entre chacune d'elles les gelées et la pluie avaient depuis bien des années creusé de profonds sillons. Un moment, elle resta là, recueillie, grave, et elle suivait lentement les nervures sinueuses avec l'extrémité du doigt.

Louise la regardait, un peu émue.

Laure, à la fin, se tourna vers elle et répondit à son interrogation muette.

— J'ai eu un moment d'impatience hier, dit-elle, cela m'arrive rarement... Je crois qu'il vaut mieux que je t'explique pourquoi. Souvent, depuis que je suis ici, j'ai remarqué avec ennui que tu me considères comme une personne à demi morte...

Louise protesta.

— Si, si, éteinte, morte... parce que j'ai passé quelques années dans un couvent. Ce que tu disais hier au bord de l'Allier

en témoignait une fois de plus. Ne t'étonne donc point trop si, à la longue, j'en ai été froissée...

Elle continua :

— Tu es surprise de me voir tant de vanité... Mais aussi, pourquoi toujours admettre et déclarer que, à l'écart des circonstances ordinaires de l'existence, ce qui se passe dans l'esprit devient insignifiant et comme réglé d'avance, qu'il n'y a plus d'événemens et pour ainsi dire plus de vie de l'âme? Pourquoi ne pas supposer, seulement une fois, que c'est au contraire à l'abri des hasards du monde et au-dessus des accidens communs que peut commencer une véritable histoire?

Elle s'exprimait d'une façon tranquille, posée, ayant arrêté à l'avance ce qu'elle dirait.

— Je voulais ajouter ceci : tu es trop persuadée que le renoncement ne coûte rien, que c'est toujours une inclination, un goût, tandis qu'en réalité, il ne va presque jamais sans quelque déchirement. Tu laisses paraître trop souvent cette opinion. Cela peut peiner quelquefois... Tu ne sais pas, évidemment... Voilà tout, conclut-elle, indiquant que ses explications étaient terminées.

— Je ne comprends pas, dit Louise, que tu ne m'aies pas parlé ainsi plus tôt : c'était simple et nous aurions été si vite d'accord... Mais il y a pourtant une chose qui n'est pas encore claire pour moi, même si je t'ai blessée : pourquoi m'as-tu dit que si tu es... comme tu es, c'est moi qui en suis cause?

Laure rougit, et ses paupières battirent. Elle dit rapidement :

— Oh! pour cela, tu as vu, j'évitais justement de le rappeler. Il m'est venu aux lèvres une expression maladroite et fâcheuse. N'y pense plus.

Louise la dévisagea, ne se laissant convaincre que difficilement

— Eh bien! soit, dit-elle, cédant plutôt que persuadée. N'en parlons plus! » Mais, puisque désormais elle ne l'offenserait plus et puisqu'elles redevenaient amies, elle lui demanda de lui confier cette profonde histoire intérieure à laquelle Laure venait de faire allusion. « Serait-il vrai que tu as été malheureuse dans ton couvent? Suis-je indiscrète en te posant cette question? »

Laure secoua la tête, pour indiquer que non. Toutefois elle n'ajouta rien, retenue par un pressentiment obscur qu'elle regretta par la suite de n'avoir pas encore mieux écouté.

Elles firent quelques pas et s'assirent sur le gazon au pied d'un mur bas à moitié écroulé.

Au-dessous d'elles, sur l'étendue des vignes sèches et grises du coteau, un seul amandier fleuri faisait resplendir sa neige rosée. De leur place, elles dominaient la plaine. Au loin, sur les champs, vagabondaient des ombres de nuages. La nature, engourdie et dévêtue, sans feuillage, sans verdure, ne s'éveillait encore pas aux baisers du soleil...

Un merle sifflait dans les branches un refrain sonore et doux. Tout ce paysage, avec ses lignes déliées, dégagées, nettes, faisait penser à quelque plat d'argent scintillant et ciselé. Dans le lit de l'Allier couraient les belles eaux d'avril, fraîches, abondantes, frissonnantes, qui accueillent la lumière jusque dans leurs profondeurs.

— Comme la vue est belle d'ici! dit Louise.

— Oui, très belle...

Louise dit encore :

— Je viens souvent en cet endroit; ce spectacle fait du bien, il remplit le cœur et peut, au besoin, chasser bien des ennuis.

Encore un silence; puis Louise, timidement, se hasarda à demander à sa sœur si jamais elle n'avait eu de doutes dans ses croyances, si sa foi n'avait pas été ébranlée.

Laure fut surprise, et dit que non. Elle ajouta avec un sourire indulgent :

— Enfant! enfant! Ma sœur enfant!... Comme tu es ignorante! Parce que j'ai parlé d'histoire d'âme, d'inquiétude intérieure... tu t'imagines qu'il ne peut pas y avoir dans un cloître d'autres crises possibles que celles du doute et de la foi.

Et comme Louise continuait à la questionner du regard :

— Tu comprends bien, par exemple, qu'on peut être croyante et cependant n'avoir pas la vocation nécessaire pour l'ordre où l'on est entré. C'est mon cas sans doute; mais j'aurais besoin, pour tout expliquer, d'entrer dans trop de détails. C'est compliqué, peut-être étrange aussi.

Elle resta pensive un moment, puis dit avec un accent autre, plus vibrant, plus rare :

— J'ai voulu, à un moment de ma vie, être tout à fait pure, être entièrement séparée du monde... Et pourtant, vois-tu, j'étais déjà assez pure alors.

Louise la regardait, touchée.

— Il est vrai, reprit Laure, j'ai eu des déceptions. Je n'ai pas rencontré le repos, le calme que je voulais; au contraire, j'ai été troublée par les idées mêmes dont j'avais attendu la paix.

Louise dit qu'elle ne comprenait pas.

— De quelles idées parles-tu?

— Oh! dit Laure, tu te rappelles comme j'étais autrefois, tu sais bien cet attrait des choses infinies...

Mais là elle s'arrêta, hésitante, se demandant si elle allait poursuivre. Elle vit les yeux attentifs de sa sœur, pleins d'une expression à la fois inquiète et aimante : et, la trouvant si disposée à écouter et à comprendre, elle céda au désir de lui dire ses peines cachées et de se faire mieux connaître d'elle.

— Il y a des personnes qui sont menées à la religion et à Dieu précisément parce qu'elles éprouvent ces sentimens d'une façon vive, particulière, qui les arrache à elles-mêmes, et que rien dans le monde n'y répond. Moi, j'étais ainsi... tu comprends, ces pensées émeuvent...

— Oui, dit Louise avec un signe de tête, elles émeuvent.

— J'ai cru qu'elles me troublaient, m'accablaient surtout parce que je me tenais encore loin d'elles. J'ai cru qu'il me serait possible de ne vivre que parmi elles, dans un monde de clarté splendide et de joie très haute. Mais, pour certaines personnes, sans doute, elles sont un ferment trop fort qui ne se peut supporter; elles ne m'ont pas comblée, j'avais beau m'être approchée d'elles.

Le regard de Laure semblait s'être fermé aux choses du dehors pour chercher en elle-même des certitudes plus lointaines; elle ne prit point garde que cela aussi pouvait être un péril de dévoiler devant sa sœur, après huit années de silence, sa nature secrète et véritable, de la faire participer à son expérience profonde et de la remettre en face d'un absolu dont Louise avait depuis longtemps détourné les regards.

Elle ne se dit pas que, étant donné la vie actuelle de sa sœur, il valait mieux que cette sorte de volonté mystique qui avait été à la base de leur ancienne amitié demeurât lointaine et endormie; elle n'y songea point, elle se réjouit seulement de l'avoir près d'elle, unie à elle comme autrefois, reflétant ses pensées, les éprouvant à mesure, s'y mêlant. Après une jeunesse et des commencemens pareils, il lui semblait qu'elle seule avait tenté une lointaine aventure, et que maintenant, de retour sur le ri-

vage, elle lui en disait le désenchantement avec un sentiment noble, grand et lassé.

Elle poursuivit donc sur un ton de confidence ardente et mystérieuse :

— Oui, j'ai eu beau m'être approchée d'elles, elles ne m'ont pas satisfaite ; dans certains cas, l'angoisse qu'elles apportent grandit précisément à cause de la méditation de ce qui est illimité, sur cette rive du ciel dont on ne s'éloigne jamais... C'est comme une plage de l'océan qui paraît sans bornes : il est des personnes à qui plaît cette figure de l'infini, il en est d'autres qu'elle inquiète déjà ; mais que dire lorsque c'est l'infini même qu'on côtoie, l'éternité, le temps immobile, l'image des mérites inaccessibles de l'âme ? On se sent attiré vers ces jardins enchantés du plus sublime amour et vers les sources de l'éternelle vie ; et pourtant, on est là, écrasée, malade, dans une tension trop forte de l'esprit, sans abri, sans refuge, tantôt inondée de rosées mystiques, tantôt errant sous des cieux mornes.

— C'est si loin de la vie que j'ai vécue ! dit Louise, beaucoup au-dessus...

Sa sœur continua :

— Alors, entre ceux qui ont la paix et ceux qu'elle fuit sans cesse, un abîme se creuse... Vois-tu, je ne donne tort à personne, mais là commence la plus grande des solitudes.

— Je comprends bien, dit Louise.

Et elle ajouta, à mi-voix, en faisant un retour sur elle-même :

— Comment se plaindre d'être seule, quand on songe à la plus grande des solitudes ?

Laure reprit d'une façon plus calme, comme si elle voulait corriger un peu l'impression qu'elle avait pu faire sur sa sœur :

— Cependant, ne t'imagine point que j'aie jamais été révoltée, rebelle ; c'était tout le contraire. Au reste, faire erreur sur sa vocation n'est point si rare ni si étrange, et c'est dans le monde seulement que cela apparaît comme quelque chose de maudit. J'ai vu simplement qu'il me fallait me rapprocher des conditions plus communes de la vie dont j'avais voulu m'écarter d'abord ; d'un côté, ce n'est qu'un petit changement, et cependant, pour moi, ce fut une déception amère, puisqu'elle a porté sur ce que j'avais choisi comme ce qu'il y a de plus haut et de plus grand.

Louise demanda :

— En est-il souvent ainsi?

Laure dit :

— Oh! je ne parle que de moi. Tout dépend des dispositions que chacune apporte, des motifs qui l'ont amenée. Dans bien des cas, il est une anxiété, un besoin éperdu de l'âme qu'elle a une fois et qu'elle n'a plus ensuite; il est un cri qu'elle jette une fois et qu'ensuite elle ne jette plus... Mais, pour moi, il n'en a pas été ainsi.

Louise dit avec vivacité :

— Ah! pourquoi? pourquoi donc? pourquoi toi seulement?

— Je t'ai répondu déjà, fit Laure après une hésitation. Tout dépend des dispositions dans lesquelles on vient... Celles que j'envie ce sont celles qui ont toujours été dans le sein de Dieu, qui n'ont jamais changé de monde et dont la vocation n'a pas eu d'histoire.

— Je ne comprends pas bien, murmura Louise, que veux-tu dire?

— Je veux dire que certaines ont une vocation libre, désintéressée, spontanée, sur laquelle elles ne sauraient faire erreur; d'autres, au contraire, cherchent un abri, un refuge, elles viennent surtout pour détourner les yeux d'autre chose. Or moi, précisément, j'ai eu ce tort capital... Seulement, voilà que je me laisse entraîner à parler plus que je ne voudrais; je crains de le regretter à la fin; tu comprends : tout se tient, tout s'enchaîne... J'ajouterai donc ceci sans plus, que je souffrais beaucoup, et que c'est la raison pour laquelle j'ai voulu quitter le monde et aller vers Dieu : or c'est cela qu'il ne fallait pas et qui est la cause de tout. Je voulais, comme je te l'ai expliqué, être absolument pure; seulement, il y a une chose que j'ignorais : c'est qu'il m'aurait fallu aussi être pure de la douleur... Mais maintenant, c'est assez, et laissons un sujet qui me devient trop personnel.

Louise réfléchit un moment; puis, de nouveau reprenant ses questions curieuses et insistantes, elle dit qu'elle n'apercevait aucun lien entre ces peines dont parlait Laure et la déception qu'elle avait ensuite subie :

— J'ai beau chercher, dit-elle, c'est une relation que je ne découvre pas.

Comme Laure paraissait peu disposée à répondre, elle reprit d'un ton de prière émue :

— Si tu savais avec quels sentimens je t'écoute, tu m'ouvrirais aisément tous tes secrets; tu me les confierais sans scrupule, car ce que tu dis vibre en moi d'une manière toute spirituelle et si pure que je ne sais ce que tu pourrais redouter de mon âme plus que de la tienne.

Il était vrai, en effet, qu'elle s'associait tout entière par la pensée à la destinée de Laure sans se douter que c'était sa propre responsabilité qu'elle voyait à mesure s'élargir et croître.

— A quelque chose qu'on se consacre, dit Laure, n'est-il pas mieux de s'y porter par inclination spontanée plutôt qu'à la suite d'échecs subis ailleurs, avec une âme intacte au lieu d'une âme brisée ?

Mais cette explication ne contenta point Louise, qui reprit :

— Non, je ne comprends pas : jadis tu éprouvais certains sentimens infinis dans toute leur vérité et toute leur force, et voilà qu'ensuite tu t'accuses de t'être fait illusion sur eux.

Laure secoua lentement la tête :

— C'est précisément parce que j'ai beaucoup souffert, parce que je me suis entièrement donnée à cette souffrance que j'ai éprouvé ces sentimens avec tant de vivacité : jusque-là, tout était encore confus, voilé... Oh ! je sais bien, cela peut paraître singulier, et peut-être en effet cela n'a-t-il de vérité que pour moi...

Après une attente, elle reprit :

— Oui, c'est à la fois simple et compliqué, à la fois rare et presque commun. A un moment, comme je viens de te le dire, j'ai trop cédé à la douleur ; de sorte que je n'ai plus mesuré sa place ; j'ai cru qu'elle était tout au monde, et c'est là une source de grands mensonges... Écoute, voici une pensée que j'ai eue quelquefois, un reproche que je me suis fait et qui sans doute te paraîtra étrange : c'est d'avoir longtemps, au cours de ma vie, sans m'en apercevoir, sans y penser, trop aimé la souffrance.

Louise fit un mouvement de surprise :

— Oui, oui, je sais bien, reprit Laure, je te l'ai dit à l'avance : cela étonne. Peut-être aussi l'expression n'est-elle pas très exacte; elle est un peu exagérée, un peu forte. Mais cela se comprend pourtant : je veux dire que j'ai toujours eu dans l'esprit quelque chose de grave, d'un peu triste, qui avait besoin de s'épancher, de vivre, cela même au cours d'une jeunesse heureuse; c'était, si tu veux, le désir, le besoin d'une destinée difficile au lieu d'une destinée trop commode, et de plus, une affinité

naissante et mystérieuse avec tout ce qui souffrait. Oui, plus j'y songe, c'était bien cela : j'avais par avance le sentiment très obscur qu'il y avait dans la douleur quelque chose à ma mesure, à ma convenance, et où, pour ainsi dire, je me complairais. Et en effet, lorsqu'il m'est arrivé de beaucoup souffrir, au lieu de considérer ma peine comme une chose petite et chétive, qu'il fallait simplement subir, expier dans quelque coin, au contraire j'ai pensé, sans doute à cause de ce penchant profond, que seule sur terre la douleur était réelle et vraie ; que le reste était illusion, apparence ; aussi je me suis abandonnée à elle, et j'ai éprouvé une satisfaction singulière, une sorte de soulagement à étendre à l'infini le mal qui me concernait... J'ai eu ainsi parfois, pour presque tout ce qui existe, une pitié à en mourir. Alors tu comprends, si l'on éprouve l'infini dans la douleur, il faut également l'infini dans la joie, l'infini en toutes choses ; on ne veut plus voir que l'éternité, on va vers un univers mystique, on a besoin de fêtes célestes. On ne se dit pas qu'on obéit à une nécessité accidentelle et extérieure, qu'on est exposé par suite à se tromper sur sa vocation véritable, à prendre un hasard pour une destinée ; et qu'on vit peut-être, au lieu d'une histoire divine, une histoire, hélas ! trop humaine.

— Mais toi cependant, objecta doucement Louise, même dans les lointains de notre jeunesse, tu éprouvais déjà cet attrait d'un ordre infini, — et cela, il me semble, sans qu'aucun malheur fût intervenu.

— Il est vrai, répondit Laure, de tout temps, j'ai aspiré à une sorte de bien qui dépasserait la réalité et l'expérience communes ; mais suis-je bien sûre qu'il était si grand et si noble de céder complètement à ce désir ?... Peut-être, pour une telle inclination, existe-t-il d'autres voies que celles que j'ai suivies, d'autres voies que le renoncement... ; ou, du moins, peut-être en existera-t-il un jour... En tout cas, pour ce qui me concerne, je ne me serais pas tout entière abandonnée à ce penchant, si je n'avais tant cru en la douleur, si j'avais su souffrir d'une manière plus sage ; surtout, je ne m'y serais pas abandonnée de cette façon dure et cruelle qui ne voulait plus rien regarder du monde.

Après s'être tue quelques secondes, elle répéta à voix basse ces derniers mots : « d'une façon dure et cruelle, » comme s'ils venaient d'évoquer dans son esprit une foule de nouvelles et lourdes pensées...

Louise, qui réfléchissait, murmura :

— Ce que tu dis a beaucoup plus de portée que tu ne voudrais en convenir. Car ils sont une multitude ceux qui, comme toi, s'adonnent à des pensées mystiques précisément parce que la vie du monde les a blessés. Aussi, ton histoire, si elle a une vérité profonde, est une immense histoire... Mais laissons cela : quoi qu'il en soit, cela m'émerveille et m'exalte de revenir à ces sources de vie spirituelle dont je n'ai jamais approché que grâce à toi. Laure, je te l'ai déjà dit plusieurs fois : c'est étrange comme tu es. On croirait qu'il y a au fond de toi une lumière inconnue qui rayonne sur tes pensées.

Elle laissa un moment ses yeux errer au loin, puis elle ajouta très bas, en frissonnant :

— Je ne puis songer sans effroi à cette douleur capitale et mystérieuse autour de laquelle a tourné non seulement ta vie terrestre, mais encore toute la vie de ton âme.

Cependant elle n'osait interroger sa sœur.

Ce fut Laure qui reprit la conversation.

La suite même de ses confidences l'avait amenée à se remémorer le jour de la mort de son père, et la conduite qu'elle avait eue près de lui.

Avec un ton d'émotion violente et contenue, elle dit :

— Puisque je suis venue, presque sans le vouloir, à te parler comme je viens de faire, peut-être dois-je prendre cette circonstance pour me justifier, si possible, d'un souvenir que tu as gardé de moi...

Louise fronça les sourcils avec inquiétude.

— C'est un point sur lequel je n'aime guère revenir, continua Laure; non, Dieu sait que je n'aime pas... Mais il m'est facile, après ce que je t'ai dit, de m'expliquer en ce moment, et ce sera une fois à jamais... Tu te rappelles, n'est-ce pas, ce qui s'est passé lors de la mort de notre père...

— Oui, dit Louise, et son regard anxieux s'enfonça dans ces lointains.

— Tu te rappelles... Donc, il est inutile que je précise. Eh bien! quelle qu'ait pu être ma conduite à cette heure-là, il ne faut rien me reprocher, car je souffrais beaucoup, je souffrais trop pour être pareille à vous...

Or Louise, tout en l'entendant, se disait à elle-même :

« Oui, je revois cette journée, je revois cette heure, et voilà

qu'il me semble que jusqu'ici je ne m'en étais encore jamais souvenue... Cependant j'y ai pensé bien souvent! »

Laure continuait :

— Comme je t'ai expliqué, je vivais ailleurs, rien ne comptait, rien n'avait de sens, de prix, hors l'éternité...

Elle ajouta :

— Je ne sais si tu te souviens assez...

— Oui, oui, murmura Louise. Et elle pensait : « Comme j'ai été aveugle à ce moment-là et depuis!... Mais à cause de ce que je viens d'apprendre, à cause de l'aveu de ce malheur, un voile se soulève, et maintenant je me souviens... »

Elle était devenue pâle et ses mains tremblaient. Laure cependant, trop absorbée, ne le remarqua pas.

— Qu'était-ce donc qui te peinait tant? demanda Louise en jetant vers sa sœur un coup d'œil rapide chargé d'anxiété.

— Tout ce qui touchait à la mort éveillait en moi des sentimens sans mesure, dit Laure pensive.

— Je ne comprends pas bien, reprit Louise.

Elle murmura :

— Il y avait sans doute autre chose?...

Laure fit évasivement et très bas:

— Bien sûr, il y avait autre chose...

Louise se leva et, laissant tomber les mains, elle dit d'un ton désespéré :

— Oh! Laure, j'ai compris ce qu'il y avait!

Laure éprouva aussitôt un amer regret; cependant, pour diminuer les impressions de Louise, elle affecta une sorte d'indifférence et d'impassibilité. Elle ne fit aucun mouvement; elle ne parut pas bouleversée: elle regarda un moment par terre. Puis, elle dit, en levant la tête :

— Va, tout cela est bien loin maintenant...

Mais alors, voyant l'émotion immense empreinte sur le visage de sa sœur, elle ajouta, avec un accent de profond chagrin :

— C'est un sujet que je voulais ne jamais aborder! C'est bien malgré moi que...

Louise l'interrompit et dit, en même temps qu'elle faisait le signe de mettre un doigt sur ses lèvres :

— Tais-toi! attends! ne dis plus rien. Laisse-moi mesurer, comprendre...

Laure reprit :

— Je ne voulais pas...

— Non, ne regrette point, c'est mieux ainsi. Mais attends...

Alors elles restèrent dans un grand silence. Bientôt pourtant Louise reprit :

— Oui, je m'explique ce que tu disais hier : tout ce que tu es à présent, tu l'es à cause de moi ; comment n'ai-je pas aussitôt compris! Et en ce temps-là, il y a huit ans, étais-je aveugle! étais-je folle! Tu étais déjà presque fiancée, et je le savais : je suis venue, et alors à cause de moi... Oh! pardonne-moi. » Elle n'acheva pas sa phrase, elle passa sa main sur son front et devant ses yeux, comme pour chasser d'incroyables idées. « Oh! Laure! malgré cela, c'est toi, toi seule qui as voulu, qui as fait notre mariage. Sans toi, il ne se serait jamais accompli! » Elle s'était rassise, elle appuya son coude sur le genou de Laure et, ainsi penchée vers elle, baissant la tête, elle dit :

— Que puis-je? Que puis-je à présent?

Laure était devenue elle-même très pâle. Elle releva le visage de sa sœur, qu'elle vit baigné de larmes.

Elle lui dit :

— Tu t'accuses bien inutilement... Que te reproches-tu? D'avoir été là? D'avoir existé?

— Si, si, j'ai été trop égoïste en ne me doutant de rien! J'avais un brouillard devant les yeux... Mais, Laure, tu n'aurais eu qu'un mot à dire, et rien ne serait arrivé!

Et elle ajouta, serrant les mains l'une dans l'autre, avec un regret immense :

— Tandis qu'à cause de moi!...

Laure l'interrompit ; elle voulut empêcher qu'elle ne s'exagérât son rôle et ses torts, qu'elle ne fît porter sur cette rencontre de leurs deux inclinations un remords trop déchirant. C'est pourquoi elle tint à lui expliquer qu'elle n'avait probablement pas tant perdu par ces fiançailles brisées.

Le menton appuyé sur la main, les yeux fixés devant elle, elle lui dit d'une voix grave et songeuse :

— Va, tu t'imagines ce qui n'est pas. Ne crois plus que ce soit par dépit que je suis entrée dans un cloître, ou pour y pleurer sur un amour perdu ; non, les choses se sont passées d'une façon bien différente, et ce fut un événement d'une autre nature. Il y avait eu de tout temps en moi un penchant qui me

poussait hors des conditions d'existence de la plupart des gens, un besoin qui m'appelait ailleurs. Aurais-je pu cependant demeurer dans le monde? qui le sait ? En tout cas, Marc en doutait... Un soir, vers neuf heures, c'était peu de temps avant ton retour, nous sortîmes et nous vînmes dans ces prairies que tu vois au-dessous de nous; la nuit était légère et splendide, et le ciel plein d'étoiles... Moi, presque involontairement, je levais les yeux vers elles, vers leurs abîmes, et c'est étrange, je souffrais de cette nuit comme plus tard j'ai souffert de certaines idées. Je le lui dis, et lui me conseillait de retenir mes regards, de ne pas les laisser aller au delà de l'écharpe de lumière que faisait au bord du monde le crépuscule encore mal effacé : tu comprends, c'était à la fois vérité et figure. Or moi, cette nuit-là, j'ai consenti, j'ai promis, j'ai dit que mes pensées n'iraient pas plus loin, resteraient ici-bas attachées. Cela se pouvait-il? Je ne sais. Ou plutôt non, rassure-toi, je crois que cela ne se pouvait pas. De cela je me suis rendu compte tout de suite, du reste; dès que j'ai été malheureuse, c'est comme si cette promesse que j'avais faite s'était brisée, comme si l'anneau de ces fiançailles avec tout ce qui m'entourait s'était rompu... C'était précisément le moment dont je te parlais tout à l'heure, quand notre père mourut : tout s'en allait, tout était pour moi comme en un rêve, lui-même était dans les songes de l'agonie, et la réalité et la mort coulaient entre ces deux songes. J'ai senti que cette promesse que j'avais faite se brisait.

— Oh! Laure, dit Louise en sanglotant, moi qui t'ai blâmée parfois! J'aurais dû deviner, comprendre; et ainsi s'est décidée ta vocation désolée...

— N'exagère rien, répondit Laure, je ne t'ai pas dit exactement que je m'étais trompée sur ma vocation, mais seulement sur la manière de la remplir... A un moment, j'ai eu trop besoin d'une espérance qui n'emprunterait absolument rien à la terre... Je me rappelle avec quelle impression d'ineffable douceur, tandis qu'à l'église on chantait pour mon père l'office dernier, je me murmurais ces paroles de l'Écriture, riches de promesses mystérieuses et qui m'emplissaient l'âme : « Encore un temps, vous me verrez; encore un temps, vous ne me verrez plus... » Après m'être, durant plusieurs jours, de toutes parts heurtée à la mort comme à un mur d'airain, il s'était fait un prodigieux et universel silence au milieu duquel il me semblait entendre

battre contre ce mur, avec un bruit d'or, les plus pures paroles du monde.

Après un silence :

— Oh ! Laure, dit Louise, avec un émoi nouveau, comment pourrai-je vivre à présent ?

Elle s'exclama :

— Et Marc qui revient demain !

Après quelques secondes, elle ajouta, avec un accent de découragement profond :

— Et moi qui ne l'aime plus !

— Louise, que dis-tu là ?

— Non, non, tu le sais bien, je ne l'aime plus. Je m'entends encore avec lui, mais je ne l'aime plus. Je t'ai tout raconté... Du reste, tu avais remarqué cela toi-même en arrivant dans notre maison. Laure, toi qui venais de si loin, de si haut, qu'as-tu pensé en descendant dans notre vie si médiocre ? Toi qui avais acheté tout cela, payé d'un si grand sacrifice, qu'as-tu pensé ?

Laure dit avec une douceur bienveillante :

— J'ai été quelquefois un peu peinée...

— Maintenant que je sais tout, continua Louise, comment pourrai-je...

Elle n'acheva pas sa phrase. Elle couvrit sa figure de ses mains. Mais Laure, voyant son désespoir, lui prit les doigts et les écarta de devant son visage.

— Va, dit-elle avec calme, ne te tourmente plus, tu me ferais regretter trop de n'avoir pas été plus réservée. Je comprends que ces souvenirs t'émeuvent ; mais tu t'accuses à tort. Il faut être plus sage : quoi que nous puissions à présent penser et dire, les destinées sont faites et c'est une histoire passée... Aussi pourquoi insister, s'attarder, se blesser ? Il est mieux d'accepter simplement ce qui existe...

En s'exprimant avec cette sérénité, elle pensait adoucir le chagrin de sa sœur et apaiser le désordre où ces confidences l'avaient jetée. Mais elle se trompait, car son ton même exaltait l'âme de Louise.

— Il ne faut pas regretter, dit celle-ci, de m'avoir laissé connaître un secret qui bouleverse le présent et même le passé. Non, ne le regrette pas, car il est un bien qui compense tout ce que j'ai perdu : c'est d'apprendre à mieux t'aimer. Il est plus noble pour moi de savoir ce que je t'ai dû. Ta vie s'est passée

sur le plan de la liberté la plus haute, de ce qui réellement est ou n'est pas; moi, au contraire, j'ai vécu parmi des ombres : mais tout change à ta voix... En toi, il y a une certaine fièvre étrange qui m'élève au-dessus de moi-même; je voudrais te ressembler, me soumettre à toi comme jadis, mieux que jadis : que puis-je d'autre pour te remercier ?

Elle s'appuya contre Laure avec un mouvement d'abandon. Puis, désignant le paysage étalé devant elle :

— Auprès de ce que je viens d'apprendre et d'un drame si profond, comme il est vrai que plus rien n'a de prix !... Laure, te souviens-tu d'une phrase que jadis nous avions lue un jour ensemble et qui était à peu près celle-ci : « Les âmes s'allument les unes aux autres comme des flambeaux... » Depuis que je t'écoute, cette parole s'est réveillée dans ma mémoire comme si maintenant je la comprenais mieux; et pourtant déjà autrefois j'aimais tant cette image : ces flambeaux qui se penchent l'un vers l'autre, cette flamme qui éclate, puis les consume.

Mais Laure, en l'entendant, secouait la tête avec tristesse et d'un air réservé :

— C'est sans doute, dit-elle, ce qui peut me toucher le plus, qu'une amitié meilleure naisse de nos anciens adieux... Cependant je crains que tu ne te fasses illusion : il ne faut pas trop attendre de moi... Je sais qu'auprès de certaines pensées tout ce qui se déploie devant les yeux semble n'être qu'apparence ou mensonge. Peut-être, pourtant, est-ce là ce qu'il faudrait savoir aimer. Vois : le soir s'allonge sur les prairies, semblable à tant d'autres soirs. Combien, combien en est-il passé depuis les événemens d'autrefois, de pareils et d'égaux, d'indifférens, de monotones, desquels nous aurions pu apprendre à jeter sur ces choses un regard plus apaisé.

Ainsi Laure essayait de la tranquilliser sans deviner encore à quel point elle avait été remuée, ni prévoir les conséquences qui allaient s'ensuivre.

Avant que le soir fût complètement tombé, elles rentrèrent dans la maison.

Le lendemain, elles se retrouvèrent pour le déjeuner. Elles n'allèrent pas se promener ensuite, car Marc devait arriver vers deux heures de l'après-midi, et elles l'attendirent dans la maison.

Elles causèrent à peine. Quelques momens avant l'arrivée de Marc, Louise demanda :

— Quand nous entendrons la voiture entrer dans le parc, tu viendras avec moi sur la terrasse ?

Laure fit un signe d'acquiescement, mais elle prévit que cette rencontre lui serait désagréable. Son visage s'assombrit :

— Louise, dit-elle presque bas, après ce qui s'est passé hier, je vais, entre toi et Marc, être gênée désormais...

Louise dit :

— Je le serai aussi. Elle secoua la tête d'un air pensif et mélancolique. « Entre lui et moi, il y aura un secret très lourd... Je ne sais si tu t'en rends compte... »

Puis, regardant sa sœur, elle demanda d'une façon à la fois brusque et timide :

— Laure, si je lui racontais tout ?

Laure surprise fit un geste effrayé :

— Oh ! Louise, y penses-tu, raconter ce que je t'ai dit ! mais c'est impossible !

Elle se reprit pourtant, et ayant réfléchi, elle ajouta lentement :

— Du moins je veux dire que c'est impossible, moi étant ici, et que ce serait me mettre hors d'état de vous revoir par la suite...

Louise fit un signe d'assentiment ; mais elle ajouta avec un soupir :

— Il y a tant de choses désormais que Marc ne comprendra pas !

— Quoi donc ?

Louise ne répondit que par un geste vague... A nouveau le visage de Laure s'assombrit. Louise, qui tendait l'oreille aux bruits du dehors, dit :

— Je crois que la voiture arrive... Viens avec moi...

Elle vit Laure hésiter, elle dit d'un ton de prière :

— Tu ne vas pas me délaisser maintenant ?

— Oh ! te délaisser ! Louise, te délaisser !...

Laure, tout en la suivant, répéta ce mot à plusieurs reprises avec un ton de reproche, comme pour faire entendre que rien dans la situation n'en justifiait l'emploi.

On entendit les roues de la voiture sur le sable de la terrasse, puis les chevaux qui s'arrêtèrent. Louise alla rapidement

vers le vestibule et ouvrit la porte extérieure. Laure resta en haut du perron. Louise descendit au-devant de Marc, qui l'embrassa. Il s'approcha ensuite de Laure, lui demanda de ses nouvelles et si elles avaient toutes deux passé ces quelques semaines agréablement dans la solitude.

Mais Laure fut troublée et ne répondit que d'une façon brève et gênée. Elle éprouvait à présent à revoir Marc un malaise plus vif encore qu'elle ne s'y était attendue. Sa voix, à cause même de son accent franc et cordial, lui fut pénible, sans qu'elle sût exactement pourquoi; elle pensa avec ennui au secret établi entre elle et Louise.

Elle rentra avec eux dans la maison, mais, au bout de peu d'instans, elle s'éloigna. Elle alla dans le parc, et elle s'y promena avec un sentiment d'inquiétude qu'elle s'expliquait mal. Le temps avait changé depuis la veille; il faisait froid; le ciel était bas comme s'il allait neiger, le vent passait par ondes brusques et violentes.

Elle entendait au fond d'elle-même un avertissement secret que semblait répéter la rumeur triste du vent dans les arbres: c'était comme l'annonce imprévue que son séjour dans ces lieux touchait à sa fin, qu'elle devait leur dire adieu... Sans doute ce retour de Marc, et plus encore ses aveux de la veille l'y obligeaient... Pourtant elle songea combien sa sœur lui était devenue plus chère, et c'était maintenant qu'il lui fallait se séparer d'elle!

Vers quatre heures elle rentra dans la maison; elle rejoignit Marc et Louise, puis monta dans sa chambre d'où elle ne descendit qu'à l'heure du dîner. Mais là, l'intention qu'elle avait eue de partir se précisa et devint une résolution arrêtée.

ÉMILE CLERMONT.

(*La dernière partie au prochain numéro.*)

LA DUCHESSE D'ORLÉANS

ET

MADAME DE GENLIS [1]

V

Le départ de sa femme, s'il met fin à des scènes pénibles, ne laisse cependant pas d'inquiéter Philippe sur ses conséquences possibles. Il lui fait signifier, par ministère d'huissier, qu'elle ait à réintégrer le domicile conjugal.

Une détermination inattendue de la Duchesse répond à la sommation et vient terminer ce duel au profit, mais non à l'honneur de Mme de Genlis. Jusqu'ici, Marie-Adélaïde n'a réclamé que ses droits naturels sur ses enfans; maintenant qu'ils lui sont enlevés sans retour, elle entend défendre leurs intérêts matériels qui sont, à ce moment, plus que compromis.

Le Duc d'Orléans a donc la désagréable surprise de recevoir, des mains de la princesse de Lamballe, choisie à cet effet par le Duc de Penthièvre, une lettre de sa femme lui annonçant qu'elle introduit une demande en séparation.

Elle la fonde sur trois motifs : la différence essentielle de sentimens et d'opinions qui existe entre elle et son mari; le mauvais état de sa fortune; enfin, sa liaison avec Mme de Genlis.

A présent qu'il a réglé à sa satisfaction ce qui concerne cette dernière, Philippe, visiblement troublé par la nouvelle question qu'il prévoit grosse d'ennuis, essaie d'y parer, comme le laisse

(1) Voyez la *Revue* du 1er avril.

deviner la note suivante destinée à être mise sous les yeux de la Duchesse :

Paris, ce jour de Pâques 1791.

« Je suis fort étonné que Mme d'Orléans veuille notre séparation et je suis très éloigné de la désirer ; s'il falloit absolument en venir là, je pense comme M. de Penthièvre qu'une séparation à l'amiable est celle que l'on doit préférer. Mais, pour que je puisse entendre à quelque proposition de cette espèce, *il faut avant tout qu'elle me vienne de Mme d'Orléans elle-même, que je sache d'elle ce qu'elle désire, quels sont ses moyens et ses raisons.* Je suis très certain qu'elle n'en peut avoir de solides, mais pour suivre la marche de toute séparation à l'amiable, il faut que Mme d'Orléans commence par m'envoyer le détail que je désire.

« L. P. J. D. »

Philippe essaie d'abord de biaiser ; il allègue, pour fléchir la résolution de sa femme, qu'elle excite ainsi les inquiétudes de ses créanciers et peut les porter à des démarches qui compromettraient gravement ce qu'elle entend défendre : c'est-à-dire l'avenir de ses enfans.

La Duchesse ne se laisse pas prendre à cette spécieuse argumentation à laquelle, nettement, elle réplique :

« Ce ne sont point les inquiétudes que j'ai pu marquer sur l'état de vos affaires qui ont excité celles de vos créanciers, c'est votre bilan et d'autres circonstances qui ont déterminé leur opinion, vous prenés occasion des remboursemens qui vous sont demandés pour revenir sur le dernier sort auquel vous m'avés réduite, et pour me prescrire des lois auxquelles vous scavés bien que je ne dois pas souscrire, et je ne permettrai aucune réflexion là-dessus. Je me bornerai à vous demander que votre dernier arrangement subsiste jusqu'à ce que la séparation que je vous ai demandée, et à laquelle vous avés consenti, ait été effectuée, ce qui ne tardera pas, si vous y donnés les mains ainsi que vous l'avés promis.

« J'ai lieu d'espérer que jusque-là vous voudrez bien laisser subsister les choses entre nous, telles qu'en dernier lieu vous les avez établies.

« L. M. A. DE BOURBON. »

En dépit de son évidente déconvenue, Philippe y cherche d'abord le moyen d'en tirer profit pour aider au retour de la gouvernante, dont l'amour-propre froissé trouvait d'appréciables compensations dans les supplications du prince :

Le Duc d'Orléans à Mme de Genlis.

Paris, ce 10 may 1791.

« Voici, dear friend, la copie de la lettre que j'ai écrite ce matin à M. O. et sur laquelle je fonde l'espérance de la santé, de la vie et du bonheur de ma fille. Je la lui ai montrée, et à l'effet qu'elle lui a fait que je ne pourrois vous peindre, elle en moureroit si ses espérances étoient trompées. Sa mère, comme vous le voyez par la lettre qu'elle a écrite à Montpensier, annonce qu'elle n'a aucun droit sur elle, qu'elle ne veut y prendre aucune part et s'en remet absolument à moi pour toutes les précautions à prendre pour elle. Je vous le répète, dear friend, ma fille ne vivroit vraisemblablement pas, mais bien sûrement ne vivroit jamais heureuse si vous ne lui rendiez pas vos soins. Elle y compte, sa tendresse pour vous vous en fait un devoir, mes enfans et moi nous nous joignons à elle pour vous le demander. Vous ne nous refuserez pas, dear friend, et nous attendons votre réponse qui, à ce que nous espérons, ne précédera pas de beaucoup votre retour, avec bien de l'impatience mais sans inquiétude, puisque nous connoissons votre tendresse et qu'encore une fois vous ne pouvez refuser à la nôtre. »

Copie pour Mme de Genlis de la lettre écrite par le Duc d'Orléans à sa femme.

Paris, ce 10 (mai 1791).

« Mme de Lamballe m'a remis la lettre dont vous l'avez chargée pour moi. En voici la réponse.

« La séparation de biens dont vous me parlez est impossible, si vous la poursuivez devant les tribunaux. Mais comme je ne désire que le bien de mes enfans, je me prêterai à tout ce qui pourra les rendre heureux. Je vous invite à donner votre confiance à quelqu'un avec qui je puisse m'entendre sur les moyens.

« Vous avez dit à Montpensier que vous n'auriez pas d'inquiétude sur l'état de votre fille et vous vous exprimiez ainsi :

Ce qui me rassure parfaitement pour la vie de cette malheureuse enfant, c'est que son père est auprès d'elle et prendra très certainement toutes les précautions pour assurer son existence.

« La précaution la plus sûre et la plus délicate, pour ne pas dire la seule que je connoisse, est d'engager Mme de Sillery à vouloir bien reprendre la place qu'elle occupoit auprès d'elle. Je vais faire tous mes efforts pour l'y déterminer. »

Il faut croire que la présence de Mme de Genlis n'eut pas sur la santé de son élève toute la vertu qu'on lui prêtait, car, au mois d'octobre, elle passe avec Mademoiselle en Angleterre pour lui faire prendre les eaux de Bath. On ne daigne même pas en informer sa mère qui s'en plaint amèrement au Duc d'Orléans :

« Je reçois à l'instant votre lettre sans datte avec celle de ma fille. Je scavois depuis plusieurs jours son départ, mais je le scavois par la voie publique, et je pouvois espérer et croire l'apprendre autrement.

« Vous devez me connoître assez pour savoir ce que j'éprouve et juger de l'impatience avec laquelle j'attends des nouvelles de ma fille. »

Ce départ est le prélude de la séparation définitive imposée cette fois par la marche des événemens révolutionnaires. Dans un juste retour, ils feront pour Mme de Genlis un embarrassant fardeau de son succès même. D'abord, et non sans raison, elle répond à Philippe, qui lui demande instamment de rentrer en France avec sa fille : « Il est inconcevable de nous faire revenir en ce moment. » Toutes les insistances de ce dernier sont vaines, son influence a perdu de sa force, et il appelle à la rescousse celle de son fils aîné, en garnison à Tirlemont. Il le charge de présenter à son ancienne gouvernante ce tableau optimiste de la situation :

« Sillery est nommé pour le département de la Somme, et depuis ce moment-là, tout va le mieux du monde : l'Assemblée sera excellente, sa femme ne doit pas hésiter à revenir. »

Cette Assemblée qui, pour le Duc d'Orléans, s'annonçait *excellente*, était la Convention !

Mme de Genlis ne veut rien entendre, elle restera loin de

France, mais ce qu'elle va chercher désormais, c'est à se débarrasser de Mademoiselle. Dans cette intention, elle cherche à rompre. Philippe s'en explique ainsi avec son fils :

« Quant à ce qui vous inquiète pour Mme de Brûlart (1), je crois que vous avez tort. Je ne me brouillerai certainement pas avec elle, et si elle se brouille avec moi, comme je serai toujours prêt à me racomoder, parceque je connois sa tête et son cœur, cela ne sera pas long. Je n'en suis effrayé que pour ta pauvre petite seur qui en souffrira et qui en souffre déjà, je parie, de peur et d'inquiétude. C'est pour elle que j'aurois bien désiré avoir quelqu'un à lui envoyer, mais il est impossible d'envoier en Angleterre dans ce moment-ci, et je crois que Couade est peut-être un des hommes les plus propres à la calmer. Je t'envoie copie de la dernière lettre de Mme de Sillery à laquelle je ne comprends rien, sinon qu'elle veut gagner du temps. Je lui ai répondu que, quant à l'argent, il ne manqueroit pas; je lui ai envoié l'ordre à mon portier de lui livrer la maison *pour son passage à Londres*, parceque je n'ai pu écrire, comme elle le désiroit, qu'elle passeroit l'hiver à Londres, puisqu'au contraire j'avois dit et je disois partout que je lui avois écrit de me ramener ma fille sur le champ, que j'avois envoié au-devant d'elle à Calais et que je l'attendois.

« J'étois convenu avec elle, quand elle est partie, qu'elle ne dépenseroit que 150 louis par mois. Elle m'en a demandé, depuis qu'elle est là-bas, en total plus de 350 par mois que je lui ai envoié. J'ai cru d'après cela qu'elle pourroit fort bien se passer du quartier de ses rentes viagères qui étoit en arrière et suivre sur cela le sort de tous les rentiers viagers, d'autant que ce quartier, avec celui d'Henriette (2) et de Paméla (3) font tout au plus une somme de trois mille livres tournois. Ainsi il y a de l'humeur de sa part de s'en plaindre, mais sa tête n'y est plus. Dieu veuille que ma pauvre petite n'en souffre pas trop, momentanément. Le décret sur le divorce annulle absolument toute espèce de procédure commencée en séparation et me donnera sûrement, ou la certitude de n'être pas divorcé, ou si elle le veut absolument, le moyen d'achetter à ce prix le bien être et

(1) Mme de Sillery. — Brûlart était le nom patronymique des Sillery-Genlis.
(2) Mlle de Sercey.
(3) Fille adoptive de Mme de Genlis.

l'indépendance que je veux assurer à tous mes enfans. Ainsi je suis fort tranquille de ce côté là.

« Voici un extrait de la lettre de Mme de Sillery dont je n'ai ôté que les décomptes d'argent et les protestations de dévouement et de tendresses, parcequ'elles sont toutes détruites par l'ordre impérieux de ne point faire d'objections et la demande de n'y pas changer un mot, sans me donner aucune explication sur l'éloignement, mais l'éloignement est de même pour moi, et cela ne m'a pas empêché de lui donner toutes mes raisons. Cette clause m'a bien l'air de chercher une mauvaise excuse pour abandonner ta pauvre seur. Écris-moi bien sincèrement et bien franchement tout ce que vous pensez tout les deux, c'est toujours ce que j'aime à vous voir faire et ce qui m'attache à vous. Vous voyez qu'il est nécessaire que vous lisiez tous les deux cette lettre avec attention. »

Pour Philippe commence l'ère des désillusions. Il doute maintenant du dévouement sur la foi duquel il a sacrifié la tendresse sûre de sa femme, la paix sacrée du foyer. A son tour, il souffrira de l'éloignement de ses enfans et, privée de sa seule source de force, cette faiblesse, exploitée par l'ambition, sombrera dans la tourmente proche.

Il est hors de doute que la clairvoyance de Mme de Genlis, aiguisée par la distance, apaisa son enthousiasme révolutionnaire et diminua les espérances qu'elle avait fondées sur la fortune politique du Duc d'Orléans. Il lui faut maintenant tirer son épingle d'un jeu qui devient trop dangereux : la Révolution agissante va lui en donner les moyens.

Le séjour de Londres n'étant plus possible pour celle qu'on y appelait « la jacobine, » au plus fort de la tourmente, au lendemain des massacres de Septembre, elle brave tous les périls dans sa hâte de venir au Palais-Royal jeter presque à la tête de Philippe la fille qu'elle avait conquise sur sa mère.

Encore une fois, Philippe implore pour qu'elle conduise Mademoiselle près de son frère à Tournay. De mauvaise grâce, elle accomplit cette mission et la considère comme la fin de sa tâche.

L'émigration du Duc de Chartres la force pourtant à emporter ce précieux dépôt en Suisse, où le prince passera lui-même peu de temps après.

Pendant son court passage au Palais-Royal, Mme de Genlis avait encore reçu de Louis-Philippe les plus tendres assurances de ses sentimens :

A la citoyenne Sillery
A Bellechasse, rue Saint-Dominique, à Paris.

Tirlemont, ce 24 novembre 1792,
l'an Ier de la République.

« Je viens de recevoir, ma chère maman, votre lettre de Paris qui m'a fait un sensible plaisir. Assurément je n'ai pas besoin d'explication avec vous et je n'en aurai jamais besoin, je ne me rappelle pas l'inculpation dont vous me parlés, je ne me rappelle que cette lettre sotte et déplacée que je me suis tant reproché et qui m'avoit été arrachée par le désir que j'éprouvois de vous voir rentrer en France. C'est une sottise que vous avés la bonté de me pardonner, que je vous conjure d'oublier et dont je vous prie instamment de ne jamais me parler. Je n'ai jamais eu la pensée de douter de l'*invariabilité de vos principes et de la pureté de votre conduite*, ce seroit me faire injure que de m'en croire capable, j'ai craint qu'abusée sur notre position, vous vous refusiés à revenir, cette crainte m'a fait écrire une lettre que je ne peux pas assés vous prier d'oublier, mais je n'ai jamais eu d'autre pensée et je ne conçois pas ce dont, ma chère maman, vous me parlés ; au reste, laissons cette vilaine occupation, ne nous occupons que du bonheur d'être réunis après une si longue absence. Vous me retrouverés tel que vous m'avez laissé, toujours ferme et inébranlable dans les principes que vous avés gravé dans mon cœur comme dans l'attachement sans bornes que je vous ai voué.

« Je n'aurai qu'un regret, c'est d'avoir été obligé de vous en parler ; je suis bien heureux d'avoir trouvé l'occasion de distinguer votre fils et je pensois avec délices que cela contribueroit à vous rendre heureuse.

« Adieu, ma chère maman, je vous remercie de votre bonne lettre, elle m'a bien soulagé, car j'étois bien tourmenté de la pensée que vous aviés à vous plaindre de votre fils.

« PHILIPPE ÉGALITÉ. »

VI

Voici la famille définitivement dispersée; exils, prisons, échafaud ont le dernier mot dans ce drame de famille, mêlé, à partir de ce moment, à celui de l'Histoire.

Il ne peut être indifférent, à présent que toutes les phases de ce conflit intime ont été exposées dans leur enchaînement logique, de considérer de près ceux qui en furent l'objet; c'est-à-dire les élèves de Mme de Genlis, les enfans de Philippe-Égalité.

De même que Marie-Adélaïde se fait connaître par ses lettres, celles que les jeunes princes échangent à cette époque nous feront connaître, plus sûrement que le fameux *Journal* de la gouvernante, leurs caractères, leurs sentimens, leurs opinions.

Car ces enfans, grandis dans des heures tragiques, ne se contentaient pas d'en être les témoins : sous l'influence de leur éducation, ils prennent parti et tournent ingénument les pages du redoutable livre de faits que leur éducatrice estimait pour eux « valoir mieux que tous les autres livres. »

Quel fruit retirent-ils de cette lecture? Nous l'apprendrons d'eux-mêmes. Nous saurons également si c'est avec raison que la Duchesse accusait Mme de Genlis de lui ravir le cœur de ses enfans.

Ce qui éclate d'abord dans ces lettres, c'est la tendresse exquise qui unissait les enfans de Philippe. Lui-même avait d'ailleurs, pour atteindre ce but, mis tous ses soins, comme le démontre cette lettre qu'il écrit d'Angleterre à Mademoiselle :

A Londres, ce 20 novembre 1789.

« J'ai reçu, ma chère petite enfant, une petite lettre de vous bien gentille et qui m'a fait beaucoup de plaisir. Je ferai toutes vos commissions. Vous aurez bientôt, par la première occasion, maroquin bleu, maroquin jaune et longues chaînes d'acier pour le col. Je ne sais pas trop bien ce que vous voulez dire, mais je m'en informerai avant de faire l'acquisition. Embrassez de ma part et de bien bon cœur votre amie, je suis charmé qu'elle soit contente de vous. J'ai reçu hier une lettre d'elle à laquelle je répondrai incessamment. J'espère qu'un de vos frères vous a embrassée de ma part; baisez les touts les trois. *J'aime que mes enfans se baisent et je voudrois en faire autant, car je les aime bien de tout mon cœur et de toute mon âme.*

« Adieu ma chère petite fille, écrivez moi de temps en temps, vous me ferez plaisir. »

De quelle manière s'exercera l'influence paternelle sur l'esprit d'enfans qui voient leur mère placée, par son mari même, après la gouvernante :

Au Duc de Chartres.

Londres, ce 21 may 1790.

« J'ai reçu votre lettre, mon cher enfant, dont j'ai été très content, votre amie me mande qu'elle l'est parfaitement de vous, ainsi vous me rendez bien heureux. Ma lettre ne sera pas longue, mais vous fera bien plaisir ainsi qu'à votre frère, car c'est pour vous dire que, s'il y a quelqu'occasion de vous faire voir la guerre à touts les deux, je ne la laisserai pas échapper et vous y mènerai avec grand plaisir. Ainsi continuez à vous appliquer à tout ce que votre amie vous demande et soyez sûrs que je vous aime bien tendrement. Ne faites part à personne *qu'à votre amie et à votre mère*, qui les connoissent déjà, de mes intentions à cet égard. Adieu, je vous embrasse. Faites bien des caresses de ma part à votre seur, et baisez Beaujolois en le prenant par le nez. »

Veut-on savoir aussi comment un prince du sang et un futur souverain appelle le grand cordon bleu de l'Ordre du Roi qui vient d'être supprimé ?

« ...J'ai eu hier une preuve de plus que je suis né sous une heureuse étoile, car j'aurois dû être écrasé. Je vais tous les jours au manège depuis que je suis ici pour faire dresser nos recrues, j'en suis sorti à 6 heures, et à 7 heures une grande partie du toit s'est écroulée. Fort heureusement, il n'y avoit plus personne, car il seroit certainement arrivé quelque malheur, et c'est précisément l'endroit où je me tenois ordinairement...

« Je reçois avec plaisir ton compliment sur *la suppression de la bandoulière aristocratique*, quant à moi, j'en ai fait un saut de joie !

« Adieu, ma chère sœur, votre tendre frère vous embrasse de toute son âme et vous prie de dire bien des choses à Mlle de Sercey et Paméla. Quand donc te reverrai-je ?

« CHARTRES. »

Ce 7 août 1791.

Quant à la profession de foi du fils aîné du Duc d'Orléans, elle est tout entière résumée dans le paragraphe final de l'espèce de chronique domestique que, pendant un court passage à Paris, il adresse à sa sœur alors en Angleterre :

Paris, ce 17 avril 1792.

« Il y a bien longtemps que je n'ai écrit à ma chère petite sœur. Je lui envoie le détail de la fête patriotique qui a eu lieu dimanche à l'occasion de l'arrivée des suisses de Châteauvieux. C'est une moitié de la chronique. Cette fête a eu lieu malgré *la rage de tous les aristocrates*, ministériels et autres, on faisoit applaudir les femmes qui, de leur fenêtre, la regardoit passer, et comme disoit fort bien Manuel, cette fois ci *le parterre est trop imposant pour que les loges osent résister*.

« Je suis arrivé d'Anet hier au soir, ma mère m'a paru beaucoup mieux et Mme Chatellux plus horrible que jamais, elle est d'ailleurs détestée de toute la maison. Nous vous attendons toujours, mon père voudroit bien que vous soyés ici ; il sera bien douloureux pour nous de partir quand vous arriverés, ce sera pour moi un chagrin mortel que de ne pas vous voir avant la campagne, car je crois qu'il y aura guerre, et très promptement, il faudra bien que vous reveniés et moi qui vous ai à peine apperçu depuis 10 mois, me voilà encore condamné à être 7 ou 8 mois sans vous voir, cela est bien pénible...

« Adieu, ma chère sœur, que je chéris et que j'embrasse de toute mon âme. L. P.

« M. de Sillery a pris ce matin du jus d'herbes.

« Le petit Pétion a mal à l'œil.

« Mme Voidel (1) se porte à merveille, comme un petit ange qu'elle est.

« Louis-Philippe, prince françois en expiation de ses péchés, colonel du 14ème régiment de dragons, et 4ème colonel de l'armée françoise, ton frère et ton aîné de 4 ans moins deux mois plus treize jours, *et jacobin jusqu'au bout des ongles*. »

En ce qui concerne Mademoiselle, l'idée qu'elle pouvait se faire des événemens de France était singulièrement formée par les jugemens de son père :

(1) Femme du plus fidèle ami d'Égalité, dont il fut le défenseur devant le tribunal révolutionnaire.

Paris, mercredi 15 aoust 1792
L'an 4.

« Il y a peut être un peu de retard dans mes lettres, ma chère petite, parceque, personne ne pouvant sortir de Paris, j'ai été obligé d'envoier mes lettres à la poste de Livry, ce qui leur aura fait manquer le jour du départ de Paris pour l'Angleterre, ainsi vous en recevrez peut être deux à la fois. Vous les aurez plus exactement à présent que je vous écris de Paris où j'ai été obligé de revenir pour mes affaires, quoique j'eusse formé ce projet, puisque j'en étois dehors par hazard, de n'y rentrer que quand on pourroit en sortir librement.

« Quoique je n'aime pas que ma liberté soit contrariée, je ne puis cependant pas m'empêcher de convenir que cette précaution est nécessaire dans ce moment-ci pour pouvoir arrêter toutes les personnes qui donneroient des éclaircissemens sur un complot abominable formé contre notre liberté, et d'ailleurs, cela ne peut pas être long à présent, car il y en a déjà un grand nombre d'arrêtés et l'on croit être sûr de tenir le fil et d'avoir bientôt avec certitude tous les détails qui seront rendus publics, chose bien nécessaire pour ôter l'envie de recommencer quelque chose de ce genre. Je crois qu'on en est dégoûté et que pour cette fois-ci, on ne doutera plus de la volonté bien décidée de la Nation d'être libre et de n'être plus trompée.

« Adieu, chère petite enfant que je chéris. Embrassez votre amie de ma part bien tendrement. Comme voilà la belle saison qui se passe, je vous manderai bientôt de revenir me trouver et j'en aurai bien du plaisir. Montrez cette lettre à votre amie. Adieu bonne, bonne petite. »

Il n'y a pas jusqu'à Mme de Buffon qui ne se mêle d'écrire ainsi l'Histoire pour Beaujolais, son favori :

Ce lundy 13 aoust 1792.

« Je suis bien reconnaissante de l'aimable attention de M. de Beaujolois. Je puis bien l'assurer qu'au milieu des effrayantes horreurs arrivées depuis quatre jours, je formois continuellement le désir de le posséder icy. *Voilà donc encore les patriottes sauvés des pièges désastreux qu'on leur tendoient, et les noirs projets sont renversés.* J'attend l'instant de vous aller rejoindre avec impatience. J'imagine que ce sera sous très peu de temps. Adieu, mon favori, conservés moi toujours de

l'amitié, une marque de votre souvenir m'enchante! Comptés pour la vie sur mon très tendre intérêt. Je vous embrasse de tout mon cœur. « C. B. »

Dans cet état d'esprit, Beaujolais, qui s'appelle maintenant Alphonse Léodgard, — la Convention lui ayant enlevé son nom par le décret qui défendait le port des qualifications féodales, — va tirer pour sa sœur cette conclusion inattendue des massacres de Septembre :

To Mrs Adèle
S[t] Edmund's Bury, Suffolk shire, England.

Ce 5 septembre L. 4 et 1 (1792).

«... Vous savez sûrement toutes les horreurs qui se sont commises aux prisons, cela fait frémir, ainsi je ne vous en parlerai pas.

« On dit qu'il y a 4 ou 5 milles personnes de tuées. Il part pour les armées plus de monde qu'il n'en faut. Il y a plus d'armes qu'il n'en faut, et il y a dans les sections des liasses d'assignats de 50 l., 100 l., 200 l., etc., comme si c'étoit du papier commun, tout cela est des dons patriotiques.

Oh! ça ira, va, ça ira!

« Les députés envoyés dans les départemens pour faire des recrues, écrivent qu'ils ont les plus grands succès.

« Adieu ma petite bibi que je baise sur les deux joues...

« Alphonse Léodgard. »

VII

Le Duc de Montpensier, sorti à cette heure des mains de son éducatrice, faisait, à l'armée du Nord, avec le Duc de Chartres, son apprentissage d'homme et de prince. La simplicité avec laquelle il raconte à Beaujolais son baptême du feu et la bataille de Valmy donne à ces récits une grandeur singulière :

Valenciennes, ce 2 mai 1792.

« J'ai entendu pour la première fois siffler les balles à mes oreilles, et je n'en suis pas fâché.

« J'ai passé trois jours et deux nuits sans me déshabiller et presque toujours à cheval, aussi quand je suis revenu, j'étois

excédé de fatigue, mais ta lettre m'a fait un singulier effet, car tu ne me parlois que de plaisirs, de chasse, de pêche, etc., et je l'ai reçue un moment après avoir essuyé la grêle de balles, tu peux juger si le contraste étoit grand. On dit que le maréchal de camp qui étoit chargé d'entrer du côté de Dunkerque a pris Furnes, c'est toujours quelque chose; le fait est que, dans notre campagne, quoique nous nous soyons retirés, l'ennemi a perdu plus d'hommes que nous, mais il est encouragé.

« Enfin ne désespérons de rien, réunissons-nous, punissons les lâches et tout ira bien. Tu trouveras mon style un peu décousu, mais c'est que je me suis encore levé aujourd'hui à quatre heures du matin, et je suis tout endormi; nous faisons vraiment là un métier de chien, mais quand la patrie est en danger, il n'y a rien qu'on ne fasse.

« Adieu, je t'embrasse de tout mon cœur, montre tout de suite cette lettre à mon père afin qu'il ait tous les jours de mes nouvelles.

« A. Philippe. »

Valenciennes, ce 12 mai 1792.

« ... Je vais assez souvent à la comédie ici, c'est-à-dire j'y vas depuis huit jours, car je t'avoue que l'affaire de Mons m'avoit pénétré de douleur et j'ai eu assez de peine à secouer ce chagrin pour reprendre ma gaîté ordinaire. Le spectacle est rempli de gardes nationales qui, à tout instant, demandent l'air *ça ira*. Je me représente toujours ces gardes nationales fuyant devant une poignée de houlands, et cette idée m'afflige.

« Alors le *ça ira* ne me fait plus le même effet qu'autrefois, au contraire, il m'afflige, surtout quand je vois les mocqueries presque justes des aristocrates. Enfin j'espère qu'avec Lukner nous nous dédomagerons de tout cela et que nous pourrons alors jouer *ça ira*.

« Mais pour en revenir à la comédie, elle n'est vraiment pas assez mauvaise pour ne pas faire plaisir. Moi, elle m'en fait assez. Il y a une actrice nommée Mlle Pinsard qui, quoiqu'elle n'ait pas de sourcils, n'est, sans plaisanterie, pas mal du tout. Elle est même très agréable; elle est seulement un peu trop grosse; elle a une taille énorme, mais elle a des dents charmantes qu'elle montre toujours.

« Je crois que voilà une assez longue description de Mlle Pin-

sard. Nous avons en outre une très bonne basse-taille qui chante très bien, dans Rose et Colas, l'air :

Sans chien et sans houlette,
J'aimerois mieux garder
Cent moutons près d'un bled,
Qu'une fillette, etc.

« Adieu, mon cher Beaujolois, je te prie de bien remercier Mme de Buffon de son souvenir... « A. PHILIPPE. »

De Boussange, ce 15 août (1792).

« J'ai reçu hier la lettre de mon cher Beaujolois qui m'a fait part de tous les grands événemens qui se sont passés le 10 à Paris. Tous les papiers m'en ont d'ailleurs donné plus de détails, mais je m'en vais te donner quelques petites nouvelles d'ici.

« J'ai été hier au soir chez le maréchal (1) que j'ai trouvé très gai. Il nous a dit à tous et devant plusieurs officiers aristocrates qui étoient là : *Moi ché suis chacopin, ché feu tout ce que la Nation feu, et elle est maîtresse de chancher ses loix, che téclare que chobeiraï toujours à la Nation.*

« Ainsi tu vois que ce n'est pas mal parler. Nos commissaires de l'Assemblée ne sont cependant pas encore arrivés.

« Adieu, mon cher Beaujolois, je t'embrasse de tout mon cœur. « A. PHILIPPE. »

De Dampierre-sur-Aube, le 21 septembre
à 9 heures et demie du matin (1792).

« Nous avons eu hier, mon cher Beaujolois, une bien vive canonade (2). Elle a duré quatorze heures, depuis deux heures du matin jusqu'à six heures du soir. Tous les vieux militaires ont dit ne s'être jamais trouvés à une affaire si chaude; nous étions aussi exposés que de simples soldats, les aubus éclatoient autour de nous. Le général Kellerman a reçu un boulet qui a emporté un pan de son habit et qui a grièvement blessé son cheval, mais lui, Dieu merci, n'a rien ; nous étions environnés de cadavres, de blessés expirans, de mares de sang, jamais je n'ai vu de spectacle si horrible; je crois que nous avons, tant morts que grièvement blessés, environ 4 ou 500 hommes; ce compte n'est nullement exagéré ; mais ce qui m'a touché jusqu'à

(1) Luckner.
(2) Bataille de Valmy.

l'âme, c'est de voir cette infanterie immobile voyant leurs camarades tomber à tout instant au milieu d'eux et criant : *Vive la Nation, ça ira!*

« L'ennemi est toujours rangé en bataille sur les hauteurs d'où il nous a canoné, il est très en force; nous avons changé de position et nous en avons pris une beaucoup meilleure; j'espère que nous ne laisserons pas ces Messieurs longtemps tranquilles. Je suis assez fatigué, mais je me porte très bien ainsi que mon frère. « A. PHILIPPE. »

Si, devant les canons ennemis, le Duc de Montpensier se révèle le vrai petit-fils d'Henri IV, le jacobin adolescent, qui croit entrevoir l'aube de l'âge d'or, reparaît dans les lignes que, de Varennes, il écrit à son frère. Voici, du lieu sinistre où la fortune cruelle ressaisit Louis XVI et les siens au seuil du salut, l'impression que va recueillir Beaujolais, ce Beaujolais qu'on embrassait encore en « le prenant par le nez : »

De Varennes, ce 23 juillet (1792).

« Eh bien mon cher Beaujolois, te voilà à Paris, et nous nous sommes dans la fameuse ville de Varennes, nous avons été à l'endroit où le Roi a été arrêté et dans la maison où il a passé la nuit; en voyant le local on ne conçoit pas comment il a été arrêté, *c'est un miracle*. Tu imagines bien qu'on nous a conté jusqu'aux plus petits détails de son arrestation. Cette ville ci est très petite et la plupart des riches habitans ont fait déménager leurs meubles et effets par la frayeur qu'ils ont de l'arrivée de Bouillé et des Prussiens.

« M. Mierys (1) te présente *ses respects*, à la manière de l'ancien régime. »

Montpensier ne peut se dispenser, non plus, de décrire en termes assez vifs la surprise un peu scandalisée qu'il a éprouvée en pénétrant pour la première fois dans une synagogue :

De Metz, ce 29 juillet.

« J'ai reçu aujourd'hui une lettre de toi qui n'est pas datée, qui a l'air d'être écrite par un habitant des petites maisons ou par un ivrogne, si bien que si je n'avois pas reconnu ton écriture, elle auroit été tout droit où tu scais bien.

(1) Peintre polonais.

« Tu scais maintenant que le Roi a défendu expressément à Luckner de recevoir mon père à son armée, à moins qu'il ne lui donne un ordre signé de sa main, ce qui annonce vraisemblablement qu'il ne veut pas le donner.

« J'ai été ce matin à la sinagogue; j'avois mis mon chapeau à la main, et aussitôt un juif m'a dit de le mettre sur ma tête: c'est la loi. Ils font des beuglemens en se dandinant et chacun à leur (*sic*) manière, de sorte qu'on croit être au milieu d'une basse cour. Ils sont extrêmement sales, ils ont de longues barbes, des manteaux noirs tout déguenillés et des petits chapeaux plats recouverts d'une serge noire...

« A. Philippe. »

Le décret qui ferme la France à tous les Bourbons a paru. Où le destin jettera-t-il chacun des membres de la famille dispersée? Henriette de Sercey, compagne d'exil de Mademoiselle, donne à Beaujolais l'exemple d'une soumission vraiment un peu trop républicaine; mais quelle douloureuse anxiété recèle le post-scriptum ajouté par l'aîné des fils de Philippe Égalité :

A Alphonse Léodgard, Maison de l'Égalité.

Tournay, ce mercredi au soir 19 (oct. 92).

« Eh bien, mon aimable ami, il est donc porté, ce terrible décret. Vous voilà donc tous proscrits... mais de bons républicains comme nous doivent se soumettre sans murmurer. Où allés-vous? Qu'allés-vous faire? Quand nous reverrons-nous? Où? Mon Dieu, que c'est affligeant! Votre frère aîné est avec nous, il me charge de vous dire qu'il lui est impossible de vous écrire ce soir; il est dans ce moment à écrire sa treizième lettre et il est trois heures du matin. Je n'ai pas voulu laisser partir Gardanne sans vous écrire un mot. Vous imaginés bien que nous sommes cruellement tristes. Il n'y a que votre frère qui ne le soit pas. Bonsoir mon cher enfant, peut-être ne nous verrons nous de longtems! Mais malgré l'éloignement nous porterons notre Léodgard dans notre cœur. Votre amie, votre pauvre petite sœur, votre frère, Paméla et moi vous embrassons aussi tendrement que nous vous aimons. Dans quelque endroit que nous soyons, promettés-moi de m'écrire quelquefois. Encore une fois adieu...

« Je veux mettre un petit mot à mon Léodgard pour lui faire voir de l'écriture de l'aîné des proscrits, je ne sais pas quand je te reverrai, cela est triste, adieu, je t'embrasse de toute mon âme, mon pauvre petit Léodgard. »

Cet accablement ne dure pas; il n'est pas digne, pense le ci-devant Duc de Chartres, d'un citoyen qui doit se modeler sur les héros antiques que Mme de Genlis n'a cessé d'offrir en exemple à ses élèves. Il saura se sacrifier sans murmurer aux décisions de ceux qui veillent au salut de la patrie. Il l'affirme en timbrant ses lettres d'une pierre dure représentant une tête de Brutus entre deux poignards, et en manifestant ainsi sa tendresse à son frère :

Quévrechin, ce 29.

« Le républicain Philippe Égalité embrasse son frère le républicain Léodgard et le prie de faire passer cette lettre à son adresse. Il n'y a rien de nouveau à l'armée du Nord et je t'aime de toute mon âme. César (1) te dit mille choses. »

A Léodgard Égalité, au Jardin de la Révolution, à Paris.

Mons, ce 10 novembre 1792, l'an Ier de la République.

« Je te prie, mon cher frère, de faire passer cette lettre, ou plutôt ce mot à Mme de Sillery; je me réjouis avec toi du gain de la mémorable bataille de Jemappes, j'ai quelques bêtises prises aux Autrichiens, j'envoye tout cela chés moi, j'ai déjà distribué quelque chose ici, je t'en donnerai aussi ta part et à mon père. Il n'y a pas beaucoup de choses, mais enfin cela vient des Autrichiens, cela fait plaisir. J'ai défendu à Bernières de laisser toucher à rien avant mon arrivée.

« Mille choses à tous ces Messieurs. Je t'embrasse.

« P. ÉGALITÉ. »

L'année sombre vient de se lever. En dépit de tant de tristes avertissemens, les princes la saluent gaiement. Ils sont trop jeunes pour que leur âme ne reste pas obstinément ouverte à l'espérance.

Le petit Léodgard, « en sa maison de la rue Saint-Honoré, » reçoit de ses frères des lettres dont le ton de bonne humeur fait

(1) César du Crest, neveu de Mme de Genlis.

frissonner : ils devaient, cette année-là, voir leur aïeul mourir de douleur et leur père monter à l'échafaud !

A Léodgard Égalité
(en sa maison de la rue Saint-Honoré,
Section de la Butte des Moulins).
A Paris, France.
Au Palais-Royal (1).

Tournay, ce 2 janvier 1793, l'an 2 de la République.

« Je te fais cette lettre, frère et ami, pour à cette fin que tu sois instruit et suffisamment informé que, ce jourd'hui, il est parti de la ville et faubourgs de Tournay sur Escaut, vers les trois heures de relevée, un paquet duement plié, fisselé et préalablement remis à la voiture dite diligence qui est dans l'usage de se mettre en mouvement pour transporter en la ville et faubourgs de Paris-sur-Seine tous les hommes, femmes, chiens, doguins, chats angola, etc., qui sont dans l'intention de voir et admirer cet immense amas de pierres et de chair humaine, contenant deux gilets de coton rayé destinés, après avoir été taillés, coupés, cousus, rassemblés et doublés selon les us de cette vaste capitale de la République françoise, à couvrir, cacher et préserver du froid et de l'humidité le ventre de ton corps; je te souhaite, frère et ami, une bonne, heureuse et joyeuse année accompagnée d'autant d'autres qu'il te sera utile, agréable, commode, confortable, consolant et délicieux.

« Je t'embrasse sur toutes les oreilles.

« PHILIPPE ÉGALITÉ. »

Les deux lettres suivantes sont de Montpensier; la première fait honneur à son cœur :

De Tournay, le 7 janvier l'an 2 (1793).

« Je reçois à l'instant une lettre de toi, petit gueux; elle est d'une demi page encore bien tiraillée, elle ne vaut, non seulement pas le port qu'elle coûte, mais la peine d'y répondre, et tu te plains encore de ce que je ne t'écris pas. Tandis que je ne te dois pas une lettre, que plongé dans Tournay jusqu'au col, je n'ai pas la moindre nouvelle à te mander, tu es à Paris à la source de tout ce qu'il y a de plus intéressant, et tu m'écris

(1) Écrit d'une autre main que l'adresse.

quatre mots. *Conclusion : tu es un petit vaurien.* Maintenant, parlons d'autre chose. Je savois déjà la réforme de ce pauvre Buissard et cela me fait une peine abominable. Ma sœur écrit aujourd'hui à mon père pour tâcher qu'on le place auprès d'elle. Si cela ne se peut pas, nous verrons à lui faire une pension à nous deux, cela vaudroit mieux que de le prendre pour frotteur, place à laquelle je ne le crois nullement propre. Au reste, de toute manière nous ne laisserons pas ce pauvre homme sans pain, s'il avoit besoin de secours momentanés, je te prierois de lui avancer pour moi, je te les rembourserai sur le champ.

« Ant. Égalité. »

Ce 30 janvier, l'an 3 de la Liberté.
(De Valenciennes).

« Comment, M. l'Ondoyé (1), vous osez me reprocher de ne pas vous avoir envoyé de cravates, tandis que le lendemain de mon arrivée, je vous en ai envoyé deux, toutes deux charmantes, l'une de soie, l'autre de mousseline, l'une m'a coûté 7 l. et l'autre 4, selon que nous en étions convenus; elles étoient empaquetées avec le galoubet. « A. Philippe. »

VIII

Simples, francs, directs, tels, par leur correspondance, nous apparaissent les fils de Philippe Égalité. La foi robuste de la jeunesse, leur sensibilité, leur tendresse naturelles n'ont point été étouffées par l'éducation dogmatique qu'ils avaient reçue. Mais celle à qui il appartenait de jouir de ces dons en a été frustrée; loin d'elle, ils s'épanouissaient dans des régions où la fille du Duc de Penthièvre ne prévoyait que des malheurs et des hontes.

Pour retenir, reprendre ces charmans enfans, qui donnent à une autre le nom de mère, elle heurte, déchire son cœur à une volonté implacable. En vain a-t-elle dit à son mari : « J'espérais que nous apprendrions ensemble à connaître nos enfans, à nous en faire aimer. » Ses enfans ne la connaissent pas, ils ne l'aiment pas... Il ne lui reste plus qu'à se tourner vers eux qui se détournent d'elle, il faut les conquérir. Conquérir ses enfans! Suprême et navrante entreprise dans laquelle Marie-Adélaïde, épouse modèle, va se montrer mère incomparable.

(1) Beaujolais n'avait pas encore été baptisé.

Quelle femme, au plus profond d'elle-même, ne sentira passer un frisson devant ces cris de douleur, ces appels, ce désespéré manège de séduction féminine qui, en ces circonstances, prend une grandeur sublime. Pour faire le siège de ces cœurs ravis, elle pleure comme une mère, sourit comme une amante, badine comme un enfant. Prodigieuse et touchante stratégie! Elle n'omet que les reproches, car elle ne fera pas les enfans juges de leur père.

Avec l'aîné, le Duc de Chartres, presque un homme lorsqu'il quitte le Palais-Royal pour l'armée, elle se fait l'amie compréhensive et indulgente. Qu'il lui confie sans crainte ses premières émotions, les troubles qui l'assaillent dans cet âge indécis; sa délicatesse de femme, sa tendresse de mère trouveront les conseils, les encouragemens pour maintenir l'adolescent pur, scrupuleux et religieux, mais de sang ardent, dans la voie que sa volonté lui a déjà tracée.

La vie sentimentale de Louis-Philippe à dix-huit ans, la chasteté qu'il observe et que nous révèlent ses lettres, feraient sans doute sourire bien des jeunes gens de cet âge. Mais c'est peut-être là le seul point où l'éducation de Mme de Genlis soit invulnérable. Au milieu du relâchement général des principes et des mœurs, elle sut garder ses élèves dans un parfait état de pureté.

Il est intéressant de constater dans les lettres de Marie-Adélaïde le terrain gagné depuis le jour de la séparation dont son fils la rend responsable, jusqu'à celui où elle arrive bien près du but.

« Il n'y a pas de réponse à faire à votre lettre, mon enfant, aussi ai-je laissé partir votre courrier sans lui en donner une. Que vous dirai-je d'ailleurs? Que je suis malheureuse, que je suis très souffrante, vous ne l'ignorés pas, mais vous vous y êtes montré bien indifférent, car mes enfans sont les seuls qui n'ont pas seulement envoyé scavoir de mes nouvelles, les personnes que je connaissois le moins m'ont donné cette marque d'intérêt; cette différence m'a été au cœur. Je vous ai mandé à tous que j'étois dans un état affreux, pas un de vous ne m'a témoigné la moindre sensibilité à cet égard. Tous vos sentimens, toutes vos pensées avoient un autre objet que moi. Ah! mes enfans, que j'ai besoin de me flatter que les heureux germes que vous aviés annoncé dans votre première enfance ne

sont qu'étouffés et qu'un jour l'amour et le devoir vous porteront à rendre à la meilleure des mères ce qu'elle auroit droit d'attendre de vous. »

Voici ce que le Duc de Chartres, alors colonel de dragons, écrivait à sa mère et quelles étaient les réponses qu'il en recevait :

Paris, ce 3 avril 1792.

« Je n'ai pas répondu hier sur le champ à la lettre de ma chère maman dont j'ai été vivement touché, je partois dans ce moment pour le Raincy avec mon père; ce qui a fait que j'attendois la réponse de maman, c'est que je connaissois la bonté qu'elle a ordinairement de nous répondre exactement, cependant je comptois toujours lui écrire aujourd'hui dans tous les cas; ce dont je désirois parler à ma chère maman ne concerne que moi, et je puis par conséquent le confier à la poste; ce qui faisoit que j'éprouvois de l'embarras à en parler, c'est que c'est une de ces choses sur lesquelles on ne peut s'expliquer nettement et clairement, mais puisque maman m'a permis de lui tout dire, je vais le faire. Depuis longtemps je désirois vous entretenir de mes mœurs, je souhaitois vivement que vous connaissiés entièrement ma conduite, elles sont, j'ose le dire, aussi pures sous tous les rapports qu'il est possible qu'elles le soient, elles sont intactes. On m'a d'ailleurs trop inspiré trop de principes de religion, ils sont trop bien gravés dans mon cœur, pour que je m'en écarte jamais. Je ne vous cacherai pas non plus que je n'ai pas pu réussir à me conserver pur sans combat, sans souffrance, ma santé même en est quelquefois altérée, mais n'importe. Je souffrirai patiemment toutes les peines que Dieu m'enverra jusqu'à ce qu'il me soit permis d'être heureux légitimement, et quelque grandes que soient les tentations qui m'entourent, maman peut être sûre que j'en triompherai, car j'aimerois mieux mourir que de manquer de mœurs et à ce que je dois à la religion.

« Je vous ai ouvert mon cœur, je ne vous ai rien caché, j'espère que ma chère maman gardera tout ceci pour elle, cependant si mon grand-père avoit quelques doutes sur la pureté de mes mœurs, je serois trop fâché qu'il les conservât pour ne pas prier maman de vouloir bien les dissiper. Je vous demande pardon de tous ces détails, je n'y suis entré que parce que j'ai cru que vous seriès bien aise de les connoître. « L. P. »

La réponse ne se fait pas attendre :

Ce 7 avril (1792).

« Non seulement, mon cher enfant, je vous ai permis de me tout dire, mais ainsi que je vous l'ai répété souvent, j'ai désiré et désire bien vivement votre entière confiance sur tous les points; ah ! croyés en le cœur de votre mère, partager vos peines, votre bonheur, est pour elle le premier des besoins !

« Je sens comme je le dois le prix de la confidence que vous me faites, et vous aviés bien raison de croire qu'elle seroit pour moi le principe de réflexions bien satisfaisantes, car de vous voir attaché à vos principes de religion, à la pureté de vos mœurs, est une consolation bien grande pour moi; mais, cher enfant, je suis bien tourmentée de ce que vous souffrés, et tout ce que je puis vous dire à cet égard, votre propre cœur vous l'a dit déjà : vous avés éprouvé combien la pratique de la vertu a de la douceur, car les sacrifices les plus pénibles dans le moment, deviennent pour une âme honnête une source de bonheur bien véritable ; que le suffrage de votre mère, joint à tous ces motifs, vous affermissent dans vos résolutions, et évités autant que possible toutes les occasions qui pourroient vous exposer à des combats dont votre santé souffriroit; cette idée est bien cruelle pour moi, et je vous prie, cher enfant, de parler à M. Couad en qui je scai que vous avés confiance; on ne peut rien ajouter à la sobriété de votre régime, mais il me semble que beaucoup d'exercice vous seroit bon, enfin il pourra vous donner des conseils que je vous demande instamment de suivre; je ne pourrois supporter des inquiétudes qui porteroient sur votre conservation.

« Nous soumettre aux peines que Dieu nous envoye, mon cher enfant, est un devoir qui porte avec lui sa récompense, j'ai tasché toute ma vie de le mettre en pratique, j'en ai eu souvent bien besoin, et je m'en suis toujours bien trouvé. Je vois avec joie que vous possédés cette vertu qui est bien nécessaire dans le courant de la vie.

« Puissiés-vous, mon cher enfant, n'estre dans le cas d'en faire usage que le moins possible ! Voilà le vœu de votre tendre mère, de votre meilleure amie, qui pense à vous sans cesse et dont la vie entière sera consacrée à vous prouver toute sa tendresse, vous ne pourrés juger de toute son étendue, cher enfant, que lorsque vous connaitrés parfaitement le cœur et le

caractère de celle qui vous a donné le jour; cette époque sera celle qui nous assurera à l'un et à l'autre les satisfactions les plus douces et les plus propres à faire notre bonheur mutuel. »

Dans ces épanchemens d'une douceur si nouvelle, Marie-Adélaïde ne se borne point à dire à son fils : « Voilà mes sentimens, voilà mon cœur; » dans un héroïque sacrifice de ses opinions, elle va jusqu'à lui laisser entendre que ces opinions ne sont pas telles qu'il les suppose, qu'elles ne sont pas intransigeantes au point de ne pas s'accorder par quelque côté avec celles de son fils :

« Je t'ai demandé ta confiance, cher enfant, tu me l'as promise, et de ton exactitude à remplir cet engagement dépendra mon bonheur. Tu peux à ton tour compter sur la mienne, elle sera entière, et j'espère trouver dans mon fils l'ami le plus sûr, le plus vrai, comme tu trouveras toujours dans ta mère l'amie la plus tendre et la plus occupée de tout ce qui pourra te rendre heureux... Jusqu'ici, tu ne m'as connue que par ma tendresse, je veux que tu me connaisse par mon caractère, par mes opinions. J'aime avec *vivacité* et abandon. Je suis affligée et malheureuse quand je ne suis pas aimée de même, et la moindre réserve de la part des personnes que je chéris me blesse profondément. Une marque de confiance, au contraire, porte la joie dans mon cœur. Tu es jeune, mon cher ami, tu feras des étourderies, cela ne peut pas ne pas être, ce que je te demande, c'est d'en faire toujours l'aveu à ta mère, qui sera ton meilleur avocat auprès de toi-même... Ce que je viens de te dire te prouvera que je tiens infiniment à mes amis et aux personnes qui m'ont toujours témoigné de l'attachement.

» Je suis charmée que tu aimes la Constitution qui s'établit, puisque c'est celle sous laquelle tu es destiné à vivre, les bases sur lesquelles elle s'établit sont bonnes et solides, et j'espère qu'elles feront le bonheur de la France. Tu vois qu'il n'y a de différence entre nous que celles que l'âge et des positions différentes doivent nécessairement aporter. Mes opinions sont moins vives, plus réfléchies. D'ailleurs, mon cher père est rendu malheureux par cette révolution; il est privé du seul bonheur qu'il connût, de celui de faire du bien. Il se soumet à tout et donne l'exemple de l'obéissance aux nouvelles lois, mais je sais qu'il

est tourmenté à l'excès et je t'avoue que cela me donne souvent de l'humeur contre la révolution... Ce que je te prêcherai toujours, c'est la modération; crois, comme je te le disais, il y a quelque temps, que c'est le cachet d'un bon esprit... »

IX

Chacune des lettres de la Duchesse d'Orléans à Beaujolais, son dernier-né, est un battement de son cœur. De cette source sacrée, il faut laisser couler l'eau pure sans qu'une parole étrangère ne la vienne altérer.

Marie-Adélaïde, chargeant un jour Chartres et Montpensier d'embrasser pour elle leur frère, doutait qu'ils le pussent faire assez tendrement : « Il faudrait pour cela donner son cœur, » disait-elle.

De même, pensera-t-on que, pour oser un commentaire de telles lettres, il faudrait aller le prendre, ce cœur, à la hauteur inaccessible où l'ont placé son amour et sa douleur...

Beaujolais n'avait que deux ans quand il quitta le Palais-Royal pour être mis entre les mains de Mme de Genlis. Un matin de juin 1781, joli, de bonne humeur, volontaire et capricieux, l'enfant, à peine détaché de sa mère, entre à Bellechasse où va commencer son éducation. Il grandit sans que l'atmosphère d'école qui règne en ce lieu lui enlève sa fleur de spontanéité et de sensibilité; l'instinct qui le porte vers sa mère est rebelle à toute influence. Beaujolais sera l'unique consolation de la Duchesse. Elle répandra sur lui les trésors de son âme qu'elle met à l'unisson de celle de l'enfant. « Ah! ma tendresse pour toi est dans mon cœur à côté de ma douleur, — lui écrit-elle un jour, — et ces deux sentimens si profonds ne finiront qu'avec ma vie... »

Pour lui plaire, pour l'amuser, elle invente les plus touchantes puérilités.

Celui-là, du moins, les soins et les leçons de sa gouvernante peuvent orner son esprit, mais ils ne peuvent rien sur son cœur. Il restera toujours pour sa mère l'enfant aimant et bien-aimé.

La Duchesse ne doute pas que la force de ces sentimens ne désarme le sort qui lui rendra un jour, en toute propriété, ce bien précieux. « Ah! mon Beaujolois, lorsque le Ciel aura permis notre réunion, comme je te serrerai dans mes bras! »

Le Ciel ne la permit pas, cette réunion. Prisonnier à treize ans, ensuite proscrit, séparé de sa patrie par l'océan, le dernier fils de Philippe-Égalité ne rentra en Europe, en 1808, que pour mourir à Malte.

Marie-Adélaïde, lorsqu'elle écrivit les lettres qui suivent, ne devait jamais revoir son Beaujolais...

... « Tu scais bien, cher enfant, que tu ne peux pas me faire plus de plaisir qu'en me disant toujours tout ce que tu penses, ta confiance m'est nécessaire, et tout ce qui annonceroit la plus légère réserve blesseroit ma vive tendresse pour toi ; de ma part, tu peux être sûr de la plus exacte vérité, et si malheureusement je ne peux pas t'ouvrir mon âme entière, comme mon Beaujolois le peut et le doit dans tous les momens de sa vie à sa tendre mère, tu peux du moins, mon cher enfant, être bien sûr que je ne te dirai jamais que ce qui sera bien vrai.

« *Ce n'est point Mme de Châtellux qui me retient loin de toi,* c'est, hélas ! la nécessité la plus impérative.

« A vingt ans, cher enfant, la connaissance que tu as même dès à présent de ta mère ne t'auroit laissé aucun doute à cet égard, mais à ton âge on ne réfléchit guères, et si je te faisois un reproche, ce seroit d'avoir pu croire un moment que qui que ce fût l'emporta sur mon Beaujolois dans mon cœur. Ah ! sois sûr, cher enfant, que ce n'est pas ma *foiblesse coupable* qui m'empêche de voler dans tes bras, c'est je te le répète, une *bien cruelle nécessité*, il le faut bien, puisque depuis un an je suis séparée de toi, ce qui est (tu le sens toi-même, cher enfant) la plus dure et la plus forte épreuve à laquelle je pouvois être condamnée, c'est celle qui pèse le plus sur mon cœur qui est rempli de mes enfans, mais telle est ma destinée, et je suis réduite, pour ne pas mourir de désespoir, à chercher au moins à vivre d'espérances.

« Voilà cher enfant, comme je t'ai promis, l'exacte vérité, et sois sûr que je tiendrai dans toutes les occasions l'engagement que j'ai pris avec toi. Continue donc à m'écrire bien souvent et avec cette franchise si aimable qui m'est si chère et si précieuse.

« J'embrasse mon Beaujolois plus tendrement que je ne puis l'exprimer, et je donnerois bien des années de ma vie pour que ce ne fût plus de loin.

« Je le répète, c'est une nécessité absolue qui m'a forcée de

quitter pour un tems le lieu qu'il habite, je serois morte si je n'avois pas eu recours à la tendresse de mon père.

« Ta petite lettre n'a pas le sens commun, mon cher petit Beaujolois, mais tu es excusable en quelque sorte parce que tu ne juges pas d'après ta propre expérience. Il m'a été sensible cependant de voir que tu ne me croyois pas, sois sûr que l'amour d'une mère pour ses enfans devance bien le moment où ils ont l'âge de raison, et la tienne t'a chéri avec la plus vive tendresse dès l'instant où tu as vu le jour; ainsi, elle pouroit avec raison te dire qu'elle avoit aimé la première. Si tu avois eu la prétention de m'aimer plus que je t'aime, elle n'auroit pas été fondée, mais mon cœur en eût été attendri, soit sûr qu'il est bien à toi... »

Ce 9 avril matin.

« Tu es un petit coquin, mon Beaujolois, tu fais tout ce que tu peux pour me tourner la tête et tu y réussis complettement. Tes lettres sont charmantes, et j'ai toujours le besoin d'y répondre sur le champ.

« La personne que *tu aimes de tout ton cœur* (qui t'aime bien de même) *et qui demeure à Anet chés son père*, attend avec impatience la boëte que tu lui destines, et son plaisir sera bien augmenté s'il y a dessus un petit portrait, enfin elle désire dans cette occasion à être traitée comme *ta vache*, tu as bien fait de lui parler de moi, mon cher enfant, et en tout je te donne carte blanche, car tu ne te tromperas pas sur les personnes qui méritent des témoignages d'intérêt de ma part, et tu scai que le premier des droits qu'elles peuvent y avoir acquis est d'aimer mon Beaujolois... Quel beau tems, mon cher enfant, que je voudrois te tenir à Anet! *Tu me manques toujours, à tous les instans, dans toutes les occasions; mes peines, tu les adoucierois, mes satisfactions (si j'en avois) seroient doublées par ta présence;* mais il faut attendre ce bonheur du tems.

« Adieu, cher enfant, je t'embrasse plus tendrement que je ne puis l'exprimer et je dirai comme toi si j'en avois la prétention : *J'y perdrois bien mon tems, assurément.* »

Ce 16.

« J'imagine, cher enfant, que tu recevras deux lettres à la fois, Montpensier et Chartres te l'auront dit, et ils se seront acquittés de toutes mes comissions pour mon Beaujolois, je leur

ai bien recommandé de l'embrasser pour moi le plus tendrement possible, mais ce ne pourra jamais être aussi tendrement que si c'étoit moi-même, car il faudroit pour cela donner mon cœur, celui d'une mère, et d'une mère aussi aimante que la tienne, ne ressemble à nul autre, quelque sensible qu'il soit, mais celui de mon Beaujolois y répond bien parfaitement et ils s'entendent toujours de même, car le tien si jeune encore a déjà été éprouvé, et ma consolation la plus chère est de voir que l'absence, et une absence bien longue, n'a pu affoiblir les sentimens de mon Beaujolois pour moi.

« J'ai eu besoin de te remercier sur le champ de ta charmante lettre du 10 et 11, je vais nettement y répondre, mes journées ne sont pas arrangées comme les tiennes, mais quoique l'heure de la promenade soit difficile à mettre d'accord avec la vie que nous menons, je tascherai de la prendre le plus souvent possible; quand je déjeune c'est sur les dix heures, dix heures et demie, mais nous ne dinons guères que vers deux heures, et nous soupons à dix. C'est l'après midi que nous sortons, soit en voiture, soit à pied, et quand j'en ai la possibilité et la force, je tasche encore de faire une petite promenade, et ce qui m'y décide souvent, c'est la pensée que je remplis le désir de mon Beaujolois en faisant un exercice qui m'est recomandé par mon médecin, mais je ne cacherai pas que, quoique j'ai beaucoup de confiance en lui, il a infiniment moins de crédit sur mon esprit que mon Beaujolois, dont j'aimerois toujours avant tout à suivre les ordonnances.

« Mendes moi à quelle heure tu peux faire les petits ouvrages que tu fais pour moi, et je la prendrai pour travailler pour mon Beaujolois. Tu me diras ce que tu veux que je te fasse.

« Je pourrai te broder un gilet moucheté dans le genre de celui que j'ai vu à Montpensier, ou telles autres choses qui te feroient plaisir...

« Je me suis réjouie du plaisir que tu avois eu au Rainsi; je ne me fesois pas une idée qu'on pût y faire une pêche aussi considérable, à la manière dont vous vous y êtes conduits tous les trois, vous auriés bien pu vous trouver dans les filets avec ces Messieurs.

« Quand je pense qu'un trajet de quelques heures me réuniroit à mon Beaujolois, j'avoue que notre séparation m'est encore plus pénible, mais quand je me dis que si l'espace qui est entre

nous étoit plus considérable, je ne recevrois pas de lettres écrites de la veille, je sens que mes maux seroient encore aggravés si Paris étoit plus loin d'Anet...

« Comment t'exprimerai-je, mon Beaujolois, ce que j'ai éprouvé à la lecture de ta petite lettre si touchante, si aimable! J'ai fondu en larmes, et j'ai senti tout à la fois le bonheur d'avoir un enfant qui me chérit aussi tendrement, et le malheur affreux d'en être séparée depuis si longtemps. Ah mon Beaujolois, lorsque le Ciel aura permis notre réunion, comme je te serrerai dans mes bras, contre mon cœur! Sois bien sûr, cher enfant, qu'il n'y a pas de jour, d'instant, où je ne pense à toi, et où je ne sois cruellement affectée de notre séparation. Hélas, je les avois partagées avec mon Beaujolois, ces espérances que nous avons eues de nous revoir, de nous embrasser, elles ont été bien cruellement déçues, et je crois, cher enfant, que tu en a été bien affligé, mais j'en étois sûre et, quoique je donnasse tout au monde pour éviter à mon Beaujolois la plus légère peine, je ne pouvois pas, dans ces occasions, ne pas désirer que tu partageasses ma douleur.

« Tes frères sont allés se coucher, et je profite de ce moment pour écrire à mon Beaujolois, mais ce n'est point une réponse à cette lettre que j'ai déjà relue tant de fois et que je relirai tant de fois encore, j'ai mille choses à te dire, et il me faut plus de tems pour cela que je n'en ai ce soir, le plus pressé est de remercier mon Beaujolois, mon enfant si tendrement chéri, et de lui répéter que je l'aime bien plus que ma vie. »

Ce 10 au matin (1792).

... « Je ne veux pas, cher enfant, que tu me dises ton secret, quoique j'ai bien envie de le scavoir, mais il doit me suffire de penser que mon Beaujolois s'occupe pour moi, et j'attendrai la surprise charmante qu'il me prépare. Il faut convenir, cependant, qu'il fait bien tout ce qu'il faut pour exciter ma curiosité, car il m'écrit sans cesse que cet ouvrage est très lassant à faire, mais qu'une fois fait, ce sera on ne peut plus solide, enfin tout ce qui peut retenir le plus mon extrême curiosité.

« De tout cela on peut conclure que mon petit Beaujolois est un petit espiègle bien aimable, mais il y a longtemps que je m'en suis aperçu.

« Ton petit dessin est vraiment fort joli et m'a paru bien fait.

« Je rechercherai ta lettre où tu me parles de l'arrangement de tes journées, tu scai que je n'en égare aucune, et que j'ai une bien jolie petite cassette pour les serrer.

« Je t'envoie un billet pour une lotterie, dont peut-être Montpensier t'aura parlé, il est très à même de te faire toutes les explications que tu pourrois désirer, elles te prouveront que cette maison offre tous les genres de ressources réunies, et que nous pourrons même, si nous gagnons, établir une petite manufacture... »

Ce 26 (1792).

« J'ai aujourd'huy une grosse voix qui te feroit rire, mon Beaujolois, mais quoique l'extinction soit diminuée, je suis toujours fort oppressée, et j'ai de la peine à parler, en tout je suis bien misérable...

« Adieu, cher enfant, que j'aime *si tant*, je t'embrasse de toute mon âme. »

Ce 14 (1792).

... « Je n'oublie pas tu aimes le tabac, et les querelles que je te faisois à ce sujet. Je consens, cependant, que tu en prennes, pouvu que ce ne soit que dans la boëte que je t'envoie et qu'elle contienne ta provision du mois... »

Ce 19 matin (1792).

« J'avais vu dans les papiers publics ce que tu me mandes (1). Dis-moi, comme tu n'as point de nom de baptême (2), comment il faut que je t'adresse.

« Je suis comme toi, cher enfant, je ne puis expliquer rien de ce qui a rapport à la correspondance de ta sœur avec nous ; mais je répète toujours la même chose : c'est que nous devons l'un et l'autre être sûrs de son cœur. Hélas ! ma ressource depuis longtemps est de le redire sans cesse.

« ... Je voudrois t'envoyer un joli anneau des miens (cheveux) envoie-moi la mesure de ton troisième doigt afin que, successivement, il puisse passer aux autres, car je me flatte que mon Beaujolois ne le quittera pas. Si tu aimes mieux mes cheveux sur autre chose, mande-le-moi. »

(1) Le décret interdisant le port des noms féodaux.
(2) Puisqu'il n'était qu'ondoyé.

Ce 11 matin (août 1792).

« Les nouvelles de Paris sont affreuses, mon cher enfant, je n'ai plus une goutte de sang dans les veines. Ma seule espérance est que tu auras couché au Rainsi. Quand cela ne seroit pas, tu ne courerois, j'ai bien besoin de me le dire, aucun danger, ton âge est ta sauvegarde, mais c'en seroit un véritable pour mon Beaujolois d'estre témoin de touttes les horreurs dont on parle.

« Donne-moi de tes nouvelles. Je ne vis pas. Comme le courrier de la malle a eu toutes les peines possibles à sortir de Paris, et qu'on n'y laisse entrer qui que ce soit, je n'envoie personne, mais suis dans des transses qu'il est impossible de rendre.

« Écris-moi bien vite, ne fût-ce qu'une ligne. »

Ce 12 matin (août 1792).

« Je te remercie, cher enfant, de ta longue lettre, je ne suis guères en état d'y répondre, mais je crois que je ne l'aurois pas pu du tout, si j'avois eu certitude que mon Beaujolois fût à Paris.

« Je frémis à la seule pensée de la rencontre que tu as été au moment de faire! C'est le Ciel qui a inspiré ces deux hommes auxquels j'ai de si grandes obligations. Je voudrois les connoître, hélas! sans eux tu serois tombé, sans t'en douter, sur ce rassemblement de piques. Que ton cœur doit avoir été déchiré, cher enfant, du triste spectacle que tu as eu sous les yeux! Le souvenir de ces testes, de tout ce que tu as vu dans cette horrible journée, ne s'effacera pas de ton esprit, mais je ne veux pas m'apesantir sur ce triste sujet, et rendre les impressions que tu as reçu encore plus profondes. Tu juges comment j'ai passé les heures qui se sont écoulées depuis les premières nouvelles jusqu'à celles qui m'ont appris que le calme commençoit un peu à se rétablir. Puisse-t'-il durer!

« Adieu mon Beaujolois, mon cher enfant, je t'aime, je te chéris et je t'embrasse de toute mon âme. »

Ce 6 matin (1792).

» Mon Dieu, mon Beaujolois, que l'article de ta lettre qui a rapport à ce décret de bannissement me fait de mal! Quelles cruelles supositions! Je scai bien où mon Beaujolois seroit toujours bien, c'est dans les bras de sa tendre mère, mais, hélas!

cher enfant, ce bonheur qu'elle achèteroit au prix de son sang, lui est refusé, le sort ne lui sera pas toujours aussi contraire, il faut l'espérer, sa tendresse obtiendra enfin la récompense qu'elle mérite, elle se verra entourée de ses enfans qui lui sont si chers, le bonheur adoucira bien des peines et ils en seront heureux eux-mêmes. Voilà, cher enfant, ce que j'ai besoin de me répéter sans cesse pour ne pas succomber aux tourmens que j'éprouve; une bonne conscience et l'espérance sont des appuis bien nécessaires, surtout dans le malheur.

« Adieu, cher enfant, je t'embrasse mille et mille fois, l'ami que j'ai auprès de mon Beaujolois (son cœur) lui dira combien c'est tendrement. »

« Voici une lettre pour ta sœur, cher enfant, tu la lui remettras toi même si tu veux... quoique je ne reçoive pas le plus foible témoignage du souvenir de cette pauvre petite, je n'ai pu résister au besoin de lui écrire, surtout depuis l'arrivée de ta lettre d'hier qui me donne une véritable inquiétude.

« Mon Dieu, il seroit bien affreux que la sévérité d'une loi portât sur notre pauvre petite qui est dans l'âge où on ne peut avoir de volonté; j'espère, mon Beaujolois, que la décision nous sera favorable; hélas! si cela pouvoit ne pas estre, mon cœur en seroit déchiré, pour toi, pour elle, pour moi, car enfin un temps viendra (et j'ai besoin de me flatter qu'il n'est pas si éloigné) où je pourrai serrer dans mes bras mes chers enfans. »

Ce mardi (5 mars 1793).

« Ah! quel malheur (1), mon Beaujolois, jamais, jamais je ne pourrai m'en consoler ni pour mes enfans, ni pour moi, mais on partage ma douleur et ta lettre a porté quelque adoucissement dans mon cœur déchiré. Écris-moi sans cesse, mon Beaujolois, ah! si j'existe encore, c'est toi, c'est mes enfans qui me retiennent à la vie. Je t'embrasse, cher, cher enfant. Aime et plains ta malheureuse mère.

» Tu auras de mes nouvelles souvent, bien souvent. »

(1) Il s'agit de la mort du Duc de Penthièvre.

A Monsieur Alphonse Léodgard Égalité.

Ce 5 matin.

« Tu entendras dire, si cher enfant, que je suis en arrestation.

« N'aies aucune inquiétude et sois bien tranquille. Je t'embrasse de toute mon âme. »

Ce 8, à une heure après midi.

« Ne sois pas inquiet, mon cher enfant, et tâche de me donner des nouvelles de toi et de tout ce qui nous est cher.

« Je t'embrasse, mon si bien aimé et si chéri enfant. »

X

« Madame la Duchesse d'Orléans,— a dit Mme de Genlis,— était froide et ne savait pas l'orthographe. J'écrivais moi-même toutes ses lettres qu'elle copiait ensuite de son écriture. » On sait maintenant ce que cachait la « froideur » de Madame d'Orléans. Quant à la seconde imputation, on ne met pas en doute que l'indiscret secrétaire n'ait été, par occasion, employé à tourner quelque banale lettre, quelque indifférent billet dans un style dont la correction n'était pas, d'ailleurs, toujours irréprochable.

La gouvernante écrivait avec une science acquise et sans cesse surveillée ; la fille du Duc de Penthièvre laissait entendre sa pensée dans un insouci complet de la forme, commun à cette époque, et à laquelle suppléaient, avec un rare bonheur, souvent, les qualités de l'esprit et de la race.

Peu de temps après que, soit lassitude, crainte ou déception, le farouche dévouement de Mme de Genlis se fut lassé, une autre barrière s'élève entre la mère et les enfans. Les deux derniers billets de Marie-Adélaïde courts et déchirans, furent écrits au seuil d'une prison.

La princesse avait été mise en arrestation pendant qu'elle était plongée dans le deuil que lui causait la mort de son père succombant sous le poids de tant de calamités et de honte.

Et cependant, à l'heure où l'abîme était creusé à jamais, moins de deux mois après l'exécution de Louis XVI, Madame

d'Orléans reçoit cette dernière preuve de l'inconscience qu'elle a déjà observée en Philippe :

Paris, 6 mars 1793.

« Mon fils vient de m'apprendre que vous lui annoncez que j'ai perdu mon beau-père. Il ne tient pas à moi de vous donner toutes les consolations que vous pouvez désirer.

« Je vous offre toutes celles dont je puis disposer dans ce moment. Raprochez-vous de nous. Il nous sera bien doux à mon fils et à moi d'adoucir vos peines, s'il est possible. Je crois vous connoître assez pour être sûr que vous ne vous seriez jamais éloignée de vos enfans et de moi, si vous n'aviez suivi que les mouvemens de votre cœur. N'écoutez que lui et cédez aux instances que je vous fais. »

La sécheresse protocolaire du billet que Philippe reçut directement de sa femme à ce sujet ne put lui laisser aucune espérance de voir se reconstituer le foyer détruit :

7 mars 1793.

« J'ai reçu votre lettre. Je suis on ne peut plus touchée de la part que vous prenez à ma douleur. J'ai expédié ce matin un courrier pour charger M. Villot, qui étoit attaché à mon père, de vous annoncer la perte affreuse que je viens de faire et qui m'accable.

« L. M. A. de Bourbon. »

Éloigné de ses enfans, séparé à jamais de sa femme, abandonné de son parti auquel il vient de donner pourtant le plus terrifiant des gages, Philippe a réalisé la prédiction qui terminait la dernière lettre à lui adressée par l'infortunée Princesse de Lamballe.

Ce jeudy, 3 septembre (1791).

« Les circonstances, mon frère, relatives à vos affaires avec ma belle-sœur, ne me permettent pas de vous recevoir. Je suis fâchée que vous preniez la peine de venir à ma porte et qu'elle vous fût fermée, et j'ai cru devoir vous en prévenir. Vous avez rejetté mon conseil ; malheureusement, vous avez porté les choses au point que nous ne pouvons plus nous voir.

Adieu, mon frère, je souhaite que vous puissiez être heureux après avoir fait le malheur de toute votre famille.

« M. L. P. de Savoye. »

XI

S'il est difficile de déterminer la part directe de Mme de Genlis dans la vie politique du Duc d'Orléans, on ne saurait plus méconnaître celle qu'elle prit dans sa vie domestique ; cette part s'aggrave de cela, qu'étant donné le caractère de Philippe, ces deux vies ne pouvaient, sans danger, être séparées.

Trop justement, la Duchesse d'Orléans eût pu appliquer, à l'égard de son mari, ce mot de la gouvernante sur l'influence présumée de Mme de Chastellux : « Avant de la connaître, Madame d'Orléans adorait et chérissait tout ce qu'elle devait aimer, et maintenant... »

Maintenant, par la faute de Mme de Genlis, il n'existait plus de famille au Palais-Royal ; et c'est alors que la Révolution y entra...

La gouvernante fut-elle, du moins, l'éducatrice modèle que croyait reconnaître Philippe ? Tous ses efforts, il faut l'avouer, tendirent vers ce but. Si là s'était borné son rôle, sans qu'il usurpât sur celui de la mère, on peut avancer que les enfans de Philippe-Égalité eussent été remarquablement élevés. De leur gouvernante, ils auraient acquis ce qui convenait pour vivre pratiquement dans des temps nouveaux, de leur mère, ce qui est indispensable pour vivre noblement dans tous les temps.

Toutefois, discuter la qualité de l'éducation que dispensa Mme de Genlis est hors de notre sujet. Seul le droit souverain qu'elle s'arrogea dans cette tâche doit être ici mis en cause.

En ce qui concerne les griefs de l'épouse, nous ne nous montrerons pas plus sévères que la Duchesse d'Orléans elle-même : n'a-t-elle pas écrit à son mari : « Si Mme de Sillery avoit été honneste, elle m'auroit répondu qu'elle me rendoit mes enfans... tout auroit été dit, et j'aurois été à ses pieds... »

Quels qu'aient été les jugemens sur ce point délicat, la vie sentimentale de Mme de Genlis, exempte, en somme, de scandale, n'eût relevé que de sa conscience ; mais elle ne rendit pas à la Duchesse d'Orléans ses enfans, et c'est en cela que Mme de Genlis ne fut pas « honneste. »

G. du Boscq de Beaumont et M. Bernos.

LA JEUNESSE MIRACULEUSE

Sous ce titre *Miracle de la jeunesse* et sous la signature Agathon, je trouve dans un journal très répandu, entre autres pensées considérables, la déclaration suivante : « La jeunesse française sent obscurément qu'elle verra de grandes choses, que de grandes choses se feront par elle. Et son optimisme patriotique, sa confiance, elle les a imposés à tous, avec une force invincible. Bien plus, elle a réagi sur ceux-là mêmes qu'avait séduits jadis l'illusion humanitaire. Avoir redonné à ses aînés le sens des réalités françaises, c'est ce qu'on pourrait appeler le miracle de la jeunesse. »

Cela m'a donné le désir de lire le dernier livre du même Agathon qui est intitulé: *Les jeunes gens d'aujourd'hui* (et, comme on le verra, il faudrait ajouter : de demain). C'est une enquête faite sur l'état d'esprit et l'état d'âme de la jeunesse contemporaine, suivie d'une contre-enquête qui a consisté à demander à d'autres jeunes gens et à quelques vieillards : « Que pensez-vous de notre enquête ? » et qui forme ainsi un supplément à l'enquête elle-même; et cela n'est point du tout d'une mauvaise méthode.

Cette enquête est fort intéressante. Elle a quelques défauts. Le premier, inévitable, est que ces sortes de recueils d'opinions ne laissent jamais tout à fait de prendre, à certains momens, l'aspect de sottisiers. On réunit trop d'avis pour que parmi eux ne se glissent pas quelques bizarreries singulières, pensées peu méditées, ou coupées de ce qui en atténuerait l'étrangeté.

On cite ici quelqu'un qui dit : « Soyons d'abord des vivans... Ne heurtons pas la vie, laissons-nous faire par elle. » Ce fatalisme est bien surprenant chez des Occidentaux et des mo-

dernes. Ce serait la devise de ceux qui *non eunt, sed feruntur.* Voilà un propos qu'il fallait, ou expliquer, ou faire expliquer par son auteur, ou laisser sur le vert.

Un des jeunes gens enquêtés nous confie qu'il a quitté Gœthe pour Racine et Mallarmé, Tolstoï pour Balzac et Stendhal, et le rapport, — qui seul serait intéressant, — entre Racine et Mallarmé échappe un peu ; et le rapport entre l'épicurien Stendhal et l'autoritaire Balzac n'apparaît pas de manière à montrer la logique intérieure de celui qui nous fait cette confidence ; et dès lors, que nous importe ?

Un autre dit : « Le sens du divin est une forme supérieure du sens du réel. » Je ne dis pas non. Je ne crois pas ; mais je ne dis pas non ; mais encore faudrait-il expliquer cela et, en cherchant consciencieusement, je n'en vois nulle part, dans le contexte, aucune explication.

Agathon a maintenu dans son livre cette pensée d'un tout jeune homme qu'il avait inscrite dans un journal et qui avait provoqué une douce hilarité : « Ah ! Rousseau, tu n'as jamais parlé de cela, la Patrie ! » — Pourquoi, quand on fait une enquête, paraître s'attacher à mettre en lumière l'ignorance divertissante des enquêtés ?

Un autre jeune homme nous dit, en parlant du même Rousseau : « Son système d'éducation me répugne... » Eh bien ! il est dégoûté. « Sa morale me blesse... » On peut ne pas contresigner la morale de Rousseau, mais en être blessé, c'est trouver blessante la morale de l'Évangile, ce qui est un peu paradoxal. « Sa façon d'aimer me convient, mais je l'ai reçue d'autres que lui. » Et l'on s'étonne que la seule chose de Rousseau qui soit décidément détestable et lamentable soit précisément la seule... Tout cela est bien peu mûr.

Un autre jeune homme, très partisan des sports, s'échauffe particulièrement sur la boxe et en fait ainsi l'apologie : « Elle nous enseigna le courage et le sang-froid ; elle nous apprit à souffrir, à encaisser, à réserver nos forces, à deviner dans les yeux de l'autre la défaillance fatale ; elle nous rédonna enfin *le goût du sang* (c'est lui qui souligne). »

Le livre est tout plein ou de ces assertions baroques sans démonstration ou de ces outrances. Cela compromet un peu la thèse que l'on veut soutenir, à savoir que la jeunesse de 1913 est miraculeuse.

***

Un autre défaut, inévitable aussi dans ce genre d'enquêtes, ce sont entre les enquêtes des divergences qui sont telles, nécessairement, que le lecteur, le livre fini, sait tout, peut-être, excepté ce que c'est que la jeunesse actuelle. A faire un sommaire des opinions émises, on trouverait que la jeunesse actuelle est anti-intellectualiste et met l'intelligence au-dessus de tout; qu'elle est « militaire » et qu'elle est « mystique; » qu'elle est sanguinaire et « idéaliste; » qu'elle est merveilleusement désintéressée et qu'elle ne songe qu'aux belles places dans l'administration et dans les banques. On perd pied un peu dans ce labyrinthe et dans ces sables mouvans; on est fort intéressé précisément par ces conflits d'idées et de tendances; mais pour ce qui est d'avoir devant soi ce que l'auteur a promis, le visage émerveillé de la jeunesse miraculeuse, non; on ne l'a qu'un peu trouble; et l'on se dit : « Pour savoir ce qu'ils sont, j'attendrai qu'ils s'accordent. »

***

Ils ont pourtant un point commun, c'est le mépris immensurable de la génération qui les précède. Jamais, — sans en souffrir du reste, — je ne me suis senti si méprisé. Jamais le mépris des enfans pour les pères, phénomène continuel d'ailleurs et peut-être nécessaire, et je me suis parfois expliqué là-dessus, n'a été ni poussé plus loin ni exprimé avec plus de cordialité. Les pères de ces jeunes gens ont été, selon eux, désespérés, abandonnés, lâches, inertes devant l'œuvre à accomplir, effroyalement neburasthéniques, pessimistes, antipatriotes, en un mot des énervés de Jumièges; et pour leur redonner l'énergie il faut un miracle, dont est capable, du reste, et c'est ce qui rassure, la jeunesse d'aujourd'hui.

Je m'étonne d'abord que des jeunes gens qui sont traditionnistes, et ceux que nous présente Agathon me paraissent l'être tous, aient pour premier geste traditionniste de casser la planche entre leurs pères et eux et de déclarer à leurs aînés : « Nous ne vous devons absolument rien. » C'est un geste de révolutionnaires et non de traditionnistes; c'est un geste de 1789 et non de 1913.

Comme ces messieurs me répondront sans doute qu'ils vont

chercher la tradition par delà la tradition et que, par delà le bourbier de 1870-1900, ils vont trouver le terrain ferme de 1860, ou de 1825 ou de 1792 ou de 1640, je passe.

Mais, vraiment, leur dégoût à l'égard des générations de 1870-1890 et de 1890-1910, car ils les englobent, me paraît justifié, certes, car toutes les générations peuvent être méprisées, mais justifié insuffisamment.

Parce que quelques « penseurs » vers 1880 ont signalé la fameuse *antinomie de la pensée et de l'action*, faut-il tant les lapider? Cette antinomie existe chez un certain nombre d'hommes, et il est juste dans cette mesure d'affirmer qu'elle existe; elle est surtout, non essentielle, mais imposée par nos institutions politiques qui interdisent le plus souvent aux penseurs l'accès à l'action et les forcent à penser tout le temps; mais encore elle se résout assez facilement par ceci, *et* que l'intellectuel lui-même arrive assez souvent à forcer les portes du domaine de l'action, *et* que les hommes d'action, le plus souvent, mettent dans l'action les idées précisément qu'ils ont empruntées aux penseurs, d'où suit que le penseur aurait mauvaise grâce à se plaindre. Et pour avoir signalé cette sorte de division du travail, non, je ne pense pas que les trois ou quatre philosophes de 1880 dont je parlais soient de très grands misérables.

Reproche plus grave : nous avons été des antipatriotes. De quoi ces jeunes gens donnent trois ou quatre exemples. Parce que M. Rémy de Gourmont a écrit en 1891, dans une revue alors obscure, et qui tirait des coups de pistolet pour cesser de l'être : « Je ne donnerais pas en échange de ces terres oubliées (l'Alsace-Lorraine) ni le petit doigt de ma main droite... ni le petit doigt de ma main gauche... Il me paraît qu'elle a assez duré la plaisanterie des deux petites sœurs esclaves, agenouillées dans leurs crêpes au pied d'un poteau frontière, pleurant comme des génisses au lieu d'aller traire leurs vaches... Nous ne sommes pas patriotes; » — parce que Jules Renard a écrit : « J'espère que bientôt la guerre de 1870-1871 sera considérée comme un événement de moindre importance que l'apparition du *Cid* ou d'une fable de La Fontaine; » — parce qu'un professeur de philosophie resté sans gloire, et dont je ne crois pas que le retentissement ait été immense, M. Rauh, demandait à ses élèves « si le patriotisme est une idée raisonnable et s'il résiste à l'épreuve des faits; » — à cause de cela ces jeunes gens accusent

toute la génération de 1870-1890 et toute celle de 1890-1910 d'avoir été antipatriotes et se posent en inventeurs du patriotisme et s'écrient : « Le patriotisme date de nous; » n'oubliant que les Liard et les Lavisse et leur immense effort de quarante ans pour reconstituer tout l'enseignement en France; n'oubliant que *toute la reconstitution de l'armée nationale* et les cent mille efforts à la refaire et à la remettre à la hauteur de la plus forte des armées européennes; n'oubliant que les diplomates qui ont abouti à faire l'alliance russe et l'entente anglaise; et tout cela ne compte pas, puisque M. de Gourmont et Jules Renard... et, de 1870 à 1910, le patriotisme a attendu pour renaître Agathon et ses amis.

Je ne sais; mais cette vue me semble presque étroite.

D'autant plus qu'Agathon parlant en son nom entend le relèvement, quelquefois, de façon qui m'étonne. Il honnit Amiel et il préconise Stendhal : « Nulle trace d'amour, d'*amitié*, d'enthousiasme, *d'un sentiment humain* chez Amiel. » Cela est d'une digestion difficile; mais passons; Amiel n'a pas « visé à l'action, » donc il est au-dessous de tout et il n'est pas permis d'être un artiste en idées. Soit, passons; d'autant plus qu'Amiel n'était pas Français et que je ne sais pas ce que son nom vient faire dans ce réquisitoire.

Mais honnir Amiel et proposer Stendhal comme un professeur d'énergie, cela me paraît prodigieux. Stendhal, cet éternel voluptueux, cet éternel épicurien, cet éternel théoricien (et praticien, du reste) de la « chasse au bonheur, » toujours athée, toujours immoraliste, cynique souvent, le proposer comme modèle à la génération miraculeuse; je comprends si peu que je me fusse attendu plutôt à ce que l'on nous *reprochât* le culte (que du reste j'ai toujours trouvé ridicule) que notre génération a eu pour Stendhal.

« Le voilà, — j'attendais cela, — l'homme qui a énervé les énergies, débilité les courages, incliné les hommes vers la seule recherche de la volupté et que cet homme presque inconnu de son temps, oublié depuis, la génération de 1870-1880 l'ait ressuscité, c'est la marque même de sa dégradation et de sa misère morale! »

J'attendais cela. Point du tout. Amiel est un *énerveur* et Stendhal un tonifiant. Pourquoi (car l'auteur donne une raison)? Pourquoi? Parce qu'Amiel rêve et que Stendhal songe

toujours au réel, parce que : « la sensibilité d'Amiel s'exerce sur des chimères, et celle de Stendhal sur des objets réels, proches, concrets... tout est humain chez Stendhal. » Oui, certes, « humain, trop humain, » dirait Nietzsche : oui, certes, la sensibilité de Stendhal s'exerce sur le réel, si l'on peut écrire ainsi, mais sur un réel, volupté et ambition, que je ne croyais pas qui fût l'idéal d'une jeunesse si contemptrice de ses aînés.

De même, et cette fois vous vous y attendiez, une partie au moins de cette jeunesse trouve M. Anatole France « ennuyeux, » parce qu'il est une pure intelligence, et ici je comprends beaucoup mieux; mais je crois qu'il y aurait beaucoup à craindre d'une génération que l'intelligence poussée jusqu'au génie rebuterait et qui n'aurait de sympathie que pour ceux qui mettent en fuite les idées. Des peuples très forts, très conquérans, très dominans, ont eu pour le jeu des idées une véritable passion, n'ont pas cessé de l'avoir et ne me paraissent pas en être très profondément débilités.

Dans le même ordre d'idées, ces jeunes gens, rapprochant du reste les noms les plus étonnés de se voir accouplés, estiment que « le dilettantisme d'un Renan, d'un Goncourt, n'était qu'une impuissance d'aimer et de choisir, » oubliant que Renan savait « choisir » et choisir non sans un certain péril et par conséquent non sans un certain mérite; et que, s'il comprenait tout, ce que je souhaite à nos jeunes gens, parmi les choses qu'il comprenait, il y en avait qu'il préférait. On dirait qu'Agathon n'a lu de Renan que les toasts du « Dîner Celtique » et ne se doute pas de la *Réforme intellectuelle et morale*.

***

N'y a-t-il donc que des enfances ou des *juvenilia* dans ce petit livre ? Il s'en faut de beaucoup. Il y a des constatations qui sont un peu plus des affirmations, à vrai dire, que des constats, mais qui, ne fussent-elles que des affirmations, feraient plaisir et, pouvant être répétées par beaucoup de jeunes hommes, donneraient de très vastes espérances. D'après les enquêtes, d'après les renseignemens qui sont venus spontanément à lui et d'après ce que lui fait croire ce qu'il souhaite, l'auteur attribue à la jeunesse actuelle cinq vertus cardinales : le goût de l'action, entraînant le mépris de la pensée; la foi religieuse et particulièrement catholique ; le retour au goût classique ; la

chasteté ; le patriotisme ; — et sur chacun de ces points il y a, soit de l'auteur, soit de ses correspondans, des professions de foi, des déclarations, des exposés qui sont très réconfortans et quelquefois même d'une très haute beauté morale.

On voit avec plaisir le goût d'agir être une passion, et en même temps, et ce qui vaut mieux, une volonté chez les nouveaux venus. Ce qui les gêne, c'est la question de savoir si pour agir il faut renoncer à penser et, disons-le, comme ce qui précède nous l'annonçait, la plupart inclinent à croire que c'est en effet le parti à prendre. Agir sans principe d'action, réaliser une idée (car agir n'est autre chose) sans avoir aucune idée ; agir pour agir et c'est-à-dire faire, quoi ? rien ; telle semble être, plus ou moins confuse, leur idée générale.

Cependant quelques-uns ne poussent pas jusque-là le mépris de l'intelligence. M. Psichari, homme d'action s'il en est, puisque, après avoir étudié en lettres, il est devenu officier colonial, proteste contre l'anti-intellectualisme avec une vivacité singulière : « Quoi que nous fassions, écrit-il, *nous mettrons toujours l'intelligence au-dessus de tout*. Il est possible que la pureté de cœur vaille mieux, mais... » On n'est pas pour rien le petit-fils de M. Renan et l'on retrouve de temps en temps sur son bureau la plume et dans son cerveau l'esprit de son aïeul... « mais un Français croira toujours que le péché est plus agréable à Dieu que la bêtise. » Moi, je n'en sais rien, mais j'estime, d'abord que c'est bien spirituel, et ensuite, que c'est une idée vraisemblable, comme disaient les académistes qui étaient très prudens, et une opinion probable, comme disent les Jésuites, qui sont les plus prudens de tous les hommes.

Avec moins d'esprit, mais presque aussi vivement, d'autres le disent dans ce volume : «... Je m'étonne de voir opposer la pensée pure à l'action; l'une est pour moi l'envers [le *verso*, et si je corrige, c'est pour mieux faire comprendre et non pas que l'expression soit fausse, car elle est très juste], l'envers de l'autre. » Et c'est ceci qui est la vérité même.

Un autre : » On ne saurait nier que les jeunes gens d'aujourd'hui soient dans une large mesure *pragmatistes*, de ceux pour qui, selon le mot de Boutroux, « la science tend à l'action et n'a pas d'autre objet que l'action. »

L'auteur lui-même, après avoir dit : « Cette génération, consciemment ou d'instinct, est anti-intellectualiste, » et ne l'en avoir

pas blâmée et au contraire, en arrive soixante pages plus loin à écrire : « Cette génération se défie de l'intellectualisme... mais elle n'entend pas s'abandonner aveuglément à l'instinct... ni restreindre les droits légitimes de l'intelligence. La métaphysique même reprend essor... M. Édouard Le Roy dit : « Un effort pour convertir toute idée en action, pour régler l'idée sur l'action autant que l'action sur l'idée, pour *vivre ce que l'on pense et penser ce que l'on vit...* » — A la bonne heure et admirable ! S'il s'agit d'anti-intellectualistes de cette sorte, j'en suis.

***

La seconde vertu de la Grande Génération, c'est la foi religieuse. Si le fait est vrai, je n'hésiterai pas sur le mot : j'en suis charmé. Depuis trente ans, je défends les catholiques de toutes mes forces et souvent contrairement à mes intérêts (ce qui, du reste, est l'orthographe) parce qu'ils étaient persécutés. J'espère n'avoir plus à les défendre. Je ne suis pourtant pas formellement des leurs ; mais j'estime que dans tout pays il est immoral et anti-national de détruire les religions. Les religions sont *une forme de la morale dont certains esprits et certaines consciences ne peuvent pas se passer pour être moraux.* Détruisez la religion, et ces esprits-là et ces consciences-là tomberont dans l'immoralisme. Ne croyez pas que je répète le mot de l'archi-aristocrate Voltaire : « Il faut une religion pour le peuple. » Point du tout ! Je dis que dans le peuple il y a de très honnêtes gens qui peuvent l'être sans religion, et d'autres qui sans religion seraient immoraux, et qu'*aussi* dans les hautes classes et parmi les plus intellectuels il y a également des hommes qui peuvent avoir une morale sans religion, et d'autres qui ont besoin d'avoir une religion pour avoir une morale. Je dis qu'il y a des esprits, partout, pour qui une religion est la forme nécessaire de la morale et que, par ainsi, ruiner une religion est, en quelque pays que ce soit, une immoralité et un acte antinational. Le retour à la foi chez une grande partie, dit-on, de la jeunesse intellectuelle me paraît donc une chose dont tout patriote devrait se louer.

Il est vrai, et l'auteur le reconnaît, que contre cette affirmation que la jeunesse actuelle est éprise d'action et revient à la religion, il y a une objection assez sérieuse : c'est que le recrutement de Saint-Cyr devient difficile et que le recrutement des

séminaires le devient pareillement. Mais notre auteur a réponse à tout, et il nous assure que, tant au point de vue du goût de l'action qu'au point de vue du « goût de Dieu, » comme disait Bossuet, la jeunesse actuelle commence seulement une évolution dont les effets viendront plus tard, commence à dessiner une courbe qui aboutira prochainement au repeuplement des séminaires laïques et des séminaires religieux. Cela s'entend : quoique *actionnistes*, nos jeunes gens en sont encore, et pour l'action et pour la foi, à l'amour platonique ; et l'amour platonique amènera assez vite l'amour réalisateur. J'admets, avec bienveillance.



Une autre vertu de la jeunesse contemporaine, déjà signalée par M. Marcel Prévost et que pour mon compte je constate tous les jours, — et ici je ne mettrai aucune réserve ironique, — c'est la régularité des mœurs et le mariage jeune. J'ai assez préconisé le mariage jeune pour voir cela avec la plus chaude satisfaction. C'est là que serait, là, vraiment, plus peut-être que dans le mépris de l'intelligence, le salut de la nation et le gage de sa grandeur future. Ici, et j'estime que l'auteur a raison en raison, et aussi qu'il signale un fait vrai.



Une autre vertu de la génération nouvelle est le retour au classicisme. Je ne crois pas véhémentement à la fameuse « vertu éducatrice » d'aucune littérature, et les littératures sont un art, et la culture qu'elles donnent est un art aussi et n'est que très peu autre chose. Je ne crois pas non plus que la littérature d'un Tibulle ni même d'un Virgile, d'un André Chénier, d'un Racine ou même d'un Corneille soit plus moralisante que celle d'un Victor Hugo ou d'un Lamartine. Ce sont les prêtres et les philosophes qui enseignent la morale et qui en donnent le goût et non point du tout les poètes, classiques, romantiques ou autres. Mais les classiques donnant du goût, généralement, et le goût étant une bonne chose pour savourer sainement et les classiques et les romantiques et les littérateurs étrangers, je ne saurais qu'être satisfait de savoir, et de voir du reste, que la jeunesse devient classique. Cela lui donnera du goût et suppose qu'elle

en a déjà. « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé. » Voilà qui n'est que très bien.

A la vérité cette jeunesse classique va se trouver et déjà se trouve dans une position difficile. A l'heure actuelle, tous les critiques sont classiques et tous les poètes sont romantiques. Cela fait que la jeunesse ne pourra trouver satisfaction à ses instincts que dans les poètes d'il y a deux cent cinquante ans et dans les critiques d'aujourd'hui. Mais elle se tirera de ce pas. Un trop puissant démon veille sur ses années pour qu'elle ne s'en tire point, et *fata viam invenient*, comme il convient qu'on dise quand on parle d'humanistes.

***

Et la plus grande vertu de la jeunesse contemporaine, c'est qu'elle est ardemment patriote. Il va sans dire que je ne m'étendrai pas longuement sur ce point et que je n'ai qu'à être ravi. La jeunesse actuelle est patriote, avec cette illusion que ses pères ne l'étaient point et qu'elle a inventé le patriotisme. Non seulement, si l'on était sage, il faudrait ne pas la railler de cette illusion; mais il faudrait la lui laisser et l'entretenir. On ne tient qu'à ce qu'on se flatte d'avoir trouvé, et on ne s'attache énergiquement à une vérité que si l'on croit l'avoir découverte; et si l'on prouvait à ces jeunes gens que leurs pères ont été patriotes, le mépris qu'ils ont d'eux les inclinerait à ne l'être point. Ici ne touchons donc à rien; ne remuons point, je ne dirai pas Camarine, Dieu m'en garde; mais les terres saines et fécondes où germe, pour la première fois, croient-elles, l'amour de la sainte patrie.

***

Si ce livre, bon, en somme, et instructif, et dont le succès de propagande est souhaitable, contient tant de choses contestables ou étonnantes ou divertissantes, c'est qu'il a été fait d'après une méthode générale qui ne me semble pas très heureuse. Qui Agathon a-t-il consulté? Il l'a dit : « l'*élite* de la jeunesse contemporaine. » Mais qu'appelle-t-il l'élite? La jeunesse intellectuelle. Nous voici au point; uniquement la jeunesse « penseuse, » la jeunesse qui étudie en philosophie ou en lettres et qui se destine au métier d'écrivain, en un mot ce que j'appelle *la jeunesse section-lettres*.

Or il y a beaucoup d'autres jeunesses que celle-ci. Il y a les jeunes gens qui se proposent d'être avocats, médecins, industriels, commerçans, agronomes, ingénieurs, soldats, etc. Et cette jeunesse n'est pas « intellectuelle » professionnellement; mais elle est tout aussi intellectuelle que l'autre, et tracer un portrait de la jeunesse en excluant celle-ci et en ne peignant que celle-là, c'est comme faire la gageure d'un portrait faux.

Or Agathon a *systématiquement* exclu toute la jeunesse qui n'est pas la jeunesse section-lettres. Pourquoi? parce qu'il croit que seule la jeunesse section-lettres constitue l'élite. Il le dit formellement. J'avais rendu compte d'une précédente enquête sur la jeunesse où avaient été interrogés des jeunes gens appartenant *à toutes les professions*, et j'avais remarqué que la jeunesse section-lettres était très évidemment sous l'influence de MM. Bergson, Barrès, Bourget et Maurras et que la jeunesse en dehors de la section-lettres semblait ne pas se ressentir de cette influence et en être encore à Auguste Comte, Renan et Taine; et j'avais fini en disant: « Il y aurait à conclure, et c'est un peu ce que je tends à croire, que médecins, avocats, hommes d'affaires, hommes de science, agronomes, soldats, que toute cette jeune bourgeoisie française est en retard sur la jeunesse philosophe et littéraire, sur la jeunesse « penseuse » et n'arrivera que plus tard, *si elle doit y arriver*, au point où est maintenant celle-ci. »

Agathon ne comprit pas l'ironie, et je veux dire ne la voulut pas comprendre, et écrivit dans son journal et transcrit dans son livre: « C'est sur ce retard naturel et prévu que nous avons fondé notre enquête. Admettrait-on même que la *jeunesse intellectuelle* n'exerçât qu'une action restreinte sur le pays, il faudrait reconnaître qu'elle a, plus que toute autre, le pressentiment, la divination des courans prochains, et qu'elle est infiniment moins lente à se mouvoir. »

Évidemment! Si elle est miraculeuse, elle doit être divinatrice. Cela est très logique; mais ce qui n'est pas vrai, mais où est l'erreur profonde, c'est de croire, avec une manière d'orgueil de caste ou d'orgueil ecclésiastique, que la seule « *jeunesse intellectuelle* » soit la jeunesse qui se destine à la littérature. Cela, c'est une aberration. La jeunesse qui se destine au barreau, à la médecine, au grand commerce, à la grande industrie, à l'armée et à la construction des chemins de fer et aux inventions

de navigation aérienne est aussi intellectuelle que toute autre; il ne faudrait pas me pousser beaucoup pour me faire dire...; et elle ne se distingue de la jeunesse section des lettres qu'en ce que celle-ci, ou une partie de celle-ci, est un peu plus prétentieuse.

Faire porter une enquête seulement sur la jeunesse littéraire, à l'exclusion *des autres jeunesses intellectuelles*, c'est comme si, vers 1830, on eût fait une enquête relative à l'avenir du pays *en en excluant* la jeunesse contenant ceux qui devaient devenir Auguste Comte, Claude Bernard, Michel Chevalier, Jules Favre, Lesseps, Cavaignac, Berryer, Thiers, Rémusat, Niel, et en ne la faisant porter que sur ceux qui devaient devenir Hégésippe Moreau, Gérard de Nerval et Lachambaudie. Cette enquête d'un Agathon de 1830 eût été certes très intéressante comme document littéraire, mais eût été *nulle* comme pronostic de l'avenir du pays et même comme diagnostic de l'état des esprits penseurs de 1830.

Ceci est l'erreur immense qui est au fond de l'enquête actuelle et le vice médullaire qui la ruine.

***

Il n'en est pas moins, je l'ai loyalement assez montré, que cette enquête contient, sur une partie trop restreinte de la jeune France, mais qu'encore il n'est pas superflu de connaître, des documens intéressans, curieux, aussi agréables qu'utiles; et qu'elle nous présente, encore qu'en traits un peu brouillés, un portrait fort sympathique, en somme, d'une fraction de la génération où nous mettons nos espérances. Les jeunes gens que connaît Agathon sont purs, pleins de sentimens élevés, ardens, courageux, amoureux de la vie et confians en elle, dévoués à la patrie; et tout cela doit nous enchanter et rendre moins mélancolique notre prochain départ.

Mais, par Saint Georges! ils ne sont pas modestes!

ÉMILE FAGUET.

LE SERVICE DE TROIS ANS

ET LES

ARMEMENS ALLEMANDS

Chacune des années 1911, 1912, 1913 aura vu l'Allemagne adopter une loi militaire nouvelle et relever le niveau de ses effectifs et de ses armemens; chacune aura marqué, dans l'évolution militaire allemande, une étape plus rapide et un état de plus haute tension.

Le premier accroissement demandé au pays le 27 mars 1911, à l'occasion du nouveau quinquennat, n'était que de 10 000 hommes environ; comme d'ordinaire, le programme ministériel prévoyait la création d'un certain nombre d'unités, particulièrement dans le domaine de l'artillerie et des troupes techniques. Les dépenses totales, évaluées à 177 millions de francs, devaient se répartir sur les cinq années de la période et préférablement sur les dernières, qu'on présumait devoir coïncider avec le plein rendement des impôts spéciaux créés en 1909; en même temps que les charges budgétaires, on échelonnerait ainsi les difficultés relatives au recrutement des officiers et des sous-officiers.

C'était là l'esprit même des précédentes lois quinquennales, celles du 15 avril 1905, du 25 mars 1899, du 3 août 1893, c'était celui des lois anciennes de septennat, qui toutes, en valeur moyenne, n'avaient grossi chaque année l'armée que de 2000 soldats environ. Mais tout à coup la loi du 14 juin 1912 venait renchérir sur la précédente, en posant que l'effectif-troupe pré-

cédemment escompté pour 1916 serait accru de 34 000 hommes (29 000 soldats et 5 000 sous-officiers). Elle prévoyait la création de deux nouveaux corps d'armée, qui prendraient les numéros XX et XXI dans la série allemande commune et qui, joints à la Garde, aux trois corps bavarois, porteraient à 25 corps le cadre général de l'armée. Coûtant plus cher qu'aucune des lois votées depuis 1870, elle était cependant votée d'urgence, et par acclamation. En même temps, 118 millions de crédits extraordinaires étaient inscrits aux exercices 1912 et 1913; le reste des 144 millions nécessaires devait figurer aux dépenses ordinaires des années suivantes, et la réalisation du nouveau programme prendre fin en 1917.

A peine cependant l'incorporation du contingent de 1912 avait-elle été calculée selon ce programme, qu'une augmentation nouvelle, beaucoup plus considérable, était jugée nécessaire. Celle-ci fait l'objet de la loi mise en discussion le 7 avril et par laquelle l'effectif-soldats s'augmentera de 117 000 hommes, l'effectif sous-officiers de 15 000; des unités nouvelles de toutes armes seront mises sur pied; 28 000 chevaux seront achetés. Les dépenses nécessaires seront inscrites pour 491 millions de francs aux budgets ordinaires et réparties par sommes progressives sur les exercices 1913, 1914, 1915; pour le reste (1 120 millions) elles formeront un programme extraordinaire échelonné cette fois en sens inverse : 545 millions en 1913, 355 en 1914, 220 en 1915.

Ainsi la nouvelle période quinquennale, pour laquelle les lois de 1911 et 1912 avaient prévu respectivement des accroissemens de 10 000 et de 34 000 hommes, verra finalement le total budgétaire s'élever de 176 000 hommes. A lui seul, ce chiffre égale presque toutes les autres augmentations réalisées depuis la guerre franco-allemande de 1870 : compare-t-on en effet les effectifs-troupe de 1873 (402 000 soldats et sous-officiers) à ceux de 1910 (595 000 soldats et sous-officiers), que la différence des uns aux autres n'est que de 193 000 hommes. Au surplus, les procédés de finance destinés à couvrir les frais de ces armemens gigantesques prennent, selon le programme allemand, l'aspect de mesures de salut public. Une contribution exceptionnelle de 5 pour 1 000 sur les fortunes couvrira toutes les dépenses extraordinaires; elle serait renforcée, au cas où son effet ne serait pas suffisant, par celui d'un impôt complémentaire de 2 pour 100 sur les revenus supérieurs à 62 500 francs (50 000 marks).

En même temps que la richesse allemande paiera ce tribut, de grandes quantités d'or seront retirées du marché monétaire : ces prélèvemens permettront de tripler le trésor de guerre enfermé dans la tour de Spandau et de le porter au total de 450 millions de francs.

La population allemande accepte toutes ces charges sans un murmure; le ton de la presse est grave et recueilli, comme si l'on se sentait outre-Rhin à la veille d'événemens décisifs et si l'on voyait poindre sur le pays l'aube tragique de temps nouveaux. L'Empereur, à l'inspiration personnelle de qui la nouvelle loi militaire est due, prenait soin lui-même de souligner devant le peuple l'importance de cette heure d'histoire, quand, le 10 mars dernier, il adressait « à son armée » un solennel ordre du jour et qu'il invitait l'opinion allemande à refaire tout le chemin parcouru par la Prusse depuis qu'à la même date et cent ans auparavant Frédéric-Guillaume III l'avait appelée à prendre les armes contre nous.

C'est toute cette évolution militaire dont nous devons nous-mêmes nous souvenir si nous voulons embrasser toutes les données du problème posé devant la France de 1913, rattacher les dernières lois allemandes au passé allemand, voir au juste de quoi elles nous menacent, et de quelles conséquences elles doivent être quant à la lettre de nos obligations.

***

On sait que la haine passionnée de la France fut le sentiment qui galvanisa la Prusse de 1813. La colère populaire s'était longtemps amassée sous notre joug. De grands hommes d'État avaient su préparer par des mesures de liberté le conscient sursaut de l'éveil national. C'était Stein, accomplissant la double réforme, sociale et municipale, consacrée par la suppression du servage (9 octobre 1807) et par l'établissement de l'autonomie communale (19 novembre 1807), mais échouant dans l'essai d'une réforme administrative que la résistance de la noblesse terrienne, que l'organisation féodale de l'État ne lui permettraient pas de mener à bien. C'était Scharnhorst, officier roturier, monté par son mérite au faîte de la hiérarchie militaire, sujet de Nassau devenu ministre de la Guerre prussien, qui se heurtait, à son tour, aux mêmes obstacles, mais plus puissans, plus profondément enracinés au sol, sur ce terrain

militaire si étroitement contigu de tout temps aux prérogatives de la royauté. Son projet démocratique de constituer derrière l'armée active une armée de réserve, qui viendrait la doubler en temps de guerre, ne trouvait d'abord d'autre application concrète que les appels échelonnés de cantonistes, incorporés l'été, pour de courtes périodes, dans les rangs des compagnies actives; leur instruction sommaire était complétée par des officiers, — véritables *missi dominici,* — qu'on détachait dans les cantons les jours fériés.

Ces acheminemens hésitans vers le service universel conduisirent du moins à la constitution, ou plutôt à la génération spontanée de cette armée libératrice rangée à l'appel de son roi sous les ordres de Blücher, d'York, de Bülow et de Gneisenau. Dès les derniers jours de 1812, au lendemain même de sa sécession d'avec notre Grande Armée, York vit son corps transfuge se grossir des landwehriens de la Prusse orientale. Lors de la mobilisation générale de l'armée, au mois de mars suivant, des détachemens de chasseurs volontaires, accolés aux bataillons et aux escadrons, donnèrent naissance aux premières forces de landwehr organisées. Grâce à elles, l'armée prussienne, que la lettre du traité de Tilsitt avait réduite à 42 000 hommes, en comptait 130 000 au premier jour de la guerre de l'indépendance; 250 000, après l'armistice de Dresde; 264 000, au début de 1814.

La Prusse s'est vue conduite ainsi, par voie expérimentale, au service obligatoire et personnel, devenu légal chez nous dès 1798. Telle est la bizarre conséquence des guerres de l'Empire, qu'à cette époque, les deux nations rivales font entre elles comme l'échange de leurs institutions. Par une sorte de régression militaire, nous revenons aux contingens faibles, au long service, et réduisons notre armée au cadre modeste des légions de Gouvion Saint-Cyr; la Prusse fait sien, par la loi du 7 septembre 1814, notre ancien principe conscriptionnaire: « Tout Français est soldat et se doit à la défense de la patrie; » elle pose en face celui de l'instruction primaire obligatoire et sur cette double base, comme sur deux pieds-droits, jette la voûte militaire sur laquelle sa vie sociale va reposer.

Dès 1860, une natalité forte a doublé sa population de 1813; en même temps, l'armée active, portée sans cesse à un degré plus haut d'entraînement professionnel, s'est différenciée de la land-

wehr, qu'une paix prolongée a conduite à décliner et à dépérir. La réorganisation du 1er février tient compte de ces conditions nouvelles. Elle élargit le cadre de l'armée, relève le contingent jusqu'à 63 000 hommes et proscrit d'une manière définitive l'emploi de la landwehr en première ligne.

La campagne de 1866 en Bohême consacre le système et, par les agrandissemens territoriaux de la Prusse, par les accroissemens d'effectif dus à la contribution des États confédérés, ouvre une ère de rapides développemens. Les contingens dépassent maintenant 100 000 hommes. La loi du 9 novembre 1867 peut ne plus faire état que de l'armée active et de sa réserve, dont les obligations militaires s'élèveront désormais à 4 années au lieu de 2; on abaisse d'autant celles de la landwehr. La Confédération du Nord dispose alors de 3 classes actives (315 000 hommes), 4 de réserve (310 000), 5 de landwehr (330 000); c'est avec ces forces que l'Allemagne nous bat en 1870.

Les différences numériques qu'elle a su s'assurer ont pesé d'un poids lourd dans la balance des événemens; mais, au cours de la période décennale suivante, elles changent de sens et se rétablissent à notre profit. Par sa deuxième loi de septennat (6 mai 1880), l'Allemagne élève à 427 274 hommes son effectif-troupe que celle du 8 mai 1874 n'avait fixé qu'à 401 659 hommes. Il est temps pour elle de nous disputer l'avantage que l'application de notre loi de 1872 vient de nous donner. Les effets s'en étendent déjà à neuf classes instruites, armée active et réserve, qui figurent dans nos formations de première ligne; sa rétroactivité, à neuf classes antérieures, dont nous formons notre armée territoriale.

Cette forte organisation militaire, qu'on n'attendait pas d'une république, donne à penser aux politiques d'outre-Rhin. Jointe à l'état d'opinion qui règne chez nous au temps du boulangisme, elle les porte à élever leur pied de paix jusqu'à 468 409 hommes par leur troisième loi de septennat (11 mars 1887). La France n'en garde pas moins le bénéfice de la forte tension militaire sous laquelle elle a su vivre et dispose d'un effectif de guerre supérieur de près de 700 000 hommes à l'effectif allemand. Tel est son apport, telle la dot que l'on soupèse de part et d'autre, dans les conversations préliminaires à la conclusion d'une alliance franco-russe. De son côté, l'armée russe n'a pas cessé de grandir numériquement; le centre de gravité de sa

masse s'est approché de la frontière de l'Ouest, en prononçant comme une vague menace vers la Pologne allemande. C'est dans ces conditions que la France passe en 1889 au service de trois ans. La nouvelle loi, en étendant jusqu'à un laps de vingt-cinq années la durée générale du service, promet, au cas d'une mobilisation, 25 classes instruites, parmi lesquelles 10 seraient applicables aux formations de première ligne (3 classes actives et 7 classes de réservistes).

Une fois de plus, les Allemands craignent de voir l'équilibre numérique hésitant se rompre à leur désavantage. Ils se hâtent, par la loi du 15 juillet 1890, de corriger celle du 11 mars 1887, et de porter à 486 983 hommes l'effectif qui devra être entretenu pendant les dernières années du septennat. Mais les contingens annuels ne sont encore que de 175 000 environ. Il faut les élever à un niveau plus haut, si l'on veut accroître au jour d'une guerre le total des disponibilités. Le service de deux ans permettra de le faire sans alourdir les charges du budget. Il est clair, en effet, qu'à dépense égale, si l'effectif total est formé de deux classes seulement, au lieu de trois, les contingens nouveaux seront par rapport aux anciens en raison inverse de ces mêmes chiffres.

Cet avantage était si bien senti en Allemagne que, dès 1868, l'habitude s'était établie de congédier un certain nombre d'hommes après deux années de service seulement ; ces hommes étaient dits *zur Disposition ;* leur renvoi anticipé, en soulageant le budget, permettait d'élever d'autant les contingens. L'extension progressive de cette mesure en avait fait une sorte de règle; mais pour lui donner force de loi en 1893, il reste à vaincre la résistance des militaires professionnels, et à triompher dans le Reichstag de l'opposition politique coalisée tout entière contre le projet. Les conservateurs le combattent au nom des principes ; les socialistes, — plus réfractaires alors qu'ils ne le sont aujourd'hui, — s'élèvent violemment contre un renforcement quelconque *de l'armée ;* les démocrates, qui ont pourtant inscrit le service de deux ans dans leur programme, n'admettent pas que l'adoption de ce service tourne à l'accroissement des effectifs totaux. Il faut dissoudre deux fois le parlement avant de parvenir, le 15 juillet, à un vote définitif.

La France n'a pas attendu l'accomplissement de la réforme pour essayer d'en parer les effets. Mais, dès cette époque, elle

n'arrive à égaler à peu près sa rivale qu'en frappant d'une contribution plus forte ses réservistes : elle élève de sept à dix années leurs obligations spéciales en 1892. En dépit de cet artifice, le total de ses *instruits* ne saurait dépasser 4 000 000 d'hommes. L'Allemagne s'est assuré la disposition de 24 classes instruites, lesquelles, décomptées à la valeur moyenne de 237 000 hommes et réduites dans une proportion de 25 pour 100 pour tenir compte des morts et des invalidités, s'élèveront encore au total de 4 300 000 hommes.

Quant aux effectifs de paix, la loi du 27 mars 1899 les a fixés à 495 500 soldats, et c'est aussi le total que permettrait d'atteindre chez nous une application rigoureuse de la loi de 1889; mais l'armée allemande dénombre à part ses sous-officiers (80 000), tandis que les nôtres sont comptés dans le rang. L'avance numérique qu'elle tend ainsi à prendre sur nous devrait nous induire à resserrer les mailles trop lâches de notre loi de recrutement, à limiter les avantages faits à la classe bourgeoise, au détriment des paysans et des ouvriers, et à réduire le nombre des dispensés de tous genres, 70 000 environ pour chaque classe, qui ne passent qu'un an sous les drapeaux. Mais un fort courant d'opinion porte à ce moment chez nous vers la réduction du service à deux ans. La loi du 21 mars 1905 le sanctionne ; en supprimant toutes les dispenses, elle répond au besoin d'égalité qu'on a dit être le plus impérieux de tous pour des Français; mais, bien qu'elle présente ainsi un caractère d'incontestable rigueur, nos classes, plus faibles que celles de nos voisins et liées à l'état stationnaire de notre natalité, ne nous permettront plus de lutter avec eux sur le terrain des effectifs.

Cet amoindrissement de force pourra nuire au développement de notre politique extérieure. Mais cette conséquence n'est pas aperçue, ou du moins elle est niée par les auteurs responsables du projet de loi. Ils parlent, à la tribune de la Chambre, de l'arbitrage international et de la limitation des armemens. Ils épiloguent sur cette utopie de la paix universelle qu'on s'obstine encore chez nous à appeler « généreuse, » après tout le mal qu'elle a fait à notre pays. Ils espèrent enfin que, si l'Allemagne refuse d'entrer dans l'obédience de la Cour de La Haye, les difficultés budgétaires enrayeront bientôt la montée de ses effectifs.

***

Leurs illusions ne seront pas de longue durée. Dès le 31 mars 1905, dix jours après le vote de la loi, Guillaume II débarque à Tanger; le retentissant discours qu'il prononce ouvre la première crise marocaine. Les années suivantes, en dépit de budgets sans cesse déficitaires, l'Allemagne poursuit la patiente réalisation de son programme militaire. En fin de quinquennat, elle croit avoir assez accentué les différences de 1905 pour pouvoir nous imposer son projet d'accord relatif aux chemins de fer marocains. Le 4 mars 1911, le gouvernement français écarte la proposition allemande et prépare un contre-projet. Le 1er juillet, la *Panther* nous égratigne par le coup de patte d'Agadir: sa présence comminatoire appuie les revendications allemandes relatives à des compensations au Congo. Il en résulte, pour l'opinion française, un certain état d'oppression et de malaise; mais cette inquiétude se dissipe dès les accords du mois de novembre, et elle ne renaît pas le printemps suivant quand l'accroissement extraordinaire des 34 000 hommes et des 144 millions est demandé au Reichstag. Cependant, c'est la troisième fois que l'Allemagne nous somme, et l'usage est qu'après trois sommations le factionnaire fasse feu. L'agitation du *Wehrverein*, les commentaires de la presse, surtout la manière dont le vote parlementaire vient d'être enlevé rendent la mise en demeure plus significative, et c'est bien au souvenir de l'*Agadirpolitik*, c'est furieux de la résistance éprouvée l'année précédente que le Michel allemand braque contre nous son pistolet.

Enfin son geste de 1913 nous fait sortir de notre impassibilité. En trois années, l'Allemagne a trois fois changé d'unité de mesure, et, des accroissemens comptés par milliers d'hommes en 1911, passé aux dizaines de mille en 1912, aux centaines de mille en 1913. Sa formule nouvelle : « Tout Allemand valide doit être soldat » menace de régler aujourd'hui le rapport des effectifs selon le chiffre même des populations.

C'est donc contre notre natalité faible qu'il faut maintenant nous armer, et c'est à quoi pourvoit la nouvelle loi de recrutement proposée, portant rétablissement du service de trois ans. Il arrive cependant qu'au moment où nous prenons ces sûretés, la presse officieuse allemande nous accuse d'un excès d'inquiétude et de nervosité. A l'en croire, nous nous serions deux fois

trompé d'adresse : en 1912, quand nous laissions sans réponse une loi militaire manifestement dirigée contre nous ; en 1913, quand nous prenons pour notre compte des armemens qui ne nous concernent pas. L'Allemagne, pacifique, ne prépare aucune agression contre sa voisine de l'Ouest; mais les derniers événemens balkaniques lui imposent des obligations nouvelles ; le Slavisme a brusquement grandi; il faut lui faire face et, dans l'intérêt même de la paix, équilibrer par des forces allemandes l'appoint de celles qu'il apporte à la Russie.

Ainsi parle la *Gazette de l'Allemagne du Nord*. Mais le sens de ses partages et de ses pesées échappera toujours au simplisme de notre esprit, et il ne correspond pas davantage au caractère du contrat défensif qui nous lie avec notre alliée. L'objet de cet accord très général et très élastique est la conservation de la paix européenne. Or, la paix est si souvent menacée, et par tant de côtés à la fois, que chacun doit compter sur soi d'abord pour la conserver. Le jeu de l'alliance n'est donc concevable que si elle assure aux deux contractans une sorte d'indépendance mutuelle, ou, pour mieux dire, de libre concurrence dans le programme de leurs armemens. Chacun d'eux a des intérêts spéciaux, l'un en Asie, l'autre en Afrique, qui divergent d'avec l'intérêt commun; tous deux peuvent être engagés en même temps dans ces deux parties du monde, sans avoir la faculté d'agir de concert sur le théâtre stratégique européen. C'est ce qui arriva justement en 1905, la Russie étant occupée à la fois par la liquidation de sa campagne de Mandchourie et par la répression de troubles intérieurs. Son influence d'alors, au point de vue de la stabilité européenne, n'était plus que virtuelle, et la paix générale aurait été compromise si elle n'avait pas eu d'autres garanties, au nombre desquelles il faut ranger le caractère même de l'empereur allemand, son âme religieuse, et cette opinion expressément professée par lui, qu'aussi longtemps qu'une guerre européenne n'est pas inévitable, on ne saurait lui donner pour prétexte un conflit colonial.

Il est vrai que les affaires d'Orient pèsent d'un poids tout autre que les affaires marocaines dans la balance politique ; que, selon l'expression d'un journaliste berlinois, les victoires balkaniques sont des succès russes, ce qui est une autre manière de dire que les défaites turques sont des revers allemands. Dès lors, la catastrophe ottomane devait se traduire à Berlin, avec

la soudaineté d'un mouvement réflexe, par de brusques velléités d'armemens. L'attitude prise à ce sujet ne pouvait être différée, car elle importait au règlement même de la crise orientale ; elle offrait à l'Autriche un appui devenu nécessaire, elle faisait comprendre à l'Europe qu'au moment où l'escadre internationale se présente devant la baie d'Alessio, c'est l'Allemagne qui rôde autour de Scutari.

Cependant, rien n'est changé dans le problème militaire franco-russe, parce que rien ne peut l'être dans le plan général de guerre allemand. Placé entre deux adversaires différens d'espèce, de position, et de vitesse, l'état-major de Berlin prétend toujours les battre successivement. Son appareil militaire, beaucoup plus dense à l'Ouest qu'à l'Est, est conçu dans l'esprit de cette manœuvre ; le réseau ferré la prépare ; l'intervention de l'armée autrichienne en Galicie la seconde ; enfin les conditions mêmes de l'engagement des armées russes la suggèrent, en raison de la lenteur relative de leur concentration, des retards qu'elles peuvent éprouver dans leurs marches, de la nature ingrate du théâtre où elles auraient à se déployer. Toutes ces données faisaient, hier encore, qu'au début d'une guerre européenne générale, la France était bien pour l'Allemagne l'adversaire principale. Loin qu'elles aient perdu de leur importance, il semble que l'état nouveau de l'Europe politique ne fasse que leur prêter plus de force et plus de valeur.

S'il est vrai que la Russie ait politiquement grandi, elle demeure aussi vaste, aussi lente, aussi résistante, aussi indifférente aux revers, aussi bien défendue par l'espace et aussi irréductible au temps qu'elle l'était en 1812. La manière la meilleure de la frapper est de chercher à l'atteindre dans son alliée, en portant contre celle-ci les coups les plus prompts et les plus décisifs. On a de ce côté l'avantage d'une frontière enveloppante, d'un territoire ennemi peu profond, défendu par la fortification seulement sur son périmètre extérieur, d'une capitale relativement vulnérable, et surtout d'une race nerveuse, qu'on peut espérer abattre d'un seul choc et par un seul revers.

C'est donc bien à la France, aujourd'hui plus encore qu'hier, c'est à l'ennemie héréditaire que les premières salves sont destinée. C'est parce que les Russes sont devenus plus lourds dans la balance, qu'on charge le plateau de notre côté. On veut une guerre brutale et courte : on sait qu'on ne disposera plus, pour

la campagne de France, de huit mois, comme en 1870; qu'il faudra compter par semaines, sous peine de voir l'intervention russe se produire avant le dénouement, et la France encore debout, non pas couchée à terre et foulée sous la botte du vainqueur, se dresser dans un de ces sursauts patriotiques dont elle est coutumière, qui étonnent, qui déconcertent et dont, en somme, on a peur, car si l'on méprise le pays welche comme terre de plaisir, on le craint comme terre de liberté.

Telles sont les éventualités dont les Allemands sentent la menace; elles rendent impérieuse pour eux la nécessité d'agir offensivement contre nous dans la marge de temps dont le retard russe leur permet de disposer. Nous ne saurions donc voir dans les suggestions officieuses allemandes autre chose qu'une manœuvre diplomatique *en lignes intérieures* inspirée du plan même de l'état-major allemand. Mais d'un autre côté, la France, avec 40 000 000 d'habitans, est dans l'impossibilité physique d'entretenir une armée égale à celle qu'alimente une masse allemande de 60 000 000 d'hommes. Dès aujourd'hui, son fardeau militaire est le plus lourd de toutes les nations d'Europe, en même temps qu'elle est celle où les institutions, les aspirations et les mœurs assurent à l'individu le plus de liberté. Elle doit donc mesurer au plus juste sa nouvelle surcharge, sous peine de s'exposer demain au découragement et au dégoût.

Ici interviennent le jeu normal de l'alliance franco-russe et la répartition probable de leurs forces que les Allemands seraient obligés de faire entre les deux théâtres de l'Est et de l'Ouest. On ne sait au juste comment ils résoudraient ce double problème, ni quels effectifs ils affecteraient à leur défensive initiale en Prusse. On voit seulement que le tracé enveloppant de la frontière, que l'appui prêté par les places de Posen et de Thorn sont pour eux autant d'avantages. Le désir d'en profiter au mieux apparaît chez eux par le développement donné depuis peu aux ouvrages fortifiés de Mazovie et par les nouveaux crédits attribués au renforcement de Graudenz et de Kœnigsberg. D'un autre côté, les créations récentes d'une inspection d'armée à Dantzig (1913), d'un XXe corps à Allenstein (1912), paraissent traduire l'intention de renforcer sur place les forces de la défense et celles du commandement.

En tout état de cause, il est plausible d'admettre que les cinq corps d'armée immédiatement voisins de la frontière polo-

naise pourraient y être immobilisés, les vingt autres corps entrant dans la composition des armées formées en Lorraine.

Ainsi les 4/5 de l'armée allemande se concentreraient contre nous. Pouvons-nous, avec notre cadre précisément égal à vingt corps d'armée, les recevoir aujourd'hui à forces égales ou supérieures, et dans quelles conditions notre loi actuelle de recrutement nous place-t-elle pour leur faire face victorieusement? Tel est le problème qu'il s'agit maintenant d'envisager.

***

L'état des effectifs présente par lui-même une importance si considérable et il réagit d'une manière si directe sur les autres facteurs de la puissance militaire qu'il forme naturellement le premier objet de l'examen. Menons cette étude par voie d'analyse, en commençant par la couche profonde, — la troupe, — et passant de proche en proche aux autres élémens.

Nous verrons alors, à chaque mois d'octobre, le contingent allemand se former par l'effet des prélèvemens opérés sur 500 000 jeunes gens âgés de 20 ans et sur 700 000 jeunes gens de 21, 22, 23 ans, ajournés des années précédentes. C'est ainsi qu'en 1911, les commissions de revision incorporent, dans l'armée et la flotte, 228 925 jeunes soldats *appelés*, abstraction faite d'environ 50 000 engagés volontaires de diverses catégories et qu'elles classent par surcroît dans l'*ersatz reserve* (réserve de recrutement) 91 132 bons pour le service. La qualité physique des recrues est garantie par l'excès des ressources sur les besoins, par l'élimination des malingres, directement incorporés dans le *landsturm*, et surtout par cette circonstance, que plusieurs classes contribuent à la formation d'un même contingent. On trouve, sur les 228 925 *appelés* de 1911, 106 249 jeunes gens de 20 ans; 58 185 de 21 ans; 64 491 de 22 ans ou davantage.

Abaissé à 220 000 environ pour tenir compte du prélèvement spécial fait au titre de la flotte et grossi des 50 000 engagés volontaires, le total des soldats réellement incorporés ressort à 270 000 hommes. L'année suivante, par le départ des 14 000 engagés volontaires d'un an parvenus au terme de leur contrat, il tombera à 256 000 hommes; mais cette année même, — nous raisonnons sur les bases d'avant 1911, — 270 000 hommes entreront de nouveau dans l'armée. La somme de ces deux chiffres, — 526 000 hommes, — donnera le total nominal des soldats

présents au 31 décembre et ne différera de l'effectif budgétaire d'avant 1911, — 505 839, — que parce que les incorporations allemandes sont toujours majorées de 9 pour 100 d'*Uberetatsmässige* pour tenir compte des pertes probables par maladie ou par invalidité, et qu'ainsi les effectifs budgétaires sont toujours dépassés par les effectifs vrais.

C'est cet état de choses que la loi militaire nouvelle mise en discussion au Reichstag, en même temps que le projet de budget complémentaire pour 1913, va modifier profondément. Annulant les fixations budgétaires de 1911 et de 1912, — 515 080 hommes et 544 211 hommes — dépassées tour à tour avant d'avoir été atteintes, le texte nouveau fixe à 661 176 hommes le total-soldats à réaliser dès 1916. Quant à la vitesse de réalisation, le programme de la prochaine incorporation paraît avoir été calculé en vue de porter pour cette année le chiffre légal aux environs de 640 000 hommes, abstraction faite des *Uberetatsmässige*. Le général Litzmann, écrivant dans la *Tägliche Rundschau* que « le temps des demi-mesures est passé, » expliquait, il y a peu de jours, que ce premier bond aura pour objet de donner immédiatement aux trois armes principales, infanterie, artillerie, cavalerie, leur pouvoir offensif nouveau. Ce résultat une fois obtenu, le reste des accroissemens pourrait s'échelonner sur les exercices suivans et finir en queue de poisson vers 1915.

En supposant cette époque atteinte, en admettant que nous n'ayons pas d'ici là cette guerre *de liquidation* dont on parle de l'autre côté du Rhin, il faudra raisonner maintenant sur des contingens allemands de 360 000 hommes et voir ce que seront en face nos contingens français. Or le nombre de nos jeunes soldats incorporés en 1913 peut être déterminé d'avance par un procédé simple, qui consiste à prendre la moitié du nombre des naissances masculines en 1892. Cette règle empirique revient à admettre, — ce que les statistiques des dernières années démontrent être suffisamment exact, — que le *rendement* de nos contingens est de 50 pour 100. Dès lors, 437 770 enfans mâles, nés en 1892, doivent nous donner cette année 218 000 soldats. Ce nombre déclinant ne sera plus que de 212 000 après 1916; de 208 000, après 1921 ; de 196 000 après 1925. Il ferait donc prochainement ressortir, si notre loi de recrutement n'était pas modifiée, une différence voisine de 150 000 hommes entre deux

classes correspondantes, l'une allemande et l'autre française. Encore doit-on observer que nos *rendemens* voisins de 50 pour 100 ne sont aussi élevés que parce que nous incorporons avec les *bons*, les *demi-bons* et les *quart de bons;* ils trouvent leur contre-partie dans les déclassemens, chaque année plus nombreux, d'hommes passés du service armé au service auxiliaire, dans un état sanitaire généralement médiocre, dans un tribut plus lourd payé à la tuberculose et aux autres causes de réforme, enfin, dans cette conséquence inévitable, qu'en imposant à de jeunes soldats des fatigues au-dessus de leurs forces, on rend plus brutale et plus meurtrière pour eux la sélection physique du régiment.

L'existence d'un robuste cadre de sous-officiers est d'autant plus nécessaire que la troupe sert moins longtemps et qu'elle ne fait pour ainsi dire que fuir à travers ce cadre; mais la formation en devient d'autant plus difficile aussi, le temps étant mesuré court pour choisir les gradés et pour les initier à leurs devoirs. Les Allemands ont résolu ce dilemme en constituant leurs sous-officiers en un véritable corps de métier, fort de 90 000 hommes selon les fixations de 1911, de 95 000 selon celles de 1912, de 110 000 selon celles de 1913. Tous rengagés, ces agens subalternes de commandement assurent à eux seuls l'encadrement de la troupe, le grade de caporal n'existant pas et la chambrée ne contenant que des *Gefreite*, c'est-à-dire des *premiers soldats.*

Nos mœurs démocratiques ne nous auraient pas permis de copier en ce point l'organisation de nos voisins et de former nos sous-officiers en une caste professionnelle, ouverte au plus tôt au soldat après deux ans de noviciat. Quand nous l'aurions fait, le recrutement en serait resté difficile, en raison de notre état social; et c'est ce que le rédacteur de notre récente loi des cadres de l'infanterie a implicitement reconnu, quand, en abaissant de 7 000 le nombre des sous-officiers rengagés de l'armée, il a réduit des 3/4 aux 2/3 la proportion des rengagés.

Au demeurant, nous n'avons, selon le budget de 1913, que 34 200 sous-officiers de carrière (sur lesquels 31 300 dans la métropole). Le nombre de nos caporaux rengagés est de 8 000 (sur lesquels 5 000 dans la métropole): on en escomptait 23 000, lors de l'élaboration de la loi de 1905. On espérait en outre consti-

tuer, par voie d'engagement volontaire, un *contingent permanent* qui aurait relevé d'autant l'état précaire de nos effectifs. Au 31 décembre dernier, le chiffre de ce contingent permanent n'était que de 38 650 hommes pour toute la métropole, et il tendait depuis quelque temps à fléchir; on se plaignait en outre dans les régimens que les engagés de 4 et 5 ans fussent trop souvent des sujets d'une moralité douteuse, bons à être évacués au plus court vers les compagnies de discipline.

Ces mécomptes étaient particulièrement fâcheux pour notre cavalerie, la seule de toute l'Europe à laquelle on ait osé appliquer le service de deux ans. Elle aurait éprouvé un besoin impérieux de soldats de long service pour former le premier rang de ses escadrons, instruire ses recrues, dresser ses chevaux, et cependant elle avait vu le chiffre de ses engagemens volontaires passer de 7 328 en 1909 à 5 010 en 1910, à 4 666 en 1911; celui de ses rengagés et commissionnés (sous-officiers non compris) descendre lui-même de 4 384 en 1910 à 4 328 en 1911, à 3 791 en 1912.

C'est dire que l'effectif permanent ne s'accroît pas chez nous, mais périclite, et que l'inégalité déjà constatée plus haut entre les contingens ne pourra que s'accentuer, si l'on embrasse maintenant dans une comparaison générale toutes les catégories qui composent la troupe. Il faudra tenir compte seulement de ces circonstances : que l'Allemagne n'est pas engagée, comme nous, dans une œuvre de pénétration au Maroc; que les 60 000 hommes employés à cette entreprise sont prélevés pour près des deux tiers sur nos troupes de l'Algérie et de la Tunisie; qu'ainsi notre 19e corps n'est plus transportable dans la métropole; que, d'un autre côté, nous disposons d'un corps colonial qui, quoique fortement réduit par les prélèvemens faits au profit du Maroc, n'en est pas moins mobilisable en France et porte quand même à vingt le nombre des corps dont nous disposons.

Dès lors, le calcul de nos forces vraies en septembre 1913, à la veille du jour où la nouvelle loi allemande va produire son effet, sera aisé à faire. Le rapport sur le budget de la guerre en 1913 indique qu'à cette date la classe française libérable sera de 176 300 hommes (résidu des 202 500 appelés de 1911); la classe non libérable sera de 191 195 hommes (résidu des 217 200 appelés de 1912). Il faut ajouter à ces nombres 40 362 engagés

de diverses catégories; le *total-soldats* se fixe ainsi à 407 857 hommes. Grossi enfin de 40 200 gradés et hommes de troupe rengagés ou commissionnés, il porte le *total-troupes* à 448 057 hommes.

Cette somme se retrouverait sensiblement la même d'année en année, puisque les contingens annuels varient peu; la fraction du corps colonial présente en France ne l'élèverait pas beaucoup plus haut que 460 000 hommes. Cependant, par l'effet de l'incorporation prochaine, l'effectif-soldats allemand dépassera 640 000 hommes. Avec 100 000 sous-officiers, 17 000 engagés volontaires d'un an, non comptés budgétairement, et 3 000 ouvriers assimilables pour nous à des soldats, car nous prélevons sur notre personnel armé un nombre d'employés correspondant, le *total-troupes* dépassera 760 000 hommes.

Le rapport de 460 000 à 760 000 est loin de cette égalité à laquelle nous prétendions encore il y a dix ans. Il est bien inférieur à la proportion des 4/5 qui correspond à notre charge proportionnelle; d'après la répartition probable de l'armée allemande entre les deux théâtres de l'Est et de l'Ouest. Il l'est même à celle des 2/3, qui existe entre les chiffres globaux des deux populations; mais il descendrait plus bas encore en 1916, le total-troupes allemand ayant monté dans l'intervalle jusqu'à 828 000 hommes, par un accroissement de 62 000 soldats, engagés, employés et de 6 000 sous-officiers. Notre infériorité numérique qui, tout à l'heure, sur le terrain des contingens, paraissait n'être que de 300 000 hommes, serait alors de 368 000 sous-officiers et soldats; elle s'accentuerait davantage si l'on prenait en compte les officiers, et d'une manière d'autant plus sensible, qu'il ne s'agirait plus cette fois de l'encadrement, mais du commandement.

Est-ce à dire que nous sommes distancés sans remède, que nous devons nous résigner à notre retard et faire à la suite de Berlin une politique à la remorque, proportionnée à la faiblesse de nos effectifs? Non, car en gardant sous les drapeaux la classe libérable, au moment où nous incorporons nos recrues, nous tenons encore tête à l'ambition allemande, emportée dans un brusque entrain d'impérialisme par l'accélération que lui donne sa natalité d'il y a vingt ans. Cette troisième classe pourrait s'abaisser, peu à peu, par l'effet des invalidités et des maladies, jusqu'à 170 000 hommes. Elle en perdrait environ 50 000 par

l'effet de l'exonération spéciale que la loi projetée propose d'accorder aux soldats ayant au moins quatre frères ou sœurs vivans, et ne serait plus ainsi, vers la fin de la troisième année militaire, que de 120 000 hommes environ; mais ajoutée aux deux autres (460 000 hommes) elle donnerait encore la somme respectable de 580 000 hommes.

La proportion numérique des 4/5 qui, pour des raisons précédemment déduites, doit exister entre l'armée allemande et nous ne serait pas encore atteinte, mais elle aurait été moins éloignée de l'être pendant la période d'hiver, la plus intéressante au point de vue de la mobilisation, et la présence de nos compagnies de 2/3 de soldats instruits pour 1/3 seulement de recrues nous aurait assurés par surcroît d'une supériorité de qualité. Ainsi, tout le long de l'année, nous pourrions faire face, sans sourciller, aux moulinets de sabre allemand. Enfin, cette attitude laisserait à la Russie le temps de se pourvoir, de répondre, en ce qui la concerne, aux armemens de 1913, et tous nos devoirs, soit envers nos alliés, soit envers nous-mêmes, auraient été exactement remplis.

***

Dira-t-on qu'une comparaison d'ensemble portant exclusivement sur les effectifs, ne peut donner sur la valeur relative des deux armées qu'un aperçu superficiel et qu'elle laisse subsister un doute sur la question de savoir si la réforme de la loi de recrutement est en effet urgente, ou si notre infériorité sur le terrain du nombre ne peut pas être compensée par quelque autre moyen? Il faudra insister alors sur le rapport étroit qui existe chez nous entre un état numérique insuffisant et les conditions de l'instruction militaire; il faudra passer du dénombrement des troupes à la considération de leur qualité et de leur valeur.

C'est ici l'un des points où le parallèle entre les deux armées est le plus suggestif, et où notre manière prime-sautière contraste le plus vivement avec la patiente continuité de la méthode allemande. Le service de deux ans n'est pas nouveau en Prusse; il a été institué une première fois en 1837, dans l'idée même de Vauban, d'avoir « le plus grand nombre de soldats possible, au meilleur marché possible; » mais il ne les a pas formés aussi bons qu'on aurait voulu, et l'on a préféré revenir, en 1852, à l'ancien service de trois ans.

Les indications négatives que cette première expérience a données sont encore présentes à l'esprit des anciens militaires quand, en 1890, la question du service de deux ans s'agite pour la seconde fois. Le gouvernement ne passera donc à un nouvel essai qu'après s'être entouré de minutieuses mesures préparatoires, relatives à la division du territoire au point de vue du recrutement, aux promotions supplémentaires d'officiers dans les écoles, aux rengagemens des sous-officiers. Il songe même à modifier le mécanisme de l'incorporation et à partager chaque classe en deux fractions qu'on appellerait l'une après l'autre à six mois d'intervalle. On assurerait ainsi, à toute heure, la prépondérance numérique des anciens soldats sur les recrues, et l'encadrement y gagnerait, mais l'instruction militaire pourrait en souffrir. Pour qu'elle se fasse, au contraire, avec l'unité et la facilité désirables, on en vient finalement à cette conclusion, développée par le ministre devant le Reichstag en 1893 : qu'il faut « avant tout augmenter les effectifs à l'*intérieur des unités.* » La brusque élévation des contingens, passée d'un coup de 175 000 hommes à 229 000, rendra cet accroissement facile, et ce ne sera qu'après avoir prélevé à cette fin sur chacun d'eux 34 000 hommes, qu'on pourra employer le reste de l'excédent (20 000 hommes) à élargir un peu le cadre.

Depuis, l'administration militaire allemande s'est conformée sans cesse au même principe : elle renforce, plutôt qu'elle n'étend; elle n'augmente jamais le volume au détriment de la qualité. C'est ainsi que les 173 demi-bataillons formés en 1893 n'étaient encore que des doublures par rapport aux unités anciennes : leur rôle devait être de soulager les trois bataillons auxquels ils seraient accolés, en assurant certaines parties spéciales du service et en fournissant la majeure partie des hommes détachés. Cet essai, jugé malheureux, prit fin dès 1896. Par la consolidation des 173 demi-bataillons en 86 bataillons, par la création de 19 états-majors de brigade, de 42 états-majors de régiment (1er avril 1897), on eut alors sous la main les élémens de formations militaires plus importantes. Celles-ci prirent naissance (25 mars 1899), par le dédoublement des corps d'armée à trois divisions (XIe, XIIe, IIe bavarois), et ce furent les trois nouveaux corps numérotés : XVIIIe, XIXe (2e saxon) et IIIe bavarois. Mais toujours le nombre des petites unités surpassait celui des grandes ; et tandis que 578 bataillons

seulement trouvaient leur place dans le cadre organique des 48 divisions, on en possédait déjà 624.

L'esprit de ce système ne peut se comparer qu'à l'économie d'un propriétaire rural, procédant par culture intensive et tirant chaque année de son fonds le produit maximum. En plaçant çà et là les revenans-bons de son industrie, il se trouve disposer à la fin de nouvelles tenures, qu'il exploite à leur tour de la même manière. Or, toute cette prospérité repose sur le riche capital humain que l'Allemagne s'est donné en 1893 et sur ses plus-values ultérieures de recrutement ; l'origine en est dans l'adoption du service de deux ans. Et la même cause première, appliquée à un pays sans natalité, va dès 1905 produire chez nous des effets tout opposés.

Jusque-là, la loi de 1889 nous avait permis de remplir d'hommes, à peu près, le cadre de nos vingt corps d'armée. Si mollement appliquée qu'elle fût, elle pouvait encore rendre 490000 soldats, car, si sur chaque classe comptée théoriquement à 210000 hommes, 70000 environ ne faisaient qu'un an de service, si les deux classes les plus âgées s'abaissaient de ce fait à 140 000, le total ne s'élevait pas moins au chiffre indiqué. Il menaçait au contraire de s'abaisser brusquement aux environs de 420 000 par l'adoption du service de deux ans. Dès lors, — objectait l'état-major de l'armée, — comment conserver encore le plan organique ancien et ne pas examiner une nouvelle loi des cadres, parallèlement avec la réforme proposée du régime du recrutement?

La Chambre, pressée d'en finir avec cette dernière affaire, passa outre, et se satisfaisant des raisons spécieuses portées par M. Berteaux à la tribune, disjoignit l'une de l'autre ces deux questions inséparables. Dès lors, la première conséquence du nouveau système devait être la baisse des effectifs *à l'intérieur des unités*, et la seconde, l'impossibilité ultérieure d'étendre le cadre, sous peine d'accentuer davantage ce fléchissement.

Ces remarques, aussitôt faites par les observateurs attentifs qui nous guettent de l'autre côté des Vosges, réagirent sur leur politique. Dès les premiers jours du mois d'avril, au moment même où l'Europe apprenait le débarquement de Guillaume II à Tanger, un *exposé des motifs*, accompagnant le dépôt de la nouvelle loi quinquennale, invitait le Reichstag à consacrer définitivement en Allemagne l'institution provisoire du service de

deux ans. Le ministre omettait de dire qu'une incertitude sur notre attitude finale et la crainte de nous voir rejeter la loi chez nous à l'étude avaient seules suspendu jusque-là sa proposition. Il reproduisait simplement, en faveur du court service, les raisons, devenues tout à coup probantes, qui n'avaient pas été jugées valables lors du précédent quinquennat. Des crédits spéciaux, dits « de compensation, » lui paraissaient cependant nécessaires ; et il développait pour finir un long plan de créations nouvelles, intéressant surtout l'artillerie et la cavalerie.

80 batteries, 10 escadrons, furent en effet constitués les années suivantes ; 28 autres escadrons, après 1905. Ainsi, de quinquennat en quinquennat, le complément se poursuivait arme par arme, dans l'ordre d'urgence. La formation des XXe et XXIe corps était dès lors prévue, et sans doute elle se serait effectuée plus tôt si la guerre avait éclaté dans l'intervalle ou si, la paix continuant de régner, l'évolution militaire allemande avait été moins prudente et moins progressive. Tous leurs matériaux étant à pied d'œuvre, on les a vus prendre naissance l'an dernier, le XXe à Allenstein, le XXIe à Sarrebruck, par la simple création de leurs états-majors. Mais, déjà, un nouveau travail préparatoire recommençait, — 17 bataillons, 6 escadrons, 11 batteries ; — il s'active en 1913, — 18 bataillons, 34 escadrons, un grand nombre de formations accessoires, — sans que la méthode ait changé un instant et sans que des renforcemens numériques intérieurs aient cessé de précéder la multiplication des unités. C'est ainsi que, sur les 669 bataillons du plan organique actuel, 280 seront au nouvel effectif *fort* (721 hommes de troupe). L'ancien effectif *fort* (641 hommes) sera désormais celui des bataillons faibles, si bien qu'au total, l'infanterie, en dix ans, se sera accrue de 82000 hommes, en se grossissant seulement de 44 bataillons.

Loin qu'elle pût se donner un semblable développement, la France n'a fait que sentir à chaque instant la gêne inévitable liée à l'insuffisance de ses ressources de recrutement. La loi des cadres de l'infanterie, remise cinq ans sur le métier (1907-1912), rendue finalement sous l'impression de l'avant-dernière loi allemande, a dû s'accommoder de la maigre compagnie d'infanterie à 115 hommes, sous peine de réduire le *grand cadre* (les corps d'armée), ou, conséquence plus grave, de modifier le *petit cadre* (bataillon, compagnie), et de tomber alors dans le hasar-

deux système d'une mobilisation faite par *dédoublement d'unités ;* elle n'a pu constituer les groupes cyclistes destinés aux divisions de cavalerie qu'en réduisant le nombre des compagnies de plusieurs bataillons de chasseurs; enfin, elle a renoncé, par force, à réunir en une compagnie autonome nos sections de mitrailleuses, qui prélèvent leurs effectifs sur des compagnies déjà trop faibles. Plus récemment, la loi des cadres de la cavalerie n'a pu faire autre chose que réduire à rien les cinquièmes escadrons pour en distribuer l'effectif entre les quatre autres, et, par un système exactement inverse de celui des Allemands, qu'*endivisionner* toute l'arme à cheval, c'est-à-dire créer de grands groupemens au moment même où des unités élémentaires disparaissaient.

Telles sont les difficultés auxquelles on se heurte, quand on raisonne sur le cadre sans pouvoir parler des effectifs. Au moins l'expérience que nous en avons faite n'a-t-elle pas été perdue : elle inspire visiblement l'intéressant contre-projet soumis par MM. Joseph Reinach et Adrien de Montebello aux délibérations de la Commission de l'armée.

L'idée-mère de cette proposition consiste à rétablir dans leur rapport de subordination rationnelle la question des effectifs et la question du recrutement; à partir de la première, que l'on résout au préalable en dotant chaque unité existante du taux d'hommes qui lui est nécessaire; la somme des besoins partiels donne le total de soldats qui doivent être demandés à la population; la loi de recrutement s'en déduit. Si, par exemple, on estime que l'état numérique de nos 2 112 compagnies d'infanterie exige un relèvement de 40 hommes par unité, afin que chacune d'elles ait 200 fusils, dans les régimens voisins de la frontière, 150 dans les régimens de l'intérieur; si nos 786 batteries reçoivent chacune 30 soldats, nos 350 escadrons chacun 20, afin de s'élever respectivement à 120, à 150 hommes, et de pouvoir manœuvrer chaque jour à rangs serrés, on trouvera que, pour les trois armes principales, il manque à nos effectifs 115 000 hommes. On retombe ainsi sur la nécessité d'avoir sous les drapeaux une troisième classe, c'est-à-dire sur l'objet même du projet ministériel ; mais on y vient par voie logique et en rendant explicite ce que le texte officiel avait sous-entendu, à savoir la nécessité pressante de relever l'état numérique intérieur des petites unités.

Aucune considération ne peut être plus impérieuse, si nous voulons une armée prête à faire la guerre et propre à soutenir dans le monde le grand héritage de notre passé. Il est évident en effet que plus l'état des troupes sur le pied de paix est voisin du pied de guerre, et mieux l'enseignement militaire se donne, mieux les fonctions sont remplies, plus la vie intérieure des unités s'anime et se diversifie. Tous ces intérêts déclinent au contraire, — et très vite, *en progression géométrique*, — quand la dotation numérique s'appauvrit.

L'existence militaire ne se soutient plus alors que par une dépense plus grande d'énergie de la part du commandement, par le rayonnement incessant de la volonté et de la foi, comme il arrive dans un corps qui s'anémie, mais dont le système nerveux garde encore sa vitalité.

Convenons-en donc : c'est sur l'officier, aujourd'hui, que tout repose, et de proche en proche, de l'homme de troupe au sous-officier, du sous-officier au lieutenant, c'est bien sur lui que la loi de 1905 rejette tout ce dont elle a déchargé le soldat. Un devoir pédagogique constant, une action de présence continue, un effort incessant d'exemple, des contacts plus étroits dans l'obéissance comme dans l'autorité, telle est sa part, et c'est la meilleure, et elle ne lui sera pas enlevée; mais, seules, les âmes d'élite peuvent s'en satisfaire au point d'oublier le reste, et de s'affranchir des difficultés liées à la vie chère, à la lenteur de l'avancement, au recul des militaires dans l'ordre des préséances, enfin aux conditions mêmes du travail journalier. Des garnisons trop nombreuses, trop peu concentrées, où l'on n'a que trop rarement le contact vivifiant des autres armes, une troupe si légère d'effectif qu'on ne la sent pas peser dans la main, un commandement d'autant plus lourd, une fiction perpétuelle au point de vue de la guerre, la fastidieuse « convention de manœuvre, » des exercices par $a + b$ où l'officier donne moins d'ordres que de commentaires, où il ne décide plus, mais où il pérore, voilà le programme d'hier, d'aujourd'hui et de demain. Cependant, l'entrée de la carrière militaire reste hérissée d'examens et d'épreuves. Les ayant subis, il faut passer une année dans le rang, deux autres à Saint-Cyr ou à l'École Polytechnique, tandis que l'heureux fruit sec de ces deux concours suit tranquillement le sort de sa classe; candidat au grade d'officier de réserve, il entre après douze mois de service dans un peloton

spécial, devient sous-lieutenant après dix-huit, et, fier d'une épaulette acquise à bon marché, peut mettre à six pas de distance l'aspirant de Saint-Cyr qui ne le salue pas.

Doit-on s'étonner, après cela, que les vocations militaires tendent à devenir moins nombreuses que par le passé? Le chiffre décroissant des candidats aux écoles, les promotions faibles, les démissions nombreuses ont obligé de recourir pour 1/5, et non plus comme autrefois pour 1/10 à des promotions d'adjudans. Malgré tout, les déficits suivans existaient à la date du 1er avril 1912 : officiers d'infanterie, 735; de cavalerie, 143; d'artillerie, 55. Ce dernier chiffre paraît, à première vue, peu significatif; mais il faut se souvenir que lors de la réorganisation de 1909, on avait supprimé un lieutenant par batterie, et qu'ainsi cette arme spéciale, si importante de tous temps dans notre système, si précieuse pour nous à l'heure présente, par le prestige dont elle jouit aux yeux de l'étranger, éprouve tout à coup une diminution de 800 lieutenans, singulièrement contraire au bien des services qu'elle est chargée d'assurer.

Est-ce à dire que ces déficits soient graves? L'Allemagne en a de plus considérables et de plus profonds, qui tiennent à son état social et qui vont s'accroître encore en raison du développement subit qu'elle donne à son cadre. Elle n'en garde pas moins sur nous l'avantage de pouvoir promettre des joies professionnelles plus grandes à ses officiers. Pour s'en convaincre par un exemple, que l'on compare entre eux l'escadron français d'aujourd'hui et l'escadron allemand de demain.

Porté à 150 hommes dans tous les régimens allemands (au lieu de 138), celui-ci est formé pour les 2/3 de cavaliers de deux et trois ans de service, et pour le reste d'autant d'engagés volontaires que de recrues. C'est dire que la portion venue du contingent et mise pour la première fois à cheval pendant l'hiver n'est que le 1/6 du tout, et qu'avec seulement quelques files creuses, l'escadron peut encore manœuvrer en bataille durant cette période de l'année.

L'escadron français est à 130 cavaliers, desquels il faut déduire, si l'on veut descendre jusqu'au détail, les absens par détachement, par indisponibilité ou par congé. On trouve ainsi, sur une situation journalière datée du 28 mars 1913 et signée par un capitaine d'un de nos régimens de dragons : 9 sous-officiers, 9 brigadiers, 94 cavaliers; total 112 hommes *présens*.

27 cavaliers sont dans leur deuxième année de service; il faut en déduire un tailleur, un sellier, un bottier, un cycliste, deux ordonnances. C'est avec le reste qu'on a dû, depuis le 1er octobre, poursuivre l'instruction spéciale des télégraphistes et des mitrailleurs, encadrer 80 recrues, assurer le service de garde et de place, le dressage, le travail et la condition de 190 chevaux dont 40 ne sont âgés que de 5 ou 6 ans et réclament encore des soins particuliers. C'est dire que les anciens n'ont pu participer aux exercices et que l'escadron s'est trouvé partagé en deux groupes : des cavaliers d'un an qui ne montent plus à cheval, et des jeunes soldats, qui n'y montent pas encore.

Au moins, l'instruction de ceux-ci a-t-elle été vivement menée. Après deux mois et demi, ils passent les obstacles avec ou sans étriers; après quatre mois, ils chargent avec toutes les armes; le 1er mars, devenus mobilisables, on les aligne sur leurs anciens. Le premier rang a 12 hommes au lieu de 16, le second rang est incomplet; ainsi, l'unité de guerre n'est pas constituée; cet escadron, troué comme une écumoire, ne présente pas, en bataille, cette rigidité de barre avec laquelle on charge; mais, même dans cette forme incomplète, il sera difficile de le rassembler. Car voici maintenant les exigences du service intérieur et de la vie régimentaire : on demande au capitaine-commandant des hommes de corvée, des fourgonniers, des plantons, des employés, des ouvriers, des secrétaires, des ordonnances, des cuisiniers. Le lieutenant voit « ses hommes » manquer au dressage, aux théories, aux classes, et disparaître si définitivement de son peloton que, pour la plupart d'entre eux, les deux années de service s'abaissent à n'être plus que six mois d'instruction.

Sa consolation tardive sera de les ravoir à l'époque des grandes manœuvres; son orgueil modeste, de se mettre à leur tête, et si cette petite troupe toujours incomplète, une vingtaine de lances seulement, fait quand même son affaire, si elle patrouille, éclaire, rapporte et charge bien, si elle peut, derrière un chef aimé, faire sa brèche dans une troupe ennemie, tout le mérite n'en revient-il pas à celui qui a dirigé une instruction si laborieuse? La patrie n'a-t-elle pas envers ce soldat une dette de reconnaissance? Et pourrait-elle s'en acquitter autrement qu'en lui rendant « ses hommes, » en lui payant, en monnaie de troupe, tout le prix de son dévouement?

***

Les dépenses militaires ont marché de pair en Allemagne avec le relèvement numérique, non pas seulement parce que des troupes plus nombreuses exigeaient des frais d'entretien plus considérables, mais surtout parce que des efforts budgétaires particuliers étaient jugés nécessaires en raison même de la réduction du service.

C'est ainsi que les « mesures de compensation » demandées par le général Von Einem au Reichstag en 1905 comportaient une augmentation de l'effectif sous-officiers, du nombre des chevaux dans les batteries montées, des allocations plus copieuses de cartouches, la création de stands et de camps d'instruction. Sur ce dernier point, le programme suivi datait de 1893; il s'agissait d'y consacrer encore une fois la même somme, — 120 millions à peu près, — affectée déjà à ce chapitre au cours de la période décennale précédente. La question du réarmement, au contraire, était toute nouvelle, en raison du retard créé par l'adoption malencontreuse, en 1896, du canon de 77 millimètres à tir accéléré. La distribution de la bouche à feu *neuer Art* (nouveau modèle) commença en 1906 et l'artillerie allemande, largement distancée par la nôtre, entra dans une période d'étude et de transformation qui s'achève à peine aujourd'hui. A l'obusier de 105 millimètres modèle 1898, dont il existe dans chaque corps d'armée un groupe, à l'obusier de 15 centimètres, servi par un bataillon spécial, on a vu s'ajouter depuis d'autres dotations matérielles, destinées cette fois aux trains d'armées : l'obusier de 15 centimètres encore, le mortier de 21 centimètres modèle 1908; on y verra demain le canon de 10 centimètres à tir rapide modèle 1904, le canon de 13 centimètres à grande portée. Selon les calculs de notre *Revue militaire des armées étrangères*, plus de 160 millions de francs ont été affectés depuis 1900 à ces bouches à feu.

L'armement une fois mis en service, les lots de munitions constitués à 385 coups par pièce dans le corps d'armée, on s'occupa plus spécialement de développer les formations auxiliaires et de compléter l'outillage technique. C'est ainsi qu'il a été dépensé depuis 1907 : pour l'aviation et les troupes de communication, 34 millions; pour la télégraphie, 12 millions; pour le matériel du génie, 12 millions, etc. Rien que dans le cadre du

corps d'armée allemand, l'avance prise est marquée par ce double fait, qu'il existe un détachement de 250 télégraphistes, contre 50 dans le corps français, et un approvisionnement de projecteurs de campagne, qui nous font jusqu'à présent défaut.

Ces supériorités organiques apparaîtraient plus manifestement encore dans la comparaison des outillages d'armées. C'est que pendant toute la période antérieure, de 1893 à 1904, la France n'avait suivi que de loin et comme à regret l'essor ascendant donné par sa voisine à la courbe budgétaire. Nos crédits militaires, inférieurs de 150 millions en moyenne aux crédits allemands, ne dépassaient pas de beaucoup 600 millions; il existait ainsi en 1905 un retard considérable à notre désavantage qui, joint aux conséquences financières immédiates du passage au service de deux ans, nous obligea, les années suivantes, à relever progressivement nos budgets jusqu'au delà de 850 millions. Mais, pareil à ces Zeppelin dont la tactique est de se rendre invulnérables en faisant dans l'espace un bond vertical, le budget allemand monta plus vite encore; il dépasse aujourd'hui un milliard.

On ne s'étonnera donc pas que, le 19 décembre dernier, notre précédent ministre de la Guerre ait pu dresser toute une liste de dépenses dites « d'extrême urgence » et s'élevant au total de 635 millions. Ce programme spécial est venu depuis à l'examen de la Chambre, en même temps que le projet de loi sur le recrutement. Délesté de 135 millions reportés aux dépenses ordinaires et destinés à s'échelonner sur les prochains exercices, puis de 60 millions représentant le prix d'un matériel d'obusiers à l'achat duquel de récentes expériences ont montré l'opportunité de surseoir, le devis s'abaisse à 420 millions ainsi décomposés : service de l'artillerie, 214 000 000 ; du génie, 160 000 000 ; de l'intendance, 21 000 000 ; des chemins de fer, 17 000 000 ; des poudres et salpêtres, 5 300 000 ; de santé, 2 600 000 ; service géographique, 100 000.

La destination de ces sommes est, naturellement, tenue secrète ; mais les éclaircissemens sommaires donnés à la Commission du budget et livrés ensuite à la publicité suffisent à faire voir que le « programme spécial » est bien le succédané des *mesures de compensation* prises par le ministère allemand dès 1905.

Et d'abord, 130 millions demandés en première ligne, repré-

sentent pour nous, dans le domaine des achats encore à faire, l'équivalent de ces étendues de landes, de prairies et de bruyères dont l'armée allemande dispose depuis dix ans pour ses évolutions. Autant qu'à elle, ou plus encore qu'à elle, en raison du poids nouveau dont l'instruction de nos régimens de réserve venait peser dans notre balance, les mêmes camps nous étaient nécessaires, et il existait bien chez nous, depuis 1897, un plan selon lequel un *camp de division* devait être attribué à chacun de nos corps d'armée ; mais jusqu'en 1908, il n'avait pu être alloué encore pour ce chapitre qu'un crédit total de 30 millions. Ces résultats décourageans firent qu'on n'osa plus parler que de *camps de brigade*. Dix nouveaux millions, en quatre ans, furent attribués à cette rubrique modeste, et voici maintenant notre situation : nous possédons huit camps inachevés, trois *de division*, cinq *de brigade ;* les Allemands en ont vingt-cinq, sur lesquels seize de 3 500 hectares, qu'on portera bientôt à 5 600 hectares, sont propres au rassemblement de divisions. En outre, un fonds spécial de 105 millions, provenant de la vente de terrains militaires aux environs de Berlin, sera affecté à la création de cinq nouveaux camps, si bien qu'avant peu, l'Allemagne ne sera plus éloignée d'avoir réalisé le *camp de division* par corps d'armée.

Un projet dressé par notre état-major vise aujourd'hui chez nous l'achèvement en six ans de dix camps de division : la Courtine, qui existe déjà, Coetquidan, Sissonne, Valdahon, qu'on transformera, et six autres à créer de toutes pièces. Les camps de Châlons et de Mailly, agrandis, pourront servir à des évolutions de corps d'armée ; ceux du Larzac et de Sauge seront utilisés dans leur état actuel. Les acquisitions nouvelles étant faites cette année même, les premiers aménagemens, l'an prochain, les camps nouveaux pourraient être occupés en partie dès 1915.

Les 214 millions demandés pour l'armement proprement dit paraissent destinés soit à la constitution d'équipages légers d'artillerie, — s'il est vrai qu'en ce point nos besoins stratégiques soient les mêmes que ceux de l'Allemagne, — soit à la réfection d'un matériel de siège qui a vieilli. Le génie complétera son outillage de campagne, renforcera ses places fortes et nous donnera les huits grands dirigeables qui manquent à notre flotte aérienne. La manière dont l'intendance utilisera son crédit nouveau de 21 millions se devine si l'on remarque que depuis 1907

l'intendance allemande a dépensé 19 millions pour « équipages et cuisines roulantes, » faisant la première son profit de l'exemple donné par l'armée russe aux militaires européens, et coupant court de bonne heure aux longues expériences sur ces cuisines faites chez nous depuis 1904.

Si maintenant quelqu'un s'étonne que le total de tous les crédits demandés ne s'élève qu'à un demi-milliard, alors que notre retard budgétaire mesuré depuis 1905 est d'un milliard tout entier, il faudra revenir une fois de plus à la question des effectifs et dire que, tant que la loi de recrutement n'a pas été modifiée, il serait peut-être illusoire d'étendre outre mesure nos sacrifices financiers. Le pouvoir de notre argent trouve assez tôt sa limite, par la raison que les dépenses organiques nous restent interdites, et celles-ci ne deviendront possibles pour nous que quand la libre disposition de trois classes aura renouvelé nos disponibilités de personnel.

Le moyen d'étendre nos formations auxiliaires et nos détachemens spécialisés, quand, pour les trois armes fondamentales elles-mêmes, les combattans font défaut? quand la formation de 160 batteries nouvelles en 1909 n'a pu se faire qu'au prix d'une diminution *intérieure* d'effectif (90 hommes au lieu de 103) et d'un emprunt de 8 400 hommes à l'infanterie? Ce prêt à fond perdu était le dernier qu'elle pût consentir: aussi, pour créer les batteries d'obusiers projetées, proposait-on, hier encore, de revenir aux batteries de campagne à six pièces, non que ce type fût le meilleur, mais il aurait permis une économie de personnel. C'était avouer que nous n'avons plus le choix de nos formes constitutionnelles, que notre loi de recrutement nous les impose et qu'elle coupe court chez nous à toute évolution rationnelle, c'est-à-dire à tout progrès.

***

Et cependant le développement pris par les formations spéciales n'a pas d'influence directe sur les armes combattantes. Le perfectionnement de l'outillage ne prévaut pas sur la qualité de l'armement. Les effectifs du temps de paix disparaissent dans ceux des unités mobilisées. Il semble enfin que, sur le terrain strictement militaire, notre armée, une fois complétée par l'incorporation des réservistes, doive redevenir égale à l'armée allemande; mais un instant de réflexion montre qu'il ne peut en

être tout à fait ainsi et que seules nos qualités de race viendront alors rétablir l'équilibre à notre profit.

Nos compagnies de guerre à 250 fusils mélangent entre eux des hommes de 21 à 26 ans, appartenant à six classes différentes, deux de l'armée active et quatre de la réserve. Derrière notre première ligne de bataille, des réservistes plus âgés entrent dans des *formations de réserve* qui figurent aussi dans le bilan des forces et dans le calcul des opérations. Ainsi, la charge militaire repose à la fois sur des hommes jeunes, célibataires, et sur des hommes mûrs, dont la plupart sont mariés. On sait que le décret sur la levée en masse avait établi entre ces deux âges des différences d'obligations : « Les jeunes gens iront au combat. Les hommes mariés forgeront des armes et transporteront des vivres... » La distinction faite était d'autant plus juste alors que les *volontaires* pères de famille n'avaient jamais porté les armes sous la Monarchie et qu'ils figuraient dans les rangs républicains pour la première fois. Elle paraît moins nécessaire entre soldats et réservistes, tous passés par le même apprentissage militaire; mais il n'en est que plus frappant de voir aujourd'hui l'armée allemande renouveler dans toute sa rigueur et faire délibérément sien notre principe de 1793.

Par là, s'achève l'évolution commencée chez elle en 1813, marquée dans ses premières étapes par les réformes organiques de 1860, de 1867, de 1871, et systématiquement activée au cours des vingt dernières années. Dès 1893, un des argumens principaux, à l'appui de la loi du 15 juillet, fut que, grâce à l'élévation numérique des contingens, on disposerait à l'avenir de classes de réserve plus fortes ; que l'armée active, en se mobilisant, en mettrait à contribution un plus petit nombre, trois par exemple au lieu de quatre ; et qu'ainsi « elle se rajeunirait. » Ce rajeunissement s'est fait si vite que deux classes de réservistes allemands suffisaient hier, là où notre infanterie en utilisait quatre, et que l'objet avoué des renforcemens de 1913 est d'élever assez haut l'état numérique de l'infanterie pour qu'une seule classe suffise à sa mobilisation. Un simple appel de réservistes pourrait alors la porter au pied de guerre, et, par le jeu facile des ordres de convocation, le gouvernement serait maître de la mobilisation en pleine paix chaque fois que sa politique l'exigerait.

La cavalerie allemande, à l'inverse de la nôtre, n'emprunte aucun élément à la réserve. La mobilisation de l'artillerie, jusqu'à ces derniers temps. n'était pas plus rapide d'un côté des Vosges que de l'autre, parce qu'elle se subordonnait à l'opération relativement lente de la réquisition des chevaux; mais le programme soumis au Reichstag comporte l'acquisition de 28 000 animaux, grâce auxquels l'artillerie se trouvera en partie affranchie des sujétions qu'elle subit aujourd'hui. Il est intéressant d'observer à ce sujet que l'exportation des chevaux français en Allemagne a passé de 4 474 en 1909, à 6 244 en 1910, à 6 873 en 1911, à 7 213 en 1912, qu'elle marquait en janvier 1913 une augmentation de 22 pour 100 sur le mois correspondant de 1912, et que, bien servi par notre indifférence et notre incurie, le programme des achats de 1913 pourra être promptement réalisé.

Rien n'empêchera plus alors l'Allemagne d'exploiter, au point de vue de la mobilisation, cette même richesse en hommes, qui fait sa force numérique en temps de paix. Ces deux avantages, complémentaires l'un de l'autre, trouvent chez nous leur contre-partie dans la prédominance de l'élément *réserve* sur l'élément *actif* et dans la lenteur un peu plus grande de notre passage au pied de guerre. Les Allemands font état de cette différence, qu'ils associent dans leur esprit au retard supposé d'élémens auxiliaires, attendus chez nous d'outre-mer, et ils croient pouvoir en conclure qu'ils auront en face de nous l'initiative des opérations.

La zone prévue de leur concentration est la Lorraine allemande, du Mont Donon à Pont-à-Mousson. Cette région, largement innervée par le réseau ferré, abonde en quais de débarquement; mais différens indices, et notamment le grand nombre de lignes nouvelles ou de tronçons de raccordement, tracés depuis peu dans le Luxembourg belge, ont fait croire qu'une partie de leur offensive déborderait de ce côté jusqu'à la Meuse, peut-être même au delà. S'il en était ainsi, le dispositif allemand du début présenterait dans l'ensemble un caractère linéaire, et tout en ressemblant, avec une amplification colossale, à l'ordre tactique de Frédéric II, s'inspirerait aussi de l'idée frédéricienne de l'enveloppement.

Il n'y a là qu'une modalité possible parmi beaucoup d'autres, telles que la rupture centrale ou l'enveloppement double par les

deux ailes à la fois. Mais il suffit qu'elle ait paru hier encore la plus probable aux écrivains militaires des deux nations, pour qu'on puisse la prendre aujourd'hui comme thème et qu'on s'en aide pour raisonner sur les combinaisons allemandes de demain.

La priorité dans le temps qu'ils pensent avoir acquise ne fait qu'accroître à leurs yeux leur liberté d'action. Tous les modes d'offensive se représentent alors à leur esprit, — enveloppement simple ou double, rupture sur le front, attaque dans le flanc ; — le meilleur pour eux sera celui qui leur permettra d'arriver le plus tôt à un résultat décisif dans l'esprit même de leur avance et de leur vitesse, c'est-à-dire de nous atteindre en flagrant délit de concentration et de nous infliger leur choc, avant que nous ayons pu sortir de notre défensive initiale.

Plus nos zones de concentration seront voisines de la frontière, et plus grand sera pour nous le risque de tomber dans un plan pareil. Si nous prétendions, par exemple, nous concentrer *en avant* des places d'Épinal, Toul, Verdun, généralement considérées au contraire comme devant couvrir nos rassemblemens, nous aurions pris fâcheusement une avance d'espace qui aggraverait notre retard de temps. Si nous reportons nos zones de débarquement *en arrière* de ces places et à une profondeur telle que l'espace interposé puisse retarder l'adversaire et nous revaloir notre propre retard, nous abandonnons la défense de cette marge de territoire aux garnisons de nos places et à nos troupes de couverture. Dans l'un et l'autre cas, une offensive directe, immédiate, intensive, partie de la Lorraine allemande, paraît la plus conforme de toutes à l'intérêt des Allemands. Elle peut leur permettre, dans la première hypothèse, de déchirer notre dispositif avant même qu'il ne soit formé; dans la seconde, de faire brèche à la ligne fortifiée française, ou bien d'en élargir les créneaux trop étroits, de la franchir au plus court et d'atteindre derrière nos rassemblemens encore incomplets.

C'est ainsi qu'en 1913, l'idée napoléonienne de la *rupture* paraît se substituer dans l'esprit de l'état-major allemand à l'idée frédéricienne de l'*enveloppement*. Cette variation théorique accompagne la transformation de leur armée en un instrument de choc, en cet outil professionnel que Von der Goltz, dans son livre célèbre sur *la Nation armée*, supposait mis « aux mains d'un nouvel Alexandre » et dont il menaçait l'Europe, sans savoir alors que son paradoxe serait si tôt réalisé.

Il l'est sous nos yeux, non pas, comme l'écrivait le maréchal, par une poignée de 50 000 soldats, mais par les 500 000 hommes que l'Allemagne peut jeter sur nos frontières en un espace de temps deux fois moindre qu'il y a vingt ans. Elle s'est activée dans l'intervalle, parce qu'elle a senti que nous nous ralentissions. Elle a fait retour à la conception des armées de métier, parce que nous paraissions évoluer vers celle des milices. Elle a patiemment préparé sa loi de 1913, parce qu'elle n'apercevait pas de réponse stratégique plus péremptoire à notre loi de 1905.

Telle est cependant pour certains esprits français la foi dans le système militaire actuel, que, même devant cette réplique, il leur paraît encore défendable. Ils proposent de réduire nos unités de l'intérieur au rôle de troupes-cadres, ou de dépôts destinés à la formation des recrues, tandis que le gros de l'armée active occuperait la région frontière et formerait face à l'Allemagne une couche militaire d'une particulière densité. Les troupes-cadres se mobiliseraient par l'absorption d'un nombre considérable de réservistes. Quoique n'étant plus en somme que des formations de réserve, elles constitueraient les armées proprement dites et viendraient en leur temps appuyer la résistance faite dès la première heure par les troupes-frontière sur le territoire envahi.

Ces idées tendancieuses sont incompatibles avec les conditions de notre défense, c'est-à-dire avec l'existence même de notre pays.

Et d'abord, une barrière de troupes actives dressée le long de la frontière serait aux yeux de l'adversaire un appareil peu menaçant, et qui n'aurait compromis que nous. Une armée de première ligne, mise tout entière en couverture, n'est qu'une armée prématurément déployée et tombée d'avance dans le plan de l'ennemi. Des armées de deuxième ligne, composées tout entières de réservistes, sont impropres à supporter le choc de masses professionnelles, pareilles à celles que l'Allemagne va se donner. Ainsi, la répartition des rôles serait chez nous l'inverse de ce que le bon sens réclame : nous ferions de la défensive avec nos jeunes soldats, de l'offensive avec nos vétérans. Entre des forces de couverture qui n'auraient pas l'initiative des opérations, par la raison qu'elles ne doivent pas la prendre, et des armées de campagne impropres à la ressaisir, parce qu'elles se rassembleraient trop tard, nous nous serions mis

dans le cas de perdre l'une après l'autre deux batailles, la première avec notre armée active et la seconde avec nos réserves.

La vérité est que le seul moyen possible de déjouer les calculs fondés par les Allemands sur la facilité plus grande de leur mobilisation est de leur opposer notre *offensive*, menée à notre heure et postérieurement à leur déploiement principal. Il nous faut pour cela une armée active de même espèce que la leur, et telle que, même après leurs nouveaux accroissemens, le rapport général de nos forces aux leurs reste le même qu'auparavant. Trois classes présentes à la fois peuvent seules nous les donner; on retrouve donc ici, pour des motifs stratégiques, la même nécessité de modifier le régime du recrutement, rendue déjà manifeste pour des raisons d'instruction et d'organisation.

***

A ces argumens purement militaires, une objection de bon sens a été faite : c'est que trois ans de service au lieu de deux, la reprise en 1913 d'un fardeau déposé depuis 1905, sont des actes graves, et dont les effets peuvent n'être pas tous heureux. Que la volonté publique s'y décide trop tôt, sans avoir mesuré au juste tout ce qu'ils comportent de sacrifice, et demain la lassitude, la rétivité ensuite, finalement l'antimilitarisme, pourront défaire, dans l'ordre des forces morales, ce que le relèvement des effectifs aura fait dans l'ordre des forces matérielles.

Il y a là, en effet, un danger. Mais le remède au mal n'est pas loin. On le trouve dans le développement même que l'armée va recevoir, grâce à l'afflux de forces nouvelles et dans l'activité proprement militaire que va prendre la vie à l'intérieur des unités. Un état numérique plus fort permettra des manœuvres plus animées, un commandement plus efficace, une obéissance plus consciente. Une plus longue durée de service assurera une distribution meilleure des grades, en en augmentant le prix aux yeux des soldats et en provoquant ainsi l'émulation parmi eux. Dans ces conditions, aucune valeur d'homme ne sera perdue pour l'armée; chacune, selon son poids spécifique, montera à sa place propre dans la hiérarchie. Déjà, sous le régime de la loi de 1905, la force ascensionnelle donnée aux jeunes gens d'une certaine catégorie sociale les faisait rapidement parvenir au grade d'officier de réserve; on tirait ainsi du rang des soldats d'élite, dignes d'en commander d'autres au

combat. Les mêmes avantages offerts aujourd'hui aux mêmes candidats seront mis au prix de plus grands efforts, puisque la loi proposée exigera d'eux d'abord deux années de commun service et qu'ils serviront ensuite une année entière dans le grade d'officier; mais, là encore, la sévérité de l'épreuve assurera le résultat de la sélection et la correspondance exacte du cadre militaire avec le cadre social.

La lenteur même, la rigueur de cette préparation cesseront d'être senties si la vie militaire devient enfin ce qu'elle doit être : l'étude de la guerre, la préparation à la guerre, la connaissance exacte de la guerre dans toutes ses formes et sous tous ses aspects. Il faut se souvenir du mot de Bugeaud : « qu'il y a entre les armées d'Europe, occupées à leurs routines, et des armées vraiment prêtes à la guerre, la même différence qu'entre des enfans et des adultes. » Il faut laisser nos enfans grandir sous les armes. Il faut, aux troupes immobiles dans leurs garnisons, donner l'émancipation du mouvement et l'affranchissement de l'action; multiplier pour elles les rassemblemens généraux, élargir les camps d'instruction. La leçon qu'elles y recevront sera d'autant plus féconde qu'étant françaises, elles ont, par instinct, le goût et le besoin de la discipline de guerre.

Qu'on nous les donne donc, ces troupes agissantes, toujours en haleine, toujours en tension; qu'elles aient l'outillage qui leur manque et faute duquel elles ne ressemblent pas à notre pays; qu'elles trouvent, dans l'adaptation de la technique aux fins militaires, l'extension et l'assouplissement d'un cadre devenu trop rigide pour absorber toutes nos forces dans le jeu de notre machine militaire et pour provoquer les affinités électives, en multipliant les fonctions; que, par une pratique constante du terrain, des armes et des outils, elles exercent et fondent ensemble toutes les autorités, toutes les activités, toutes les bonnes volontés; on reconnaîtra alors que l'armée est bien la nation en armes; la guerre, la république en défense; le combat, l'application la plus haute qui puisse être faite des principes de justice et de solidarité.

C'étaient là les perspectives morales que nos pères avaient vues s'ouvrir devant eux le jour où ils avaient décidé que tout Français est soldat et se doit à la défense de la patrie. « Qu'elle est belle, cette idée de la conscription ! s'écriait alors Mourer aux Cinq-Cents. Par elle, l'armée sera toujours dans la Répu-

blique et la République toujours dans l'armée! » Mais, en apercevant clairement la beauté du principe, le Directoire avait mal réglé la lettre de l'application. Sa loi idéologique du 5 septembre 1798 s'était bornée à dire que, chaque année, des mesures nouvelles préciseraient les obligations des classes conscrites à l'égard de la nation, et les devoirs de chaque génération française par rapport à celles qui l'avaient précédée ou suivie. Pris aussitôt de court par la guerre, il paya cher sur les champs de bataille pour son vague déclamatoire et pour l'insuffisance de sa législation.

Craignons de recevoir nous-mêmes, ou d'infliger à la génération suivante, la même sanglante leçon. Convenons une fois que le problème de la défense nationale est pour la République le seul vital, le seul difficile; que le caractère de la démocratie française est d'être fortement armée, mais qu'aussi, une armée moderne, avec les caractères nouveaux qu'elle emprunte à l'esprit même de la guerre, avec la division du travail instituée entre tous les participans de l'action, ne peut pas être une charge stérile pour la société.

Au problème de notre constitution militaire, un autre problème, infiniment plus intéressant et plus général, reste attaché : celui du partage à faire entre la cité et le citoyen, de l'équilibre entre ce que la nation doit à l'individu et ce que l'individu doit à la nation. Ce contrat est si difficile qu'il ne faut pas s'étonner d'avoir à le retoucher en 1913, après l'avoir cru réglé en 1905. Le but recule davantage, et cependant un terme d'histoire est atteint. Au seuil de la nouvelle étape, la France se doit à elle-même de ne pas marchander l'effort à fournir. Qu'elle change son fusil d'épaule et qu'elle se mette en chemin!

PATRICE MAHON.

POÉSIES

HENRI HEINE

> Quand je respire, des milliers d'échos me répondent...
>
> H. Heine.

Henri Heine, j'ai fait avec vous un voyage;
C'était un soir d'automne, encor tiède, encor clair;
Heidelberg reposait sous ses rouges feuillages;
Nous cherchions, dans la rue aux portails entr'ouverts,
L'humble hôtel, romantique et vieux, du *Chasseur Vert*.

Je reposais sur vous, compagnon invisible,
Ma tête languissante et mes cheveux défaits;
Un souriant vieillard marchait, lisant la Bible,
Sur la place où le jour, lumineux et sensible,
Jetait un long appel de désir et de paix...

C'était l'heure engourdie où le soleil s'incline;
Par un mortel besoin de pleurer et de fuir,
J'ai souhaité monter sur la verte colline;
Nous nous sommes ensemble assis dans la berline
Où flottait un parfum de soierie et de cuir,
Et nous vîmes jaillir les romanesques ruines.

Sur la terrasse, auprès de la tour en lambeaux,
Des étudians riaient avec vos bien-aimées.
Je regardais bondir les délicats coteaux
Qui frisent sous le poids des vignes renommées,
Et l'espace semblait à la fois vaste et clos.

Le Neckar, au courant scintillant et rapide,
Entraînait le soleil parmi ses fins rochers.
Nous étions tout ensemble assouvis et avides;
L'insidieux automne avait sur nous lâché
Ses tourbillons de songe et ses buis arrachés...

O sublime, languide, âpre mélancolie
Des beaux soirs où l'esprit, indomptable et captif,
Veut s'enfuir et ne peut, et rêve à la folie
D'enfermer l'univers dans un amour plaintif!

Tout à coup, dans le parc public, humide et triste,
L'orchestre qui jouait sur les bords de l'étang,
Près d'un groupe attentif de studieux touristes,
Lança le son du cor qui chante dans Tristan ..

Henri Heine, j'ai su alors pourquoi vos livres
Regorgent de buée et de soudains sanglots,
Pourquoi, riant, pleurant, vous voulez qu'on vous livre
La coupe de Thulé qui dort au fond des flots;

L'amour de la légende et la vaine espérance
Vous hantaient d'un appel sourdement répété :
Hélas! vous aviez trop écouté, dès l'enfance,
Les sirènes du Rhin, à Cologne et Mayence,
Quand l'odeur des tilleuls grise les nuits d'été!

Voyageur égaré dans la forêt des fables,
Moqueur désespéré qu'un mirage appelait,
Ni le chant de la mer d'Amalfi sur les sables,
Ni la Sicile, avec l'olivier et le lait,
Ne pouvait retenir votre vol inlassable,
Pour qui l'espace même est un trop lourd filet!

— O soirs de Düsseldorf, quand les toits et leur neige
Font un scintillement de cristal et de sel,
Et que, petit garçon qui rentrait du collège,
Vous évoquiez déjà, rêveur universel,
L'oriental aspect de la nuit de Noël!

Pourtant vous goûtiez bien la sensible Allemagne,
Les muguets jaillissant dans ses bois ingénus,
L'horloge des beffrois, dont les coups accompagnent
Les rondes et les chants des filles aux bras nus;

Vous connaissiez le poids sentimental des heures
Qui semblent fasciner l'errante volupté,
Quand l'or des calmes soirs recouvre les demeures,
Les gais marchés, le Dôme et l'Université;

Mais, fougueux inspiré, fier ami des naïades,
Les humaines amours vous berçaient tristement,
Et vous trouviez, auprès d'une enfant tendre et fade,
La double solitude où sont tous les amans!

Accablé par la voix des forêts mugissantes,
Vous inventiez Cordou, ses palais et ses bains,
La fille de l'alcade, altière et rougissante,
Qui, trahissant son âme offerte aux chérubins,
Soupire auprès d'un jeune et dédaigneux rabbin...

Les frais torrens du Hartz et la mauresque Espagne
Tour à tour enivraient votre insondable esprit.
Que de pleurs près des flots! de cris sur la montagne!
Que de lâches soupirs, ô Heine! que surprit
La gloire au front baissé, votre sombre compagne!

Parfois, vers votre cœur, que brisaient les démons,
Et qui laissait couler sa détresse infinie,
Vous sentiez accourir, par la brèche des monts,
Les grands vents de Bohême et de Lithuanie;

Les cloches, les chorals, les forêts, l'ouragan,
Qui composent le ciel musical d'Allemagne,
Emplissaient d'un tumulte orageux, où se joignent
Les résineux parfums des arbres éloquens,
Vos Lieder, à la fois déchirés et fringans.

Mais quand le vent se tait, quand l'étendue est calme,
Vous repoussez le verre où luit le vin du Rhin ;
Le Gange, les cyprès, la paresse des palmes
Vous font de longs signaux secrets et souverains;
Et votre œil fend l'azur et les sables marins,
Immobile, extatique et vague pèlerin!

Vous riez, et tandis que tinte votre rire,
Vos poèmes en pleurs invectivent le sort;
Vous chantez, justement, de ne pas pouvoir dire
Les sources et le but d'un multiple délire,
Rossignol florentin, grèbe des mers du Nord,
Qui mélangez au thym du verger de Tityre
Les gais myosotis des jardins de Francfort.

— J'ai vu, un soir d'automne, au bord d'un chaud rivage,
Un grand voilier, chargé de grappes de cassis,
Ne plus pouvoir voguer, tant le faible équipage,
Captif sous un réseau d'effluves épaissis,
Gisait, transfiguré par le philtre imprécis
D'un arome, grisant plus encor qu'un breuvage.

O Heine! Ce parfum languissant et fatal,
Cette vigne éthérée et qui pourtant accable,
N'est-ce pas le lointain et pressant idéal
Qui vous persécutait, quand de son blanc fanal
La lune illuminait, dans les forêts d'érables,
Vos soupirs envolés vers sa joue de cristal?

— Vous me l'avez transmis, ce désir des conquêtes,
Cet enfantin bonheur dans les matins d'été,
Ce besoin de mourir et de ressusciter
Pour le mal que nous fait l'espoir et sa tempête;
Vous me l'avez transmis, ô mon brûlant prophète,
Ce céleste appétit des nobles voluptés!

O mon cher compagnon, dès mes jeunes années
J'ai posé dans vos mains mes doigts puissans et doux;
Bien des yeux m'ont déçue et m'ont abandonnée,
Mais toujours vos regards s'enroulent à mon cou,
Sur le chemin du rêve où je marche avec vous...

LA DOULEUR

Quand la douleur est vaste, ardente, sans mélange,
Quand elle aveugle ainsi qu'un ténébreux soleil,
Elle est dans l'eau qu'on boit et dans le pain qu'on mange,
Et dans les rideaux du sommeil!

Comme l'odeur du sel sur les routes marines,
Comme les chauds parfums de Corse ou d'Orient,
Elle emplit le poumon, étourdit la narine,
Et griffe ainsi qu'un diamant!

Les arceaux de l'azur, le fier tranchant des cimes,
La longueur des cités et leurs hauts monumens,
Ne sont qu'une eau rampante et qu'un grisâtre abîme
Auprès de son envolement!

— Douleur qui me comblez, chantez, voix infinie!
Attachez à mon cou vos froids colliers de fer;
Qu'importent l'esclavage et la dure agonie,
Je vois les mondes entr'ouverts!

J'aï vu l'immensité moins vaste que mon être,
L'espace est un noyau que mon cœur contenait;
Je sais ce qu'est avoir, je sais ce qu'est connaître,
J'englobe ce qui meurt et naît!

L'ange qui fit rêver Jésus sur la montagne,
Qui lui montra le monde et tenta son esprit,
M'a, dans les calmes soirs des languides campagnes,
Tout soupiré et tout appris!

Serai-je désormais l'ermite magnanime
Qui vit de son secret par delà les humains?
Pourrai-je conserver, dédaigneuse victime,
La solitude de mes mains?

Pourrai-je quand résonne, ô Printemps, ta cadence,
Ivre du seul orgueil et des seules pitiés,
Écouter la secrète et chaste confidence
Qui va des soleils à mes pieds ?

O Douleur ! je comprends, arrêtez vos batailles :
Au travers de mes pleurs j'entrevois vos projets,
Un chaud pressentiment m'éblouit et m'assaille :
C'est dans ce feu que je plongeais !

Je sais, moi qui vous tiens, vous respire, vous touche,
Moi qui vis contre vous et qui bois votre vin
Dans un dur gobelet collé contre ma bouche,
Quel est votre dessein divin ;

Vous préparez la vie avec vos sombres armes,
Le corps que vous brisez rêve d'éternité,
Hélas ! les purs sanglots, les tremblemens, les larmes
Aspirent à la volupté !

LE MONDE INTÉRIEUR

« Car l'exceptionnel voilà ta tâche. »
NIETZSCHE.

Il est des jours encor, où, malgré la sagesse,
Malgré le vœu prudent de rétrécir mon cœur,
Je m'élance, l'esprit gonflé de hardiesse,
Dans l'attirant espace inondé de bonheur.

Je regarde au lointain les arbres, les verdures
Retenir le soleil ou le laisser couler,
Et former ces aspects de calme ou d'aventures
Qui bercent le désir sur un branchage ailé !

Mais quand je tente encor ces célestes conquêtes,
Cette ivre invasion dans le divin azur,
J'entends de toutes parts la Nature inquiète,
Me dire : « Tu n'as plus ton vol puissant et sûr.

« Tu es sans foi ; va-t'en vers les corps, vers les âmes,
Rien de nous ne peut plus se mêler à ton cœur.
Tu n'es plus cette enfant, libre comme la flamme,
Qui montait comme un jet de bourgeons et d'odeurs.

« Nous fûmes ta maison, ta paix et ton refuge,
Tu n'avais pas, alors, connu le mal humain,
Mais tes pleurs effrénés, plus forts que le déluge,
Ont détruit nos moissons et troublé nos chemins.

« Nous ne serions pour toi qu'un décor taciturne
Qui te fut sans secours dans d'insignes douleurs ;
Fuis l'aube vaporeuse et l'étoile nocturne,
Ton désir s'est voué au monde intérieur !

« L'aurore, les matins, les brises, les feuillages,
Les cieux, frais et bombés comme un cloître vivant,
Les cieux qui, même alors que l'été les ravage,
Contiennent la splendeur immobile des vents,

« Tu les verras au bord des visages qui rêvent,
Où la pâleur ressemble à des soleils couchans,
Au fond des yeux, tremblans comme un lac où se lève
L'orchestre des flots bleus, des rames et des chants !

« Tu les recueilleras au creux des mains ouvertes
Où coule en fusion l'or de la volupté,
Il n'est pas d'autre azur, ni d'autres forêts vertes
Que ces embrasemens plus fauves que l'été !

« L'amour qui me ressemble et qui n'a pas de rives
Te rendra ces transports, ces transes, ces clartés,
Ces changeantes saisons, riantes ou plaintives,
Qui t'avaient attachée à notre immensité... »

— Et je me sens alors hors du monde, infidèle,
Étrangère aux splendeurs des prés délicieux
Où le feuillage uni et nuancé rappelle
La multiplicité du regard dans les yeux ;

Et je reviens à vous, ardente et monastique,
O Méditation, Archange audacieux,
Ville haute et sans borne, éparse et sans portique,
Où mon cœur violent a le pouvoir de Dieu!...

L'AMITIÉ

Mon ami, vous mourrez, votre pensive tête
Dispersera son feu,
Mais vous serez encor vivant comme vous êtes
Si je survis un peu.

Un autre cœur au vôtre a pris tant de lumière
Et de si beaux contours,
Que si ce n'est pas moi qui m'en vais la première
Je prolonge vos jours.

Le souffle de la vie entre deux cœurs peut être
Si dûment mélangé,
Que l'un peut demeurer et l'autre disparaître
Sans que rien soit changé;

Le jour où l'un se lève et devant l'autre passe
Dans le noir paradis,
Vous ne serez plus jeune, et moi je serai lasse
D'avoir beaucoup senti;

Je ne chercherai pas à retarder encore
L'instant de n'être plus;
Ayant tout honoré, les couchans et l'aurore,
La mort aussi m'a plu.

Bien des fronts sont glacés qui doivent nous attendre,
Nous serons bien reçus;
La terre sera moins pesante à mon corps tendre
Que quand j'étais dessus.

Sans remuer la lèvre et sans troubler personne
L'on poursuit ses débats;
Il règne un calme immense où le rêve résonne,
Au royaume d'en-bas.

Le temps n'existe point, il n'est plus de distance
Sous le sol noir et brun;
Un long couloir, uni, parcourt toute la France,
Le monde ne fait qu'un;

C'est là, dans cette paix immuable et divine
Où tout est éternel,
Que nous partagerons, âmes toujours voisines,
Le froment et le sel.

Vous me direz : « Voyez, le printemps clair, immense,
C'est ici qu'il naissait;
La vie est dans la mort, tout est, rien ne commence. »
Je répondrai : « Je sais. »

Et puis, nous nous tairons; par habitude ancienne
Vous direz : « A demain. »
Vous me tendrez votre âme et j'y mettrai la mienne,
Puis, tenant votre main,

Je verrai, déchirant les limbes et leurs portes,
S'élançant de mes os,
Un rosier diriger sa marche sûre et forte
Vers le soleil si beau...

Comtesse de Noailles.

ALEXANDRE Ier

EMPEREUR DE RUSSIE (1)

Nous devions déjà au grand-duc Nicolas Mikhaïlowitch de connaître en ses grandes lignes le règne de l'Empereur Alexandre Ier. En de savans travaux formant plusieurs volumes que j'ai eu le plaisir de présenter aux lecteurs de la *Revue* et qui complètent les belles études qu'ont écrites sur ce souverain les historiens français, Albert Sorel et Albert Vandal, il a évoqué les principales péripéties du règne de son aïeul. Mais, en les évoquant, en publiant tour à tour la correspondance de l'impératrice Élisabeth avec sa mère, la margrave de Bade, celle du Tsar avec sa sœur, la grande-duchesse Catherine, en nous initiant à tous les dessous des relations d'Alexandre avec Napoléon, le grand-duc Nicolas s'était borné à dresser la silhouette du monarque russe sans aborder franchement sa personnalité, se réservant d'en faire l'objet d'un ouvrage spécial. Cet ouvrage est maintenant sous nos yeux, et bien que l'auteur, dans un excès de modestie, se défende d'avoir écrit une histoire définitive, il semble difficile de ne pas qualifier de ce nom le travail que nous lui devons. C'est tout au moins un essai historique d'une valeur incontestable, qui nous éclaire sur le caractère de l'Empereur, sur l'œuvre à laquelle son nom reste attaché, et, ce qui n'est pas moins intéressant, sur l'homme lui-même, sur ses qualités, sur ses défauts et, en un mot, sur tout ce qui per-

(1) *L'Empereur Alexandre Ier*, essai d'étude historique par le grand-duc Nicolas Mikhaïlowitch, 2 vol. gr. in-8; Saint-Pétersbourg, manufacture des papiers de l'État, 1912.

met d'expliquer l'influence qu'en Russie et à l'étranger, il a exercée sur les événemens de son temps.

La tâche dont l'éminent historien nous présente aujourd'hui le résultat, était assez malaisée, de nombreux documens propres à la faciliter ayant été systématiquement anéantis par l'empereur Nicolas Ier, successeur d'Alexandre. Mais, à force de recherches dans les archives publiques et privées, recherches dont les volumineuses annexes de son ouvrage nous livrent les fruits, il est parvenu à combler cette lacune et à réunir assez d'élémens d'information pour rendre complet le tableau qu'il a voulu peindre.

Il a divisé son œuvre en cinq grandes parties : de 1801 à 1807, c'est ce qu'il appelle la période d'hésitation, c'est-à-dire l'histoire des tentatives, par momens désordonnées et souvent contradictoires, faites par l'Empereur pour régénérer la Russie et améliorer le sort de ses sujets; de 1807 à 1812, c'est la paix de Tilsitt et l'alliance avec la France; de 1812 à 1815, la lutte avec Napoléon et ses tragiques épisodes; de 1815 à 1822, la série des congrès : congrès de Vienne, congrès d'Aix-la-Chapelle, congrès de Vérone, d'autres encore où, sous le mysticisme qui s'est emparé de l'âme d'Alexandre, se trahissent les contradictions de sa politique aussi bien dans le gouvernement de son empire que dans les directions qu'il s'efforçait d'imprimer aux affaires de l'Europe; enfin, de 1822 à 1825, année de sa mort, c'est l'exposé du désenchantement général qu'éprouve la Russie en voyant le gouvernement livré entièrement au favori Arakchéeff et cette sorte d'abdication à laquelle se prêtait le souverain dont l'avènement avait été salué avec enthousiasme. A chacune de ces périodes, le grand-duc Nicolas a consacré de longs récits. Grâce à lui, nous pouvons suivre l'Empereur à travers les péripéties auxquelles il fut mêlé et nous rendre compte de son incessant effort, trop souvent trompé, pour les faire tourner à sa gloire, au bien-être de ses sujets et au profit de la paix continentale.

Condamné par les circonstances à une longue suite de guerres, alors qu'il souhaitait la paix, l'empereur Alexandre, sur tous les théâtres où il a évolué, apparaît comme un être indécis, capable de louables résolutions, mais inhabile à y persévérer et laissant trop souvent les opinions d'autrui se substituer aux siennes. Ce n'est pas qu'il ne fût animé de convictions réfléchies

et solides, mais, à le voir les sacrifier à celles de ses conseillers, on ne peut que s'étonner et reconnaître que la nature, tout en le douant de qualités éminentes, lui avait refusé la plus précieuse de toutes, celle sans laquelle toutes les autres risquent d'être lettre morte, c'est-à-dire la constance dans les desseins. Quoique, en maintes circonstances, les apparences le montrent différent, c'est bien ce jugement que justifie l'ensemble de son règne. Au début, il a voulu donner à son pays la liberté et une constitution ; il écrivait à son ancien précepteur La Harpe que, cette œuvre accomplie, il abdiquerait le pouvoir et se retirerait en Amérique. En fait, il n'a donné à la Russie ni une constitution ni la liberté; il n'a pas abdiqué et, loin de s'expatrier, il a conservé sa couronne durant près d'un quart de siècle. Son règne, qui abonde en traits pareils, autorise les jugemens que quelques-uns des hommes qui l'ont le mieux connu, ont portés sur lui. D'après l'un d'eux, « il avait appris beaucoup, mais tout superficiellement, sans rien approfondir, sans rien faire pour pénétrer l'âme russe; » d'après un autre, « il était intelligent et doué, mais paresseux et insouciant; il avait vite fait de saisir, mais aussi vite fait d'oublier; il ne savait pas se concentrer; ainsi s'expliquent ses décisions toujours hâtives et précipitées, dénuées de fondemens solides. » Le grand-duc Nicolas conclut ainsi et il ne paraît pas que cette opinion soit susceptible d'être frappée d'appel.

C'est par un acte qui la confirme qu'Alexandre devint empereur longtemps avant l'époque où il avait pu supposer qu'il le deviendrait. A travers des hésitations et des incertitudes qui dénotent tout au moins un défaut de réflexion et de prévoyance, il se trouva mêlé, en quelque sorte malgré lui, au complot dont son père fut la victime. Il laissa par faiblesse agir les conjurés sans prévoir que l'autocrate qu'était Paul Ier ne pouvait perdre la couronne qu'en perdant la vie, et, le drame joué, il n'échappa pas au soupçon de s'être fait volontairement le complice des assassins, encore qu'il fût innocent du crime et coupable seulement de l'espèce de somnolence avec laquelle il l'avait laissé se perpétrer. Le souvenir du tragique événement a pesé sur toute sa vie, engendrant de cuisans remords; il en a porté le fardeau jusqu'à son dernier jour et, peut-être, ne furent-ils pas étrangers au désarroi moral qu'on surprend maintes fois dans sa conduite, dans la marche de sa politique si souvent

déconcertante. Néanmoins, tel qu'il était ou tel du moins qu'il se montre à nous dans les récits des nombreux historiens qui se sont occupés de lui, il est attirant et même sympathique; s'il lui est souvent arrivé de se tromper et de subir des influences pernicieuses, on ne saurait mettre en doute la pureté de ses intentions.

Toutefois, les qualités qu'on ne peut lui contester et qui tranchent heureusement sur ses défauts, n'auraient pas suffi à lui assurer dans l'histoire du dernier siècle la place qu'il y occupe si le hasard de sa naissance n'avait fait de lui le contemporain de l'empereur Napoléon. C'est à Napoléon surtout qu'il doit sa renommée; sans Napoléon, son règne n'aurait pas eu l'éclat qui s'y est attaché. Cette circonstance n'est pas pour le diminuer, puisque après tout, malgré la différence des mérites, il a eu finalement la gloire de vaincre l'invincible et de se poser devant la postérité comme le rival heureux du prestigieux personnage aux pieds duquel, jusque-là, étaient venues se briser toutes les rivalités. Ce n'est pas son unique titre à la renommée inséparable de son nom. Victorieux, il fut modéré dans la victoire : la France, pour sa part, lui doit d'avoir été défendue, au jour des défaites et des revers, contre les convoitises de la Prusse et de l'Autriche.

En réalité, pour le bien juger, il faut, comme l'a fait le grand-duc Nicolas, l'étudier dans ses rapports avec Napoléon, soit à l'époque où il était son allié, soit à l'époque où il devint son ennemi, à supposer qu'il eût jamais cessé de l'être, même lorsqu'il protestait de son attachement pour lui. De tout ce que nous savons des relations qui s'étaient créées entre les deux potentats, il est impossible de ne pas conclure que, presque au début de leur alliance, ils ont essayé de se tromper réciproquement, qu'ils n'ont jamais été absolument sincères vis-à-vis l'un de l'autre et qu'ils ont fait assaut de duplicité. On a dit avec raison que, dans leurs rapports, l'un avait déployé toutes ses ruses de Corse, l'autre toutes ses ruses de Slave, et c'est parce que le Slave a eu raison du Corse qu'il a conquis la célébrité; elle lui eût fait défaut si Napoléon ne s'était pas trouvé sur son chemin.

En l'étudiant à ce point de vue, on trouve en lui deux hommes, l'un qui intéresse plus spécialement les Russes, l'autre qui intéresse plus spécialement les Français. De celui-ci les

nombreux travaux que lui ont consacrés les historiens de tous les pays, et en particulier le grand-duc Nicolas, ne nous laissent rien à dire. Il n'en est pas de même de l'autre et sur ses actes en tant qu'empereur de toutes les Russies, le nouveau livre dont il est le héros, nous apporte des informations neuves et sensationnelles qui nous font connaître un homme que nous ne connaissions pas. Il n'y a pas lieu de décrire ici par le détail sa physionomie, devenue ainsi plus vraie et singulièrement captivante. Mais on nous saura gré d'y ajouter un trait qui la complétera en nous attardant à un épisode que le grand-duc Nicolas semble avoir négligé et sur lequel des révélations venues d'ailleurs ont versé quelque lumière.

Lorsqu'on regarde de près à la vie de l'empereur Alexandre, il est impossible de ne pas considérer comme l'un des faits les plus caractéristiques de son règne la métamorphose morale dont il fut l'objet après cette guerre de 1812, qui est entrée dans l'histoire de la Russie sous le nom de guerre patriotique. Entre le souverain que les Russes avaient connu avant l'invasion française, et le souverain qui se révéla ensuite, la différence est saisissante et surtout au point de vue religieux.

Religieux, il l'avait toujours été, mais avec des intermittences qui autorisent à supposer qu'à plusieurs reprises, sa foi avait été en proie aux atteintes du doute et qu'en tout cas, elle n'avait pas toujours été assez vive pour le soumettre à tous les devoirs d'une discipline rigoureuse quant à sa conduite privée. A cet égard, sa longue liaison avec Marie Naryshkine et le délaissement dont sa femme, la noble impératrice Élisabeth, fut la victime durant plusieurs années, ouvrent une large carrière à toutes les hypothèses. Mais, au cours de la guerre de 1812, et pendant la campagne de 1813, un changement total s'opère en lui. Tout d'abord, il se considère comme investi par la Providence de la mission de délivrer 'Europe du joug de Napoléon. Dès ce moment, tous ses actes s'inspireront de la volonté de vaincre le despote.

Déjà, en apprenant que l'armée française était entrée à Moscou, il avait résolu de ne déposer les armes qu'après avoir détruit la puissance de son allié de la veille, devenu son ennemi. La nouvelle lui avait été apportée par un envoyé du maréchal Koutousoff, le colonel Alexandre Michaud de Beauretour. Savoyard au service de la Russie, ami de Joseph de Maistre, qui

représentait alors le roi de Sardaigne à la Cour moscovite, Michaud était un homme du plus haut mérite, soldat de valeur et catholique fervent. En communiquant au Tsar la prise de Moscou par l'ennemi, il lui avait dit :

— Sire, l'armée n'a qu'une crainte.

— Laquelle? avait demandé l'Empereur.

— Elle redoute qu'un sentiment d'humanité ne porte Votre Majesté à conclure la paix, et c'est la guerre que l'on désire.

— Je ne signerai jamais la honte de ma patrie et de mes bons sujets, s'était alors écrié Alexandre. Je reculerai plutôt jusqu'au fond de la Sibérie en mangeant des pommes de terre comme le dernier des paysans. Rappelez-vous ce que je vous dis aujourd'hui, colonel Michaud : Napoléon ou moi; moi ou lui; nous ne pouvons plus régner ensemble. J'ai appris à le connaître; il ne me trompera plus.

Congédié sur ces paroles mémorables, Michaud était chargé de les répéter à Koutousoff et, en même temps, l'Empereur exprimait l'espoir que Michaud, qu'il tenait en haute estime, serait l'heureux messager qui lui apporterait la nouvelle des premiers succès remportés sur les envahisseurs.

Tel est le point de départ de la métamorphose morale dont nous venons de parler et qui allait faire d'Alexandre un homme nouveau. On la voit s'opérer et on peut en suivre les développemens dans sa correspondance avec le prince Golytzine, procureur général du Saint-Synode, ministre des Cultes et dans celle qu'il entretenait avec Kochéleff, grand maître de la Cour.

Le 23 juin, à l'heure la plus tragique de la terrible guerre, il écrit à Golytzine :

« Dans des momens comme ceux dans lesquels nous nous trouvons, le plus endurci éprouve, je crois, un retour vers son Créateur... Dites-vous que pour m'acquitter de ce devoir sacré et en même temps si cher à mon cœur, le temps ne me manque jamais : je me livre à ce sentiment avec une chaleur, un abandon bien plus grand encore que dans le passé. J'y trouve ma seule consolation, mon seul appui. » Il exprime les mêmes sentimens le 9 janvier 1813. « Plus que jamais, je me remets à la volonté de mon Dieu et me soumets aveuglément à ses décrets. »

Quelques jours plus tard, après avoir lu le récit de l'inauguration de la Société de la Bible dont il a encouragé la fondation, il appelle sur elle la bénédiction de l'Être Suprême : « En

général, cette tendance de tous les côtés à ce qui peut nous rapprocher du vrai règne de Jésus-Christ, me cause une jouissance véritable. » Le 1er mars, annonçant à son confident qu'il vient de faire ses dévotions, il termine par cet aveu : « Jamais je ne les ai faites avec le sentiment que j'ai éprouvé cette fois-ci. »

Sa correspondance avec les hommes dont il sait les opinions conformes aux siennes, présente ainsi non seulement le caractère de la piété la plus ardente, mais elle révèle encore l'incessant souci de pratiquer tous les devoirs d'un bon chrétien et de se pénétrer, par la lecture des livres saints, des vérités éternelles. Ses recherches touchant les choses religieuses occupent alors une grande part de sa vie et il y consacre tous les loisirs que lui laisse le gouvernement de son empire. Les détails que donne à cet égard le grand-duc Nicolas sont trop nombreux pour trouver place ici; mais ils ne laissent aucun doute sur le mysticisme qui déjà avait pris possession de l'âme d'Alexandre.

On sait que ce mysticisme exalté fut entretenu par la fameuse Mme de Krudener qu'on voit entrer à l'improviste, dans la vie de l'Empereur, à Heilbronn, au mois de mai 1815, lorsque, au lendemain de Waterloo, il revenait vers Paris à la tête des armées alliées qui, pour la seconde fois, envahissaient la France. Il semble bien, c'est du moins l'opinion du grand-duc Nicolas, qu'on ait attribué à cette femme, dont on ne peut dire si c'était une folle ou une intrigante, plus d'influence qu'elle n'en a réellement exercé. On ne saurait contester toutefois que cette influence n'ait été considérable; nous en trouvons la preuve dans la durée des relations qui se nouèrent entre Mme de Krudener et l'Empereur : commencées en 1815, elles ne prirent fin qu'en 1821, c'est-à-dire à l'époque où elle était à Saint-Pétersbourg : Alexandre s'était fatigué de ses obsessions comme aussi de la propagande à laquelle elle se livrait en faveur des Grecs et elle reçut l'ordre de partir. On a attribué à l'ascendant qu'elle avait pris sur le Tsar, le traité de la Sainte-Alliance conclu entre la Russie, l'Autriche, l'Angleterre et la Prusse et dans lequel la France fut admise, en 1818, à la fin du congrès d'Aix-la-Chapelle. Le grand-duc Nicolas ne pense pas qu'elle ait inspiré, peu ou prou, l'initiative prise par Alexandre pour réunir, en un faisceau indissoluble, les puissances conservatrices de l'Europe. Il fait remarquer, non sans raison, que les historiens qui en ont attribué le mérite à cette femme ou à Metternich, n'avaient pas eu

connaissance des nombreuses lettres que l'Empereur échangeait avec Golytzine et Kochéleff et qui sont maintenant sous nos yeux. D'après lui, ils ont été trompés par cette double circonstance qu'au congrès de Vienne, l'Empereur avait entretenu de son projet, encore vague et confus dans sa pensée, le chancelier d'Autriche, et qu'à Paris, en 1815, alors que ce projet avait pris corps dans son esprit, il en communiqua le texte à Mme de Krudener. Il y pensait depuis trop longtemps pour qu'on puisse admettre qu'elle le lui avait inspiré; elle l'approuva sans doute; mais ce n'est pas à elle qu'en appartenait l'idée première. Au surplus, et quelle que soit à cet égard la vérité, la convention solennelle qui liait étroitement, dans un intérêt de préservation politique et sociale, les Cabinets européens doit être considérée comme le résultat des changemens survenus dans la mentalité religieuse d'Alexandre.

Ils en eurent un autre qui se produisit dans sa conduite privée : sa maîtresse fut éloignée. Au commencement de 1818, répondant à Kochéleff qui avait paru redouter le retour de la favorite, Alexandre écrivait : « Je ne puis différer de vous dire un mot sur l'arrivée à Pétersbourg de Mme de Naryshkine. J'espère que vous connaissez trop bien mon état présent pour nourrir la moindre inquiétude sur mon compte à ce sujet. Au reste, aurais-je été encore homme du monde qu'il n'y aurait pas eu de mérite pour moi à rester étranger à cette personne après tout ce qui s'est passé de sa part. » Et, comme pour sceller cette déclaration d'un cachet religieux, il ajoutait : « Tout à vous de cœur et d'âme en Notre Divin Maître. » En même temps, il se rapprochait de sa femme aux vertus de laquelle il semblait enfin rendre plus de justice; désormais, son attitude envers elle allait être caractérisée par un besoin d'abandon et de vie à deux, par la plus entière confiance, chose précieuse dont cette âme angélique était depuis longtemps sevrée et qui lui causait un ravissement dont font foi les lettres qu'elle écrivait à sa mère. Cette étroite union, complète, quoique tardive, devait durer jusqu'à la mort d'Alexandre et embellir les années que les époux avaient encore à passer ensemble. Elle puisait incessamment plus de force dans les sentimens religieux de l'Empereur; leur ardeur redoublait et se manifestait jusque dans les actes de son gouvernement, dont sa piété ne l'avait pas fait se désintéresser.

A cette époque de sa vie, son biographe nous le montre

frayant assidûment avec les prêtres, fréquentant les églises, encourageant les fondations pieuses, qu'il juge propres à favoriser parmi ses sujets les pratiques de la religion, auxquelles il consacre lui-même plusieurs heures par jour; il fait à genoux ses prières du matin et du soir; il les prolonge de telle sorte que de larges callosités se forment sur ses jambes où on les découvrira après sa mort. A travers ses paroles et ses actes, sa religiosité apparaît de plus en plus éclatante. Lorsque les affaires de l'État se résolvent conformément à ses désirs, il se plaît à proclamer qu'il le doit à la Providence. C'est ainsi qu'en mars 1818, satisfait du dénouement d'une entreprise qui lui était à cœur, il écrit à Kochéleff :

« Ce peu de part que j'ai eu pour ma personne à ce résultat est justement ce que je trouve de plus satisfaisant. Cela devient visiblement une œuvre de Dieu et c'est là ce qu'il fallait. Rendez-moi la justice d'avouer que chaque fois qu'il en a été question entre nous, je vous ai toujours répété que j'avais une foi complète que le Sauveur arrangera cette affaire Lui-même dans le temps opportun. Mon attente, comme vous le voyez, n'a pas été trompée et j'aime mille fois mieux un résultat amené purement par la foi et la prière que par une opération humaine... Aimons à Lui tout devoir, à ne mettre notre esprit qu'à Lui et à ne tout attendre que de Lui seul : alors tout viendra en son temps et à propos. Mais pour cela, redoublons de ferveur, de foi de sévérité sur nous-même et de notre confiance dans Sa Miséricorde Divine. »

Ce langage, on le reconnaîtra, révèle une âme profondément préoccupée des choses religieuses et pour qui elles sont devenues la principale affaire de la vie. Il autorise même à penser que, troublé par les contradictions dogmatiques existant entre la confession romaine et la confession orthodoxe dont il était le chef, Alexandre a dû maintes fois se demander de quel côté était la vérité.

Faut-il aller plus loin et admettre que cette recherche a ébranlé ses convictions antérieures et l'a fait pencher en faveur du catholicisme? Je n'oserais le soutenir, et c'est une hypothèse que, pour sa part, le grand-duc Nicolas repousse énergiquement. Mais, quelle que soit l'autorité de ses dénégations, on y peut opposer certains faits qui les contredisent. Ils ont été mis en lumière par un savant jésuite, le P. Pierling, à qui ses origines

et ses travaux ont rendu familière l'histoire religieuse de la Russie et qui l'a racontée en un monumental ouvrage (1). Dès 1901, avec une compétence que personne ne contestera, l'éminent écrivain s'était posé cette question : « L'empereur Alexandre Ier est-il mort catholique ? » et il y répondait dans une brochure où étaient reproduits certains documens qui pouvaient autoriser une conclusion affirmative sans cependant constituer des preuves irréfragables. Mais, depuis cette époque, il en a recueilli de plus probantes, et il nous les soumet dans une édition nouvelle de son premier travail, qui vient de paraître sous le même titre et à laquelle la publication du grand-duc Nicolas donne la plus vive actualité.

Il convient d'abord de donner acte au grand-duc de certains faits qu'il ne conteste pas, bien qu'il déclare n'avoir pu en vérifier l'exactitude. L'un de ces faits est le suivant. Lorsqu'en 1822, Alexandre préparait son départ pour le congrès de Vérone, il laissa percer le désir de voir Rome. Son penchant vers le catholicisme était soupçonné dans la famille impériale. L'impératrice mère, Maria Fédorovna, craignant qu'une entrevue avec le Saint-Père ne le déterminât à entrer dans le sein de l'Église Romaine, lui demanda avec instance de ne pas aller à Rome. Toujours plein de déférence pour sa mère, il promit et tint parole.

Cet incident, longtemps ignoré, fut révélé en 1841 au roi de Sardaigne Charles-Albert par le comte de l'Escarenne, diplomate sarde qui le tenait de source sûre ; il fut rendu public en 1876, par *la Civilta Cattolica* qui reproduisit la lettre que l'Escarenne avait écrite au Roi. Depuis cette époque, l'historien russe Schilder s'en est emparé et il ne semble pas que le fait reproduit par lui ait rencontré de contradicteurs, ce qui serait une première preuve des tendances d'Alexandre vers le catholicisme.

Le même Schilder raconte encore que l'Empereur se trouvant à Vienne, en la même année 1822, manifesta le désir de recevoir la visite de l'abbé prince de Hohenlohe, membre du clergé catholique autrichien, en relations avec une grande partie de l'aristocratie viennoise. L'abbé se rendit à son appel, et longue fut l'entrevue. En en terminant le récit, Schilder a écrit :

« Après avoir écouté les paroles de l'abbé, Alexandre tomba

(1) *La Russie et le Saint-Siège*, 5 vol. in-8 ; Plon.

à genoux devant lui et lui demanda sa bénédiction ; l'abbé accéda à son désir et le pressa avec émotion sur son cœur. Puis ils engagèrent une conversation qui se prolongea plus de deux heures et dont la teneur est demeurée secrète. »

Quelque conclusion qu'on veuille tirer de ce fait, il n'est pas contestable, le prince abbé l'ayant confirmé lui-même dans des mémoires sur la vie sacerdotale de son temps, publiés à Paris en 1835, et dans lesquels, après avoir résumé la première partie de sa conversation avec l'Empereur, il ajoute : « Il fut ensuite question de différens événemens que je ne saurais confier à la plume, les communications que Sa Majesté daigna me faire m'imposant un silence sacré sur ces objets. »

Faut-il induire des deux faits que nous venons de rappeler que l'empereur Alexandre était attiré vers le catholicisme ? Le grand-duc ne le croit pas et il appuie son opinion sur cet autre fait qu'Alexandre, durant son séjour à Vienne, eut deux entretiens avec le quaker anglais Allen : « Il n'y a rien de mystérieux en cela, dit-il, rien de plus qu'un entraînement de l'Empereur pour ce genre d'entretiens. » Il n'y aurait donc pas eu autre chose dans l'entrevue avec le prêtre catholique. C'est contre cette opinion que s'élève implicitement le P. Pierling en produisant de son côté des documens qui appuient la sienne. Ils confirment de la manière la plus positive les confidences qu'avait faites L'Escarenne au roi Charles-Albert et qui n'étaient que la reproduction de celles qu'il tenait du comte Michaud, devenu aide de camp d'Alexandre. Le récit est émouvant et on me saura gré de le résumer ici.

Nous sommes au mois de septembre 1825 : Alexandre se préparait à partir pour la Crimée où les médecins avaient prescrit à l'Impératrice de faire un long séjour, espérant que sa santé compromise s'y rétablirait. Résolu à s'y fixer auprès d'elle, il avait tenu à l'y précéder, afin d'y préparer son installation. Au moment de partir, il fait appeler le général Michaud dont il connaît les sentimens religieux ; il le charge de se rendre à Rome, de se mettre en rapports avec le Vatican, de demander une audience au pape Léon XII, et « de lui faire hommage de la parfaite soumission de l'empereur de Russie à son autorité spirituelle. »

Le comte Michaud partit sur-le-champ ; au mois de novembre suivant, il était à Rome. Le 5 décembre à midi il était reçu

par le Saint-Père. Mais, comme un haut fonctionnaire russe et l'ambassadeur de Russie l'accompagnaient, on ne fit, dans cette première entrevue, « qu'échanger les politesses ordinaires. » Quelques jours plus tard, dans une seconde audience, absolument privée celle-là, Michaud put s'acquitter de la mission secrète dont il était chargé. A en croire le récit que plus tard il a fait lui-même au comte de l'Escarenne et à la duchesse de Laval-Montmorency, fille de Joseph de Maistre, il se serait mis à genoux devant le Pape et, sous le sceau du secret, il lui aurait annoncé la ferme volonté de l'Empereur d'abjurer personnellement l'orthodoxie et de ramener à l'unité les peuples soumis à son sceptre. Il aurait demandé en outre au Saint-Père, au nom de l'Empereur, d'envoyer à Pétersbourg un théologien muni de pleins pouvoirs. Ce messager romain devait être un simple prêtre qui plus facilement passerait inaperçu. Dans la capitale russe, il devait loger au couvent des Dominicains et l'on se serait entendu pour régler la grande affaire.

Le Pape se prêta avec empressement à cette combinaison; le messager fut désigné : c'était dom Mauro Cappellari, abbé du couvent camaldule de San Gregorio de Monte-Cello. Dom Cappellari était déjà vieux; il s'effraya à la pensée d'un si long voyage et supplia Léon XII de le lui épargner. Après avoir exigé de lui l'engagement solennel de ne pas trahir la confidence qui venait de lui être faite, le Pape chercha un autre messager. Son choix tomba encore sur un moine, le P. Orioli, qui fut plus tard cardinal. Orioli se préparait à partir pour Pétersbourg, lorsque arriva à Rome la nouvelle de la mort d'Alexandre, décédé à Taganrog, le 17 novembre, événement douloureux qui rendait inutile le voyage de l'envoyé du Saint-Siège.

Tel est le récit du général comte Michaud, fait par lui à plusieurs personnes, à une époque ultérieure. On ne saurait admettre, sans faire injure à sa mémoire, qu'il ait forgé de toutes pièces cette histoire émouvante; l'injure serait d'autant plus imméritée que, dans une certaine mesure, son récit a reçu une confirmation d'une importance capitale, celle de dom Mauro Cappellari, qu'on a vu demander à Léon XII de ne pas l'envoyer en Russie et qui lui succéda sur le trône pontifical sous le nom de Grégoire XVI. Devenu pape, il a pu raconter ce qui s'était passé au Vatican en 1825. Il semble bien d'ailleurs que l'empereur Nicolas I[er], successeur d'Alexandre, en fut informé quelques

années après par le général Michaud, dans une lettre que, très probablement, il détruisit en même temps que d'autres papiers de son frère.

Il est bien difficile de ne pas voir dans les circonstances que nous rappelons la preuve des faits rapportés par le général Michaud. On les a cependant contestés. On est allé jusqu'à mettre en doute sa présence à Rome en 1825. Elle n'est pas mentionnée sur les registres de l'ambassade de Russie au Vatican, conservés dans les archives russes, et du silence des registres on tirait cette conclusion que Michaud n'avait pas été présenté à Léon XII. Mais, si les archives russes sont muettes, les archives du Saint-Siège ont parlé, et le cardinal Rampolla y a découvert des lettres en date de novembre et décembre 1825, échangées entre le ministre plénipotentiaire de Russie au Vatican, le chevalier d'Italinsky, et le secrétaire d'État romain, le cardinal della Somaglia, relatives à l'audience demandée par Michaud et accordée par Léon XII. Il n'est donc pas douteux que l'aide de camp du Tsar a été envoyé à Rome par son maître, porteur d'un message verbal pour le Saint-Père auprès duquel il s'en est acquitté. Quel était ce message? Les traditions du Vatican et les déclarations du messager nous le disent et, si nous ne possédons pas d'autre source d'informations, il faut cependant convenir que les détails qu'on nous en donne ont toutes les apparences de la vérité.

Je reconnais cependant qu'en l'absence de documens plus décisifs et en matière historique, la parole d'un seul ne suffisant pas, il sera toujours possible de contester la réalité du curieux événement dont Michaud a été l'unique narrateur. Ce n'est pas la première fois que l'histoire du passé nous offre des problèmes qui ne seront jamais entièrement élucidés. Il en sera de celui-ci comme de beaucoup d'autres : il restera dans l'histoire d'Alexandre I[er], accompagné d'un point d'interrogation, avec cette circonstance cependant qu'il a pour lui la vraisemblance.

Je n'en dirai pas autant d'un fait subséquent dont a témoigné la duchesse de Laval-Montmorency dans la note signée d'elle à laquelle j'ai fait allusion plus haut. Elle écrit dans cette note :

« D'autre part, j'ai appris de source certaine que l'empereur Alexandre, dans sa dernière maladie, a été assisté par un moine grec-uni; et, à son lit de mort, il avait confié à l'Impératrice

régnante, compagne de son voyage dans les provinces du midi de l'Empire, un secret qu'elle devait communiquer à l'Impératrice mère et au Sénat de Pétersbourg. L'Impératrice, désolée de la mort de l'Empereur, tomba malade dans son retour et elle ne cessait de dire :

« — Je n'arriverai pas à temps pour remplir la mission que m'a donnée Alexandre. »

Quelque respect que mérite la parole de la duchesse de Laval-Montmorency, elle ne suffit pas à nous faire accepter comme définitive la version qu'elle nous présente. On y peut notamment objecter que nulle part, dans les lettres qu'écrivit à sa mère durant les quelques semaines qui lui restaient à vivre, l'auguste veuve d'Alexandre, il n'est fait aucune allusion aux dispositions prêtées à tort ou à raison à l'Empereur en faveur du catholicisme. Qu'elle les ait cachées pour se conformer à la volonté de son mari, cela est possible ; mais, répétons encore une fois que l'histoire ne peut se contenter de si peu, et bornons-nous à admettre que, durant les dernières années de sa vie, l'empereur Alexandre a été profondément tourmenté par le souci de la vérité religieuse. C'est l'opinion de la plupart de ceux qui l'ont alors approché, et nous la trouvons nettement indiquée par Chateaubriand dans une page du *Congrès de Vérone*. En relations quotidiennes avec l'Empereur et à l'issue d'une de ces audiences où celui-ci s'épanchait familièrement, il écrivait :

« Nous touchâmes la réunion de l'Église grecque et latine : Alexandre y inclinait ; mais il ne se croyait pas assez fort pour la tenter ; il désirait faire le voyage de Rome, et il restait à la frontière de l'Italie ; plus timide que César, il ne franchit pas le torrent sacré, à cause des interprétations qu'on n'eût pas manqué de donner à son voyage. Ces combats intérieurs ne se passaient pas sans syndérèse : dans les idées religieuses dont était dominé l'autocrate, il ne savait s'il n'obéissait point à la volonté cachée de Dieu, ou s'il ne cédait point à quelque suggestion intérieure qui faisait de lui un renégat et un sacrilège. »

Il faut finir sur ce trait, puisque aussi bien nous ne saurons jamais rien de plus que ce qu'a raconté Michaud et confirmé le pape Grégoire XVI, les documens qui auraient pu répandre plus de lumière à travers ces obscurités ayant été détruits par l'empereur Nicolas Ier. Si dans ceux qui nous restent le grand-duc Nicolas ne découvre pas la moindre trace de sympathie

pour le catholicisme, le P. Pierling, tout en reconnaissant qu'aucune conclusion ferme ne s'en dégage, y voit la preuve du penchant de l'Empereur vers l'éclectisme.

« Sa pensée inquiète et indécise, dit-il, avait de la peine à se renfermer dans un dogme immuable, et sa volonté flottait au gré de ses convictions changeantes. Un travail intense et continuel s'opérait dans son esprit. Pourquoi, après tant de déceptions, son regard, comme d'aucuns le prétendent, ne se serait-il pas tourné vers Rome? »

La mission de Michaud auprès du Pape, aujourd'hui prouvée, démontre qu'il s'est tourné de ce côté. Mais rêvait-il déjà de faire de la Russie une nation catholique et si, conformément à son désir, une négociation s'était engagée à Pétersbourg entre théologiens, ne l'aurait-il pas rendue vaine en proposant des transactions chimériques et des combinaisons inacceptables? « C'est là le secret de Dieu, » répond avec raison le P. Pierling, prononçant ainsi le seul mot qui convienne en la circonstance.

Il est du reste remarquable que le mystère qui enveloppa les sentimens religieux d'Alexandre dans les derniers temps de sa vie se soit prolongé, après sa mort, autour de sa mémoire. On sait que, bien que sa femme et ses serviteurs eussent reçu son dernier soupir, la piété populaire, renchérissant sur la vénération dont, vivant, il avait été l'objet, créa la légende de sa survivance. Cette légende, qu'à une date récente le grand-duc Nicolas a réduite à néant, ne prit fin qu'au mois de janvier 1864. A cette époque, mourut en Sibérie un vieillard vénérable qui s'était révélé comme thaumaturge et dans lequel des fanatiques, le considérant comme le favori de Dieu et le père des humbles, prétendaient reconnaître le souverain décédé quarante ans auparavant. Le fait ne mériterait pas d'être mentionné, s'il n'était une preuve de l'admiration que le peuple russe avait vouée à son empereur et du prestige dont reste auréolée la mémoire du souverain qui, quoique inférieur à Napoléon, fut tour à tour son rival, son allié et le destructeur de sa puissance.

ERNEST DAUDET.

REVUE DRAMATIQUE

Porte-Saint-Martin : Reprise de *Cyrano de Bergerac*. — Vaudeville : *Hélène Ardouin*, comédie en cinq actes par M. Alfred Capus. — Bouffes-Parisiens : *Le Secret*, pièce en trois actes par M. Henry Bernstein.

Si vous avez jugé inutile d'aller à la reprise de *Cyrano de Bergerac*, vous donnant pour prétexte à vous-mêmes que vous savez la pièce par cœur et que vous avez encore dans l'oreille le clairon de Coquelin, hâtez-vous de vous déjuger et d'y courir ! La plus grande joie que puisse éprouver un lettré vous y attend : celle de trouver des raisons nouvelles d'aimer une œuvre déjà chère. A la faveur d'une autre interprétation, elle prend un autre aspect. Des parties qui étaient en pleine lumière s'estompent, passent au second plan ; d'autres émergent, s'éclairent, attirent et fixent le regard. La tonalité générale est différente. Donc, un peu avant la « millième » qu'on fêtera dans quelques jours, donnez-vous le plaisir et l'émotion de « découvrir » *Cyrano!*

La création de Coquelin reste magnifique et inoubliable. Il avait fait de Cyrano le type du fantoche truculent. Il l'avait campé en héros du ridicule, tirant sa force et sa grâce de ce ridicule même qu'il pousse au sublime. Il accusait le comique du rôle, le soulignait, l'accentuait, le renforçait : il en rajoutait. Telle était l'ampleur de ce comique et telle en était la surabondance, qu'il débordait sur toutes les autres parties. On applaudissait à la bravoure de Cyrano, mais en riant de ses bravades. Ses ripostes les plus fières et ses plus authentiques exploits prenaient un air de fanfaronnades. Les passages de rêverie semblaient n'être mis là que pour les besoins du contraste. Ceux de tendresse et de tristesse étaient emportés par le flot tout-puissant de la belle humeur : c'était le lyrisme qui jaillissait du bur-

lesque, ou c'était le grotesque qui confinait à l'épopée. Raté génial et bohème au grand cœur, ce Cyrano-là était une antithèse vivante, l'antithèse de la beauté morale et de la disgrâce physique drapée superbement dans le manteau troué du romantisme.

L'originalité de la nouvelle interprétation apparaît tout de suite. Nous nous souvenons très bien qu'il y avait, au premier acte de *Cyrano*, sur les diverses manières de dire d'un grand nez qu'il est grand, une tirade d'une drôlerie énorme, que Coquelin lançait avec une verve étourdissante. Elle n'y est plus. Qu'est-elle devenue? On ne l'a pas coupée, et il est bien vrai que M. Le Bargy la récite, mais d'un débit si pressé, et si empressé d'en finir, qu'elle passe à peu près inaperçue. Il déblaie, il déblaie. Il déblaiera toutes les cocasseries à mesure qu'il en rencontrera sur son chemin. Et, l'acteur principal donnant le ton auquel il faut bien que chacun s'accorde, les autres font de même. Ainsi le burlesque du rôle s'atténue, s'assourdit, s'évanouit. Je dis le burlesque et non pas la fantaisie. M. Le Bargy joue avec le brio le plus entraînant la scène du troisième acte, où Cyrano raconte son voyage dans la lune et sa chute à travers les airs. Il clame avec une grandiloquence tout espagnole les triolets héroï-comiques des Cadets de Gascogne. Il n'affadit pas le rôle, il ne lui enlève rien de son relief et de son éclat; mais soucieux d'en donner *son* interprétation, et, comme il est juste, tenant compte de ses moyens et de leur limite, il fait résolument passer à l'arrière-plan ce qui contrarierait sa conception personnelle. Il harmonise, il simplifie, il transpose dans le mode classique. L'art classique a pour principe l'unité : un trait de caractère domine tous les autres, une passion commande tous les sentimens et tous les actes. Il a pour méthode l'analyse qui creuse sans cesse et pénètre toujours plus avant. C'est ainsi, en vue de l'unité et dans le sens de la profondeur, que le nouvel interprète a retravaillé le rôle. Au deuxième acte, dans la pâtisserie de Ragueneau, voyez de quel air, écoutez de quel accent Cyrano soupire quelques mots de la lettre qu'il compose pour Roxane! Il nous livre là tout le secret de son âme, et le fond de son cœur. C'est une âme et c'est un cœur qui ne sont remplis que par l'amour.

Amoureux, Cyrano est joyeux ou triste, conquérant ou abattu, indulgent ou sarcastique, suivant le temps qu'il fait au ciel de son rêve. Se croit-il à l'instant d'être aimé de Roxane? A cet instant-là, il se sent de taille à braver toute la terre; ce n'est pas le bretteur ni le Gascon qui jette le défi aux cent estafiers de la Porte de Nesle, c'est le soupirant sur qui deux beaux yeux se sont posés: Paraissez, Navarrois!...

Il n'est besoin pour cela ni d'être le Cid, ni d'avoir parmi ses prénoms celui d'Hercule; il suffit d'aimer et de croire qu'on est aimé. A-t-il reconnu son erreur et s'est-il imposé le plus cruel des sacrifices ? un flot de haine monte de son cœur brisé à ses lèvres amères. Lorsqu'en effet il vante l'âpre joie d'une indépendance farouche, ce n'est pas parce qu'il est le déclassé reprochant à la société sa propre inaptitude à s'y encadrer; mais il a été dédaigné par une seule femme : il a pris en dégoût l'univers tout entier.

Amoureux, il n'est pas aimé. C'est donc qu'aucun sentiment d'orgueil, de vanité satisfaite et d'amour-propre ne se mêle chez lui à l'amour et n'en altère la pureté. Cela achève de rendre le personnage sympathique. Don Juan n'est pas sympathique : les hommes sont tous un peu jaloux de lui, et les femmes en ont peur. Aussi savons-nous gré à Molière de l'avoir qualifié de méchant homme; et quand, à la fin, la punition du ciel s'abat sur lui, nous en éprouvons une satisfaction de vengeance. Au contraire, l'amoureux éconduit ne nous gêne pas; il ne nous a rien volé; nous n'éprouvons pas auprès de lui cette humiliation secrète, dont une comparaison instinctive nous fait souffrir auprès d'un amant trop souvent heureux.

Amoureux, enfin, Cyrano l'est surtout en ce sens qu'il parle délicieusement d'amour. C'est sa marque, c'est son caractère, c'est son originalité : c'est tout le rôle. Christian de Neuvillette aime autant que peut aimer Cyrano de Bergerac; il est brave, il est beau, et même, quand il parle d'autre chose que d'amour, il n'a pas l'air d'un sot. Mais il ne sait pas parler d'amour. Il n'a pas ce don de dire de jolis riens, de s'exprimer avec grâce, et de faire croire, par le tour qu'il lui donne, à la sincérité de sa passion. Cyrano est celui qui sait parler d'amour, et qui aime à en parler. Les mots lui viennent alors, sans qu'il les cherche, toujours plus abondans, plus faciles, plus riches, plus sonores et plus imagés : il est amoureux de la couleur et de la musique de ces mots. Sous le balcon, dans la nuit, il ne voit pas Roxane et elle ne distingue pas ses traits; ni leurs regards, ni leurs doigts ne se mêlent; des mots, des mots, il n'y a entre eux que des mots; et ces mots tout chargés d'amour enveloppent de leur séduction celle qui les écoute en tremblant. Au siège d'Arras, Cyrano écrit des lettres plus longues chaque jour et plus ardentes; et il s'enivre de les écrire, tandis qu'en les lisant, dans son alcôve de précieuse, Roxane sent monter en elle la même ivresse qui les a dictées. L'amour n'est-il pas cela même? En tout cas, c'est une nuance de l'amour qui est bien d'ici : c'est exactement l'amour à la française. Partout on frissonne

d'amour, on en souffre et on en meurt de la même manière; nulle part on ne parle d'amour comme dans ce pays-ci. Chez aucun autre peuple l'amour ne rend si éloquent et si spirituel. Toute notre littérature est à base d'amour, parce que notre amour est déjà littérature. C'est pourquoi nous avons tout de suite reconnu et compris Cyrano. C'est par là qu'il est dans la tradition, et non pas plutôt du XVIIe siècle où vécut son modèle que du XIXe où écrivit son poète, mais de tous les siècles où il y a eu des Français. C'est ainsi qu'il est nôtre et qu'il est de chez nous et qu'il est nous.

Après quinze années qui se sont écoulées depuis la triomphale et historique soirée de *Cyrano*, c'est la première fois que nous assistons vraiment à une « reprise » de l'œuvre célèbre de M. Edmond Rostand. On était curieux, entre lettrés, de savoir quel effet elle produirait, dans des conditions nouvelles, à un autre moment de notre littérature, dans une autre atmosphère morale. L'épreuve a tourné à son plus grand honneur. Bien des choses ont changé pendant ces quinze ans; la pièce elle-même a changé; elle changera encore : c'est la loi pour tout ce qui est vivant. Un principe est en elle, qui se développera en s'adaptant chaque fois aux circonstances, au milieu, aux individus. Nous avons reconnu en elle, à des signes certains, cette vie intérieure des œuvres destinées à durer.

J'ai dit, au cours de cet article, combien l'interprétation de M. Le Bargy m'a paru neuve, intéressante, digne d'être étudiée. Le Cyrano dont j'ai essayé de dessiner la silhouette morale est Cyrano tel qu'il nous le montre. Il le dépouille de beaucoup de singularités pour le rapprocher de nous. Il le fait rentrer dans le large courant de l'humanité. Il dégage du rôle l'âme de tendresse et de poésie. C'est une des plus belles créations qu'il ait à son actif, et l'une de celles qui mettent le plus haut un artiste. Mlle Mégard est un peu effacée, mais charmante en Roxane. Ragueneau c'est toujours Jean Coquelin. Les autres rôles sont très honorablement tenus. Il paraît que la décoration et la mise en scène ont été légèrement modifiées. J'avoue ne pas m'en être aperçu : mon attention était ailleurs.

Est-il possible de mettre à la scène une image de la vie telle qu'elle est, ou du moins qu'elle nous apparaît, en dehors de toute déformation conventionnelle, dans son incomplet, dans sa médiocrité et dans sa tristesse? C'est ce que vient de tenter, avec un art ennemi de toute exagération, de toute déclamation et de tout mensonge, l'auteur d'*Hélène Ardouin*. J'ai noté naguère ici même l'évolution qui s'est pro-

duite dans la manière de M. Capus. Parti de la fantaisie souriante et de l'optimisme romanesque, il s'est insensiblement rapproché de la véritable peinture de mœurs qui est faite d'observation clairvoyante et de philosophie désabusée. Quand nous nous livrons à notre imagination, elle nous emporte le plus souvent dans l'absolu : nous nous représentons des êtres animés d'une seule passion, qui les conduit en droite ligne au terme du bonheur ou de la souffrance. C'est la fiction. Les êtres que nous coudoyons sont bien différens : leur caractère inachevé, leurs sentimens à l'état d'ébauche échappent à toute définition trop précise; leur destinée incertaine et sans cesse contrariée se poursuit à travers mille déceptions, et l'ironie serait trop cruelle de prétendre que tout s'y arrange ; l'irréparable la guette, au contraire; mais sous la forme où il se présente, sans éclat et sans faste, il est lui-même quelque chose de naturel. C'est la réalité. A quoi servirait de déclamer contre elle ? Nous n'y changerons rien.

Voici une femme, Hélène Ardouin, malheureuse en ménage et qui, comme tant d'autres héroïnes de théâtre, aurait le droit de montrer le poing à la Providence. Elle aimait Sébastien Réal, c'est Pierre Ardouin qu'elle a épousé. Ainsi le lui ont conseillé ses parens, personnes d'expérience. Ce bel homme, ennuyeux et sot, est en outre un coureur. Il trompe sa femme de la façon la plus vile. Celle-ci, qui le sait et sait qu'il n'y a pas de remède, ne s'étonne, ni ne s'indigne, et peut-être même ne souffre pas. Ni révoltée, ni résignée, elle reste indifférente et remplit tant bien que mal le vide de son cœur en s'occupant de sa fille. Les choses auraient très bien pu durer toujours ainsi : on ne compte pas le nombre de ces existences sans joie, qui s'écoulent sans secousse et vont, sans incident, jusqu'à une fin sans regret. Encore faut-il prendre garde à la dernière goutte, qui risque de faire déborder la coupe d'amertume. Pierre Ardouin à tant d'outrages en ajoute un, cette fois trop violent. Il enlève la fille de l'aubergiste. Pour échapper au scandale qui va la narguer dans tous les commérages de la province, Hélène Ardouin quitte la petite ville où elle a vécu jusqu'alors, pour venir se réfugier à Paris.

Le mariage sans l'amour ne lui a pas réussi; sera-t-elle plus heureuse par l'amour sans le mariage ? Car il va sans dire qu'à Paris, elle retrouve Sébastien Réal et devient sa maîtresse. Mais combien celui-ci diffère de nos habituels héros de roman ! Il est pauvre, et c'est dans les récits charmans et démodés d'Octave Feuillet que la situation de jeune homme pauvre a je ne sais quoi d'enivrant. Dans notre monde moderne et positif, la « faute d'argent » est, presque toujours, laide et

déprimante. Elle a pour premier résultat d'empêcher un garçon, pourtant laborieux et bien doué, de terminer ses études. Sébastien Réal n'a pu entrer à l'École centrale ; il est un peu moins qu'ingénieur, un peu plus qu'ouvrier mécanicien ; il graisse des machines et ne dîne pas tous les soirs : pour l'imagination d'une femme, ce n'est pas très excitant. Hélène Ardouin ne l'a pas choisi ; elle a pris celui qui s'est trouvé à portée de sa main, ce qui est, à peu de chose près, l'histoire de toutes les liaisons.

Une partie supérieurement traitée, dans la comédie de M. Capus, et qui en fait le charme, c'est la peinture de nos mœurs parisiennes, le « tableau de Paris » à la date de 1913. Hélène Ardouin, qui vit avec une vieille cousine, Mlle Messany, poursuit ce rêve de toute bourgeoise, principalement quand elle est dans une situation fausse : avoir des relations. Elle en aura : relations de raccroc, sans cohésion et sans choix, comme en font, au hasard d'une rencontre, les maîtresses de maison qui veulent absolument qu'on vienne chez elles. Il y a chez elle un député, habitué par métier à ne pas faire le difficile, un homme du monde, de ceux qu'on rencontre dans tous les mondes qui ne sont pas le monde, un industriel dont la femme est trop élégante ; il y a quelques dames dont chacune a son histoire, qui n'est peut-être pas une vilaine histoire, mais enfin qui est une histoire ; il y a surtout Cabaniès. Impresario de théâtre et tenancier de tripot, lanceur d'artistes et d'affaires, Cabaniès est le type du Portugais qui est quelqu'un à Paris. Sujet à de soudaines disparitions, est-il exact qu'il ait fait de la prison ? Cela reste vague pour tout le monde et pour lui-même. « Aujourd'hui Cabaniès est un homme qui va nous montrer la Graza et dont tout Paris s'occupe : je ne connais que ça... » Ce n'est d'ailleurs ni un mauvais homme, ni tout à fait un malhonnête homme. Mélange de bonhomie et d'insolence, et doué à un degré éminent de cette ingénuité audacieuse ou de cette audace ingénue qui s'appelle inconscience, il figure à merveille, dans la galerie des originaux de ce temps, l'aigrefin à la mode d'aujourd'hui.

Un certain Barois, qui joue dans la pièce le rôle d'observateur narquois, nous fait les honneurs de ce Paris nouveau sur lequel il est mieux renseigné que quiconque, étant de province. « Mon vieux, pour des provinciaux comme nous, sais-tu ce qu'il y a de plus frappant à Paris, aujourd'hui ? C'est qu'il peut nous offrir des spectacles fabuleux, nous faire crier d'étonnement et d'admiration, mais qu'il est devenu incapable de nous émouvoir et de nous instruire. Il est trop tumultueux, trop fort. C'est une espèce de monstre. Il a perdu la

finesse et l'aristocratie que nous venions y chercher autrefois et qu'on ne trouvait que chez lui. On n'est plus dans un salon, on est dans une gare énorme où chacun peut aller au guichet, pourvu qu'il ait de quoi payer sa place. » Le moyen de parvenir dans cette cohue? Jouer des coudes, mais surtout se tenir les coudes. « Aujourd'hui on n'arrive plus seul; on n'arrive même plus le premier: on arrive en bande. » Est-il besoin d'ajouter que tout scrupule de délicatesse y coûte cher? Sébastien Réal a été placé auprès de Cabaniès en qualité de secrétaire. Cela lui donne l'occasion d'assister à deux scènes dont le rapprochement est tout à fait suggestif. Dans la même soirée, il voit Cabaniès décoré pour la triomphante « manifestation d'art » dont il est l'organisateur, et menacé des tribunaux pour incorrections commises dans un casino dont il est le directeur. Charmante soirée! Sébastien Réal sent le dégoût lui monter à la gorge : il n'a pas ce qu'il faut pour réussir à Paris. Et pourtant! Au moment d'envoyer sa démission à Cabaniès, il éprouve quelque chose qui ressemble à de l'hésitation : telle est déjà sur lui l'influence du milieu, et tels sont les progrès de la contagion. Il sent que le pied lui glisse sur ce pavé de Paris, si scabreux. « Ce qui est grave, c'est que je ne me sens plus aussi sûr de moi qu'à mon arrivée à Paris. C'est que les quelques semaines que je viens de passer auprès de cet homme qui ne peut pas faire un geste sans que l'argent sonne dans toutes ses poches m'ont donné à moi aussi un peu de désir et de fièvre. Est-ce que je savais ce que c'est que l'argent, moi? Je croyais que ça se gagnait durement, par le travail et par l'effort, et je m'aperçois que ça se rafle avec de la chance! Alors, à mon tour, je suis tenté. Oui, oui, je suis plus tenté que je n'ose me l'avouer à moi-même. » Ce phénomène de la démoralisation par l'exemple est d'une observation excellente.

Sébastien Réal n'est pas fait pour la vie de Paris. Il le remarque justement. « Chacun, dit-il, a son caractère, ses idées, sa chance, une sorte de ligne directrice suivant laquelle s'organisent tous les événemens de sa vie. » Cette ligne, pour lui, ne passe pas par Paris. Il n'est pas fait davantage pour la grande passion : cela non plus n'est pas dans sa ligne. Il complote de s'évader. Et voici que s'annonce pour Hélène l'abandon menant à cette issue, la plus plate de toutes : la réconciliation avec son mari. Elle va en avoir, au cours du quatrième acte, la sensation grandissante; et c'est ce progrès d'une conviction douloureuse qui fournira le dessin et le mouvement de l'acte. Hélène commence, bien entendu, par repousser avec horreur la seule idée de cette réconciliation que lui propose sa belle-mère. Mais tout l'y achemine;

tous la lui conseillent, et d'abord sa vieille cousine, Mlle Messany : « Tu devrais l'accepter, car ta situation n'est pas excellente. On ne peut pas dire positivement que tu aies trompé ton mari, puisqu'il t'avait abandonnée. Mais enfin, n'est-ce pas ? tu as pris un amant, comme on dit, et tu étais mariée. Ce n'est pas grave, si tu veux, surtout avec les idées d'aujourd'hui ; mais tu n'aurais pas pris d'amant, ça ferait une différence : tu serais dans une meilleure posture. » Non, Hélène n'est pas dans une bonne posture. Elle n'est pas à un heureux tournant de sa vie. Elle reçoit la visite d'une sœur de Sébastien Réal : elle s'aperçoit, en causant avec la jeune fille, que le frère et la sœur ont tout organisé pour se faire une existence en commun où il n'y a, pour la maîtresse qu'elle est, aucune espèce de place. C'est un congé implicite. Il reste que son amant lui-même lui en donne confirmation. Sébastien n'y manque pas. Il expose qu'il a accepté une situation d'ingénieur dans les Landes : il se fait scrupule d'emmener la jeune femme si loin de Paris, dans une région si sauvage. « Tu aurais moins de scrupules, si tu avais plus d'amour, riposte judicieusement Hélène. Mais tu ne m'aimes plus. Conseille-moi donc de me réconcilier avec mon mari ! » Ce conseil, Sébastien n'ose pas le formuler, mais il n'en a guère besoin : sa conduite, son attitude, sa gêne, son silence, tout cri de quelle ardeur il souhaite cette solution libératrice.

La vraie libératrice, c'est la mort. Que faire maintenant d'Hélène ? Sa vie a été gâchée, par les autres et par elle-même. Le mieux pour elle est de s'en aller : elle est emportée par une crise de la maladie de cœur dont nous l'avons vue souffrir tout le long de la pièce. Cette mort était dans la logique de la situation. Nous aurions eu bien de la peine à admettre qu'après son aventure, Hélène, pareille à son homonyme antique, reprît au foyer conjugal sa place respectée. Je regrette seulement que l'auteur ait cru devoir nous mettre sous les yeux le spectacle pénible de son agonie. Depuis *les Flambeaux* jusqu'à *Hélène Ardouin*, sans oublier la reprise de *Cyrano*, nous aurons vu mourir beaucoup de monde sur la scène cet hiver. Ce dernier acte, l'acte mortuaire, me paraît, dans chacune de ces pièces, le moins bon de tous. Mais il faut croire que les auteurs connaissent leur public : ils ont diagnostiqué chez lui ce goût des larmes provoquées par une émotion toute physique.

Hélène Ardouin est une comédie d'un tour élégant et très littéraire, où l'observation et le sentiment se mêlent dans des proportions très justes et dans une harmonie de nuances très fines. La

forme vaut par sa délicatesse, attestant une crainte continue de forcer la note. L'esprit, partout répandu dans le dialogue, n'a jamais l'insistance provocante du « mot d'auteur. » C'est une mousse légère, l'humour d'une conversation entre « honnêtes gens, » une façon vive, originale, de dire les choses avec un sourire d'ironie et parfois de tristesse.

M[lle] Vera Sergine est très émouvante dans le rôle d'Hélène Ardouin. M. Rozenberg a donné à Sébastien Réal ce je ne sais quoi de falot qui est bien dans le caractère du personnage. M. Lérand prête au raisonneur Barois l'ironie coupante qui convient à ses propos. M. Joffre a prêté son habituelle sûreté de composition pittoresque à l'amusant personnage du bluffeur Cabaniès.

Et maintenant, est-ce que s'annonce, comme je l'ai lu un peu partout et comme je le souhaite, un retour vers le théâtre psychologique? Est-ce, comme l'a écrit M. Faguet, la comédie de caractère qui nous revient? Commençons par écouter la pièce de M. Henry Bernstein, *le Secret*, qui a donné lieu à ces heureux pronostics et qui, chaque soir, aux Bouffes-Parisiens, obtient un vif succès.

Gabrielle Jeannelot est une femme que son mari adore : il l'adore depuis onze ans, et chaque jour un peu plus; car elle est de celles qui gagnent à être connues. Cette adorable femme est aussi bien une amie incomparable : sa loyauté, sa droiture, son tact, sa discrétion inspirent à tout son entourage une confiance absolue. C'est à elle qu'on s'adresse dans les cas difficiles, comme à l'arbitre qui juge en dernier ressort. Le petit Le Guenn qui aime une jeune veuve, Henriette Hozleur, et est à l'instant de la demander en mariage, est arrêté par un dernier scrupule : que Gabrielle dise un mot, et ce scrupule s'évanouira. Telle est l'autorité qui s'attache aux paroles de certaines personnes investies de l'estime universelle... Henriette prie Gabrielle de recevoir le petit Le Guenn, la charge de dire à ce brave garçon ce qui conviendra pour que ce mariage qu'elle souhaite se fasse, et remet donc en toute tranquillité entre ces mains sûres le meilleur de son avenir. Le Guenn est un timide, une âme inquiète, et il est amoureux: donc il est jaloux. Il n'est pas jaloux de celui qui fut le mari d'Henriette : c'était un mauvais mari et il est mort. Mais n'y a-t-il pas eu un amant? C'est la question, — assez naïve, — que ce bon jeune homme est venu poser à Gabrielle. Celle-ci délivre le certificat de vertu demandé : Le Guenn, complètement rassuré, épousera. Alors, et comme Henriette remercie son amie du nouveau service qu'elle vient de lui rendre, elle en reçoit un conseil, un peu scabreux, un peu rude,

auquel en tout cas elle ne s'attendait guère. « A ta place, lui dit Gabrielle, j'avouerais. J'avouerais Pontatuli. Un jour ou l'autre, Le Guenn découvrira Pontatuli ; il t'en voudra de le lui avoir caché ; ce sera mauvais pour votre ménage. Tandis que maintenant, au diapason où il est monté, tu ne risques rien. Il acceptera Pontatuli ; il acceptera tout ce que tu auras à lui faire accepter, et il te saura gré de ta franchise. Avoue Pontatuli ! » Henriette s'y refuse énergiquement. Nous songeons : cette Henriette, qui a dans son passé un gros péché et n'en avertit pas l'homme qui va lui donner son nom, n'est évidemment pas une personne de conscience très scrupuleuse. Elle peut invoquer à sa décharge des excuses telles quelles : il reste que c'est une personne de conscience moyenne. Elle fait pauvre figure auprès de Gabrielle. Ah ! celle-là ! Comment lui mesurer notre estime ? Également incapable de trahir une amie et de se faire la complaisante de cette amie, elle a la vraie bonté, la bonté sans faiblesse des consciences droites. Le conseil qu'elle a donné à Henriette est d'une crânerie presque virile. Cette honnête femme est un honnête homme.

Au second acte, Le Guenn a épousé Henriette. Nous ne doutons pas un seul instant qu'il doive, au cours de ce second acte, découvrir le secret de celle qui est maintenant Mme Le Guenn. Toute la question est de savoir comment se produira cette découverte. Or tout le monde se trouve réuni à Deauville chez une bonne dame qui a convié ensemble le ménage Jeannelot, le ménage Le Guenn et aussi Pontatuli. Avoir invité Pontatuli en même temps que le ménage Le Guenn, l'ancien amant avec le nouveau mari, c'est une de ces gaffes énormes qui n'ont d'explication, sinon d'excuse, que dans leur énormité même. Ce qui devait arriver, arrive : Le Guenn se sent attiré par une irrésistible sympathie vers Pontatuli ; Henriette, ainsi rapprochée par un inconvenant hasard, de l'homme qui l'a lâchement abandonnée, s'irrite et s'énerve ; encore une fois, elle a recours à Gabrielle et prie son amie de faire comprendre à ce goujat que sa présence sous ce toit hospitalier est un scandale. Mais Pontatuli ne veut pas s'en aller. Il résiste ; il s'obstine ; il demande, il exige un entretien avec Henriette. De cet entretien va jaillir la lumière, une lumière imprévue, qui éclaire de soudaines et aveuglantes clartés un abîme de noirceurs...

Nous avons précédemment entendu Henriette elle-même rappeler à son amie comment et pourquoi elle a rompu avec Pontatuli. Informée que celui-ci était revenu à une ancienne maîtresse, elle lui a signifié son congé par une lettre méprisante et catégorique, qu'il a reçue au cours d'un voyage en Argentine. Eh bien ! cette histoire d'une

trahison de Pontatuli était fausse, inventée par on ne sait quelle imagination diabolique. Jamais, au grand jamais, Pontatuli n'avait renoué d'ancienne liaison. Amant, mais amant pour le bon motif, il était fermement résolu à épouser Henriette. Quand lui est arrivée la lettre de rupture, telle a été sa douleur et telle sa stupéfaction qu'il en est devenu fou, littéralement fou, fou à lier, et qu'il a fallu l'enfermer dans une maison de santé. Qui donc est l'auteur de ce mensonge? Qui a conçu et réalisé l'odieuse machination? Une surprise ne vient jamais seule. Pontatuli affirme que, s'il a accepté l'invitation à Deauville, c'est que cette invitation lui a été adressée au nom d'Henriette qu'on affirmait désireuse de le revoir. Qui donc a pu livrer le secret de la jeune femme? Mais qui serait-ce, sinon celle dont on retrouve l'obsédante silhouette à toutes les avenues de la trahison? Gabrielle a tout fait. L'évidence l'accable. Telle est l'étourdissante révélation, également inattendue sur la scène et dans la salle, qui vient subitement nous donner à tous, acteurs et spectateurs, le même violent coup au cœur.

C'est le point culminant de la pièce. Tout n'a été préparé, et très habilement préparé, que pour nous mener à cette péripétie qui

Change tout, donne à tout un aspect imprévu.

Il va sans dire que Le Guenn arrive au bon moment pour surprendre la conversation de Pontatuli et d'Henriette. Il s'ensuit un certain nombre de manifestations, obligatoires et « de style, » qui sont comme les « réflexes » de ce genre de situations : cris de colère, sanglots et rugissemens, gestes furieux, altercation entre les deux hommes qui, nous dit-on, se sont pris à la gorge et ont roulé sur le parquet; et il faut grandement féliciter M. Bernstein de ne pas nous avoir mis sous les yeux cette scène de colletage. Mais tout cela est de peu d'intérêt. Qu'arrivera-t-il du petit Le Guenn et du beau Pontatuli, et de quelques autres? Cela nous laisse tout à fait indifférens. L'auteur l'a bien compris, et il concentre tout son effort sur ce morceau capital qui est à lui seul tout le troisième acte : la confession de Gabrielle.

Car nous savons le crime de Gabrielle. Il nous reste à en recevoir l'aveu de sa bouche. Et pour que cet aveu ait toute sa saveur, c'est à son mari, à son amoureux de mari, qu'elle l'infligera. « Constant, je ne suis pas la femme que tu crois. C'est moi qui ai calomnié Pontatuli auprès d'Henriette. C'est moi qui ai tâché de faire échouer le mariage de Le Guenn. C'est moi qui ai fait inviter Pontatuli à Deauville pour troubler le ménage d'Henriette. Et ce n'est pas tout. Cherche autour de

toi tous les chagrins, tous les désastres qui ont pu te faire gémir : l'auteur en a été toujours le même; et c'est moi. Une affection profonde et inaltérée vous unissait, ta sœur et toi. C'est moi qui vous ai brouillés. Car je suis méchante. Je ne puis supporter la vue du bonheur d'autrui. Il faut que je le détruise. Aussitôt je me repens, je me dévoue pour ceux que j'ai perdus, je m'enfonce dans les bonnes œuvres. Et je recommence... C'est plus fort que moi. Je suis ainsi faite. Aujourd'hui, je m'accuse et je me hais; demain, je retomberai... » Et pendant qu'elle se frappe la poitrine et jette sa clameur désespérée, est-ce une illusion? il nous semble qu'elle prend à cet étalage de sa laideur morale une sorte d'atroce plaisir. Gabrielle n'est pas seulement méchante, elle est perverse. Comme ces gamines qui avouent en pleurant quelque énorme peccadille, et qu'on voit à travers leurs larmes suivre sournoisement du regard l'effet produit par leur aveu, Gabrielle souffre et jouit, tour à tour ou tout ensemble, de se savoir méchante. C'est une dilettante du mal.

« Voilà, nous dit-on, le type de la Méchante, et ce serait le véritable titre de la pièce. Cette pièce est une étude de femme, une comédie de caractère... » Entendons-nous. La comédie de caractère a pour objet de nous présenter dans une image amplifiée un de ces travers ou de ces vices qui sont inhérens à l'humaine condition, de l'étudier dans ses causes, dans son mécanisme et dans ses effets, et ainsi de nous faire mieux comprendre le train du monde. Nous connaissons tous des méchans. Quand nous prenons la peine d'analyser leur méchanceté et d'en rechercher les origines, nous trouvons presque toujours qu'elle s'explique par une souffrance qui a tourné à l'aigre. Gabrielle, au contraire, est, dans toute la force du terme, une femme heureuse. Elle est jolie, elle est riche, elle est bien mariée. Non seulement elle est heureuse, mais elle est vertueuse. C'est une honnête femme, qui aime son mari et en est aimée; elle a un intérieur charmant; il est vrai qu'elle n'a pas d'enfans; mais il ne semble pas qu'elle en souffre et il n'est nullement indiqué que cette particularité ait bouleversé son âme. Elle n'est pas poussée par la jalousie : elle ne poursuit pas en son amie une rivale; elle ne veut lui prendre ni Pontatuli, ni Le Guenn. Elle n'a ni un intérêt, ni une rancune, ni une vengeance à satisfaire. Elle fait le mal pour le mal, pour le plaisir qu'elle y trouve. Sa méchanceté est une méchanceté gratuite. C'est la méchanceté sans cause, qui fait-on remarquer, mérite seule le nom de méchanceté et qui ne se confond pas avec la jalousie, l'envie, la haine, la soif de la vengeance Cette méchanceté est congénitale; c'est une humeur qu'on apporte en

naissant; on naît méchante, comme on naît brune ou blonde... Mais alors cette méchanceté dont il s'agit n'est pas celle que nous avons tant d'intérêt à connaître parce que nous la rencontrons à chaque instant, chez les autres, — et chez nous-mêmes. C'est une méchanceté exceptionnelle et anormale. C'est un cas. C'est, comme le dit un des personnages, une monstruosité... Cela relève non plus de la psychologie, mais de la pathologie.

Prenons le cas pour ce qu'il est; admettons que l'auteur ait voulu nous présenter, comme c'était après tout son droit, une de ces déviations accidentelles, une de ces déformations, rares mais possibles, de notre nature. Voilà donc un être chez qui la méchanceté est affaire de naissance et d'instinct. Du premier jour où elle a été elle-même, Gabrielle a agi en conformité avec cette disposition primordiale et essentielle. Elle a commencé toute petite. Gamine, elle a été méchante avec ses petites camarades. Jeune fille, elle a été méchante avec ses compagnes. Femme, elle a continué. Depuis onze ans qu'elle est mariée, elle intrigue et ment; elle médit, elle calomnie, elle vilipende ; elle trompe les uns, excite les autres, et fait battre des montagnes. Et personne ne s'en est jamais aperçu! Personne n'a jamais rien soupçonné! Rien ne l'a trahie ! Dans le rôle de bonté que joue cette méchante, il n'y a pas eu une fissure! Le mari, l'amie, les amis, continuellement trahis, continuent d'avoir en elle une confiance que rien n'altère! Cela n'est guère croyable. Il y a de par le monde de méchantes femmes, méchantes comme la gale et qui sont, comme on dit, des « pestes; » elles font beaucoup de mal et on ne s'en méfie pas assez; mais on s'en méfie. Il flotte autour d'elles une atmosphère de suspicion et de gêne, un parfum de trahison qui décèle leur présence...

Gabrielle n'est pas un personnage de la vie : c'est un personnage de théâtre, — très connu au théâtre ou dans un certain genre de théâtre. Vous rappelez-vous la dernière scène de la *Jeunesse des Mousquetaires*? Agenouillée et frémissante, Milady assiste à sa mise en accusation et entend la liste de ses crimes qu'énumèrent d'Artagnan, Athos, milord de Winter et l'Homme masqué. C'est Milady qui a empoisonné Mme Bonacieux. C'est Milady qui a fait assassiner Buckingham et périr Felton sur l'échafaud. Milady a l'épaule gauche marquée d'une fleur de lys, et la conscience chargée de tous les crimes, car Milady est le traître. Pareille à Milady, Gabrielle a brisé la vie de Pontatuli, ravagé l'existence d'Henriette, brouillé le ménage de Le Guenn, troublé l'intimité de son mari et de la sœur de son mari : elle est *le traître*.

Et il fallait que sa qualité de traître fût insoupçonnée de tous. Il fal-

lait que cette méchante passât pour bonne, loyale et digne de la confiance universelle. Cela était nécessaire pour rendre possible le coup de théâtre du second acte et le brusque changement de front qui en est la conséquence. Il fallait qu'il y eût erreur sur la personne, sans quoi le mouvement de la pièce, son dessin et l'espèce particulière d'intérêt et de plaisir qu'elle produit n'existaient plus. Cet intérêt est celui de la curiosité; ce plaisir est celui de la surprise, propre au mélodrame comme au vaudeville. Je ne sais plus dans quel vaudeville de ces dernières années on nous montrait au premier acte une dame de province, très convenable et même un peu prude. On la retrouvait au second acte à Paris, où, sous un autre nom, elle figurait parmi les plus folles cascadeuses. De cette dualité résultait une série d'aventures ahurissantes. De même les personnages de M. Bernstein ont, le plus souvent, une personnalité double. Plus ils ont un air d'honnêtes gens, plus ils sont haut placés dans l'estime du monde, et plus on peut être assuré que ce sont d'affreux coquins. Vous preniez Gabrielle pour une sainte nitouche : vous vous apercevez tout à coup que c'est un diable. C'est le quiproquo à la manière noire.

Une remarquable entente de la scène, un art sûr et sommaire, un dialogue où l'on vise seulement à se faire comprendre, tel est l'ensemble de procédés, d'un incontestable effet sur le public, qui fait le succès du *Secret* comme il avait fait le succès du *Voleur*. Tout se renouvelle. Le mélodrame de nos pères, empanaché et bon enfant, n'est plus à la mode du jour. Scribe s'était fait, jadis, une spécialité d'un genre composite qu'il appelait la comédie-vaudeville. On définirait assez bien celui où excelle M. Bernstein : la comédie-mélodrame.

Mme Simone est excellente dans le rôle cruellement antipathique de Gabrielle; Mlle Madeleine Lély très touchante dans le rôle un peu niais et simplet d'Henriette. M. Garry, le mari, a gagné en autorité et en bonhomie. M. Victor Boucher a dessiné avec beaucoup d'agrément la silhouette de Le Guenn, l'amoureux timide.

Le mois théâtral a été très chargé. J'ai déjà dépassé la place qui m'est ordinairement réservée. Force m'est donc maintenant de me résumer. Je me borne à signaler deux pièces à cadre exotique, et qui font plus ou moins vaguement songer à de récentes « affaires sensationnelles » dont s'est entretenue la chronique mondiale

L'une, à l'Athénée, de M. Abel Hermant, *la Semaine folle*. Un grand seigneur russe, le prince Kamenski, a quitté sa femme, Fedosia, tout en continuant de l'aimer et d'en être aimé. Croyant favorable l'occa-

sion qui lui est fournie par l'abandon où se trouve Fedosia, un Français, le marquis de Mauvières, pendant la semaine du carnaval, à Venise, intrigue la jeune femme, et pousse, aussi loin qu'il lui est possible, l'intrigue à laquelle Fedosia semble se prêter. Après diverses péripéties, les deux époux se réconcilient, tandis que le malheureux Mauvières, qui s'est piqué au jeu, et même s'y est brûlé, tire un inutile coup de pistolet. La pièce, qui justifie assez bien son titre, *la Semaine folle*, est trépidante, papillotante et parfois difficile à suivre. L'effet en est encore exagéré par la principale interprète, M[lle] Ventura, dont le jeu donne l'impression d'une perpétuelle crise de nerfs.

L'autre, de M. Kistemaeckers, *l'Exilée*, a servi de spectacle d'inauguration à la Comédie des Champs-Élysées. Cette fois, nous sommes dans une cour imaginaire, située quelque part dans les Balkans. Un précepteur français, qui donne des leçons aux jeunes princes et fait la leçon à tout le monde, avec cette impertinence qui passe aux yeux de beaucoup de nos auteurs pour le dernier mot de l'esprit français, a noué une intrigue avec la Princesse-Régente. La lectrice de la Princesse-Régente étant tombée elle aussi amoureuse du précepteur français, détermine celui-ci à se sauver avec elle. La Révolution éclate, la Princesse-Régente devient aveugle, ou passe pour aveugle, et *voit* qu'elle est trahie par le Français et la demoiselle d'honneur... Mais cela échappe à l'analyse.

« Il y a théâtre et théâtre, dit Cabaniès dans *Hélène Ardouin*. Vous, quand vous parlez théâtre, vous voyez des acteurs, des actrices, des pièces. Pour moi, tout ça c'est l'accessoire, c'est le prétexte. Et d'ailleurs c'est toujours la même chose. Jamais ça ne fera de progrès. Mais ce qui est appelé à en réaliser d'immenses, c'est la décoration, la mise en scène... » Je songeais à cette profession de foi d'un impresario bien moderne, en écoutant et surtout en regardant *le Minaret* à la Renaissance. De la pièce de M. Jacques Richepin, il y a peu de choses à dire : ce sont des vers faciles sur un sujet libertin et vaguement turc. Mais les décors ! Le pur décor art nouveau et ballet russe. De grandes bandes juxtaposées de couleurs violentes et hurlantes. Des costumes d'une laideur qui tient de la gageure. Les femmes ont à la taille un abat-jour ballant et brinqueballant. Le dernier mot de l'abomination.

RENÉ DOUMIC.

REVUE MUSICALE

Théatre de la Gaîté-Lyrique : *Carmosine*, comédie musicale en quatre actes, d'après Boccace et Alfred de Musset; paroles de MM. Henri Cain et Louis Payen, musique de M. Henry Février. — Théatre de l'Opéra-Comique : *Le Carillonneur*, d'après le roman de Georges Rodenbach; paroles de M. Jean Richepin, musique de M. Xavier Leroux. — Ouverture du Théâtre des Champs-Élysées.

S'il existe déjà, comme nous le croyons, une *Carmosine* lyrique, non représentée, et dont le musicien fut l'aimable Ferdinand Poise, la récente *Carmosine* porte au nombre de quatre les comédies musicales inspirées par le théâtre de Musset, les deux autres étant : *On ne badine pas avec l'amour*, de M. Gabriel Pierné, et le *Fortunio* (d'après *le Chandelier*), mis en vers par MM. de Flers et de Caillavet et en musique par M. André Messager.

Les librettistes de *Carmosine* nous ont dit avec insistance qu'ils avaient « adapté » non pas Musset, mais Boccace. Ils ont eu beau dire : c'est Musset qui s'impose à nous dans un sujet qu'il a fait nôtre ; c'est à Musset que, pour le fond et la forme, il eût fallu se montrer plus fidèle. C'est lui que nous attendions ici, lui que nous voulions, et qu'il nous déplaît de ne pas mieux reconnaître. Aussi bien, quelle nécessité de le méconnaître ainsi? Fausse, arbitraire nécessité, concession déplorable à l'absurde préjugé qui veut qu'en tout opéra (sérieux ou léger), une part soit faite aux dehors, aux alentours, au spectacle, enfin à tout ce dont la tragédie ou la comédie musicale, pas plus que l'autre, n'a besoin. L'action, les caractères, voilà ce qu'il faut et ce qui suffit à la musique, de même qu'à la poésie, de théâtre. Voilà son domaine, ou son ordre, et son éminente dignité consiste à n'en pas avoir, à n'en

pas rechercher un autre. Comme la plupart, hélas! de leurs congénères, les deux librettistes « d'après » Musset n'ont pas compris et pris ainsi la chose. *Carmosine* leur ayant semblé maigre, ils ont mis quelque chose autour; ou plutôt ils en ont développé les élémens négligeables et par Musset négligés à dessein. C'est pour l'avoir vu combattre et vaincre en un tournoi, que l'humble fille de maître Bernard et de dame Pâque s'est éprise du roi Don Pèdre, et languit et se meurt d'un impossible amour. « Est-il rien de plus naturel à une jeune fille sans expérience, que de sentir son cœur battre tout à coup pour la première fois, à la vue de tant d'armes resplendissantes, de tant de chevaux, de bannières, au son des clairons, au bruit des épées! Ah! quand j'avais son âge!... » Dame Pâque n'en dit pas plus. Et maître Bernard de répliquer, plaisamment : « Quand vous aviez son âge, dame Pâque, il me semble que vous m'avez épousé, et il n'y avait point là de trompettes. » Ces messieurs ont voulu que, dans leur comédie musicale, il y en eût, des trompettes, et beaucoup. Moins retenus que dame Pâque, ils ont consacré non pas quatre lignes, mais tout un acte, le premier, si ce n'est au tournoi lui-même, du moins aux apprêts, aux abords, à l'issue du tournoi. Cela fait spectacle, mais cela ne fait pas autre chose, et c'est peu. Ce n'est pas beaucoup non plus, au troisième acte, que le tableau, tout extérieur et, par surcroît, un peu bien crûment coloré, de la « cour d'amour. » On eût souhaité d'entendre dans un « milieu, » plus intime, bien que royal, soupirer la célèbre et délicieuse complainte de Minuccio. Ainsi deux actes sur quatre ne sont que prétexte à mise en scène. Ils faussent, en le grossissant, le style général d'une œuvre exquise, où tout est demi-teinte, *mezza voce*, réserve et mélancolique douceur. Que n'y a-t-on point ajouté du dehors! Mais au dedans que n'en a-t-on pas retranché! Comment surtout avoir supprimé certaine scène entre Carmosine et la reine, aux approches du dénouement, dont cette rencontre délicieuse fait en quelque manière le principal et le plus fin ressort.

Si du fond maintenant on passe à la forme, au langage, il faut avouer encore que la locution consacrée : « d'après Musset, » comme souvent ailleurs « d'après » Shakspeare, ou « d'après » Gœthe, marque en effet une certaine distance. Ces gens-là parlent « d'après » Musset, mais loin, très loin après ou derrière lui. *Carmosine* abonde en passages tels que le suivant :

Mon cœur s'étonne et s'extasie
Comme une fleur que déclôt le printemps.

Ailleurs :

Ta douleur se fera plus pure
Et tu la verras se calmer,
Si tu permets au temps, qui connaît tous les charmes,
D'épuiser lentement la source de tes larmes.

Enfin :

Je t'aurais tant aimée,
J'aurais fait de chaque heure,
En tes petites mains
Une rose embaumée.

Il ne paraît pas douteux que cette poésie ne soit, en effet, dans le sens où nous prenions l'expression tout à l'heure, « d'après » la prose d'Alfred de Musset.

Musicien de *Carmosine* aujourd'hui, M. Février le fut il y a quelques années, et non sans talent, de *Monna Vanna*. Si nous avons bonne mémoire, sa musique effleurait trop souvent, au lieu de la pénétrer, la tragédie de M. Maurice Maeterlinck. Il est dommage qu'elle continue de s'arrêter et de se complaire à d'insignifians dehors. Le premier acte de *Carmosine*, celui du tournoi, ne consiste guère qu'en des chœurs de peuple et de fête, à tout moment traversés par ces trompettes dont Maître Bernard, le jour de ses noces, eut grandement raison de se passer. Comme le premier acte, une bonne partie du troisième (la fête à la Cour) n'est que représentation et spectacle. Il offre au regard, à l'oreille, les épisodes « obligés : » cortèges, ballets et le reste, y compris l'inévitable autant que fâcheuse valse lente, qu'il faudrait laisser une bonne fois aux établissemens lyriques et chorégraphiques d'une certaine catégorie.

Après la musique décorative, passons à la musique sentimentale. Inutile de nous arrêter à la musique plaisante, ou qui devrait l'être. Cette dernière est faiblement représentée, sans beaucoup de finesse et d'éclat, par la romanesque dame Pâque et par ce chevalier ridicule, cet amoureux éconduit, Messer Lyspariano, dont Musset tout seul avait fait un fantoche autrement réjouissant. Quant au sentiment, la partition de *Carmosine* en est pleine, elle en déborde même. Et de ce sentiment, l'expression est toujours sincère, facile toujours, et trop facile souvent, l'étant jusqu'à la banalité. L'originalité, le caractère, voilà ce qui manque au style correct, agréable et, si l'on veut, élégant, mais d'une élégance bourgeoise, de M. Henry Février. D'ailleurs, comme on dit vulgairement, l'auteur de *Carmosine* « sait bien son

affaire ; » voire celle des autres, de quelques autres, et fort distingués. Élève de MM. Fauré et Messager, ce n'est pas à ses maîtres qu'il fait le plus d'honneur : il se souvient surtout de Massenet, çà et là de Léo Delibes et, par hasard, de M. Gustave Charpentier. Au surplus, il est sage, prudent ; il ne brise, ne brusque, ne risque rien. Il chante, il est harmonieux. On voit tout de suite et toujours avec lui d'où l'on vient, où l'on va. Pas d'inquiétude, pas de surprise, encore moins de scandale. Cette musique est l'honnêteté même. Elle est aussi le bon sens et la clarté. Rien d'absurde, rien d'obscur et, par-dessus le marché, rien d'affreux. Mais savez-vous que voilà des riens qui, dans le temps où nous sommes, valent bien quelque chose ! Ajoutez qu'en plus d'un passage la parole est notée avec autant de sobriété que de justesse. On pourrait citer, entre tel et tel personnage, des bouts de dialogue où l'orchestre se mêle, de la façon la plus naturelle et la plus harmonieuse, à la voix qui chante et qui parle en même temps. Si nous avons bonne mémoire, on trouvait déjà dans *Monna Vanna* des détails de ce goût.

Oui, mais à côté de tout cela, ou plutôt par dessus et comme pour envelopper, noyer tout cela, quel flot de sensibilité, de sensiblerie doucereuse, un peu naïve, quand elle n'est pas larmoyante ! De même, écrivait à peu près M. Jules Lemaître un jour, qu'il y a des poètes et des poèmes qui font gnian-gnian et d'autres qui font boum-boum, il existe, dans l'un et l'autre genre, des musiciens et des opéras. *Carmosine* paraît le plus souvent appartenir à la première catégorie. Autrement dit, cette musique est de l'espèce romance. Elle garde partout quelque chose de superficiel et de mince. Rien ne lui manque autant que la profondeur, si ce n'est le caractère et la nouveauté. Des moyens connus, de faciles effets lui suffisent. Elle parle avec une banale élégance, quelquefois avec des grâces minaudières, un trop coulant et trop fade langage. Inutile d'en étudier les élémens divers : la sage mélodie, l'orchestration correcte, la vérité d'expression tout extérieure. Le second acte entier, le meilleur peut-être, appartient au genre sentimental, mais sentimental à bon marché, l'étant par des procédés et dans un style vraiment trop dépourvu de distinction. Vulgaire alors ? Non pas : ordinaire plutôt, et, malgré cela, donnant dans certaines recherches, peu coûteuses aussi, et d'un goût fâcheux. Parmi « ces vains ornemens, » il n'en est pas de plus médiocre, et d'un tour plus affecté, que la terminaison de la phrase mélodique sur une note haute, généralement prise en douceur. Nous appellerions volontiers cet artifice la cadence ascendante, s'il n'y

avait contradiction entre les deux idées et les deux termes d'élévation et de chute. M. Février montre un goût exagéré pour les conclusions de ce genre. Il abuse également des brusques antithèses, dont on est las, entre les *forte* et les *piano*, entre les élans soudains et les subites retenues. Banale encore, la composition d'un morceau comme l'air ou la cavatine (au second acte) du tendre Perillo. Tout se développe, tout se succède ici dans l'ordre invariable que réclament la situation et le sentiment, et qu'a réglé plus d'une fois, si je ne me trompe, le Massenet de *Werther* ou de *Thérèse*. Perillo, c'est un amoureux, un gentil fiancé, qui revient après une longue absence, le cœur battant de crainte et d'espoir. Épisodes, mouvemens, sentimens, rêverie et passion, phrase langoureuse et phrase ardente, contemplation devenant lyrisme et frénésie, tout arrive à son rang en cette cantilène; tout, y compris — souvenir de la petite table de *Manon* et du clavecin de *Werther* — les meubles du logis retrouvé. Vous rappelez-vous, dans les *Scènes de la vie bourgeoise*, d'Henry Monnier, la maîtresse de piano qui dit à sa jeune élève : « Ne vous penchez pas ainsi au *cantabile*, c'est du charlatanisme. » Les chants de M. Février, surtout ses chants de mélancolie et d'amour, se penchent un peu trop de cette manière-là.

Cette manière, encore une fois, n'a rien que l'on puisse qualifier d'offensant, ou seulement de désagréable. Au contraire, elle flatterait plutôt certain goût, obscur et pas très noble, mêlé d'indulgence et d'ironie, que nous sentons parfois se réveiller au fond de nous-mêmes, pour les choses faciles, médiocres, pour ces formules, artistiques ou littéraires, qu'en un langage familier, mais expressif, on appelle « rengaines. » Il faut avouer que mainte page de *Carmosine* approche un peu trop de ce type ou de cet idéal subalterne. Aucun des élémens qu'il comporte ne manque au récit, que fait la jeune fille, avec accompagnement d'inéluctables cloches, de son rêve d'hyménée. Et surtout les trois ou quatre ariosos, éplorés autant que paternels, de Maître Bernard, peuvent passer pour des exemplaires accomplis du genre larmoyant, mais, si l'on ose ainsi parler, de ce genre-là retenant ses larmes. Le refrain : *Dodo, l'enfant do*, — traité naguère plus musicalement par M. Charpentier dans *Louise* (et puis c'était la première fois!) — sert de conclusion à l'une de ces trop nombreuses cantilènes. Une autre constate et maudit, toujours sur le mode pleureur, l'impuissance de la médecine à guérir les âmes. Une autre enfin, dans la note de Béranger ou de Nadaud, exprime les espoirs déçus, non plus d'un père seulement, mais d'un beau-père et d'un grand-père.

J'aurais voulu que ma fillette,
Au lieu d'avoir chimère en tête,
Épousât quelque jour quelque brave garçon.
Je les voyais s'aimer, être heureux, se le dire...
Et j'entendais le rire
De quatre ou cinq mioches
Grimpant sur mes genoux, s'agrippant à mes poches.

A ces paroles, toujours « d'après » Musset, la musique est exactement assortie. Sur le dernier des trois mots : « *se le dire*, » un long point d'orgue s'attarde, plein de signification et de promesses. L'ensemble forme un petit chef-d'œuvre de sensibilité bourgeoise. On croirait un Greuze, d'Épinal. Rien de plus touchant, et, puisque nous parlons images, cela fait songer, révérence gardée, à certain tableau que vous savez, qui représentait de modestes oignons, et dont cet insolent de marquis de Presles disait, à son Poirier de beau-père, que c'était à tirer les larmes des yeux.

Après tout, il n'est pas impossible que, dans le théâtre et dans le quartier, populaires l'un et l'autre, où se joue *Carmosine*, *Carmosine* fasse pleurer. Musset encore a dit :

Mais une larme coule et ne se trompe pas.

Alors c'est nous qui nous trompons, et cela peut arriver aussi. Enfin il serait injuste de ne pas signaler, parmi les choses aimables de l'ouvrage, la mélodie écrite sur l'adorable complainte de Minuccio :

Va dire, Amour, ce qui cause ma peine...

Ici d'abord les paroles ne sont plus « d'après » Musset, mais de Musset lui-même. Et la musique semble s'en ressentir, en éprouver une influence plus profonde et comme un frisson inconnu. Sans doute elle ne vaut pas, la chanson de Minuccio, les deux chansons de Fortunio : l'une, écrite récemment par M. Messager, et l'autre, qui reste la perle du genre, composée par Offenbach il y a plus d'un demi siècle. Elle n'est pourtant pas indifférente. A l'exemple de M. Messager, M. Février s'est affranchi de la forme strophique. Sa mélodie suit un libre chemin. De faciles artifices, comme l'altération de telle ou telle note, donnent à la cantilène un petit air ancien et troubadour. La reprise, à la fin, de la phrase initiale, sur un autre accompagnement qui l'attendrit encore, n'est pas maladroite. Et puis, et surtout la poésie de cette dernière strophe est telle, si délicieuses en sont les paroles,

qu'on n'imagine pas de musique assez mauvaise pour y résister ou seulement pour y contredire.

En somme, de la facilité, de l'intelligibilité, sans oublier de menus agrémens, voilà qui n'est point à mépriser. Et ce n'est pas rien non plus qu'une œuvre tempérée et raisonnable, une œuvre conservatrice et de tout repos. Que si pourtant l'on veut autre chose, et que, d'ailleurs, on réprouve les recherches laborieuses et vaines, les obscurités, les excès en tout genre, d'une école opposée et d'un art contraire, qu'est-ce donc, à la fin, que l'on veut? Ainsi nous interrogeait, le soir de la « première, » un partisan de *Carmosine*. A quoi la critique répondra peut-être qu'elle n'est pas faite pour définir à l'avance le chef-d'œuvre toujours attendu, pour en donner la recette, en imposer la formule et dire : « Il sera ceci. » Puisse-t-elle seulement, s'il vient à se produire un jour, savoir le comprendre, le reconnaître et déclarer : « Le voilà ! »

La représentation visible de *Carmosine* est quelquefois un peu voyante. L'exécution musicale en est honorable. Mme Lamber-Vuillaume (Carmosine elle-même) use avec une certaine adresse d'une voix un peu bien aigrelette et mince. Dame Paque au contraire (Mme Fierens) a de la rondeur. M. Gilly (Perillo) parut un ténor agréable. La voix et le chant de M. Maguenat (Minuccio) rappelèrent, plus agréablement encore, celle et celui du regretté Bouvet. M. Fugère se fait toujours davantage, en vieillissant, un talent, un style mixte, ou plutôt double. On doute par momens s'il chante ou s'il parle. La vérité, c'est qu'il chante et qu'il parle à la fois, et ce mélange est délicieux. Enfin Pierre d'Aragon, roi de Sicile réunit en toute sa personne tous les élémens les mieux faits pour rendre la passion de la pauvre Carmosine invraisemblable jusqu'à l'incrédibilité.

Parmi les musiciens, ou les « maîtres, » encore jeunes, le compositeur d'*Astarté*, de *Théodora*, de la *Reine Fiammette*, du *Chemineau* et du *Carillonneur*, M. Xavier Leroux, est l'un de ceux qui savent le mieux faire, comme on dit, « les gros ouvrages. » L'esprit de M. Xavier Leroux n'est pas tout à fait l'esprit de finesse. Les caractères de son art sont la force, la violence même, et la « poigne, » plutôt que le doigté, la discrétion et la distinction. On pouvait encore se demander, avant le *Carillonneur*, s'il y avait rien de commun entre Bruges, son aspect ou son visage, son silence, son mystère, sa poésie, son âme enfin, et la musique de M. Xavier Leroux. Après le *Carillonneur*, c'est une question qu'on ne se posera plus.

L'argument du drame est le suivant. Un brave homme d'antiquaire brugeois, Van Hulle, avait deux filles, très différentes d'humeur. L'une, Godelieve, blonde, suave et mystique, étrangère à la vie présente, s'absorbait dans le souvenir et le regret des temps passés. L'autre voulait ce qu'on appelle aujourd'hui « vivre sa vie, » la vivre complète, corps et âme, et c'était la brune, ardente, ibsénienne Barbara. De plus, le roman de Georges Rodenbach ayant des velléités symboliques, il s'ensuit que, des deux demoiselles Van Hulle, la première représente la Bruges d'autrefois, « Bruges la Morte, » et que Barbara figure ou, comme on dit, comme on peut le dire de cette gaillarde, « incarne » la Bruges de l'avenir. Avec un personnage secondaire de la pièce, un nommé Farazyn, apôtre également de la cité future, Barbara pense et parlerait volontiers ainsi :

Nous qui voulons respirer, le front haut,
Dans le vent du progrès qui nous évente,
Nous qui vivons enfin, ce qu'il nous faut,
C'est Bruges la vivante.

Or la douce Godelieve aimait en secret le jeune musicien Joris Borluut et de lui se croyait aimée. Mais Joris en tenait pour l'autre, et furieusement, comme en témoignent les forcenés et mystiques propos que, la voyant en larmes, il lui tenait :

Oh! ces pleurs venant arroser
Le bouton froncé de tes lèvres !

Ou bien encore :

O bouche en calice et cœur en ciboire,
Vin de démence à boire,
Rouge hostie à manger!

Sensible à ces appellations, Barbara Van Hulle épousa Joris Borluut. Puis, la place de carillonneur étant devenue vacante, on la mit au concours, et Joris, en une seule volée, l'emporta. Voilà pour les deux premiers tableaux.

Troisième, quatrième et cinquième tableaux. Le vieux Van Hulle est mort. Pour obéir à son dernier vœu, les Borluut ont recueilli Godelieve. Et la suite se devine, bien que le libretttiste, sinon le romancier, ait pris trop peu le soin de la faire prévoir. Nous apprenons tout d'un coup, par les confidences de Joris à l'un de ses camarades, qu'il a trouvé dans sa femme un démon, ou plutôt une malade, une demi-folle. Assez lucide en tout cas pour découvrir que dans le cœur de son

mari sa sœur a pris sa place, Barbara, sous prétexte d'aller au loin, se guérir, quitte la maison et laisse le champ libre aux amoureux. Ceux-ci d'en profiter aussitôt. Non, pas aussitôt, car ils résistent longtemps, avant la chute finale. Une tendresse encore chaste inspire à Joris des vers tels que ceux-ci :

O bonheur innocent, profond, silencieux,
De mirer mes yeux dans tes yeux,
Sans qu'au fond de ce lac délicieux
Mon devoir se noie et trépasse.

Mais bientôt le trouble de la passion croissante s'exprime en ce moins paisible quatrain :

Oh! combien ses façons douces
Me donnent un rude émoi!
C'est, au plus profond de moi,
De chavirantes secousses.

Quant à la scène qui décide ou plutôt qui décidait de la faute, elle se passait à l'église. C'est à l'église que Godelieve, en termes déjà singuliers, donnait rendez-vous à Joris. C'est devant l'autel, et l'autel de la Vierge, au chant des litanies, qu'ils prononçaient, ou proféraient ensemble, en un langage encore plus déplacé, des sermens peu recevables ici. On a supprimé cet épisode le lendemain de la répétition générale. C'est la veille qu'on aurait dû le faire.

Au début de l'avant-dernier tableau, nous sommes témoins des remords, inégalement partagés d'ailleurs, de Joris et de Godelieve. Suit une scène entre les deux sœurs : Barbara de retour, sobrement douloureuse, et Godelieve, repentante avec exaltation. Enfin le dénouement a lieu sur un quai de Bruges, en vue du beffroi. Godelieve est entrée chez les Béguines. Aujourd'hui même elle doit prendre part à la procession, dite du Paraclet, qui va passer, et que Joris, à demi fou de désespoir, attend. La voici, composée de pénitentes, chacune portant ou traînant une lourde croix. Dans le cortège expiatoire, Joris a vite reconnu Godelieve. Il s'élance vers elle, il la supplie et tâche de la reprendre. Elle ne lui répond que par d'impassibles psalmodies. Impassibles elles-mêmes et singulièrement inattentives, les nonnes, agenouillées à trois pas de là, continuent leurs patenôtres. Joris alors s'enfuit éperdu. Se souvenant qu'il est carillonneur, il a résolu de mourir selon sa condition, d'une mort affreusement professionnelle. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire et surtout, il me semble, pour le faire, il gravit les degrés, gagne le sommet de la tour, et voici

que tinte le glas. C'est Joris qui le sonne, non plus de ses mains, mais de tout son corps, de son corps de pendu devenu le battant de la cloche funèbre. Et Godelieve hurlante, râlante, plutôt que chantante, ayant décrit l'effroyable vision, finit par tomber et s'étendre sur sa croix qui gît à terre. Cependant les bonnes sœurs achèvent paisiblement leurs oraisons. Excepté par ce détail, cette scène, de même que la scène de l'église, n'appartient pas au genre tempéré.

Dans l'une et dans l'autre M. Xavier Leroux s'en est donné, comme on dit, à cœur joie. Il n'est pas d'excès où ne se soit portée, emportée sa musique, pas de faute que n'ait commise contre la dignité, ou seulement la tenue et le goût esthétique, son art convulsionnaire. Ne fût-ce que dans l'ordre sonore, il faut avouer que les dernières scènes du *Carillonneur* ont je ne sais quoi de brutal et de presque grossier. Vous diriez des figures du musée Grévin ou Tussaud, animées, égarées jusqu'au délire par une musique digne de leurs formes et de leurs couleurs. On a retranché la scène de l'église ; fort bien. Mais dans la partition elle subsiste, on peut la lire, et d'aucuns, dont nous sommes, l'ont vue.

Aimez ce que jamais on ne verra deux fois,

a dit Vigny. Mais il y a des choses qu'il suffit d'avoir vues, entendues une seule fois, pour se sentir tout près de les haïr. L'expression vous semblera forte. Mais si vous saviez à combien de sentimens, littéraires, poétiques, musicaux, — sans parler de certains autres, encore plus respectables peut-être,— cette scène faisait violence. Violence encore une fois grossière, et, avec cela, si parfaitement inutile ! Songez seulement aux crises, aux transports de la passion, même la plus véhémente, tels que les ont représentés les plus grands, les plus nobles maîtres du pathétique. Alors, vous souvenant d'Orphée, ou de doña Anna, l'épileptique Godelieve ne manquera pas de vous inspirer une sorte d'horreur. Lire cette scène de l'église n'est rien. Il faut y avoir assisté. Drame, ou plutôt mélodrame, et musique, tout y était au paroxysme. Pour les béguines assemblées et déjà non moins insensibles que dans la dernière scène à de si proches et si bruyans scandales, un invisible aumônier vociférait les litanies. Des lèvres de Godelieve hors d'elle-même et se roulant sur les dalles, c'était, en guise de prières, des imprécations qui semblaient sortir. Et lorsque survint Joris, alors en quel duo forcené se changea le furieux monologue ! Ils marchaient, les deux amans, ils marchaient vers l'autel, enlacés, enivrés, en chantant. Et chaque strophe de leur cantique, répondant à chaque verset des litanies, y fai-

sait une réponse, dans l'intention de l'auteur peut-être héroïque et même sainte, mais en réalité impie et sacrilège. A propos de cette marche, de son rythme, de son allure, quelqu'un n'a pas craint de rappeler Saint-Saëns, même Haendel. Un Saint-Saëns de barrière alors et un Haendel de café-chantant. Nous ne les connaissons pas.

Si nous avons insisté sur de telles pages, c'est qu'on y reconnaît les caractères principaux et, selon nous, déplorables, de la musique de M. Xavier Leroux, de son imagination, peut-on dire de son idéal ! Il y a dans le *Carillonneur* une scène encore, beaucoup moins antipathique sans doute, où nous aurions souhaité pourtant plus d'élévation et de noblesse, plus de poésie, et plus de musique même. Nous voulons parler de la scène du concours. Au drame lyrique, au drame symphonique, elle offrait un sujet également propice. L'occasion était belle ici d'animer ou de ranimer Bruges la Morte, et de la ranimer tout entière, de rendre non seulement aux êtres, mais aux choses, non seulement aux individus, à la foule, mais à l'histoire, aux monumens, aux maisons couleur de rose, à l'eau dormante des canaux, aux brumes de mousseline, cette vie mystérieuse, à la fois puissante et subtile, dont il n'est pas de plus merveilleux artisans que les sons. Ils n'en donnent ici qu'une ébauche sommaire, empâtée lourdement. L'orchestre, les chœurs procèdent par touches épaisses et massives. Le dialogue manque de nature , de justesse et de légèreté. Bourgeois, artisans, tout ce peuple encore une fois n'est pas vivant. Plus d'un trait sans doute est indiqué, même appuyé ; mais la musique, loin d'élever le sujet, l'écrase. Il n'est pas dépourvu d'une grâce à dessein vieillotte et dolente, le thème carillonné par Joris, et la foule, et Godelieve se laissent gagner un moment par sa mélancolie. Mais ce que j'aurais voulu, c'est que lui-même il gagnât de proche en proche, qu'il montât par degrés; c'est que la rêveuse et triste complainte peu à peu se changeât en hymne joyeux et vainqueur. La symphonie alors, la symphonie entière, instrumentale et vocale, eût résonné, retenti de lui seul; il en eût été l'âme partout présente et vivante partout. Alors, dans le concert de tant de voix diverses, mais unanimes, la vieille cité flamande aurait pu trouver, se reconnaissant toute, et des souvenirs et des promesses ; alors, dans un finale vraiment symbolique, avec les regrets et les deuils de Bruges la Morte, les ambitions et les espoirs de Bruges la Vivante auraient chanté.

Une telle œuvre pourtant, oui, même telle, renferme çà et là quelques intentions, quelques velléités dignes d'indulgence, voire d'une certaine sympathie. On finit par les découvrir, à la lecture, en cherchant

bien. Et nous avons cherché ainsi. Dans les scènes d'intérieur, dans la salle à manger du vieux Van Hulle, dans l'atelier de Joris, il y a des coins, d'ombre ou de clair-obscur, assez agréables. Auditeurs ou lecteurs, ne soyez point tout à fait insensibles à la rêverie de Godelieve assise et travaillant près de sa fenêtre (premier acte). Plus loin, le très long dialogue d'amour (il dure deux tableaux), entre Godelieve et Joris, contient aussi quelques passages : tantôt un mouvement, tantôt au contraire une accalmie, une halte, qui ne manquent pas, celui-là de justesse et celle-ci de douceur. N'importe, comme disait l'autre, notre remarque, ou nos remarques subsistent.

Un des jouets que les enfans désirent et demandent avec le plus d'ardeur, c'est un théâtre, « un beau théâtre. » Tous les musiciens de Paris, c'est-à-dire les Parisiens qui aiment, ceux qui croient aimer et ceux qui feignent d'aimer la musique, formaient depuis longtemps le même vœu. M. Gabriel Astruc y a répondu. C'est un beau théâtre, d'une beauté simple, sobre, harmonieuse, que le Théâtre des Champs-Élysées. C'est également — ô merveille ! — un théâtre commode, confortable, et qui fait à toutes nos aises leur part. Les deux spectacles d'inauguration comprenaient le *Benvenuto Cellini* de Berlioz et le *Freischütz*, le *Freischütz* véritable (autre surprise). Nous parlerons le mois prochain de ces deux œuvres, également romantiques, mais différemment. Honorable, rien de plus, et quelquefois un peu moins, parut tel ou tel interprète. Mais il y eut une interprétation générale, admirable d'intelligence et de sensibilité, de puissance et de grâce : M. Félix Weingartner, l'illustre chef d'orchestre, en fut l'auteur.

CAMILLE BELLAIGUE.

REVUES ÉTRANGÈRES

UN NOUVEAU LIVRE DE M. GABRIEL D'ANNUNZIO

La Vita di Cola di Rienzo, par G. d'Annunzio ; un vol. in-16, Milan, 1913.

La très belle *Vie de Rienzi* que vient de nous offrir M. Gabriel d'Annunzio se trouve précédée d'une curieuse préface, et suivie d'une manière d'appendice plus curieux encore. Le fait est que tout cet appendice, — j'aurai à revenir tout à l'heure sur la préface, — n'est formé que de trois « approbations » solennelles, accordées au livre nouveau de l'éminent poète et romancier italien. Tout d'abord, un comité où figurent deux « censeurs » et deux « délégués » de l'Académie florentine de la Crusca déclare que, après avoir lu très soigneusement la *Vie de Rienzi*, il « n'y a découvert aucune faute de langue ; » et comment ne pas regretter, à ce propos, que nous ne possédions pas en France une institution littéraire du même genre, à laquelle tous les auteurs fussent strictement tenus de soumettre leurs manuscrits, sauf pour eux à devoir ensuite en retarder l'impression durant des années, jusqu'au jour où un comité choisi parmi les membres de la savante Académie susdite proclamerait n'y avoir plus « découvert aucune faute de langue? » Mais, tandis que cette première « approbation » a simplement de quoi ravir les lecteurs de la *Vie de Rienzi*, en leur garantissant le parfait aloi philologique et grammatical d'un style dont ils n'ont pu manquer d'admirer déjà l'harmonieuse et sonore élégance poétique, j'imagine que bon nombre de ces lecteurs auront éprouvé, comme moi, un sentiment de surprise à la vue des deux « approbations » suivantes, au bas desquelles se lisent les signatures imprévues d'un révérend chanoine florentin et d'un autre religieux

non moins vénérable, celui-là « consulteur du Saint Office » dans la même cité de Florence. Voici d'ailleurs ces deux pièces, traduites le plus exactement possible :

Par commission de monseigneur l'illustrissime Vicaire Général de l'évêché de Florence, — écrit le chanoine Filippo Pieruzzi, — j'ai lu le petit livre intitulé : *La Vie de Cola di Rienzo racontée par Gabriel d'Annunzio*, etc. Je n'y ai rien trouvé qui fût contraire à notre sainte Foi, non plus qu'aux bonnes mœurs : mais bien j'y ai trouvé, répandue à travers tout le livre, et unie à la profondeur de l'érudition, une merveilleuse justesse et beauté d'expression, avec une ordonnance des mots qui, sans cesser d'être de la prose, ne manque ni de l'éclat, ni de la douceur du vers. De telle sorte qu'il me paraît possible de dire en pleine vérité que l'auteur a réuni, dans cette composition, toutes les grâces des Muses.

Vient ensuite le visa du Vicaire Général de Florence, autorisant l'impression du rapport ci-dessus. Et voici maintenant la troisième et dernière « approbation, » rédigée, sur l'ordre du « révérendissime Père Inquisiteur, » par le « noble seigneur Telesforo Cerusichi, consulteur du Très Saint Office » :

Très révérend Père Inquisiteur, — En obéissance à l'ordre qui m'a été donné par Votre révérendissime Paternité, j'ai lu avec l'attention qui m'était prescrite le petit livre intitulé : *La Vie de Cola di Rienzo racontée par Gabriel d'Annunzio*, etc. Je n'y ai trouvé absolument rien qui répugnât à notre sainte Foi, non plus qu'aux bonnes mœurs. Mais, à ma très haute consolation, j'ai admiré l'éloquence, l'érudition, et l'abondance des images, et la richesse de ces agrémens de la langue que possède au suprême degré l'illustre écrivain. Celui-ci, déjà applaudi de toute la république des lettres dans le monde entier pour d'autres de ses œuvres, a, cette fois, uni à la douceur de sa parfaite langue toscane l'utilité de très nobles leçons : en telle sorte que j'estime son présent livre éminemment digne de la lumière publique de l'impression, pour l'instruction et le plaisir communs des lecteurs.

La pensée de solliciter ces deux dernières « approbations » aura, sans doute, été suggérée à M. d'Annunzio par le souvenir de la récente mise à l'Index de la plupart de ses écrits antérieurs. Mais il n'en reste pas moins que la présence de tels *imprimatur* religieux à la fin d'un livre aussi manifestement « temporel » et « profane » que celui-là, tout de même que leur accouplement avec l' « approbation, » toute littéraire, de l'Académie de la Crusca, nous apparaissent des traits nouveaux de cette originale fantaisie personnelle qui, depuis vingt ans, a peut-être contribué, plus encore que la maîtrise poétique de l'auteur du *Triomphe de la Mort*, à lui valoir, auprès de ses compatriotes, une

popularité d'ordre exceptionnel, un peu équivalente à celle dont jouissent uniquement, chez nous, quelques privilégiés du monde des théâtres. De Turin à Naples et d'Ancône à Gênes, pas un Italien qui ne ressente, à l'égard de M. d'Annunzio, un mélange particulier d'admiration orgueilleuse et d'indulgente affection familière, avec la certitude absolue que jamais cet écrivain-là ne se résignera à rien faire « comme tout le monde; » et je suis sûr qu'une fois de plus, en apercevant l'étrange réunion des trois *imprimatur* au terme d'une biographie de *Cola Rienzi*, ces innombrables amis du poète auront eu la joyeuse impression de retrouver « leur Gabriel, » — dont on leur avait annoncé naguère qu'il se préparait désormais à les abandonner, pour transporter au delà des Alpes sa double virtuosité de créateur de beaux rythmes chantans et d'inventeur d'amusantes ou audacieuses « plaisanteries » selon le plus pur goût italien de la Renaissance.

Pareillement, c'est encore la fantaisie coutumière de M. d'Annunzio qui se révèle à nous dans la longue préface de son nouveau livre. Car il faut savoir que sa *Vie de Rienzi*, telle qu'il la reproduit maintenant en volume après l'avoir publiée il y a sept ou huit ans dans une revue milanaise, mérite pleinement les qualifications de *libretto* ou d'*operetta* qui lui sont données dans les deux *imprimatur* du chanoine Pieruzzi et du « consulteur » Fra Telesforo Cerusichi : c'est effectivement un très « petit livre, » et dont la réimpression ne pouvait guère suffire à remplir un volume. Si bien que l'auteur ne s'est pas fait scrupule d'y adjoindre une préface de longueur presque égale à celle du texte propre de sa biographie, sous la forme d'une lettre adressée à son « amicissime » M. Annibale Tenneroni ; mais le plus curieux est que, dans cette lettre-préface, M. d'Annunzio a entièrement négligé de nous renseigner sur les sources et la portée historique de sa *Vie de Rienzi*, se bornant à nous raconter l'aimable existence qu'il menait lui-même dans sa somptueuse et calme *villa* des environs de Fiesole, pendant qu'il travaillait à la rédaction de son « petit livre. » Tout au plus ouvre-t-il sa préface par quelques pages charmantes sur l'intérêt et l'agrément littéraires des biographies. Avec le talent merveilleux qu'il a toujours déployé à ce que je serais tenté d'appeler la « transfiguration » poétique des « lieux communs » les plus rebattus, il nous rappelle combien la connaissance de tels menus détails de la vie ou de la personne d'un grand homme nous aide à en comprendre la véritable grandeur; et voici par exemple, à cette occasion, la description qu'il nous fait d'un des plus glorieux portraits de notre Louvre :

En voyant pour la première fois le portrait d'Érasme peint par Hans Holbein, lorsque tu viens de lire l'*Éloge de la Folie*, les *Colloques*, et le recueil des *Adages*, tu crois vraiment avoir devant toi la figure tout entière du philosophe de Rotterdam, en chair et en esprit; et il te semble la découvrir soudain, quasi dans un éclair imprévu de raison et de révélation, telle que n'avait pas réussi à te la faire apparaître ta patiente étude des œuvres d'Érasme. Peut-être l'image laissée en toi par cette étude ne différait-elle pas beaucoup de celle de maints autres érudits en toque de velours et en manteau de vair qui jadis, dans la vieille Bâle des imprimeurs, s'occupaient à préparer les éditions d'un Jean Froben : comme par exemple ce Sébastien Brandt, jurisconsulte et comte palatin, qui, sous le poids des Pandectes, savait sourire un peu à la manière d'Érasme, et dont la *Nef des Fous* avait même inspiré à ce dernier l'idée de son *Éloge*. Mais voici que, tout d'un coup, l'ami d'Alde Manuce et de Pierre Bembo revêt devant toi l'apparence d'un homme incomparable et inimitable, ne ressemblant à aucun autre, fixé à jamais dans ses propres vérité et éternité! Regarde-le! Il est là de profil, coiffé de sa toque noire, en train de couvrir de son écriture une feuille appuyée sur un volume à la reliure rouge. Sous l'effet de l'attention, ses paupières s'abaissent sur ses yeux ; la bouche close, avec des replis profonds aux angles, est pleine de sagesse, de prudence, et d'ironie; le nez, long, mais sans chairs, aux narines larges et délicates, est comme le siège visible d'un sens aigu et toujours en éveil, qui perçoit, parmi les changemens de la vie, jusqu'à la sensation des souffles les plus ténus. Des deux mains, l'une manie la plume avec l'aisance de l'habitude; l'autre, chargée de bagues, maintient la feuille sous les doigts, également clos; et toutes deux vivent, expertes et calmes, dans leur exercice de chaque jour. Peut-être écrivent-elles le commentaire de l'adage : *Nihil inanius quam multa scire?* ou bien une épître, flatteuse, mais adroitement réservée, à Léon X, ou à Adrien IV, ou à Charles-Quint? En tout cas, elles vivent autant que le visage, infiniment différentes de toutes les autres mains mortelles, avec leurs doigts potelés, leurs ongles courts, et les plis charnus de leurs paumes, tout de même qu'une feuille agitée du vent diffère des myriades de ses compagnes suspendues aux branches, dans la forêt. Et voici que, en vertu d'un prodige accompli sur un panneau avec des pinceaux et un petit nombre de couleurs, voici que tu as connu le fameux Érasme non seulement dans la chair, mais dans l'âme, non seulement dans l'aspect, mais dans l'essence; à tel point qu'il te semble que ce ne sont point les huiles qui ont fourni la matière de cette peinture, mais bien les plus subtils esprits de la pensée humaine! Et que si maintenant un artiste te représente non plus un homme illustre, mais un obscur, et que s'il te le représente semblablement vivant dans toute son individualité personnelle, avec l'énergie révélatrice du dessin, ton émotion à l'admirer ne sera pas moindre... Aussi sont-ce de tels maîtres que doit invoquer celui qui s'efforce à retrouver le précieux art latin de la biographie, lequel n'est rien autre que l'art de choisir et de mettre en valeur, parmi les traits innombrables des natures humaines, ceux qui expriment le caractère, ceux qui indiquent la part la plus haute ou la plus profonde des sentimens et des actes et des habitudes, ceux qui apparaissent les seuls nécessaires pour graver une image ne ressemblant à nulle autre.

A cette éloquente définition de l'art du biographe succèdent, comme je l'ai dit, dans la lettre-préface adressée à M. Tenneroni, une série de souvenirs évoquant la douce vie du poète dans sa maison, dorénavant historique, de Settignano, — dont on sait que les admirateurs de M. d'Annunzio ont récemment voulu la lui rendre, cette fois pour toujours, au moyen d'une solennelle souscription nationale. Et je n'ai pas besoin de dire que, là encore, abondent les images pittoresques et les mélodieux tours de phrase. J'aurais aimé à pouvoir en extraire, notamment, les portraits de quelques-uns des voisins ou des compagnons de M. d'Annunzio, curieuses figures dessinées d'un trait légèrement ironique sous lequel se trahit une émotion très profonde. Mais tout cela, je le répète, ne se rattache que par un lien assez fragile à la biographie de *Cola Rienzi;* et sans doute le lecteur français souhaitera-t-il, avant tout, d'apprendre ce qu'est au vrai cette biographie du fameux tribun célébré jadis par Pétrarque, chanté ensuite par le jeune Richard Wagner suivant la formule meyerbeerienne, et maintenant exhumé sous nos yeux par l'auteur du *Feu* et des *Vierges aux Rochers* à l'imitation de l'immortel portrait d'*Érasme* par Holbein.

Ce qu'est la nouvelle biographie de M. d'Annunzio, deux critiques éminens nous l'ont dit tout à l'heure, dans les « approbations » reproduites à la fin du volume. Ou plutôt, je dois avouer qu'il y a, dans l'une de ces vénérables « approbations, » un éloge dont il m'a été malaisé d'apprécier la justesse ; et c'est, à savoir, le passage de l'*imprimatur* du Frère Telesforo Cerusichi où nous lisons que, cette fois, « le très illustre maître, applaudi depuis longtemps par toute la république littéraire du monde entier, a uni à la douceur de sa parfaite langue toscane l'utilité de très nobles leçons. » J'ai eu beau relire, à ce point de vue, le récit que nous fait M. d'Annunzio des origines, du court triomphe, et de la fin lamentable de l'obscur notaire romain transformé tout d'un coup en un héritier de Sylla : je n'ai point réussi à découvrir cette « utilité de très nobles leçons » qui paraît avoir ravi le révérend consulteur du Saint-Office florentin, — à moins que l'on ne veuille tenir pour un salutaire enseignement d'humilité chrétienne l'exemple d'un tel écroulement des ambitions d'un petit gratte-papier, fils d'un cabaretier et d'une porteuse d'eau.

Ou bien, peut-être, le révérend Fra Telesforo a-t-il su gré à M. d'Annunzio du mélange passionné de mépris et de haine avec lequel le nouveau biographe de Rienzi ne cesse point de traiter un personnage que l'on ne peut s'empêcher de considérer, d'autre part,

comme un devancier des Mazzini et des Garibaldi, tâchant déjà à restaurer un pouvoir tout civil dans la cité de saint Pierre, sur les ruines du pouvoir spirituel de la Papauté? Et certes l'attitude du trop fameux tribun à l'égard du Saint-Siège, son manquement réitéré aux promesses obtenues de lui par les papes d'Avignon, son refus d'obéir aux sommations des légats pontificaux, toutes choses dûment rappelées par son nouveau biographe, méritaient amplement qu'un lecteur catholique se réjouît de le voir ainsi précipité du piédestal où s'était plu à l'élever la partialité d'historiens ennemis de l'Église. Mais il ne me paraît point que M. d'Annunzio se soit spécialement inspiré, à son tour, d'aucun sentiment de partialité catholique, dans l'ensemble de son opinion à l'endroit du tribun. D'un bout à l'autre de son livre, sa légitime colère s'adresse uniquement au caractère foncier de Rienzi, à sa bassesse naturelle d'esprit et de cœur, à son infinie dissemblance avec ces vieux héros romains dont il se prétendait le continuateur, sans que jamais le poète-biographe s'arrête à envisager expressément la portée religieuse de son rôle. De telle sorte que la *Vie de Rienzi* peut fort bien offrir à des lecteurs de l'espèce du Frère Telesforo Cerusichi ou du chanoine Filippo Pieruzzi la satisfaction éprouvée, tous les jours, par chacun de nous en voyant attaquer des renommées qui nous sont odieuses; mais je ne crois pas que l'intention secrète de M. d'Annunzio ait été de renfermer pour nous d'autres « leçons, » dans son « petit livre, » que celles qui résultent toujours du contact d'une œuvre d'art animée d'émotions généreuses, et puis conçue, ordonnée, et exécutée avec un très haut souci de perfection artistique.

Jamais livre n'eut moins que celui-là les allures d'une « thèse, » malgré l'évident parti pris de l'auteur contre son héros. Ayant entrepris d'examiner la personne de Cola Rienzi, afin de pouvoir la revêtir à notre usage de belles phrases rythmées en pure langue toscane, M. d'Annunzio a trouvé là un ensemble de choses d'un ordre si contraire à ses propres goûts que, tout de suite, il s'est mis à haïr ce type du faux grand homme; après quoi, il ne s'est plus soucié que de nous raconter, telle qu'il l'avait aperçue dans les vieilles chroniques, l'aventure tragi-comique du piteux personnage, sans s'inquiéter de nous cacher son aversion pour lui, mais sans essayer non plus de prêter à celle-ci un caractère « instructif, » ou « édifiant, » qu'elle n'avait à aucun degré. Et d'autant plus, — par l'effet de cette absence même de toute apparence de « thèse, » — le livre de l'éminent écrivain italien justifie les autres éloges de ses deux vénérables juges. Tout à fait

comme nous l'affirme, en particulier, le chanoine Filippo Pieruzzi, c'est là « une composition où se trouvent vraiment réunies toutes les grâces des Muses ; » — et je suis certain que chacun s'accordera avec moi pour envier à M. d'Annunzio son heureux privilège d'avoir pu exciter, dans le cœur du bon chanoine florentin, le magnifique enthousiasme que nous révèlent ces paroles touchantes de son *imprimatur*.

« Toutes les grâces des Muses : » impossible de mieux définir ce superbe morceau de prose « poétique » où nous sentons que l'auteur s'est amusé à étaler devant nous son incomparable maîtrise de la langue toscane. Jamais assurément, dans toute son œuvre précédente, cette maîtrise ne s'était traduite à nous avec une aussi étonnante « bravoure » professionnelle, ni non plus, — serais-je tenté d'ajouter, — aussi « à découvert, » je veux dire avec une aussi complète subordination de tous les autres modes de la création littéraire à l'incessante recherche de termes pittoresques et musicalement agencés. Parfois même, le lecteur étranger s'effare devant la riche variété, toujours renouvelée, d'un vocabulaire dont l'excellente qualité classique lui est d'ailleurs confirmée par la susdite « approbation » de la sévère Académie de la Crusca ; et peut-être ne serait-il pas fâché que l'auteur lui épargnât l'obligation de recourir sans cesse à son dictionnaire italien-français, sauf à devoir trop souvent constater la regrettable insuffisance de tous les dictionnaires en face d'une langue qui semble avoir pieusement recueilli l'héritage complet de longs siècles de poésie et de prose toscanes. Mais combien nous comprenons qu'une telle langue soit faite pour enchanter le lecteur italien, et que ce soit assez d'elle seule pour valoir à M. d'Annunzio, malgré toutes les rigueurs nécessaires de l'Index, l'affectueuse indulgence paternelle du chanoine Pieruzzi ou du frère Telesforo Cerusichi !

Non pas au moins que le livre nouveau de M. d'Annunzio doive être tenu simplement pour un pur et savant exercice de langue, destiné à satisfaire les « censeurs » les plus difficiles de l'Académie de la Crusca ! A sa maîtrise naturelle d'expression le biographe de Rienzi unit encore, comme l'on sait, un don singulier d'évocation colorée et vivante : si bien que, par-dessous le charme sans pareil de son style, son livre nouveau est tout rempli de petits tableaux d'un relief admirable, dont quelques-uns rappellent les plus parfaites peintures de ses romans de naguère, tandis que d'autres se rattachent plus expressément à l'ancienne manière des classiques latins, avec leur mélange saisissant de vigueur pathétique et de concision.

Je choisis, un peu au hasard, le portrait du vieux messire Stefano Colonna :

Un cep humain de la plus dure fibre, ce vieillard à présent nonagénaire qui mettait encore le pied à l'étrier sans qu'on l'y aidât, et enfourchait solidement son étalon. Déjà Nicolas IV le minorite l'avait fait comte de Romagne; et Stefano était entré à Rimini l'année même où Gianciotto Malatesta y transperçait son parent et sa femme. Revenu à Rome, il avait été traîné au Capitole, par le peuple, sur un char de triomphe, et acclamé César avec un cri pareil à celui des cohortes antiques. Puis il avait obtenu la dignité sénatoriale; il avait combattu par la parole et l'épée pour l'élection du nouveau pape; il avait vu l'anachorète du Morrone, pâle et tremblant, sur une ânesse que conduisaient deux rois; plus tard il avait vu Benoît Caetani coiffé de la tiare et s'avançant sur une haquenée blanche qu'entouraient également deux rois écarlates; il avait soutenu avec tous les siens la colère de taureau du grand prêtre d'Anagni, et opposé aux foudres de Boniface l'orgueil indompté de la colonne droite, emblème de sa maison; il avait entendu sans se troubler la fureur papale invoquer la chrétienté tout entière, l'appeler à prendre les armes contre la poignée d'hommes enracinés sur le roc inexpugnable de Palestrina; et enfin il avait laissé derrière lui, sur le chemin de l'exil, la roche cyclopéenne démantelée et rasée comme au temps de Sylla. Quelques-uns, après la ruine de ses tours et de ses remparts, lui avaient demandé : « Et maintenant, Stefano, quelle forteresse te reste-t-il? » A quoi le héros avait répondu en souriant, avec sa main sur sa grande poitrine : « Celle-ci! » Et une fois de plus son destin avait montré quelle prodigieuse discipline de courage était l'exil, pour les cœurs magnanimes. Avec une obstination atroce, le Caetani avait réclamé à tout prix la tête de l'exilé invaincu; il avait mis en œuvre tout moyen de promesses et de menaces, d'autorité et d'argent, pour le faire périr, tandis que le malheureux errait de terre en terre, outre-monts, outre-mers, parfois hôte d'un roi, lui-même toujours semblable à un roi, et plus grand à mesure qu'il avait plus d'infortune. Un jour, en territoire d'Arles, étant tombé aux mains d'hommes payés pour le rechercher, et se voyant sommé par eux de dire son nom, sans hésitation il avait répondu : « Je suis Stefano Colonna, citoyen romain! » avec tant de courage que les sicaires n'avaient pas osé le toucher. Et enfin le prince des nouveaux Pharisiens était mort; et la colonne de marbre s'était redressée plus superbe, et Stefano était rentré à Rome pour les combats et pour les victoires. Il avait défait les Orsini, soutenu Henri VII contre Robert d'Anjou, donné l'hospitalité au Bavarois, souffert de nouveau le bannissement, mais pour peu de temps, repris les armes au dedans et au dehors des murs, donné constamment aux siens l'exemple de la plus grande audace dans le danger, du plus grand sens dans le conseil, de la plus grande noblesse dans l'exil.

Or, ce puissant vieillard, en entendant la nouvelle, avait chevauché vers Rome, avec la pensée de pouvoir aisément châtier la folie du notaire. Arrivé sur la place Saint-Marcel, tout près de la forteresse des Colonna fondée sur le lieu où l'on brûlait autrefois les cadavres impériaux, il s'arrêta et dit « que ces choses ne lui plaisaient pas. » Le lendemain matin, Cola di Rienzo

lui manda l'ordre d'avoir à s'éloigner de Rome. Le vieillard déchira la cédule sous les yeux de l'envoyé du tribun et s'écria : « Si ce fou me met en colère, je le ferai précipiter par les fenêtres du Capitole ! » La menace ayant été rapportée à Rienzi, celui-ci s'empressa de faire sonner le tocsin. Tout le peuple courut aux armes. D'heure en heure, le tumulte croissait. Considérant le péril et le petit nombre de ses hommes, le vieux Colonna remonta à cheval, suivi seulement d'un serviteur, et sortit de la ville par la porte de Saint-Laurent. Arrivé à la basilique, il pénétra sous le porche, s'assit sur l'un des lions qui soutenaient les piliers de la porte, et, tout en mâchant un morceau de pain amer, il médita la vengeance. Son cœur de fer s'émut-il d'un obscur pressentiment? Près de lui se courbait l'immense arche de pierre construite jadis par Auguste pour supporter les trois aqueducs : c'était là que, bientôt, allaient être massacrés tous les Colonna, à la grande douleur du vieillard survivant. Avec combien de raison celui-ci avait prophétisé, un soir, maintes années auparavant, comme il cheminait en compagnie de messire François Pétrarque : « Hélas ! renversant l'ordre de la nature, de tous mes fils je serai l'héritier ! » Après quoi, il avait tourné d'un autre côté ses yeux gonflés de larmes.

Et l'*Érasme* d'Holbein? me demandera-t-on. Jusqu'à quel point M. d'Annunzio s'est-il approché, dans son image de Rienzi, de l'admirable portrait que lui-même, tout à l'heure, proposait très justement à l'imitation des biographes futurs? — Que l'on imagine un portrait d'Érasme exécuté avec la minutie scrupuleuse d'Holbein, et ayant avec cela le même air de grandeur qui nous frappe dans le chef-d'œuvre du maître bâlois : mais un portrait où nous n'apercevrions pas de tête, entre le superbe manteau fourré et la non moins superbe toque de velours noir ! Une effigie étonnamment précise, à la fois, et vivante, toute constituée de menus traits dont chacun, par l'effet d'une adresse technique incomparable, concourrait à produire l'impression totale sans rien perdre pourtant de son attrait particulier : mais, parmi ces détails précieux, une lacune, un espace dont on dirait que le peintre a oublié d'y mettre des couleurs ; et voilà que cet espace vide serait celui où aurait dû nous apparaître le visage du modèle ! D'un bout à l'autre du récit de M. d'Annunzio, Rienzi nous est présenté dans une foule d'attitudes diverses ; et il n'y a pas une de ses paroles, pas un de ses gestes, tels que les ont notés les chroniqueurs de son temps, qui ne revête pour nous une réalité supérieure, sous la main d'un artiste égal vraiment aux plus grands des peintres de la Renaissance. Mais le visage du tribun nous demeure caché ; ou plutôt, derrière son visage comme par-dessous tout le reste de sa figure, nous continuons à ignorer ce qu'a pu être l'âme de Rienzi.

M. d'Annunzio nous assure bien qu'il n'avait point d'âme, n'étant

rien qu'une espèce d'outre gonflée de formules emphatiques et de bonne chère; et jamais peut-être la richesse inépuisable du vocabulaire de l'éminent écrivain ne s'est déployée devant nous aussi librement que lorsqu'il s'est agi pour lui de varier les épithètes ou qualifications injurieuses à l'adresse de cette grotesque caricature des vieux héros romains : mais comment admettre qu'un personnage aussi nul soit parvenu à jouer un rôle historique aussi important? Comment ne pas deviner chez lui certaines qualités d'ordre plus ou moins haut, un don naturel de séduire les masses ou une secrète habileté à les dominer, un élément efficace de puissance ou de ruse, en un mot quelque chose de « positif » et d'original, au lieu du simple néant que voudrait nous laisser supposer la verve méprisante de son nouveau biographe?

C'est là, me semble-t-il, un défaut artistique assez grave, et que l'on retrouverait en vérité dans maints portraits d'Holbein, trop souvent désireux de ne se point compromettre en poussant aussi loin qu'il le pourrait la traduction du caractère intime de ses modèles: mais certes, ce défaut ne se retrouve pas dans l'*Érasme* du Louvre, ni non plus dans ces anciens portraits littéraires de Salluste et de Tite-Live, de Tacite et de Plutarque, dont il faut reconnaître que, bien plus encore que les chefs-d'œuvre des peintres, ils ont inspiré le très intéressant *Rienzi* de M. d'Annunzio. Et je ne puis m'empêcher de penser que l'auteur des *Vierges aux Rochers*, avec la singulière souplesse de son talent, aurait tiré un parti plus complet et plus heureux, tout ensemble, de son imitation de ces immortels créateurs de vie et de beauté, s'il s'était un peu moins soucié d'étonner ou de ravir les érudits académiciens de la Crusca. Une recherche moins assidue de mots savoureux lui aurait permis d'apporter plus de soin à cette partie, plus proprement « classique » et « humaine, » de sa tâche; en même temps qu'elle aurait enlevé à sa *Vie de Rienzi* une fâcheuse apparence d'amplification ou de divertissement académique, qui ressort à présent de toutes les pages de son « petit livre, » risquant parfois de nous faire oublier tout ce qu'il contient, cependant, d'érudition et de fantaisie, — tout ce que l'auteur y a mis de sa science d'historien et de sa souveraine évocation de poète.

T. DE WYZEWA.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Le discours que vient de prononcer, devant le Reichstag, le chancelier de l'Empire allemand a produit, comme il était naturel, une vive impression partout en Europe, mais particulièrement en France et en Russie. M. de Bethmann-Hollweg, qui a l'art de dire beaucoup de choses en peu de mots, n'a pas dissimulé, en effet, que les nouveaux armemens de l'Allemagne avaient pour cause principale, d'une part, la recrudescence du sentiment slave provoqué par les victoires des alliés balkaniques et, de l'autre, le réveil chez nous de l'esprit « chauvin. » M. de Bethmann-Hollweg est un orateur froid, réfléchi, qui ne laisse rien aux hasards de l'improvisation, ne disant que ce qu'il s'est proposé de dire et le disant en termes mesurés. Il n'est pas sorti de ses habitudes dans son dernier discours, et si, à deux ou trois reprises, il y a mis des touches un peu fortes, il ne faut pas oublier que son but était de justifier la loi militaire la plus lourde que l'Allemagne ait jamais connue. Dès lors, comment aurait-il pu se dispenser de montrer, aussi bien à l'Est qu'à l'Ouest, des dangers en formation?

On s'est rendu compte en France de l'obligation qui s'imposait à lui et on y a accueilli son discours avec sang-froid. Nous en avons d'ailleurs entendu bien d'autres ! Il y a, pour les circonstances de ce genre, une rhétorique toute faite : M. de Bismarck en a fourni autrefois des modèles que tous ses successeurs ont suivis. Dans plusieurs passages de son discours, M. de Bethmann-Hollweg a rappelé formellement son illustre modèle et, dans les autres, il s'en est souvenu. Comme lui, il a affirmé que, si l'Allemagne s'armait jusqu'aux dents, c'était pour mieux assurer la paix et il a déclaré qu'elle n'attaquerait jamais la première. Il a invoqué une longue période de quarante ans et plus pendant laquelle l'Allemagne a prouvé en fait la sincérité de

ses intentions pacifiques. Nous avons toujours reconnu la force de cet argument; mais, s'il est bon pour l'Allemagne, il ne l'est pas moins, peut-être même l'est-il plus pour la France, car l'Allemagne n'avait rien à réparer. Au reste, M. de Bethmann-Hollweg n'a pas mis en doute nos intentions pacifiques; il y croit de la part de notre gouvernement d'aujourd'hui; mais il se préoccupe de l'avenir. Si les gouvernemens sont pacifiques, l'opinion ne l'est pas toujours au même de gré. « Les élémens qui y dominent, dit M. de Bethmann, sont toujours ceux qui parlent le plus fort et, dans les périodes de passion, plus les institutions sont démocratiques, plus les minorités ont d'importance. » Ce dernier trait est à notre adresse, évidemment : devons-nous nous en sentir atteints? M. de Bethmann-Hollweg confond ici le présent avec le passé. Il y a eu sans doute autrefois des gouvernemens qui ont pu se croire indépendans de l'opinion et qui l'ont été : s'il y en a encore maintenant, nous avouons ne pas les connaître. L'Allemagne n'est pas un pays à institutions démocratiques et l'influence de l'opinion s'y fait sentir de plus en plus. Il faut compter, on compte avec les pangermanistes et, à côté des motifs sérieux que le chancelier de l'Empire a donnés dans son discours à l'appui des armemens nouveaux, les exigences d'une opinion ardente, ambitieuse, impérialiste à outrance, ont été de quelque poids dans les résolutions prises. La Russie est le pays autocratique par excellence : nous venons de voir ces derniers jours encore à quel point l'opinion y est puissante; elle tient presque en échec la politique de solidarité que suit le gouvernement. Si la guerre éclate dans un temps prochain, ce qu'à Dieu ne plaise! le premier feu ne s'allumera pas dans les pays où l'opinion, depuis longtemps maîtresse, a eu le temps de se modérer et de se régler. Le danger est en Russie, il est en Autriche, et l'Autriche est pas, elle non plus, un pays dont les institutions sont à base démocratique. Nous vivons à une époque où la forme des gouvernemens, au moins en ce qui concerne leur politique extérieure, a perdu de son importance. En tout cas, nous avons la prétention d'être, dans toute la force du mot, aussi sage que personne et de l'avoir prouvé.

Qu'est-ce donc que ce réveil du « chauvinisme » que le chancelier de l'Empire allemand a relevé chez nous? Il est vrai qu'un changement s'est fait dans l'opinion française, et nous ne pouvons pas trouver mauvais que M. de Bethmann-Hollweg le dise, puisque nous le disons nous-mêmes; mais ce changement ne fait nullement de nous un peuple plus enclin à courir des aventures militaires, il nous rend seulement plus résolus et mieux préparés à en accepter l'épreuve

si on nous l'impose. Nous dirons, nous aussi, comme l'Allemagne, que nous n'attaquerons jamais les premiers; mais on sait combien il est quelquefois difficile de discerner avec certitude quel est l'auteur responsable d'une guerre, de celui qui la déclare ou de celui qui l'a rendue nécessaire. L'histoire, après coup, éclaire la question qui est restée confuse aux yeux des contemporains; et, par exemple, personne ne peut contester aujourd'hui que, si nous avons déclaré la guerre en 1870, ce n'est pas nous qui l'avons voulue et provoquée. Depuis, la paix a été maintenue, grâce à la sagesse de l'Allemagne et à la nôtre; mais à la nôtre, il a fallu plus d'une fois ajouter quelque patience. Si l'Allemagne n'a pas abusé de sa force, elle n'a négligé aucune occasion de la faire durement sentir et de la jeter dans la balance comme un poids décisif et déterminant. M. de Bethmann-Hollweg a déclaré dans son discours que l'Allemagne ne voulait pas la guerre, mais que, si la guerre éclatait, elle voulait vaincre. Ce n'est pas assez dire: l'Allemagne a voulu vaincre, même sans guerre. Tranchons le mot: elle a imposé au monde son hégémonie par l'intimidation. De là est venue pour nous, et pour d'autres aussi, la nécessité de contracter des alliances ou d'opérer des rapprochemens en vue de rétablir en Europe un équilibre indispensable à sa sécurité et à sa dignité. Il y a donc, dans toute cette partie du discours du chancelier impérial, des énonciations qui appellent des réserves et même quelque chose de plus. Le réveil d'opinion qui s'est produit chez nous ne mérite pas d'être qualifié de « chauvinisme. » C'est un fait normal, qui n'est inquiétant pour personne. M. de Bethmann-Hollweg s'est laissé aller jusqu'à dire que la France avait déjà « l'illusion d'avoir gagné la bataille. » Le mot est regrettable; rien ne le justifie, rien même ne l'excuse. Mais ce n'est pas sur un mot qu'il faut juger tout un discours.

M. de Bethmann-Hollweg n'a pas montré moins de préoccupations du côté de la Russie que du nôtre: les événemens d'Orient lui en ont fourni les motifs. Il a d'ailleurs caractérisé les conséquences de ces événemens avec justesse lorsqu'il a dit qu'« à la place de la Turquie d'Europe, dont la vie était passive, existaient aujourd'hui des États qui venaient de faire preuve d'une intensité de vie extraordinaire. » La Turquie était passive en effet; les États qui la remplacent sont au contraire très actifs, et de ce changement est résultée une situation qui devait produire des impressions différentes, moins fortes chez les puissances occidentales, plus fortes chez celles qui sont plus voisines de l'Orient. L'Allemagne est placée entre les unes et

les autres, mais elle est engagée si à fond dans les affaires orientales qu'il ne peut rien s'y passer d'important sans qu'elle n'en éprouve le contre-coup. Dans ce champ immense se joue en effet, ou se prépare une partie redoutable qui mettra, ou plutôt qui met déjà deux mondes en opposition en attendant qu'elle les mette en conflit : le monde germanique et le monde slave. Qu'une grande histoire soit là en formation, rien n'est plus certain, et que l'Allemagne envisage cette perspective avec une attention sérieuse, grave, anxieuse même, comment s'en étonner? L'Autriche, composée de races diverses, mi-partie germanique, mi-partie slave, est regardée par l'Allemagne comme son avant-garde en Orient, et elle l'est en effet : de là vient l'intérêt si grand, si ardent, si sincère qu'elle lui témoigne. Ce n'est pas une alliance politique ordinaire qui existe entre les deux pays : leurs intérêts d'avenir sont solidaires dans les conditions les plus étroites et rien n'explique mieux les manifestations que multiplie la politique allemande en faveur de la politique autrichienne, manifestations qui se renouvellent à toute occasion. Bien loin d'atténuer la communauté d'intérêts des deux Empires, le chancelier allemand s'est appliqué à en accentuer l'importance que les derniers événemens ont encore augmentée. « Si jamais, a-t-il dit, se produisait une conflagration européenne qui mît face à face les Slaves et les Germains, il serait pour nous désavantageux que la place occupée autrefois par la Turquie d'Europe dans l'équilibre des forces fût prise désormais en partie par des États slaves. Cette modification de la situation militaire et politique s'est préparée sur le continent. Maintenant qu'elle est accomplie, nous agirions inconsidérément si nous ne tirions pas de ce fait ses conséquences. » Après avoir dit cela, il importe peu que le chancelier allemand ait ajouté, et qu'il se soit même cru obligé de répéter le lendemain qu'il ne considérait pas comme fatal le choc entre Germains et Slaves : il suffit qu'il en ait indiqué le danger éventuel pour avoir ouvert aux imaginations des perspectives presque indéfinies et à coup sûr inquiétantes.

L'effet produit en Autriche par son discours a été bon et ne pouvait pas manquer de l'être : qui sait pourtant s'il n'a pas produit tout au fond des esprits quelque trouble inavoué ? L'Allemagne donnera, s'il le faut, à l'Autriche, c'est entendu, le concours de toutes ses forces, aussi bien militaires que politiques, mais la crise n'en sera pas moins angoissante. Un orateur socialiste, M. Scheidemann, en a évoqué, non sans force, le fantôme devant le Reichstag. « On doit, a-t-il dit, s'arracher les cheveux à Vienne à propos du discours du chancelier.

Toute la politique de l'Autriche repose, en effet, sur un accord entre les Slaves et les Germains, et une guerre générale entre les Slaves et les Germains serait la fin de la monarchie des Habsbourg. » Tout en faisant la part qui convient à ce qu'il y a d'excessif dans cette critique, reconnaissons qu'elle contient une part de vérité. L'équilibre intérieur de l'Autriche-Hongrie est compliqué, fragile, instable : le chancelier allemand a fait entrevoir à quelles épreuves il sera vraisemblablement soumis à la suite de la révolution balkanique. Au surplus, ces épreuves ne seront pas seulement pour l'Autriche. Les intérêts de toutes les nations de l'Europe sont si étroitement enchevêtrés qu'on ne peut guère toucher aux uns sans ébranler les autres. On s'explique donc que le gouvernement allemand ait trouvé dans l'état de l'Orient européen des raisons impérieuses de développer ses forces militaires. Le malheur est que, là aussi, tout se tient et que le développement des forces militaires de l'Allemagne nous oblige à procéder au développement corrélatif des nôtres. Le discours de M. de Bethmann-Hollweg rendra plus facile la tâche de notre propre gouvernement lorsque, dans quelques jours, il aura à défendre devant les Chambres le projet de loi sur le service de trois ans. Que d'argumens M. Barthou et M. Étienne pourront y puiser! Ils diront, à leur tour, en toute sincérité, qu'ils ne mettent pas en doute les intentions pacifiques du gouvernement impérial, mais qu'en Allemagne comme ailleurs, plus qu'ailleurs, peut-être, une partie de l'opinion montre depuis quelque temps une agitation singulière et émet des exigences auxquelles on se croit obligé de faire des concessions. Ils diront surtout que le monde est troublé, inquiet, énervé et que, de l'aveu du chancelier allemand, de grands conflits se préparent peut-être, où nous pouvons être entraînés les uns après les autres, sinon tous à la fois. La diplomatie européenne a fait ce qu'elle a pu pour empêcher de se produire un premier déclenchement qui en aurait entraîné beaucoup d'autres; elle y a réussi jusqu'à présent; mais qui pourrait dire qu'elle y réussira toujours?

Si la situation s'est améliorée depuis quinze jours, c'est de bien peu. A ce moment, une lueur plus favorable semblait éclairer l'horizon. « Après la chute d'Andrinople, a dit M. de Bethmann-Hollweg, on aurait pu admettre que la paix allait venir; » mais il constate aussitôt que cette espérance ne s'est pas réalisée. Cela tient à deux causes principales : d'une part, les alliés balkaniques ont répondu aux propositions de l'Europe par des contre-propositions qui ont fait reculer la solution au lieu de la rapprocher; de l'autre, le Montenegro, mis en demeure d'interrompre le siège de Scutari, s'est refusé à le faire et a

même mis dans son action militaire un redoublement d'énergie suggestionné sans doute par l'exemple des Bulgares dont l'effort victorieux est venu à bout de la résistance d'Andrinople. Andrinople a succombé; Janina a succombé; pourquoi Scutari ne succomberait-il pas aussi? Et, s'il succombait, l'Europe ne s'inclinerait-elle pas devant le fait accompli, comme elle l'a fait ailleurs? Il y a une différence pourtant, et elle est importante : c'est que l'Europe ne s'était jamais opposée à la prise de Janina par les Grecs et d'Andrinople par les Bulgares et que, tout au contraire, elle avait conseillé à la Porte de renoncer à des villes perdues pour elle moralement avant de l'être matériellement et définitivement. Parlons donc tout d'abord de cette affaire de Scutari, qui met en opposition le Montenegro et l'Europe : nous dirons ensuite un mot, pour finir, des nouvelles prétentions des alliés.

La question de Scutari a été traitée, non seulement par M. de Bethmann-Hollweg devant le Reichstag, mais encore et presque en même temps par sir Edward Grey devant la Chambre des Communes, et ce second discours, bien qu'il embrasse un ensemble de faits moins vaste que le premier, ne présente pas un moindre intérêt. Les deux orateurs se sont servis d'expressions qu'on peut qualifier d'équivalentes pour indiquer la gravité de la situation où l'Europe s'est trouvée et dont elle n'est pas encore sortie. Après avoir rappelé que les grandes Puissances, grâce à leur désintéressement territorial, avaient réussi à localiser le conflit oriental : « Une tension, a dit le chancelier allemand, s'est toutefois produite. Elle a duré des mois et a contraint les puissances le plus directement intéressées, l'Autriche-Hongrie et la Russie, à prendre des mesures militaires extraordinaires. Je ne veux pas dire que nous ayons été à un moment quelconque tout près de la guerre; mais, à diverses reprises, il a fallu que les Cabinets eussent pleinement conscience de leur responsabilité pour réussir à enlever à des différences d'opinions, à des oppositions d'intérêts, l'acuité qui aurait pu conduire à une explosion violente. » De pareilles expressions, chez un orateur aussi maître de lui que M. de Bethmann-Hollweg, sont de nature à faire impression. Sir Ed. Grey, parlant du même sujet, n'a pas été moins expressif dans sa brièveté. Après avoir justifié, au moyen d'argumens sur lesquels nous allons revenir, l'arrangement qui a été arrêté par la Réunion des ambassadeurs à Londres au sujet de Scutari : « Cet arrangement, a-t-il affirmé, était essentiel pour la paix de l'Europe, et il n'est intervenu que tout juste à temps pour maintenir l'accord entre les Puissances. » On a critiqué

cet arrangement qui enjoint au Montenegro de lever le siège de Scutari et lui interdit de garder la ville s'il réussit à la prendre. Nous reconnaissons volontiers qu'il y a là quelque chose de nature à blesser certains sentimens. Le Montenegro est petit, il est faible à côté de l'Europe : n'y a-t-il pas un abus de la force dans les interdictions qui lui sont adressées? C'est ainsi que l'opinion a raisonné, c'est ainsi qu'elle a été impressionnée en France, en Russie et même ailleurs; mais était-elle suffisamment éclairée?

Nous avons été des premiers à reconnaître les droits que leur héroïsme, récompensé par la victoire, a donnés aux pays balkaniques; nous avons été des premiers à dire qu'il y avait là des faits dont il fallait désormais tenir compte et s'accommoder; priver les États balkaniques de leurs conquêtes, sous prétexte de faire prévaloir les convenances de l'Europe, aurait été une iniquité ; mais tout le monde ne l'a-t-il pas compris et n'y a-t-il pas eu un assentiment unanime à permettre aux alliés balkaniques de recueillir les fruits de la guerre? Ne les leur a-t-on pas accordés très largement? L'Autriche elle-même, qui a été depuis l'objet de tant d'accusations plus ou moins fondées, l'Autriche qui était assurément la plus menacée de toutes les Puissances par les changemens qui venaient de se produire, l'Autriche a renoncé aussitôt, très sagement sans doute, mais libéralement aussi, à ce qu'elle regardait depuis longtemps comme l'objet de sa politique. Depuis Novi-Bazar jusqu'à Salonique, elle a tout sacrifié et jamais peut-être sacrifice plus grand n'avait été accompli d'une manière aussi complète et aussi rapide. N'est-il pas juste de lui en savoir gré? Cependant, bien qu'elle ne demandât rien pour elle, l'Autriche a eu une politique. A-t-elle toujours été bien inspirée dans la forme qu'elle lui a donnée, nous n'avons pas à l'examiner aujourd'hui, mais il n'est pas douteux que, dans le fond, cette politique a été légitime. S'appuyant sur le principe des nationalités, au nom duquel on a fait la révolution balkanique, l'Autriche a demandé que la nationalité albanaise fût respectée comme les autres, au nom du même droit que les autres. On aura beau dire que cette nationalité est d'un ordre particulier, qu'elle est mélangée d'élémens divers, qu'elle manque de consistance, qu'elle a quelque chose d'artificiel : malgré tout, elle existe et l'Autriche a été très forte, parlant au nom des principes, lorsqu'elle a réclamé pour elle la possibilité de continuer d'exister. Mais, dit-on, l'Autriche n'a pas été seulement ici le représentant d'un principe, elle a été aussi celui d'un intérêt : l'Albanie est sa cliente et elle compte s'en servir pour faire contrepoids à la masse serbe qui va

être singulièrement grossie. Cela est vrai; mais l'Autriche, après tous les renoncemens que nous avons rappelés, n'avait-elle pas le droit de défendre un dernier intérêt autrichien en le confondant avec celui de l'Albanie? Elle a demandé d'abord que l'Albanie eût Ipeck, Prizrend, Diakova; c'était trop : le Montenegro et la Serbie n'auraient pas eu assez à se partager; on l'a fait sentir à l'Autriche, et elle a encore cédé sur toutes ces villes, bornant sa revendication à Scutari. C'est alors que l'Europe lui a donné raison et s'est rangée de son côté. Si elle ne l'avait pas fait, M. de Bethmann-Hollweg et sir Ed. Grey nous ont fait comprendre, avec une netteté suffisante, que l'Autriche aurait repris sa liberté d'action et que l'accord de l'Europe aurait été rompu. Fallait-il s'exposer à cette conséquence pour assurer Scutari au Montenegro? Nous avons dit, il y a un moment, que les convenances de l'Europe ne devaient pas priver les alliés des droits qui résultaient pour eux d'une guerre heureuse; cependant, il n'y a pas de droit absolu; celui de l'un est limité par celui de l'autre, et si les alliés ont le leur, très respectable sans doute, l'Europe a le sien qui ne l'est pas moins, car le maintien de la paix y est attaché. Tous les gouvernemens l'ont compris, sans excepter le gouvernement russe, patron traditionnel du monde slave et qui n'est nullement disposé à renoncer à ses traditions. On n'a pas cru à Saint-Pétersbourg que la question de Scutari valût la peine qu'on rompît à son sujet l'entente des Puissances; on y a été d'avis que Scutari devait rester à l'Albanie. Rompre l'entente des Puissances aurait été, en effet, la faillite de la politique de l'Europe depuis le commencement de la crise balkanique, politique modeste, dont il ne fallait pas attendre de ces manifestations brillantes qui provoquent l'applaudissement des foules, mais politique honnête et utile, qui a empêché de grands maux. Elle a consisté, grâce à des concessions mutuelles, à prévenir l'action isolée d'une puissance impatiente et à les maintenir toutes dans l'alignement d'un accord commun. Cette politique a pu être maintenue jusqu'ici : le jour où elle serait rompue, nous entrerions dans l'aventure. Voilà pourquoi il faut lui faire quelques sacrifices. Nous en avons fait, tout le monde en a fait. Ce n'est pas de gaieté de cœur que nous avons envoyé l'*Edgar-Quinet* prendre part à la manifestation navale, bientôt suivie du blocus des côtes du Montenegro : mais pouvions-nous faire autrement, et devions-nous nous séparer de l'Europe?

Nous l'aurions dû, malgré tout, si l'action européenne à laquelle il s'agissait de participer avait été contraire au principe que, avec les autres Puissances, nous avions adopté dès le début de la guerre; mais

sir Edward Grey a démontré avec beaucoup de force qu'elle ne l'était nullement. Quel a été l'objet avoué de la guerre déclarée par les alliés balkaniques à la Porte il y a six mois? C'était de délivrer leurs frères de race courbés depuis plusieurs siècles sous le poids du joug ottoman. Guerre de libération à l'origine, l'entreprise a cessé de l'être depuis que les défaites de la Porte ont affranchi toute la Macédoine, la Thessalie et l'Épire, et elle ne l'a jamais été en Albanie : elle ne l'y a été du moins que d'une manière très partielle et seulement par endroits. Pour ce qui est de Scutari, c'est une ville incontestablement albanaise, et il importe peu de savoir si elle l'a toujours été à travers les siècles. Toutes les parties des Balkans ont appartenu autrefois à des dominations successives, au point qu'on ne peut ressusciter tous ces droits du passé sans les mettre en conflit les uns avec les autres. Si l'histoire aide à résoudre certaines difficultés, elle risque d'en créer d'autres. Au surplus, le présent aussi a ses droits et ceux de Scutari à rester ville albanaise sont incontestables. « Les Albanais, a dit sir Edward Grey avec sa netteté d'esprit habituelle, sont séparés de leurs voisins par des différences de race, de langage et, dans une grande mesure, de religion. La guerre actuelle a cessé d'être depuis longtemps une guerre de délivrance : les opérations du Montenegro contre Scutari font partie d'une guerre de conquête. Il n'y a aucune raison pour que la sympathie que nous avons éprouvée pour le Montenegro et les autres pays qui combattent pour la liberté et l'existence nationale ne se porte pas sur la population albanaise de Scutari et de son voisinage, qui est principalement catholique et musulmane et qui lutte pour son existence, son territoire, sa religion. Par ces motifs, la Grande-Bretagne n'hésite pas à être partie à l'accord des Puissances relativement à l'Albanie... Cet accord laisse une grande étendue de territoire à partager entre la Serbie et le Montenegro comme fruits de leur victoire... La Grande-Bretagne n'a aucun intérêt direct dans la modalité de cet accord et, selon toutes les probabilités, elle ne verrait aucune objection à un accord quelconque qui aurait le consentement des Puissances plus intéressées qu'elle ne l'est. C'est parce que nous croyons que cet accord, dans ses grandes lignes, s'inspire des idées d'humanité, de liberté et de justice et parce que nous envisageons que la paix de l'Europe exige le maintien de l'entente entre les Puissances, que nous avons regardé l'arrangement comme juste. Nous avons en conséquence accepté l'obligation d'honneur de participer à l'action internationale qui se développe actuellement et de la faire respecter. » Si nous avons fait cette longue

citation, c'est qu'on ne saurait mieux dire que ne l'a fait sir Ed. Grey. Le chancelier allemand a-t-il été d'un autre avis? Non certes : il a même mis quelque affectation à affirmer que la politique de l'Allemagne était pleinement d'accord avec celle du gouvernement britannique. « L'Europe, a-t-il dit, sera reconnaissante à sir Ed. Grey du zèle exceptionnel et de l'esprit de conciliation avec lesquels il a dirigé les conversations de Londres et a toujours su atténuer les contrastes... Aujourd'hui, il s'agit de faire exécuter les décisions des Puissances : nous sommes résolus à collaborer à ce travail de la manière la plus énergique. » Ce langage ne saurait manquer d'avoir de l'écho à Cettigné. Si l'Europe avait parlé avec cette netteté et cette fermeté dès le début de la crise, elle se serait épargné bien des difficultés.

La Russie seule s'est abstenue d'envoyer un navire de guerre dans l'Adriatique : elle n'en avait pas, a-t-elle dit, dans la Méditerranée et cela est vrai, mais il est permis de croire que cette raison est un prétexte et que le gouvernement russe a voulu ménager le sentiment slave, soit dans les Balkans, soit en Russie même où il est vivement excité. Toutefois, si la Russie ne prend pas part aux opérations, elle ne les désapprouve pas, elle ne les désavoue pas : loin de là, elle a défini son attitude dans le communiqué suivant : « Étant donné que les ambassadeurs réunis à Londres jugent une manifestation navale indispensable, le gouvernement russe, tout en n'y participant pas, émet l'avis que cette manifestation doit avoir un caractère international et que des navires français et britanniques doivent y prendre part. » L'abstention de la Russie ne fait donc pas perdre à la manifestation son caractère d'unanimité morale et lui laisse toute son autorité. Le roi Nicolas a cherché néanmoins à se soustraire à cette autorité. A la sommation que lui a adressée l'amiral anglais, commandant de l'escadre internationale, d'avoir à se soumettre aux désirs des Puissances, il a répondu en invoquant le principe de la neutralité violé à son détriment par la présence d'une flotte de guerre européenne dans les eaux monténégrines. A dire le vrai, on ne voit pas très bien ce que vient faire ici le principe de neutralité. Les Puissances ne prennent nullement parti pour la Porte. Il y a longtemps qu'elle a fait son sacrifice de l'Albanie et que les Puissances ont assumé la tâche de régler le sort de cette province. Ce n'est donc plus en réalité contre la Porte que le Montenegro continue en ce moment la guerre, mais contre l'Europe qui lui a notifié sa volonté. Il semble bien déjà que quelques symptômes de détente se produisent. Les Serbes, qui étaient sur le point d'envoyer de nouveaux renforts au Montenegro,

les ont retenus, et le bruit court que le roi Nicolas aurait entamé des négociations, encore confidentielles, en vue d'obtenir des compensations s'il renonçait finalement à Scutari. Il est très désirable que les choses s'arrangent effectivement ainsi. L'Europe a laissé beaucoup faire, elle a laissé beaucoup passer jusqu'à présent et nous ne le lui reprochons pas; il fallait permettre aux opérations de la guerre de se dérouler librement jusqu'au bout : mais ce résultat est aujourd'hui atteint, et le moment est venu de mettre fin aux incertitudes de la situation. Toute nouvelle effusion de sang serait inutile et par conséquent coupable, et on ne saurait trop approuver l'Europe de tenir un langage plus résolu qu'elle ne l'a fait jusqu'ici. C'est rendre service aux États balkaniques eux-mêmes que de les aider, par une pression amicale mais ferme, à marcher enfin vers le dénouement.

La question aujourd'hui n'est plus entre la Porte et les États balkaniques, mais entre ceux-ci et l'Europe. Le gouvernement ottoman a senti, après la chute d'Andrinople, qu'il avait fait tout ce que l'honneur exigeait et ses dernières espérances, ses dernières illusions se sont dissipées : il a accepté purement et simplement la médiation des Puissances. Il n'en a pas été de même des États balkaniques : ils veulent bien de la médiation de l'Europe, mais à certaines conditions, qu'ils discutent avec une grande âpreté. Le dernier effort que leur a imposé l'entêtement ottoman à ne pas céder Andrinople leur a ouvert le droit d'émettre des exigences plus grandes : bien loin de les repousser, les Puissances ont consenti tout de suite à accorder aux alliés une rectification de frontière importante. Sans doute la nouvelle frontière ne leur donne pas accès sur la mer de Marmara, comme ils l'auraient voulu; Rodosto continuera d'appartenir à la Porte et il y aurait eu, en vérité, une ironie un peu forte à lui laisser la garde des Détroits et à introduire les Bulgares dans la place même dont ces Détroits défendent l'accès; mais la frontière, au lieu de remonter au Nord sous la forme d'un arc de cercle, ira en ligne droite, comme la corde de cet arc, de Midia à Enos. Les alliés ont demandé que cette frontière ne fût pas une ligne mathématique et qu'elle tînt compte de la configuration géographique du terrain : cela va de soi et avait à peine besoin d'être dit. Ils ont insisté en outre pour qu'on reconnût à leur profit le droit à une indemnité : non contens d'avoir dépouillé la Porte de la presque totalité de ses territoires européens, ils veulent lui faire payer les frais de l'opération. On leur a répondu que la Conférence financière, réunie à Paris, réglerait la question et que leurs représentans y seraient admis. Ils ont demandé aussi que la Porte leur cédât les îles de la

mer Égée : on leur a dit que l'affaire était encore en suspens et faisait l'objet, entre les Puissances, de négociations qui ne sont pas terminées. Enfin on leur a demandé, à eux-mêmes, d'évacuer le territoire de l'Albanie, à quoi ils ont répondu qu'on voulût bien leur en faire connaître les limites : on sait que la Réunion des ambassadeurs les a fixées au Nord et à l'Est, mais non pas encore au Sud, ce qui ne permet de satisfaire immédiatement qu'en partie la curiosité des alliés, curiosité qui est d'ailleurs, cette fois, naturelle et légitime.

Il s'en faut encore, on le voit, que toutes les questions soient mûres; mais, si l'Europe se montre unie et quelque peu résolue, elles mûriront vite et nous nous acheminerons vers la paix. L'Europe, jusqu'à présent, a un peu douté d'elle-même et elle avait peut-être quelques raisons secrètes pour cela; l'accord de ses membres n'a pu se faire que sur des solutions moyennes qui ne satisfaisaient complètement personne; les délibérations ont été longues, laborieuses; les discours de M. de Bethmann-Hollweg et de sir Edward Grey nous ont appris que leur fil ténu avait failli plusieurs fois se briser. Nous ne sommes probablement pas à l'abri du retour des mêmes dangers. Cependant quelques pas importans viennent d'être faits; quelques paroles qui engagent viennent d'être prononcées; quelques actes décisifs viennent même d'être accomplis. L'Europe a des devoirs envers les États balkaniques, mais ceux-ci en ont envers l'Europe. Ils ne sauraient d'ailleurs se passer d'elle, de sa bienveillance, de son concours, de ses secours. Il faut s'entendre quand on a besoin les uns des autres. Au surplus, en dehors de sa puissance matérielle, l'Europe a une puissance morale qui, si elle s'exerce toujours avec modération et sagesse, le fera aussi avec efficacité, — à la condition toutefois d'y joindre un peu plus de cette confiance en soi-même d'où provient l'autorité.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

FRANCIS CHARMES.

SIXIÈME PÉRIODE. — LXXXIIIe ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

DU

QUATORZIÈME VOLUME

MARS — AVRIL

Livraison du 1er Mars.

Livraison du 15 Mars.

Livraison du 1er Avril.

Livraison du 15 Avril.

Paris. — Typ. PHILIPPE RENOUARD, 19, rue des Saints-Pères. — 51774.